

**UNIVERSITÉ PARIS 13 - NORD
UREF PSYCHOLOGIE**

**Image du corps et relation d'objet
*Étude appliquée aux aveugles de naissance (18/21 ans)***

**Thèse pour l'obtention du
Doctorat en Psychologie Clinique et Psychanalytique
Présentée par
Mounir Chalhoub**

**Sous la codirection de
Madame La Professeure Aline COHEN DE LARA
et
Madame La Professeure Léla CHIKHANI-NACOUZ**

**JURY : M. Le Professeur Jean-Yves CHAGNON, Président
M. Le Professeur Benoît VERDON, Lecteur
Mme La Docteure Hélène ISSA, Lecteur**

Juin 2014

Image du corps et relation d'objet
Étude appliquée aux aveugles de naissance (18/21 ans)

Je veux lire ton corps comme on lit un poème
Écrit en braille, mes doigts à la recherche des pages de ta peau,
Tes cheveux qui tombent comme un signet de soie sur ton visage.
Je vais faire mon chemin
Sur le bas de la page,
Mes mains tremblantes sous l'excitation,
Anticipation des mots qui suivront

Poème traduit du braille, valentin86170.skyrock.com/3117993283-poeme-en-braille.html

LA QUESTION DE DÉPART

Le sens du toucher par Jusepe de Ribera (1624)¹



Ce tableau résume à lui seul toute ma recherche : L'aveugle jouit par le toucher du beau ; cette jouissance est-elle semblable à celle des voyants ?

¹ RIBIERA, J., (1624) *Le sens du toucher* (ou *Sculpteur aveugle*, 1632 ?), Madrid : Musée El Prado

Table des Matières

	Page
Titre	1
Question de départ.....	2
Table	3
Dédicace et Remerciements	7
Résumés en français et en anglais.....	8
Avant-propos	10
INTRODUCTION	14
1. Problématique et hypothèse.....	15
2. Méthodologie	21
2.1. Approche.....	21
2.2. Choix de la population.....	21
2.3. Instrumentation.....	22
2.4. Procédure.....	25
2.5. Perspectives générales et plan de travail, bref aperçu.....	27
PREMIÈRE PARTIE. Le corps sans vue, sens et conséquences	28
Chapitre Premier. Bases biologiques et considérations philosophiques, sociales et psychologiques.....	29
Introduction.....	29
1. De quelques considérations sociales sur l'aveugle, jusqu'au XIXe siècle (<i>raccourci non exhaustif</i>).....	30
2. La cécité, première définition selon l'acceptation mondiale.....	34
3. Voir	38
3.1. Bref aperçu historique	38
3.2. L'acte visuel, les bases biologiques.....	41
3.3. Comme nous voyons.....	43
4. Ce que perçoit ou ne perçoit pas un aveugle ; de quelques recherches et idées	45
4.1. La vision noire	45
4.2. Un regard modéré	53
Conclusion et reconsidérations de la problématique.....	63
Chapitre Deux. Le corps du sujet et le regard de l'objet.....	66
Introduction	66
1. Premières définitions.....	68
2. Le miroir narcissique et la fonction sujet ; exposé et réflexions critiques.....	70
2.1. L'image spéculaire d'Henri Wallon	71
2.2. Le <i>je</i> incarné par l'image.....	72
2.3. Le regard est une relation sujet/objet	76
Conclusion.....	80

Chapitre Trois. Le Regard-peau	82
Introduction	82
1. La mère comme premier objet de la relation et le lien avec la peau	83
1.1. Une précision	83
1.2. Le regard du corps	85
1.2.1. La bonne mère.....	85
1.2.2. Attachement et contenance.....	87
1.3. La peau et sa métaphore.....	90
2. Le corps du regard	95
Conclusion.....	115
Chapitre Quatre. Le sujet, l'objet, le désir et l'interdit	118
Introduction.....	118
1. La scopie dans la relation d'objet triangulaire	119
1.1. Le mythe sexuel de l'inconscient ; les classiques de la triangulation.....	120
1.1.1. La scène duelle est une scène à trois.....	120
1.1.2. Œdipe, le troisième acteur.....	123
1.1.3. L'envie, un processus précoce.....	125
1.2. Les objets scopiques	128
1.2.1. L'objet Eros.....	129
1.2.2. L'œil de Thanatos.....	135
2. Ils en en parlent.....	143
Conclusion.....	147
Conclusion de la Première Partie	150
DEUXIÈME PARTIE. Des hommes aveugles-nés	153
Introduction	154
Chapitre Premier. Omar	162
1. Présentation	162
2. La relation aux objets parentaux à travers l'analyse de l'entretien	164
3. La relation d'objet à l'espace et à l'esthétique à travers l'observation en situation.....	168
3.1. Le comportement face à l'expérimental.....	168
3.2. L'expérientiel proprement dit.....	169
4. Synthèse	173
Chapitre Deux. Hani	175
1. Présentation	175
2. La relation aux objets parentaux à travers l'analyse de l'entretien	177
3. La relation d'objet à l'espace et à l'esthétique à travers l'observation en situation.....	180
3.1. Le comportement face à l'expérimental.....	180

3.2. L'expérientiel proprement dit.....	182
4. Synthèse	185
Chapitre Trois. Mazen	188
1. Présentation	188
2. La relation aux objets parentaux à travers l'entretien	190
3. La relation d'objet à l'espace et à l'esthétique à travers l'observation en situation.....	193
3.1. Le comportement face à l'expérientiel.....	193
3.2. L'expérientiel proprement dit.....	194
4. Synthèse	197
Conclusion de la Deuxième Partie	199
TROISIÈME PARTIE. Voir sans voir	203
Chapitre premier. Synthèse générale	204
Introduction	205
1. La vision v/s le haptique.....	206
2. Le Regard-peau dans la relation objectale primaire ans le développement psychique de l'enfant	212
3. Le Regard-peau dans la relation au désir et à la loi	216
4. Notre synthèse.....	220
Conclusion générale	226
Bibliographie	232
Index des illustrations	247
Annexes	248
Annexe I. Les instruments de la recherche.....	248
1. L'entretien semi directif	248
2. L'observation	249
Annexe II: Accès à la lecture et à l'écriture	250
1. L'écriture Braille	251
2. Épreuve de tests en Braille	252
3. Document de M. Tonnelle-Ballasvoine	254
Annexe III : L'accès à l'art	255
1. Le livre de Jacques Caux, <i>Dutrou, Miró, Rolland et une fidélité</i> . Présentation de l'auteur	255
2. Exposition d'art contemporain pour personnes aveugles	255
3. Article à propos de Jean Devost par Julie Zaugg (extraits)	256
4. Un peintre aveugle de naissance (parmi d'autres) : Esref Armagan	257
5. Un écrivain Aveugle : Pierre Villey	257
Annexe IV. Dans les textes	258
1. Rapport de situation sur la cécité. <i>Bureau régional de la méditerranée orientale</i>	258
2. Règlementation du travail des aveugles : exemple de la France	261

DÉDICACE

Je dédie ce travail de recherche,
À mon père et ma mère, qui m'ont donné avec la vie, des yeux pour voir ;
À mes sœurs, Rindala et Rouba pour leur aide, leur fraternité, leur complicité ;
Enfin je pense aussi à ces jeunes hommes, qui sont sans voyance, et qui m'ont appris à voir en moi.

REMERCIEMENTS

Je remercie chaleureusement celles et ceux qui m'ont aidé à accomplir ce travail.

Mes remerciements vont d'abord à Mme la Professeure Léla Chikhani-Nacouz qui m'a appris à lire dans l'autre ; Je la remercie pour la profondeur de sa pensée et la rigueur de sa direction, qui m'ont été d'un grand secours dans la conception de ma recherche, mes analyses et mes découvertes ;

Je souhaite remercier également, profondément, Mme la Professeure Aline Cohen de Lara pour sa délicatesse et sa vision large et originale des choses, ainsi que pour ses corrections qui ont suscité les multiples interrogations qui m'ont aidé à élargir le champ de ma pensée et aller au bout de mes réflexions ;

En troisième lieu, je remercie les membres du Jury M. le Professeur Jean-Yves Chagnon, président de ce jury, M. le Professeur Benoit Verdon et Mme la Docteure Hélène Issa, qui ont bien voulu lire mon travail.

Mesdames et Messieurs les Professeurs, je vous prie de trouver ici l'expression de ma profonde gratitude.

RÉSUMÉS

Français

L'objectif de cette recherche est de découvrir comment se développe l'image du corps et la relation d'objet, et ainsi l'élaboration du moi, des personnes aveugles de naissance.

La problématique : deux approches de la cécité se confrontent. Une approche pessimiste faisant de la vision l'essentiel du savoir, liant le handicap physique au handicap sensoriel ; Une vision modérée, donnant du crédit à la perception haptique. Qu'en est-il de l'image du corps et de la relation d'objet ? Partant des conceptions de Lederman, Anzieu et Tisseron, nous avons conçu l'idée du Regard-peau.

L'hypothèse : *Le Regard-peau, permettrait à partir du perçu multimodal - une reconnaissance de l'image du corps et de l'objet ; - et un accès à la métaphore du désir en tant que relation à l'objet et à son interdit.*

La méthode : Pour arriver à confirmer ou infirmer cette hypothèse nous avons eu recours, aux acquis théoriques de la psychanalyse du développement, et sur le plan méthodique, à l'entretien semi directif, enfin à la création d'une situation expérimentale observable que nous avons créée étant donné qu'aucune expérimentation visuelle n'était possible. La population étudiée comprend 20 aveugles-nés âgés de 18 à 21 ans, qui nous a permis de comprendre l'état de cécité, et 3 jeunes hommes non-voyants de naissance, qui ont fait l'objet d'une étude de cas.

Mots clé : image du corps, regard, relation d'objet, perception haptique, vision.

English

The objective of this research is to discover how the image of the body and object relation develop, furthermore, the ego development of congenitally blind people.

Problematic: two approaches of blindness have been in confrontation. A pessimistic approach making vision the essential of knowledge, linking physical disability and sensory disability; A moderate vision, giving credit to haptic perception. What then about

the body image and object relation? Starting with Lederman concepts, Anzieu and Tisseron, we conceived the idea of the gaze - skin.

Hypothesis: The gaze - skin would allow, from the multimodal perception a recognition of the body image and the object; - and an access to the metaphor of desire as a relation to the desired object and its prohibition.

Method: To get to confirm or disprove this hypothesis we used, the theoretical knowledge of developmental psychoanalysis, and methodologically, the semi-directive interview, and finally the creation of an observable experimental situation that we created because no visual experimentation was possible. The studied population included 20 congenitally blind people aged 18 to 21 years, which has enabled us to understand the state of blindness, and three young men blind from birth, who have been the subject of a case study, and were excluded those who became blind after a period of vision.

Keywords: body image, gaze, object relation, haptic perception, vision.

AVANT-PROPOS

« La vision rapproche les choses, se les approprie, elle précède même l'action, l'anticipe. L'œil fixe et touche virtuellement les objets éloignés, les saisit du regard et les met sous bonne garde en les assimilant au corps prêt à l'action. » (Merleau-Ponty, 1960)³



Rembrandt (1632) *Philosophe en méditation*²

Un parfum, un toucher doux d'air frais et léger, un chant de vie et d'eau, mais une vision de bleu et vert intenses, dans cette forêt au printemps, qui fait rêver.

Qu'appréhende donc un non-voyant de la beauté des choses ? Le parfum, la caresse de l'air, le gazouillis des oiseaux et le murmure de l'eau, certes, mais la couleur, ce bleu et vert, la forme de la forêt et celle des objets éloignés ? Rêve-t-il seulement comme un voyant ? Sa perception des choses est-elle la nôtre ?

Ces questions, je me les suis posées, en allant le premier jour à mon stage, dans un institut pour aveugles. J'ai vite appris à y répondre. Je rentrais dans un monde que je ne connaissais pas alors. J'ouvrais bien les yeux, pour voir et saisir et comprendre, ceux qui ne pouvaient pas me voir. Et pourtant, j'ai compris qu'ils me *voyaient* : ils pouvaient me décrire : mes couleurs, ma corpulence, mon attitude, l'expression de mon visage..., rien ne leur était inconnu. Comment le pouvaient-ils ?

² REMBRANDT (1632) *Philosophe en méditation* ou *Tobie, aveugle, attendant son fils*, Musée du Louvres

³ MERLEAU-PONTY M., (1960), *L'œil et l'esprit*, Paris : Gallimard, 1992, p.47

Je me suis alors inscrit en faux contre les mythes anciens, faisant de la cécité une punition des dieux à l'encontre des hommes. Dans notre célèbre mythe, Œdipe se rendit aveugle pour avoir épousé sa mère et tué son père ; et Tirésias, l'oracle divin, réputé pour sa clairvoyance, fut puni de son orgueil, par les dieux qui le rendirent aveugle. Je me suis également inscrit en faux contre les superstitions *aveugles* d'aujourd'hui qui ont gardé quelque chose de ces anciennes légendes.

Parce qu'ils appréhendent le monde au-delà des apparences, les non-voyants que j'ai rencontrés m'ont initié à voir autrement. J'ai compris alors cette phrase que je jugeais mystérieuse de Saint-Exupéry dans *Le Petit Prince* (1943) : « Adieu, dit le renard. Voici mon secret. Il est très simple : on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux. - L'essentiel est invisible pour les yeux, répéta le petit prince, afin de se souvenir. »⁴

Il est important de souligner, que la découverte de la cécité fut alors pour moi, curieuse et difficile par une entrée rigoureuse dans un milieu fermé, effrayé par l'étranger, mais qui a fini par m'accepter, et dans lequel je suis resté deux ans.

L'intérêt d'une telle étude, ne réside pas, toutefois, dans une meilleure compréhension des aveugles. En effet, ce qui me semble important d'étudier, dans la présente recherche, est de clarifier les modalités des processus identificatoires et affectifs, les transactions et les stratégies mises en places lors de l'acquisition de l'image du corps et de la première relation d'objet dans la relation au symbole ; la cécité ne sert, en fait, que de cadre et de champ expérimental.

Une clarification des termes du titre s'impose à nous avant de commencer notre travail, quoique, certes, nous expliciterons mieux ces termes au cours de la recherche.

L'objet : Dans un sens très général, Freud emploie le terme objet pour signifier ce vers quoi les pulsions se dirigent⁵. Dans les années 50, Fairbairn⁶, contestant Freud, formule l'idée que l'être humain est « par nature plutôt en quête d'objet qu'en quête de

⁴ SAINT-EXUPÉRY A. de (1943), *Le Petit Prince*, Paris: Educational édition, 2008

⁵ FREUD, S., (1924), « Pulsions et destins des pulsions », in *Métopsychoanalyse*, Paris : Gallimard, 1986

⁶ FAIRBAIRN, cité par WIDLÖCHER D. (2000) « Amour primaire et sexualité infantile : un débat de toujours », in WIDLÖCHER, D., LAPLANCHE, J., FONAGY, P. et al, (2000) *Sexualité infantile et attachement*, Paris : PUF (Petite bibliothèque de psychanalyse), p 14.

plaisir. » Cette notion s'est aujourd'hui élargie ; la relation d'objet se définit comme un mode, ou rapport du sujet avec son monde et les objets qui le constituent, aussi bien d'essence interne qu'externe⁷, en fonction de différents paramètres : stades libidinaux, relation à l'objet primaire, et types d'organisations défensives.⁸ Les relations d'objet constituent les fondements des structures psychiques.⁹

Aussi travaillerons-nous sur la relation à l'objet, dans l'ensemble, et dans son internalisation, qu'elle soit : 1- d'essence externe, tant les *personnes* – dont les premiers objets du lien affectif : la mère et le père, en tant qu'objet d'attachement, d'amour et de désir (prégénitaux et génitaux) –, que les *choses* : l'environnement spatio-temporel et ses éléments proches ou lointains (la table, les escaliers, la porte, la rue, l'étoile, l'espace, etc.), leur sens et leur représentation. 2- d'essence interne : les angoisses et les fantasmes du sujet, ses désirs et l'intégration de l'objet, tels l'intégration des fonctions de la mère (comme fonction alpha, par exemple) et celle du père comme jouissance et castration.

L'image du corps du sujet : L'image du corps, quant à elle, est la représentation que nous avons de notre corps physique supporté par les affects. Elle est à la fois corps physique et image, en d'autres termes corps effectif et représentation¹⁰.

La représentation est l'image narcissique, qui appartient à l'imaginaire, et qui est construite à partir des sensations internes des changements posturaux, des mouvements, des contacts avec les personnes. Elle est la première représentation unifiée et inconsciente de soi¹¹, et se trouve liée au sujet et à son histoire. Cette représentation de soi dépend de la relation aux autres, d'abord celle aux objets primaires, ainsi que de la formation du narcissisme¹², et peut être vue comme un espace mental, base de construction du Moi¹³.

⁷ LAPLANCHE, J. et PONTALIS, J.-B., (1967) « relation d'objet », in *Vocabulaire de psychanalyse*, Paris : PUF, (Coll. « Bibliothèque de Psychanalyse »), 1978.

⁸ BOUVET, M., (2006), *La relation d'objet*, Paris : PUF

⁹ KERNBERG, O.F., (1980), *Internal World and External Reality : Object Relations Theory Applied*, New York: Jason Aronson ; et (1997), *La personnalité narcissique*, Paris : Dunod

¹⁰ NASIO, J.-D., (2007), *Mon corps et ses images*, Paris : Payot

¹¹ SCHILDER, P. (1923), *L'Image du corps*, Paris : Gallimard, 1968

¹² DOLTO, F., (1984) *L'Image inconsciente du corps*. Paris : Seuil

¹³ ANZIEU, D., (1985), *Le Moi-peau*, Paris : Dunod, 1995

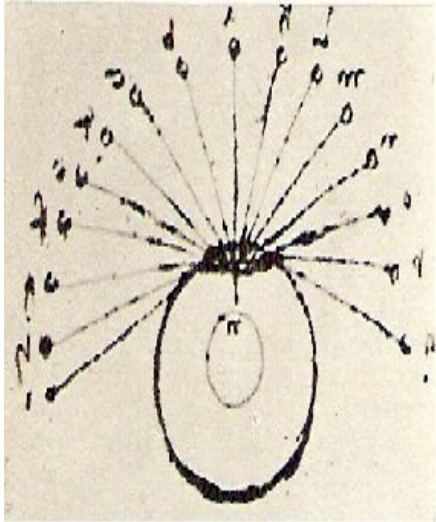
L'aveugle-né : Pourquoi travailler avec les non-voyants de naissance ? Les données ophtalmologiques¹⁴ montrent, qu'au cours des premières semaines, les réflexes à la lumière témoignent de la sensibilité visuelle du bébé. A 3 mois, l'enfant est attiré par une forme structurée se détachant d'un fond uniforme (principe de regard préférentiel), et apparaissent le réflexe de convergence et le réflexe de fixation sur un objet fixe. Entre 4 et 5 mois, l'enfant regarde et coordonne ce qu'il voit et ce qu'il prend, c'est la coordination œil - tête - main. Le bébé arrive à voir à l'aide de ses 2 yeux vers l'âge de 4 ½ mois environ. Il arrive parfois qu'un bébé présente des troubles de vision qui peuvent l'empêcher de se développer harmonieusement, puisqu'on peut relativement estimer que la gestion de l'information en provenance de l'environnement est à 80%¹⁵ visuelle.

L'aveugle-né est la personne qui n'a jamais vu et ne peut se baser sur aucune vision antérieure dans la connaissance et la maîtrise de l'espace, ni dans l'accès à la reconnaissance et la représentation de l'objet. La vision est un des principes essentiels à la construction de l'image du corps et de la relation d'objet, lorsque *voir* vient à manquer, la base narcissique du moi unifié et de la relation à l'autre et à l'environnement, peut-elle toujours se construire ? Le sujet serait-il voué à la psychose ? Dans diverses approches psychologiques et psychanalytiques, le regard qui voit est le principe essentiel à l'image du corps et à la relation d'objet. Ne pouvons-nous concevoir ou appliquer une approche différente qui nonobstant l'absence de la vision permettrait de construire une image du Moi et une relation à l'objet ?

¹⁴ Faculté de Médecine, Pierre et Marie Curie, (2003.2004), « Module 4 : Handicap, incapacité, dépendance ; Chapitre 3 : Dépistage des troubles visuels chez l'enfant », *Enseignement d'ophtalmologie. Niveau deuxième cycle*, Polycopié National du Collège des Ophtalmologistes Universitaires de France

¹⁵ Chiffre avancé également par *Handicap-plus*

INTRODUCTION



La perception visuelle vue par Léonard de Vinci

« L'absence de vision suspend l'action, rompt, fragilise ou amenuise la communication soutenue avec les éléments mobilisateurs tout alentour en les positionnant dans un espace vide, un espace non perçu, sans invite à l'action, sans finalité motrice sollicitante ou attractive, un trou noir, un flou de perspective, qui est à combler, pour que le corps puisse s'étendre, s'épanouir, agir et réagir. » (Rondal, 2001)¹⁶

« L'aveugle qui ne peut embrasser du regard, embrasse avec sa main. » (Serge Tisseron, 2003)¹⁷

Les handicaps et les conduites qu'ils présupposent, sont parmi les troubles ceux qui interpellent le clinicien sur la délimitation des frontières entre le normal et le pathologique, le présent et le manquant. C'est probablement que ces conduites sont liées à cette capacité propre à l'espèce humaine de détourner de leurs finalités naturelles un certain nombre de ses fonctions physiologiques et de les compenser.

La vision rapproche les choses, disions-nous en exergue, en citant Merleau-Ponty. Elle permet la situation dans l'espace et donne une première mesure des distances. En outre, la vision est le futur immédiat de l'action qu'elle soutient et préfigure. La vision que j'ai d'un verre d'eau, par exemple, permet de le placer dans l'espace, de supputer l'effort à faire, de préfigurer et d'accomplir le geste adéquat pour le saisir. Une première question se pose : Comment appréhender l'espace ou saisir une chose sans vision ?

La vision ne participe pas seulement à l'action, elle est également présente dans les mots. La description, en effet, celle de la forêt dont nous parlions en avant-propos, par

¹⁶ RONDAL J.-A., COMBLAIN A, et col. (2001), *Manuel de psychologie des handicaps : sémiologie et principe de remédiation*, Sprimont (Belgique) : Mardaga, p. 200

¹⁷ TISSERON, S., (2003), « L'image comme processus, le visuel comme fantasme », in *Cahiers de psychologie clinique*, 2003/1, No 20, De Boeck, pp. 125-135, p. 135

exemple, met en scène, à travers les mots du texte, le récit, dit ou écrit. On voit le dessin, l'objet, le personnage, dans la parole. Le langage est, ainsi, non seulement un outil de compréhension et de communication, mais un instrument de sensation, plus particulièrement optique permettant à l'auditeur de voir ce que dit le narrateur. Entendu que l'audition et les autres sens (toucher, goûter, etc.), permettent de construire une représentation à travers le langage, une deuxième question se pose : Comment donc communiquer, voir les mots, leur donner forme et signification, sans vision ?

La vision est encore plus que la relation à l'espace et aux choses, elle permet, avec les autres sens, l'établissement de la relation d'objet primaire. Un des premiers liens, dit Winnicott¹⁸, est tissé entre la mère et le bébé, par le regard qui voit et va de l'un à l'autre. Une troisième question se pose : est-ce que le lien d'objet que peut établir une personne dépourvue du regard qui voit, est-il suffisamment satisfaisant ?

Soutien de l'action, soutien du langage, la vision est aussi soutien de l'attitude corporelle. Les gestes, la tenue, le positionnement du corps et son image, sont vus. Sans vision, comment saisir une attitude, améliorer une position, refaire un geste à apprendre ? S'habiller, se coiffer, regarder dans le miroir, ou son reflet dans l'eau, que d'attitudes et de gestes sont appris par la vue. Une quatrième question se pose : Que peut-être l'image du corps, un des principes fondateur de l'identité, sans vision ?

Le regard est relation au beau érotique, pense Platon. Le regard est jouissif, insiste Lacan, il est un élan de la pulsion désirante ; le regard qui voit est objet a, il est la cause du désir. Une cinquième question se pose donc à nous : quels rapports l'aveugle-né entretient-il avec le désir et par delà avec la loi ?

1. Problématique et hypothèse

Comment les aveugles appréhendent-ils l'espace ? Les modes tactile, olfactif ou auditif, en l'absence du mode visuel, sont-ils suffisants pour la compréhension de la réalité ? Est-ce que le langage sensori-visuel et moteur, a la même signification dans la communication verbale avec les aveugles ? Les aveugles comprennent-ils le langage

¹⁸ WINNICOTT D.-W., (1983), *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris : Payot, chapitre 1^{er}

infra verbal ? Comment saisissent-ils le mouvement ? Quelle notion peuvent-ils avoir ? Faut-il comprendre par la cécité, la déstructuration de l'image du corps ? De l'identité ? Du Self ? Par ces questions posées pêle-mêle, nous tenterons de fonder une problématique sur la compréhension du monde des non-voyants.

L'absence de vision ne permet pas d'appréhender le monde environnant. La perception visuelle est la manière la plus immédiate d'accéder à la réalité. La vision semble dominer la vie mentale de tout individu.¹⁹ La lumière, support de la vision, est une constante expérientielle de l'homme qui voit, et lui procure un sentiment d'universalité (*je peux tout voir*), dans ce sens que les connexions lumineuses constituent les éléments sémantiques de base²⁰. Jusqu'au langage dont nous parlions plus haut, et la pensée, qui sont visuellement supportés (*je vois, pour dire je comprends ; c'est loin, c'est haut ; etc.*), même les aveugles usent de ces termes. « La perception et la métaphorisation de la lumière est un mécanisme bio-psychique de la pensée. »²¹

Voir semble universellement savoir. Pourtant ce point de vue, qui semble de prime abord évident, est contesté par les neurosciences cognitives, pour qui les opérations opératoires visuelles ne permettent pas nécessairement dans le cadre sémantico-logique, d'établir « des systèmes noématiques capables d'engendrer la totalité du lexique. »²²

Disons aussi, avec l'anthropologie, que la vision est « dès son exercice spontané, un fait de culture. En tant qu'elle permet de décoder et de coder le réel, elle s'appuie elle-même sur un code primaire, où sont en jeu le statut conféré aux choses visibles, et l'idée qu'on se fait du regard. Un entrelac est toujours d'emblée tissé entre voir, savoir qu'on voit et savoir ce que c'est que voir. »²³. Ainsi, dans cette approche, voir n'est donc pas nécessairement Savoir. N'est-ce pas réduire le visuel et l'éventail de

¹⁹ THUAN, Tr.-X. (2007), *Les voies de la lumière. Physique et métaphysique du clair-obscur*. Poitiers : Fayard, p.

21

²⁰ WIERZBICKA, A. (1996), *A Semantics. Primes and universals*. Oxford : Oxford University Press, p. 81

²¹ MARCHETTI, L. (2011), *Light as an original metaphor. Semiotica*, vol. 136, pp. 245-268, p. 261

²² MARTIN, R. (1983), *Pour une logique des sens*. Paris : PUF p. 87

²³ SIMON, G. (2003), *Archéologie de la vision., L'optique, le corps, la peinture*. Paris : Seuil, p. 59

connaissances qu'il nous apporte, à néant ? Comment sans vision reconnaître une image ? Que dire du développement spatial et temporel ?

Certes les neurosciences et l'anthropologie apportent des éclairages pertinents sur la question. Toutefois, si les démentis précis sur la primauté et l'universalité de la perception visuelle sont appropriés, étant donné que le décodage du visuel n'est ni l'unique canal du savoir et qu'il est un fait culturel, ces sciences reconnaissent que la vision participe à la pensée et au langage ; il s'agit simplement de minimiser son apport et de ne pas la considérer comme absolue. Disons que la perception visuelle est *un* savoir et ce savoir, comme fait culturel, a une contribution linguistique et conceptuelle importante.

Pour nous, cliniciens, cet apport est également affectif et psychologique, physique, émotionnel, imaginaire et symbolique. Que représente à ce propos le regard, dans l'approche de la psychanalyse et celle de la psychologie développementale ?

Une des premières relations avec le monde extérieur se construit à travers le mode oral du nourrisson : l'allaitement en est le prototype, et demeure le mode électif d'appropriation des objets, interviennent là les modes tactiles, auditifs, olfactifs, visuels et autres, par incorporation, internalisation, identification introjective, etc. Les sens en effet ont leur rôle, et le toucher, l'ouïe, l'odorat, le regard et le goût, participent, chacun selon son adéquation, à la construction de la première relation d'objet, et contribuent également à la construction de l'image du corps, base de l'unification du moi.

Winnicott (1971) insiste particulièrement sur l'importance du regard maternel ; le nourrisson voit sa mère le voir et se construit.²⁴ De même que Dolto insiste sur la fonction du regard échangé entre la mère, objet premier²⁵, et son bébé, tant dans la construction de l'image du corps, qui pour la psychanalyste est relationnelle, que dans la relation à l'objet. Regard maternel que l'aveugle-né ne voit pas. La psychanalyse, dans son ensemble, accorde une place de choix, au regard qui voit dans la construction

²⁴ WINNICOTT D.-W., (1971), *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Paris : Gallimard, 1975 ; (1973) *L'enfant et le monde extérieur*, Paris : Payot, 1988 ; (1960), *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris : Payot, 1978 ; (1983), *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris : Payot

²⁵ DOLTO, F., (1984), op.cit

de l'image du corps, du Moi et de la relation sujet-objet - (données sur lesquelles nous nous pencherons spécifiquement). Que devons-nous en penser ?

Par ailleurs, pour Freud, le regard qui voit (les parents) provoque le désir et par delà le surmoi²⁶. En outre, le regard maternel vu, selon Lacan (1957)²⁷, en plus du sein et de la parole, est un objet a d'une importance primordiale, puisqu'il permet à la fonction *je* de s'instituer. L'objet visible et vu est situé hors du sujet, l'accès au symbolique serait-il barré à celui qui ne peut le voir ? Cette dernière question est importante en psychanalyse de la pathologie, dans ce sens que la forclusion du symbolique mènerait à la psychose. - (données sur lesquelles nous nous pencherons spécifiquement).

En accordant au regard qui voit une fonction déterminante dans la construction de l'image du corps, dans la relation à l'objet premier, à l'environnement spatio-temporel, et dans la relation au désir et à la jouissance, ainsi qu'au surmoi, la psychanalyse semble faire du visuel un facteur déterminant. Pourtant, Winnicott (1971)²⁸ argue que peu importe l'anomalie physique, sensorielle ou motrice dont l'enfant peut souffrir, il est capable de se développer normalement, dans le cas où la mère est suffisamment bonne (et remplit juste assez son rôle de *holding, handling, et object presenting*).

Dans cette conquête de soi et du monde, l'enfant handicapé, en l'occurrence l'aveugle-né, a besoin plus que tout autre de sa mère, pour reconnaître un objet nommé, par exemple, et qu'il ne peut voir ou englober d'un coup d'œil, sa mère devrait le lui apporter, le lui faire toucher et le nommer. La locomotion, la perception de l'espace, la tenue d'une chose, sont contraignants, la coordination sensorielle main/œil, audition/vision, autre sens/vision, sont impossibles, etc. La dépendance à la figure maternelle perdure et la fixation à l'objet oral risque de s'installer retardant, voire entravant, le processus d'individuation.

Le juste assez bon parent suppose deux autres cas de figure ; - le parent surinvesti l'enfant, l'hyper protège (par narcissisation, par rejet masqué par la culpabilité, etc.), le garde en état de dépendance ; - soit alors que le parent désinvesti l'enfant, le rejette ou

²⁶ FREUD, S., (1920) *Au-delà du principe de plaisir* (1920), Paris : Payot, (coll. « PBP »), 2010, et « La tête de Méduse », in *Œuvre complète vol. XVI*, Paris : PUF

²⁷ LACAN, J. (1957) *Le séminaire, Livre IV: La relation d'objet, 1956-1957*, (texte établi par Jacques-Alain Miller), Paris: Seuil, 1994.

²⁸ WINNICOTT D.-W., (1971) *Le corps et le self*, Paris : Gallimard

se montre indifférent. Ces deux formes de liens s'organisent autour du handicap, dans le cas où il existe, par une argumentation rationalisée²⁹. Comment réagit l'objet premier (les parents), au handicap du sujet ? Question légitime puisque la signifiante du sujet pour l'objet, marque le sujet. L'aveugle-né, serait-il toujours dépendant de son parent ? Peut-il nonobstant son handicap accéder à son individualité ?

L'enfant, quel qu'il soit, naît en fait dans un mouvement paradoxal, d'aller-retour, entre le passé parental et le présent, le fantasme et la réalité, l'attachement et le détachement, l'amour et la haine ; Il est « désiré » et pourtant « intrus »³⁰. C'est cette alternance qui permettra son individuation.

Quelle qu'en soit l'approche, le regard qui voit semble le pivot autour duquel on tourne. L'enfant ne peut-il construire son Moi que par la vision ? Au premier stade, en effet, la mère en tant qu'objet primaire est un moyen d'apaiser la faim mais, surtout, un objet d'attachement ; l'enfant fixe son regard sur la mère, en prenant le mamelon, la sent, la touche. Les modes sensoriels, permettent à l'enfant d'identifier des objets hors de soi et donc de distinguer le moi de l'objet. La relation d'objet s'installe et l'enfant commence à réagir au monde extérieur. Une bonne relation à l'objet premier supporté par la fonction maternelle de contenance la favorise. Bien loin de la théorie de l'étalement et de la satisfaction des besoins considérés par Freud comme premier, à partir de Bowlby³¹ et son système d'attachement, prenant en compte les travaux de Fairbairn, Winnicott, Lorenz et Harlow, etc., on considère que l'enfant a par tendance le besoin de contact avec l'être humain, la figure maternelle par élection, et à s'y agripper, et ceci de façon indépendante de la nourriture. Mais ces théories restent insuffisantes à expliciter un développement du Moi sans vision.

En somme, en regroupant tous nos questionnements, on peut se demander : comment l'aveugle-né peut-il établir une relation d'objet (aux personnes et aux choses), et une identité structurée du Moi, laquelle commence par la construction unifiée de

²⁹ MANNONI, M., (1964), *L'enfant arriéré et sa mère*, Paris : Seuil, 1981

³⁰ Cf. CHIKHANI-NACOUZ, L., (1983), *Motivations à l'avortement*, Beyrouth : Dar el Fekr al Lubnani, 1987

³¹ BOWLBY, J. (1978 – 1984), *Attachement et perte* : I. *L'attachement* ; II. *Séparation, angoisse et colère* ; III. *La perte, tristesse et séparation*, trad. fr. J. Kalmanovitch, Paris : PUF

l'image de soi, dans laquelle la vision se taille une place prépondérante pour une grande partie des psychanalystes ? La relation aux objets premiers s'organiserait-elle autour du handicap ? L'accès au symbolique lui est-il fermé ? Est-il voué au morcellement ? Quoiqu'il en soit, toutes ses théories sont extrinsèques aux capacités du sujet et ne lui accorde aucune activité ni résilience intrinsèque de faire face à son handicap.

De prime abord, l'image du corps du jeune adulte aveugle-né, est établie à partir des données tactiles, verbales, et des autres sens, et pour quelques chercheurs (voir chap. 1^{er}) à certains égards (spatialisation, champ environnemental, réalité et imaginaire à support visuel, position, attitude, etc.) reste difficile. Nonobstant toutes ces difficultés, qui semblent n'augurer aucun pronostic développemental favorable chez les jeunes aveugles de naissance, comme d'autres recherches le disent (voir chap. 1^{er}) des aveugles sont arrivés à s'adapter et à devenir inventeur ou créateur.

Afin de formuler notre hypothèse nous nous sommes appuyés sur trois pensées différentes que nous avons associées, celle d'Anzieu, de Tisseron et de Lederman.

Au cours des premières semaines, l'enfant prend conscience de son enveloppe corporelle, de son *Moi-peau* (Anzieu, op.cit.), ce qui lui permettra de se distinguer d'autrui, d'édifier et de développer son Moi et d'établir la relation sujet - objet. C'est ainsi muni, que bébé pourra aller à la conquête des objets et de l'environnement. Une réponse semble poindre, en considérant le Moi-peau, dans la perspective de support de construction du Moi et de l'élaboration des affects, des désirs et de la pensée, nous pouvons arguer que l'aveugle-né, peut parvenir à l'édification de sa personnalité. Cette enveloppe psychique qu'est la peau nous semble fournir une première réponse à nos questionnements³². L'enfant ayant construit grâce à sa peau les liens externes et internes, pourrait avoir accès au symbolique et au désir et à son l'interdit.

Tisseron³³, par ailleurs, nous rappelle que L'édification du monde intérieur s'appuie sur ce qu'il a convenu d'appeler *image*, laquelle permet la symbolisation des sensations et assure le lien interpersonnel. En poussant l'idée classique de la perception (quel que

³² Rappelons également qu'à l'époque cambrienne, *Lancelet*, l'être vivant, était formé d'une peau-œil immense qui au fur et à mesure se transforma en peau non transparente et en œil.

³³ TISSERON, S., (1995), *Psychanalyse de l'image des premiers traits au virtuel*, Paris : Dunod

soit le sens qui perçoit), reprenant la perception visuelle du Panthéon de Sartre, dans « *L'imaginaire* », ³⁴ Tisseron insiste sur l'intériorité du sujet percevant et son lien ; je peux en revoyant le Panthéon me souvenir de mon état d'âme, des circonstances qui l'accompagne, etc. Il nous mène à concevoir l'image comme une peau qui recouvre notre psychisme, puis à définir le visuel comme fantasme.

Tisseron ³⁵, en outre, distingue deux formes de toucher chez l'aveugle, la forme *haptique*, qui donne l'illusion de la présence rapprochée, et s'organise autour de la contenance, et la forme *exploratoire*, qui vise à cerner un objet encore non reconnu et qui s'organise autour des transformations. ³⁶

Retenons donc que l'image d'un objet perçu est une représentation en regard de ce qui a été déjà appréhendé par le sensoriel : j'entends un son, soit je reconnais des notes de musique, ou un allegro de Mozart. Je peux également me souvenir de la première fois où je l'ai entendu, le lieu, le pianiste, etc. ; ce qui signifie que rien n'est « insymbolique », comme Tisseron le déclare, et que l'image est un processus de lien sensoriel.

Par ailleurs, dès 1987, et dans tous leurs travaux ultérieurs et jusqu'aujourd'hui Lederman et al. ³⁷ ont conçu à travers les expériences menées auprès d'aveugles-nés, que les informations en provenance du système kinesthésie-tactile ou haptique, utilisent dans la formation de l'image des processus visuels. L'image tactile perçue est transformée en image mentale par le biais d'un traducteur visuel. Ainsi, pour Lederman, une image mentale visuelle peut être générée uniquement en touchant un objet.

Il nous semble qu'à partir des données de ces approches, nous pouvons d'abord construire la notion d'*image-peau*, qui appartient en propre au sujet, et grâce à laquelle, il peut construire l'image, élaborer son Moi et ses désirs. Nous entendons par là, une image représentative de la sensorialité, et pas nécessairement dans une direction univoque pour un sens ; c'est-à-dire, par exemple, que le visuel (l'auditif, etc.), ne

³⁴ TISSERON, S., (2003), « L'image comme processus, le visuel comme fantasme », in *Cahiers de psychologie clinique*, 2003/1, No 20, De Boeck, pp. 125-135, p. 128

³⁵ Ibid., p.128

³⁶ Ibid., p. 134

³⁷ LEDERMAN, S. J., & KLATZKY R. L. (1987).” Hand movements: A window into haptic object recognition”, in *Cognitive Psychology*, No 19, pp. 342-368; (et autres ouvrages)

construit pas nécessairement une représentation de visualité (d'audition, etc.), mais un lien sensoriel.

En prenant l'exemple des poissons du rêve d'un des aveugles-nés de notre échantillon, je peux entendre le bruit que fait la friture de poissons, et visualiser un plat de poissons, de rougets par exemple, en humer l'odeur, imaginer la personne qui le frit, etc. En entendant une sonorité, je ne construis pas l'image de ce sens, mais une représentation perceptive, affective, culturelle, d'un objet que j'entends, je vois, donc je sens l'odeur, le goût, que j'imagine...

La psychanalyse freudienne a construit le développement autour du regard ; mais il y a confusion entre Regard et vision. Nous pouvons ainsi, par étayage sur la sensation et la formation de l'image d'un objet, des trois théories susmentionnées d'Anzieu de Tisseron et de Lederman, bâtir l'idée d'un *Regard-peau*. C'est dire que les perceptions en provenance de la peau, ou du Moi-peau (Anzieu) construisent des liens sensoriels (Tisserons), qui par la médiation d'un traducteur visuel (Lederman), deviennent image, ou image métaphorique que nous avons appelé le *Regard-peau*.

Nous entendons par **Regard-peau, non pas la vision biologique mais un lien sensoriel métaphorique** ; c'est-à-dire que ce Regard est le fait du Moi et de son élaboration ; et cet édifice du Moi se construirait chez le voyant comme le non-voyant, par étayage sur la perception intermodale (auditive, tactile, olfactive, visuel également chez le premier, etc.), par la médiation des processus visuels (compris dans le sens de Lederman).

La problématique posée nous mène à formuler cette hypothèse comprenant une double articulation : *Le regard n'est pas la vision, le Regard-peau (perception multimodale du Moi-peau), permettrait à partir du perçu intermodal, 1 - une reconnaissance de l'image du corps et de l'objet ; 2 - et un accès à la métaphore du désir en tant que relation à l'objet désiré et à l'objet castratif.*

2. Méthodologie

2.1. Approche

Ce travail porte sur l'étude de la dynamique relationnelle à l'objet et au corps. En fait, ce projet de recherche s'inscrit dans le cadre des études en psychologie du

développement et de l'handicap, d'une part, et se propose, sur ce plan, de découvrir des défaillances, si elles existent, dans le développement de la relation d'objet et du moi des personnes non-voyantes. La relation à l'objet s'inscrit dans un cadre dynamique historique et relationnel. Il s'agit de clarifier les modalités des processus identificatoires et émotionnels, les transactions et les stratégies mises en places lors d'une relation d'objet évolutive. Notre approche s'inscrit dans le champ de la psychanalyse. La psychologie clinique, psychanalytique, développementale et du handicap, peut se situer au point de rencontre de plusieurs disciplines différentes (philosophie, médecine, psychanalyse, psychologie de l'enfant...). Cette méthode saisit l'être et reflète aussi fidèlement que possible la manière dont un être humain serait et réagirait dans une situation donnée (Laplanche et Pontalis, 1967)³⁸

2.2. Choix de la population

Afin de mettre en œuvre ce travail, une double population a été sélectionnée selon des critères spécifiques : une population générale de 20 aveugles-nés, fréquentant une institution libanaise pour aveugles, âgés de 18 à 21 ans, qui nous a permis de comprendre l'état de cécité, et dont les entretiens illustrent cette première partie ; et 3 jeunes hommes non-voyants de naissance, qui ont fait l'objet d'une étude de cas dans la 2^{ème} partie.

Facteurs d'inclusion : Trois facteurs d'inclusion : Cécité de naissance, sujets masculins, adolescents et jeunes hommes de 18 à 21 ans.

Dans notre recherche, en effet nous ne prenons en considération que la cécité congénitale totale. La personne devenue aveugle, nous l'avons dit, peut s'appuyer sur son expérience visuelle antérieure. Elle connaît, les images, le sens de la perspective, l'espace, la distance, quoiqu'elle ait perdu la fonction. Ainsi, en réponse aux objectifs généraux de l'étude, 20 jeunes non-voyants de naissance, ont fait partie de séances hebdomadaires de dynamique de groupe, durant trois mois, afin de nous faire accepter. Les liens ainsi établis, ces jeunes ont ensuite été entendus en entretien. Les entretiens ont servi de support à la compréhension de la cécité. Enfin, 3 jeunes hommes, qui ont accepté d'être les sujets de la recherche, ont été écoutés en plusieurs entretiens semi structurés et passé des épreuves d'observation en situation (voir méthodologie 2^{ème} partie, guide des entretiens et des observations en annexes).

Facteurs d'exclusion : malvoyance acquise ; Sujets connus pour avoir eu des troubles psychopathologiques graves (schizophrénie, paranoïa, etc.) ; Sujets ayant une

³⁸ LAPLANCHE, J. et PONTALIS, (1967), « Psychologie clinique » in *Vocabulaire de psychanalyse*, Paris : PUF

pathologie organiques à manifestations psychopathologiques (tumeurs cérébrales, traumatismes crâniens, etc.) ; Sujets ayant recours aux drogues.

Prénoms (fictifs) des sujets recrutés : Alecco, Fadi, François, Ghaleb, Hani, Husni, Jean, Joe, Kamel, Mazen, Michel, Moussa, Mustapha, Nadim, Nasr, Omar, Samer, Simon, Souhail, Tony

2.3. Instrumentation

Afin de répondre à notre objectif, nous avons eu recours à une documentation précise et large, ainsi qu'à des instruments de mesure correspondant au double aspect évoqué ci-dessus : des séances de groupe ; et l'étude de cas à travers une observation situationnelle et deux entretiens semi structurés qui permettent de relever les constantes relationnelles, à travers l'analyse des contenus manifeste et latent. Nous développons ici les instruments qui ont servi à la première partie.

On ne sera pas étonné du choix de cette instrumentation, car pour nous c'est le mot qui prend sens. « Ce que la psychanalyse nous apprend montre bien l'importance de la prise en compte de l'épaisseur des constructions langagières, à entendre non seulement en termes de signifiants ou de syntaxe structurale mais aussi en termes de représentations et d'affects. »³⁹ En fait aucune épreuve projective ou quelque soit l'épreuve nécessitant la vision, ne pouvaient être utilisées, ce qui explique amplement nos choix.

a. La documentation : Notre documentation fut essentiellement composée d'ouvrages de psychanalyse et du développement, sans négliger pour autant l'apport de la psychologie cognitive, quoique en moindre nombre. Ces ouvrages nous ont permis de réfléchir la problématique de notre travail sur la possibilité de l'aveugle de naissance d'avoir ou d'échapper au pathologique. Nous nous sommes spécialement intéressés à l'acquisition de l'image du corps et de là aux troubles possibles. Des ouvrages médicaux et biologiques d'anatomie, d'optique et de physiologie, nous ont permis de comprendre, comment on voit et ce que l'on perd lorsqu'on ne le peut pas. Nous avons longuement recherché des illustrations, qui ne servent pas de décorum, et qui sont de deux sortes : les illustrations anatomiques, qui permettent de raccourcir les explications biologiques, et les scans de peintures, mais afin de saisir l'évolution du regard social sur les aveugles. En outre, l'image nous est apparue à certains égards, plus immédiate que l'écrit, par le fait de faire sentir au lecteur par le visuel ce que celui

³⁹ BRELET-FOULARD F. et CHABERT C. (2003) 2^e ed. « Avant-propos », *Nouveau manuel du TAT*, Paris : Dunod, p. XI

qui ne voit pas ressent. De même que nous avons placé en exergue, à côté de mots tirés de la pensée psychologique, des vers ou des poèmes, car la sensibilité de la poésie correspond à celle des aveugles.

b. L'entretien et l'entretien en groupe : a) *en individuel* : Nous avons opté pour l'*entretien semi structuré* pour deux raisons principales : Le degré de liberté accordé au sujet ; Le niveau de profondeur qu'il permet d'atteindre. L'entretien approfondi respecte la dimension subjective et favorise l'émergence des différentes logiques qui régissent les champs d'action et de pensée (Poirier et al.1989)⁴⁰. L'entretien semi structuré se distingue par « la mise en œuvre des processus fondamentaux de communication et d'interaction humaine », disent Quivy et Campenhout (1995)⁴¹.

Autant que possible le chercheur *laissera venir* l'interviewé l'amenant ainsi à parler ouvertement, avec les mots qui lui conviennent. Le chercheur s'efforcera simplement de recentrer l'entretien sur les objectifs chaque fois que l'interviewé s'en écarte et de poser les questions qu'il n'aborde pas de lui-même au moment le plus approprié. En effet, dans ces entretiens, on propose une orientation au discours sans adhérer totalement à la logique du narrateur et, à l'opposé, on ne canalise pas non plus, délibérément et systématiquement son discours.

b) Nous avons utilisé de la même approche en ce qui concerne la *dynamique du groupe*.

Nous avons fait 2 + 12 séances de 3 :30 chacune. Il y avait déjà 4 mois que je connaissais les aveugles ; j'avais rencontré à plusieurs reprises chacun séparément et je m'étais initié à la différence entre des aveugles de naissance et des aveugles devenus aveugles en bas âge, (deux d'ailleurs de ces derniers ont quelquefois assisté à nos séances de groupe). J'ai également effectué 2 séances de groupe, afin de pouvoir mettre en place une structure avant de commencer les séances de groupe expérimentales. Chacune de ses séances de dynamique de groupe a fait l'objet d'un thème, mais comme les débats étaient tout à fait libres, quelque fois les discussions étaient déviées. Ont été débattus les thèmes suivants : 1- la cécité, acceptation et déni (chap.3) ; 2 et 3- le regard des autres (chap.3) ; 4 et 5- 2 séances, l'image de soi et la solitude *séance déviée sur le thème : Dieu ; (chap.3) ; 6- la sexualité (chap. 4) ; 7 et 8- 2 séances, le temps, le mouvement et l'espace (chap.3) ; 9 et 10- 2 séances, couleur, rêves, images (chap.3) ; 11 et 12- 2 séances, les liens parents-aveugle (chap.4).

- *Le guide de l'entretien*. Les guides des entretiens (en annexes), furent établis en réponse à nos hypothèses. Les items sur lesquels nous sommes basés sont les suivants : 1. L'image du corps 2. La relation à la mère, dans le lien sujet-objet 3. La relation au

⁴⁰ POIRIER, CLAPIER et RAYABAUT (1989), *Les récits de vie*, Paris : PUF

⁴¹ QUIVY et CAMPENHOUDT, (1995), *La Technique de l'entretien*, Bruxelles : Université, pp. 194-195

corps 4. Le sentiment de perte 5. La spatialisation 6. La connaissance de l'esthétique 7. La dépendance ; 8. La relation au père en dans la relation à l'objet d'identification et à l'objet de castration, etc. (voir en annexes)

- *Mode d'analyse et de traitement des données.* L'analyse de contenu est la méthode par laquelle ont été traitées les données recueillies. Elle est définie⁴² comme étant une méthode objective, systématique et à l'occasion, quantitative d'étude des textes, en vue d'en classer et d'en manipuler les éléments constitutifs.

Après avoir recueilli les informations nécessaires qui ont constitué le corpus des entretiens sur lequel a pris appui l'analyse, celle dernière a été effectuée en trois moments : - La catégorisation qui consiste à sélectionner les thèmes évoqués par les interviewés et les répartir par classe ; - le codage qui consiste à codifié ces thèmes et enfin l'interprétation en d'autres termes l'analyse en soi du contenu du champ lexical.

c. L'observation en situation : (Voir Introduction 2^{ème} partie, dans laquelle nous développons l'usage de cette instrumentation).

2.4. Procédure

Nous avons fait d'abord des lectures ; en premier des ouvrages médicaux, puis des œuvres d'anthropologie, mais essentiellement des ouvrages de psychanalyse. Nous avons longuement recherché les illustrations, et les mots d'exergue. Nous avons ainsi formulé notre problématique. Puis nous nous sommes penché, muni de concepts, sur l'aspect expérimental. Les participants furent tous informés que les entretiens et les expériences étaient à visée de recherche.

En rappelant aux sujets que leurs paroles et leurs comportements seront anonymes et confidentiels, nous avons, fait nos 2 puis 12 séances (une séance hebdomadaire), de dynamique de groupe avec 20 jeunes hommes non-voyants de naissance ; les 4 mois de présence 3 fois la semaine et les similis séances préalables avaient pour objectif, d'établir des rapports aisés avec eux : 1) leur permettre d'avoir un lien de confiance avec le clinicien ; 2) permettre au clinicien d'accéder à la compréhension de la cécité et de se familiariser avec leur comportement.

Dans un second temps, nous avons mené les entretiens expérimentaux, un avec chacun d'entre eux.

⁴² ROBERT A. et BONILLAGUET (1997), *L'analyse de contenu*, Paris : PUF

En troisième lieu, nous avons établi une liste de situations à expérimenter. Nous l'avons passé à deux aveugles-nés et nous l'avons recorrigée.

En dernier lieu, nous nous sommes entretenus avec les 3 personnes sélectionnées, et nous avons procédé à l'observation en situation ; et enfin nous les avons réécoutes dans un nouvel entretien, pour qu'ils nous expliquent leur vécu.

Les entrevues, d'une durée d'une heure et demie chaque, ont été effectuées dans une salle de l'institution. Une analyse du contenu des séances de groupe avec les 20 jeunes sujets, a étayé la première partie théorique. Des analyses de cas ont fait l'objet de la deuxième partie, par recoupement des entretiens des trois jeunes aveugles avec les observations situationnelles et enfin nous avons procédé à une synthèse générale.

- *Difficultés dans la procédure.* Nous avons recrutés les 20 sujets non-voyants dans une institution spécialisées comme nous l'avons déjà mentionné. De prime abord, ces jeunes gens ont refusé de coopérer, il fallut faire avec eux de petites discussions, des entretiens séparément, des petites séances de dynamique de groupe, pour qu'ils m'adoptent, et qu'enfin, ils acceptent de participer à l'expérience. Une fois admis dans leur cercle, les non-voyants se sont montrés affables avec moi, et coopératifs, m'expliquant ce que je ne comprenais pas, m'aidant à pénétrer leur monde fermé, répondant sincèrement à mes questions. Ils étaient à la fois plein de bonne volonté et de détermination, la méfiance du début étant tombée, et plein de gentillesse, malgré le sentiment souffrant de leur handicap.

Une autre difficulté serait à mettre au compte de la valeur scientifique de l'expérience menée. Il est vrai qu'étudier un milieu en l'ayant déjà rendu familier, peut biaiser quelque peu l'expérimental, on risque d'être immergés et de n'avoir pas assez de recul. Mais, disons à notre décharge que ce milieu particulier et difficile d'abord, n'aurait pas pu être expérimental sans cette familiarisation. Les aveugles seraient restés fermés, sensibles au fait d'être évalués, avec le sentiment de servir de cobayes. Je me suis donc muni de la neutralité scientifique, en prenant en compte les transferts et contre-transferts, ce qui m'a permis de voir et de comprendre objectivement, dans la mesure où la neutralité ne faussait pas l'humain.

2.5. Perspectives générales et plan de travail

Le plan de cette recherche expérientielle, puisqu'en effet, il s'agit d'une étude séquentielle sur un seul groupe, est classique dans sa structure.

C'est ainsi que cette recherche se divise en trois parties : Une première partie conceptuelle, intitulée *Le corps sans vue, sens et conséquences*, nous permettra d'étudier les concepts essentiels en termes de cécité. Le chapitre premier, en effet, se penche sur les *bases biologiques* et les *considérations sociales et psychologiques* sur les aveugles. Ce travail informatif nous a permis d'accéder à la compréhension de la cécité et du regard social général posé sur l'aveugle. Le chapitre deux se penche sur *l'image du corps* et la compréhension de la *relation du regard de l'autre* chez l'aveugle-né ; il traitera de la dynamique développementale de l'image du corps en général et celle de l'aveugle de naissance en particulier, et posera par la critique des exposés une nouvelle position de la problématique du regard de l'aveugle-né. Tandis que le chapitre trois qui est une continuation du deuxième, intitulé le *Regard-peau*, se penche sur le regard métaphorique, qui lui permet l'accès à l'image du corps et à sa localisation dans l'espace temps, en une étude théorique et conceptuelle, mais largement étayée par les entretiens menés auprès de 20 jeunes non-voyants de naissance. Le chapitre quatre, intitulé *Le sujet, l'objet, le désir et l'interdit*, tentera de saisir le lien objectal avec le désir et l'interdit castrateur, dans le cas de la cécité de naissance. Une conclusion permettant une reformulation des hypothèses, clôturera cette première partie.

Une deuxième partie à l'épreuve du terrain, empirique et analytique, intitulée *À l'épreuve du regard*, se penche, par contre sur des études de cas de 3 non-voyants de naissance, Omar, Hani, et Mazen. En trois chapitres (chacun des jeunes non-voyants faisant l'objet d'un chapitre), nous tentons de comprendre la relation d'objet formée, en tentant de nous pencher sur une analyse de la relation à l'objet externe spatio-temporel, à l'image du corps et aux personnes de la mère et du père, comme objets du lien. Le recueil des données auprès des trois sujets permettra d'étudier : le portrait du non-voyant, l'historique de chacun, et les résultats de l'expérimentation à laquelle chacun d'eux a été soumis.

Enfin, une troisième partie regroupera les acquis dans une *synthèse générale* du travail, et une *conclusion* prenant en considération les limites de la recherche.

PREMIÈRE PARTIE

Le corps sans vue, sens et conséquences

La parabole des aveugles



(Bruegel 1568)¹

Les yeux d'Elsa

« Tes yeux sont si profonds qu'en me penchant pour boire
J'ai vu tous les soleils y venir s'y mirer
S'y jeter à mourir tous les désespérés
Tes yeux sont si profonds que j'y perds la mémoire »
(Aragon, 1942)²

« Les mouvements de la main peuvent servir de fenêtres, au travers lesquelles il est possible d'apprendre à propos des représentations sous-jacentes d'objet en mémoire et les processus desquels ces représentations sont dérivées et utilisées. » (Lederman et Klatzy, 1987)³

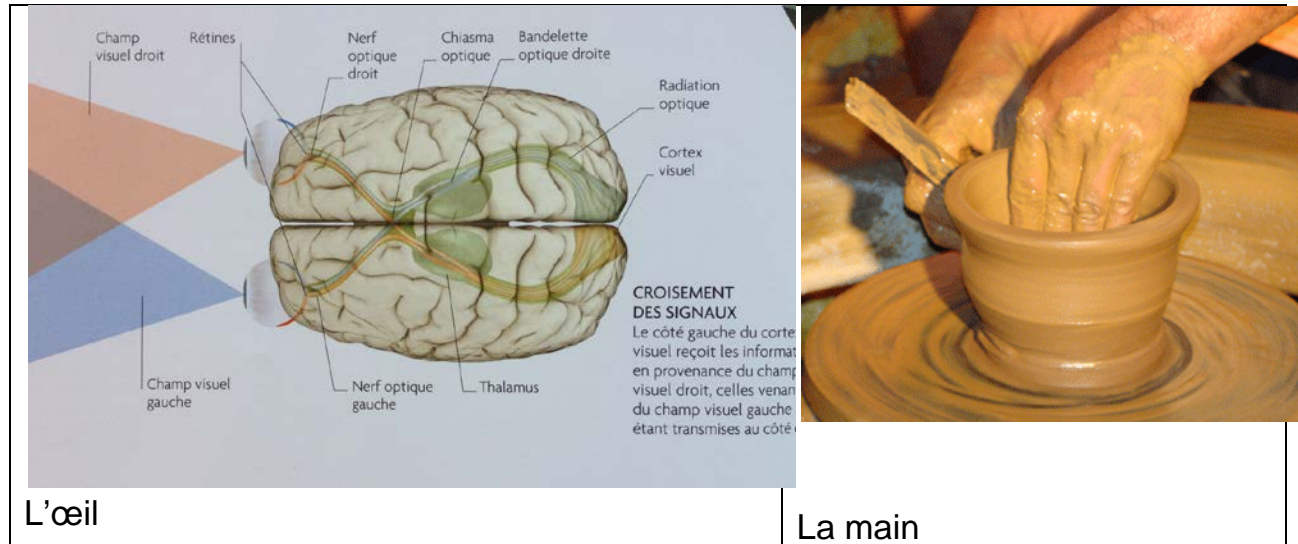
¹ BRUEGEL, P. (1568), *La parabole des aveugles*, Peinture sur toile, Naples : Musée Capodimonte

² ARAGON, L. (1942), « Les yeux d'Elsa », in *Les yeux d'Elsa*, Paris : Nathan, 1999

³ LEDERMAN, S. J., & KLATZKY, R. L. (1987). "Hand movements: A window into haptic object Recognition", in *Cognitive Psychology*, No 19, pp. 342-368, p. 342

CHAPITRE PREMIER

Bases biologiques et considérations philosophiques, sociales et psychologiques



Les aveugles

« Contemple-les, mon âme ; ils sont vraiment affreux !
Pareils aux mannequins ; vaguement ridicules ;
Terribles, singuliers comme les somnambules ;
Dardant on ne sait où leurs globes ténébreux. »
(Baudelaire, 1840)⁴

Introduction

Image angoissante de l'aveugle à qui le poète donne le qualificatif d'*affreux*, image d'un être difforme et ridicule ; mais image encore plus terrible, que la toile de Bruegel (en exergue), *La Parole des aveugles* (1568). Cette peinture renvoie à la scène des *Évangiles*, dans laquelle Jésus met en garde contre l'aveuglement des Pharisiens qui se revendiquent comme seuls dépositaires de la loi divine transmise par Moïse : « Si un

⁴ BAUDELAIRE Ch. (1840) « Les aveugles », *Les Fleurs du mal* (XCII), Paris : Larousse, 1967

aveugle se met à conduire un autre aveugle, ensemble ils tomberont dans la fosse. »⁵ Quoique métaphorique, et parlant d'aveuglement moral, cette pensée nous inquiète, par le rapprochement qu'elle présuppose entre le physiologique et le moral.

1. De quelques considérations sociales sur l'aveugle, jusqu'au XIXe siècle (*raccourci non exhaustif*)

La cécité semble, avoir été, durant de longs siècles, le symbole tout à la fois de l'ignorance et de la méchanceté. Dès l'Antiquité Cicéron (106 – 43 av. J.-C.), réfute cette idée largement répandue, « La cécité n'est un grand mal que pour ceux qui sont ignorants. »⁶, et cite pour le prouver une série de personnalité aveugle, mais brillante.

Plutarque (45-125), également s'inscrivait en faux contre ceux qui stigmatisaient les aveugles, expliquant les mots énigmatiques « la vue des aveugles » de l'oracle de Delphes, qu'outre l'ouïe et les autres sens qui se substitue aux facultés visuelles, l'aveugle possède « une vue », qui lui permet de voir les choses du monde extérieur par une vision cérébrale intérieure⁷, faisant par là, écho à Aristote (384-322 av. J.-C.)⁸, qui affirme que la cécité provoque un accroissement de la capacité de mémorisation.

Les yeux, dans l'Égypte ancienne, permettent la perception du monde et par conséquent, ils représentent les organes les plus importants pour la connaissance⁹. Immortalisés dans le mythe de l'œil d'Horus (l'*Oudjat*), ils représentent la lumière (l'œil gauche, la lumière de la nuit, la lune ; et l'œil droit celle de la vie, le soleil). Ils sont également le miroir de l'âme et reflètent le caractère d'une personne et ses changements, et peuvent manifester la force de l'intellect transmise par les dieux¹⁰. Parmi les verbes relatifs à la vision, nous retrouvons *mAA*, qui signifie proprement : *voir, jouir de la vue*, et dans le domaine de la connaissance : *reconnaître* et *découvrir* ; tandis que *ptr*, traduit *regarder* et s'il s'agit d'une observation visuelle, il prend le sens d'un

⁵ MATTHIEU, *Évangile selon saint Matthieu*, XX, 29-34

⁶ CICÉRON, *Les Tusculanes. Livre V*, cité par, MENIÈRE P., (1863), *Cicéron médecin*, Paris : Germer-Baillièrre éditeurs, p. 211

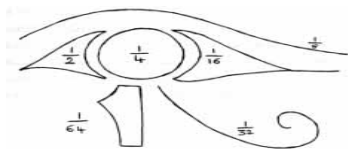
⁷ PAYEN, P. (2001), « Delphes », in *Dictionnaire de Plutarque*, Paris : Gallimard

⁸ RODRIGO, P., (1995), « Du bon usage de la privation, Aristote, Descartes et Platon », in *Aristote, l'énéidétique et la phénoménologie*, Grenoble : Jérôme Nillon, p. 99 et ss.

⁹ LICHTHEIN, M. (1976), "Hymn for Aton" in *Ancient Egyptian Literature*, Vol. II, California : California University of California Press, p. 97

¹⁰ ROSSO, A.-M. (2010), « Lumière et cécité dans l'Égypte ancienne », in *Acta Med. History*, UDK, pp. 221-238, p. 223

acte de jugement : *discerner, poser un diagnostic*, etc. Le hiéroglyphe de l'œil signifie créer, faire une réalisation à caractère divin ; tandis qu'être aveugle, « signifie inactivité, ce qui implique impuissance et mort. »¹¹, quoique les aveugles pouvaient vivre et travailler dans la société (la plupart devenaient harpistes).



L'oeil d'Horus, (souvent représenté par un homme à tête de faucon), ou *Oudjat* (œil sain) combine l'oeil humain: iris, pupille, sourcil, avec les marques colorées qui encadrent l'oeil d'un faucon. L'oeil d'Horus éclaté symbolise des fractions mathématiques destinées à compter les céréales: 1/2, 1/4,... 1/64.¹²

Dans le Coran, être aveugle est assimilé à l'aveuglement moral et à la non-reconnaissance de Dieu : « Les incroyants sont comme une bête qu'on appelle et qui n'entend qu'une voix confuse. Sourds, muets, aveugles, ils ne comprennent pas. » (2 : 171)¹³. Pourtant, dans la sourate LXXX, « Il s'est renfrogné »¹⁴, Dieu donne un « avertissement », à son prophète parce qu'il n'a pas montré de « l'attention » et de la considération à un aveugle croyant. L'aveugle ne vit pas de l'assistance, il a sa place dans la société et doit se rendre et participer à la prière avec l'assemblée des croyants.

(Une grande figure de la littérature arabe, Abû l-'Alâ al Ma'arrî (979-1059), totalement aveugle à 5 ans, décrit dans *Les Chants de la nuit extrême*, la difficile expérience du temps dans la cécité)¹⁵

Toutefois, l'idée de l'aveugle ridicule, ignorant, et même immoral perdure. Une telle conception aberrante de la cécité se retrouve dans la littérature du Moyen Âge : l'historienne Zina Weygand (2003)¹⁶, dans son remarquable ouvrage *Vivre sans voir*, constate ainsi que les aveugles y sont dépeints « comme des bouffons, dont la grossièreté, les maladresses et l'accoutrement provoquent le rire, ou comme de faux pauvres que l'on peut bernier sans remords. ». Si l'aveugle, au Moyen Âge, ne suscite

¹¹ Idem, p.224

¹² MURATET, I.-M., (2002) *L'ophtalmologie dans l'Égypte et la Mésopotamie anciennes*, fonte : Syndicat National des ophtalmologistes de France

¹³ Sourate II, El Baqarah (La Vache), verset 171), *Le Coran*, Texte intégral, traduit en français par Jean GROSJEAN, présenté par Jacques BERQUE, revue et corrigée par l'Institut islamique d'el Azhar, Paris : Philippe Lebaud. Le mot aveugle est utilisé 33 fois dans le Coran.

¹⁴ Ibid, les versets 1 à 12

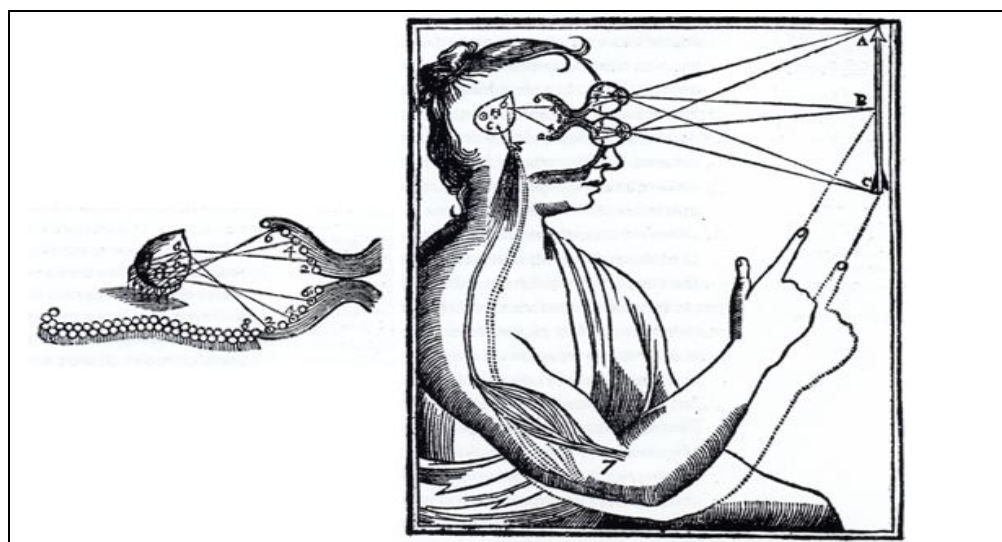
¹⁵ Abû l-'Alâ al Ma'arrî (vers 1000), *Les Chants de la nuit extrême*, (particulièrement les poèmes, 9, 22 et 103), traduit en français par Sami ALI, Paris : Éditions Verticales, 1998

¹⁶ WEYGAND, Z. (2003) *Vivre sans voir, les aveugles dans la société française du Moyen Âge au siècle de Louis Braille*, Paris, éditions Créaphis, 2003, p. 27.

guère la compassion, c'est que le lien entre ce qui est conçu comme une monstruosité physique, et la monstruosité morale est considéré alors comme étant de nature intrinsèque : la cécité n'est d'un châtement divin, et pourquoi cet homme aurait-il ainsi été châtié, s'il n'avait péché ? Au Moyen Âge, la cécité physique est généralement comprise comme la marque même de la cécité morale. « L'œil est la lampe du corps. Si ton œil est en bon état, tout ton corps sera éclairé ; mais si ton œil est en mauvais état, tout ton corps sera dans les ténèbres. Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, combien seront grandes ces ténèbres ! »¹⁷

Ainsi, en Occident, comme en Orient, l'aveugle était assimilé, lorsqu'il n'avait pas de fortune personnelle, au mendiant. Mais l'histoire des aveugles dans les sociétés européennes, s'est longtemps confondue avec celle des pauvres, et par conséquent celle de l'assistance, particulièrement lors de l'interdiction de la mendicité par des édits royaux.¹⁸

L'aveugle aux bâtons (Descartes, 1664)¹⁹



Il faudrait attendre le XVIIème siècle, pour un début d'ouverture aux aveugles et une diminution de la mise à l'index de la cécité. René Descartes (XVIIème s.) le premier, qui donna place aux aveugles dans la pensée philosophique, remodelant les données la

¹⁷ MATTHIEU, *op.cit.* VI, 22-23

¹⁸ GEREMEK, B. (1976). *Les marginaux parisiens aux XIVème et XVème siècles*, Paris : Flammarion

¹⁹ *Ibid.*, p. 456

vision antique. Le philosophe conçoit l'aveugle comme le détenteur des lumières, dont celui qui voit est privé. A la fin du XVII^e siècle puis au siècle des Lumières, l'aveugle devient une figure déterminante dans la critique de la métaphysique classique et de la théorie des facultés subjectives. Cette préoccupation cartésienne est devenue pour les philosophes après lui, un sujet de réflexion et de discussion philosophique, qui se répète dans quasi tous les ouvrages au cours de deux siècles suivants. Toutefois, en inversant la problématique de l'immoralité, ces philosophies accordent à l'aveugle des dons divinatoires inaccessibles aux voyants ; (Descartes par exemple, illustre ses propos par la clairvoyance de Tirésias, entre autre)²⁰.

Pour le grand philosophe, qui écrit *Du monde et de la lumière*, l'idée du monde se confond avec la lumière et connaître, c'est voir. Ce qui nous rappelle évidemment la *Caverne*, de Platon, dans la *République*, dans laquelle règne l'obscurité et l'obscurantisme, opposés à la lumière physique qui représente les lumières intellectuelles et la liberté du philosophe. Aussi, perdre la vision de l'aveugle *effrayant*.

En fait, c'est la « *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* », (1749) de Diderot²¹, évoquant le mathématicien aveugle Nicholas Saunderson, qui va changer la vision d'une partie de la société sur les aveugles, et ce malgré « l'aveuglement » de certains, puisque l'écrivain sera emprisonné trois mois à la prison de Vincennes pour cet ouvrage.

Bientôt, en 1825, Louis Braille, élève à l'Institut Royal des Jeunes Aveugles, met au point un système d'écriture tactile, depuis appelée *Braille* en son hommage, inspiré de la sonographie de Barbier de La serre. Grâce à lui, les aveugles eurent accès à la lecture et à la citoyenneté.²² Enfin au savoir, à la science et à la création.

Il faut attendre 50 ans, après la naissance de la psychologie, pour que cette dernière s'en occupe, et le dernier quart du XX^e siècle, pour que les droits professionnels des aveugles fassent partie des droits des travailleurs (voir annexes). Il faut attendre la loi Cordonnier du 23 novembre 1957 pour que l'embauche de personnes handicapées

²⁰ DESCARTES R. (1664), « Impulsion du mouvement », in *De l'Homme*, Paris : Garnier et éd. F. Alquié, 1997, pp. 448 et ss.

²¹ DIDEROT, D., (1749), *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, Paris : Flammarion, 1978

²² L'alphabet Braille, adopté dans toutes les langues, comporte des lettres, des chiffres et des signes formés de groupes de points en relief. La lecture se fait avec les doigts.

dans les entreprises devienne recommandée, puis la loi d'orientation du 30 juin 1975, pour développer et modifier les formules d'emploi adapté.²³

Toutefois, il existe toujours une difficulté dans l'acceptation et l'intégration d'une personne aveugle. Comme pour tout autre handicap, le fait d'être aveugle provoque un double mouvement, chez les autres, le rejet et/ou la pitié. Quoiqu'il en soit, les acquis sont là : loin de la punition divine, et loin de la voyance, la cécité est aujourd'hui un handicap.

2. La cécité, première définition selon l'acceptation mondiale

La cécité totale est un handicap²⁴. Pour l'Organisation Mentale de la Santé, un handicap est défini par « un désavantage pour un individu donné, résultant d'une déficience ou d'une incapacité qui limite ou interdit l'accomplissement d'un rôle considéré comme normal, compte tenu de l'âge, du sexe, des facteurs sociaux et culturels, pour un individu. »²⁵ L'OMS distingue la déficience qui touche un objet (ici la vision), du handicap qui est la résultante de la déficience qui touche le sujet. Il existe différents types d'altération de la reconnaissance visuelle. Ces déficiences peuvent être présentes à la naissance ou acquise ; leur survenue peut-être brutale ou progressive. La personne souffrant de cette déficience est un handicapé sensoriel, visuel.

Le terme cécité vient du mot latin *caecus*, qui veut dire aveugle. La cécité est donc l'état d'une personne aveugle. L'aveugle, au sens strict, est celui qui est privé de ses yeux (*ab oculis*), celui qui est privé de la vue. La cécité se définit comme manque (cécité partielle) ou absence complète (cécité totale) de la perception visuelle, provoquée par des facteurs physiologiques ou neurologiques. Dans le sens

²³ Roca J. (1993). *De la ségrégation à l'intégration. L'éducation des enfants inadaptés de 1909 à 1975*, Paris : Publication du C.T.N.E.R.H.I.

²⁴ Le mot handicap est récent. D'après le Petit Robert, en 1872 les termes anglais *hand in cap*, littéralement *main dans le chapeau*, désignant la charge dont sont grevés les meilleurs compétiteurs d'une course. Le glissement de sens à donner au mot handicap le sens de limiter un acquis (manque à gagner, un déficit), puis le sens de *manque* relatif à un *déficit* ; enfin un déficit physique.

²⁵ Classification Internationale des Handicaps : déficiences, incapacités et désavantages (CIDIH) (1993). *Un manuel de Classification des conséquences des maladies*, OMS, Genève, CTNERHI.

réglementaire professionnel, selon l’OMS²⁶, la cécité commence dès que l’acuité est inférieure à 1/20. Il peut donc aussi bien s’agir de sujets aveugles, au sens strict, que de sujets à cécité partielle ; mais encore on y inclut les sujets ne pouvant être considérés ni comme des aveugles, car ils ont une acuité chiffrable et un potentiel visuel, ni comme des malvoyants, car cette acuité est inférieure à 1/20 alors que celle des malvoyants est supérieure.

La *Classification Internationale des Handicaps* codifie de manière précise les principales formes d'atteintes visuelles, que celles-ci soient provoquées par une déficience de l'acuité visuelle de l'un ou des deux yeux, une déficience du champ visuel, une atteinte des structures annexes de la fonction visuelle ou par une lésion cérébrale générant des troubles neuro-visuels. Il est possible de classer en 6 catégories les déficiences visuelles.

Tableau I : Classification des atteintes de la vision suivant leur gravité, définie dans la CIM-10. Problèmes de santé connexes. OMS 1993

Catégorie de déficience possible	Acuité visuelle de l’œil	
	Maximum d’acuité inférieure à	Minimum d’acuité égale ou supérieure à
1	3/10	1/10
2	1/10	1/20
3	1/ 20	1/60
4	1/60	Perception de la lumière
5	Pas de perception de la lumière	
6	Sans précision	

De ces 6 catégories, il est enfin possible de différencier les deux notions classiques : 1. La cécité, qui correspond à une acuité visuelle du meilleur œil avec correction, au maximum inférieur à 1/20 (0,05), ou à un champ visuel inférieur à 10 ° quelle que soit l'acuité visuelle (catégories de déficience visuelle 3, 4 et 5 de la CIM-10) ; 2. L'amblyopie (ou malvoyance), qui correspond à une acuité visuelle inférieure à 3/10 (0,3), mais égale ou supérieure à 1/20 (0,05) du meilleur œil avec correction.

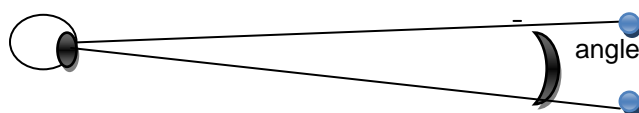
Ces catégories de la CIM10 sont déterminées par l’acuité visuelle et par le champ visuel.

²⁶ CIM-10, OMS « La cécité.» op.cit.

On désigne sous le terme acuité visuelle, le pouvoir qu'a l'œil de distinguer l'un de l'autre deux points plus ou moins distants : on parle aussi de pouvoir discriminatif (différent selon le sujet regardant). L'unité d'acuité visuelle correspond à la capacité de distinguer deux points sous-tendant un angle d'une minute. Les plus petites lettres de l'échelle de Monoyer, lue à 5 mètres, correspondent à l'unité d'acuité visuelle, soit 10/10° ; chaque ligne de l'échelle correspond à 1/10°. Pour la vision de près, on utilise l'échelle de Parinaud.

Fig. 1 L'acuité visuelle

Elle détermine le pouvoir discriminant de la rétine.
C'est une mesure d'angle entre l'œil et deux points situés à 5 mètres

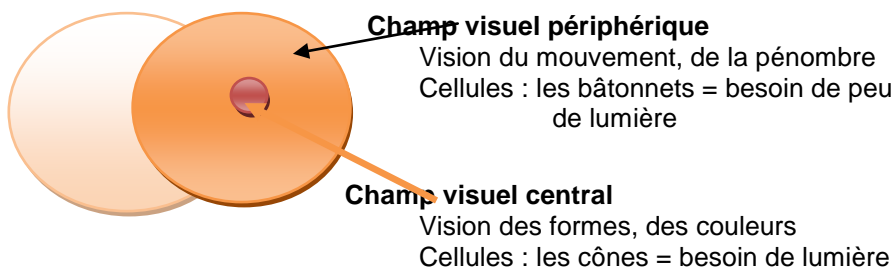


Une acuité visuelle 10/10 correspond à un angle d'une minute.
Se rapprocher pour mieux voir les deux points équivaut à : agrandir l'angle et nécessite une acuité moins élevée.

D'un point de vue neurologique, on ne considère les déficits visuels qu'après correction des troubles de la réfraction. Rappelons que l'étude de l'acuité visuelle explore avant tout la zone maculaire de la rétine ou le faisceau maculaire des voies optiques. On désigne sous le terme d'*amblyopie*, toute diminution de l'acuité visuelle ; et sous celui d'*amaurose*, l'absence de toute perception lumineuse (l'usage réserve ce mot au déficit complet monoculaire et/ou transitoire). La *cécité* désigne plutôt une absence définitive et complète de vision d'un ou des deux yeux.

Fig. 2 Le champ visuel

C'est la portion de l'espace perçu par un œil maintenu immobile



L'étude du champ visuel, quant à elle, permet de saisir le fonctionnement de la rétine fonctionnelle centrale mais aussi périphérique et celui des voies optiques.

Tableau II : Catégories de cécité et de baisse de la vision, définie dans la CIM-10. Handicaps. OMS 1993

Catégories de cécité et de baisse de la vision	Définie selon les catg. de déficience d'acuités visuelles (T.I)
Cécité des deux yeux	Atteinte de la vision catg. 3,4,5, des deux yeux
Cécité d'un œil et baisse de vision de l'autre œil	Atteinte de la vision catg. 3,4,5, un œil et 1 ou 2, un œil
Baisse de vision des deux yeux	Atteinte de la vision catg. 1 ou 2 des deux yeux
Perte de vision sans précision des deux yeux	Atteinte de la vision catg. 6 des deux yeux
Cécité d'un œil	Atteinte de la vision catg. 3,4,5, un œil
Perte de vision sans précision d'un œil	Atteinte de la vision catg. 6, un œil
Baisse de vision d'un œil	Atteinte de la vision catg. 1 ou 2, un œil
Perte de vision sans précision	Atteinte de la vision catg. 6 sans autres indications

Les causes de la déficience visuelle peuvent être résumées en 4 grandes catégories : 1. génétiques, c'est-à-dire héréditaires dues à un gène ; 2. congénitales, présence d'une anomalie qui survient chez le fœtus ; 3. périnatales, présence d'une anomalie à la naissance par affection ou par accident ; 4. traumatiques, liées à la vie quotidienne, comme les contusions, les plaies perforantes, les brûlures, etc.

Selon l'OMS (op.cit.), les causes les plus courantes de la cécité dans le monde en 2002, sont :

1. La cataracte : 47,9%
2. Le glaucome : 12,3%
3. La dégénérescence maculaire : 8,7%
4. L'opacité de la cornée : 5,1%
5. La rétinopathie diabétique : 4,8%
6. La cécité de l'enfant : 3,9%
7. Le trachome : 3,6%
8. L'onchocercose : 0,8%

En général, les causes de la cécité chez les enfants, mais sans s'y limiter, peuvent être le manque d'oxygène avant, pendant et après la naissance, l'infection virale ou bactérienne, des maladies comme la méningite et le cytomégalovirus, ou une lésion cérébrale traumatique. D'autres types de déficiences visuelles comme l'atrophie optique (défaut du nerf optique résultant de l'incapacité du nerf de mener les images au cerveau) et une hypoplasie du nerf optique (une déficience visuelle causée par une

malformation congénitale de la papille optique). Ces cécités doivent être différenciées de la cécité hystérique, qui est en fait une fausse cécité de conversion.

Nous travaillerons, comme nous l'avons précisé dans notre introduction, auprès des aveugles-nés, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas connu et ne connaissent pas la vision et c'est ce qui les distingue des autres non ou malvoyants. Ceux qui sont devenus aveugles après la naissance, ont gardé dans leurs imageries des repères et connaissances de la perception visuelle, des images souvenirs. Ces non-voyants peuvent également prétendre à des ambitions professionnelles, et certains sont devenus des hommes de talents. Mais ceux qui n'ont rien vu, que peuvent-ils attendre ? Quelle histoire peuvent-ils donc nous raconter ?

Le fait de nous pencher d'abord sur les bases biologiques de la perception visuelle nous permettra de comprendre comment on peut aboutir à la vision d'un objet, un mur de pierre, par exemple ; puis nous tenterons de comprendre les schèmes cognitifs aboutissant à la reconnaissance de l'objet vu ; distinguer, par exemple, un mur de pierre, du lierre qui le recouvre ; en d'autres termes comment on arrive à une représentation mentale de l'objet. C'est alors que nous pourrons saisir effectivement la signification profonde de la cécité.

3. Voir

3.1. Bref aperçu historique

La fonction visuelle a largement varié au cours des siècles. Depuis l'antiquité grecque, elle fait l'objet d'une controverse entre divers antagonistes : les extramissionnistes et les intromissionnistes. Le fondement de la controverse concerne les modalités de la vision. L'opération de la vue suppose-t-elle l'émission ou seulement la réception des rayons visuels ? Les extramissionnistes, tels les platoniciens et les stoïciens, affirmaient que la vision venait du fait de la projection d'un influx lumineux à partir de l'œil ; alors que les intromissionnistes, tel Aristote et les atomistes, soutenaient que les objets projetaient vers l'œil des rayons devenant ainsi visibles. Pour Gallien, la vision était la fusion de l'intro et de l'extramission qui s'effectuait sur le cristallin.

L'optique assiste à la plus longue controverse de son histoire, près de 20 siècles, malgré les avancées remarquable (et modernes) de Alhazen (Ibn al-Haytham), au tout début du XIe siècle.

L'hypothèse pythagoricienne, d'Empédocle (vers 435 av. J.-C.) sur le rayon visuel suppose que le rayon visuel émane de l'œil et, suivant la ligne droite, va frapper ce qu'atteint le regard²⁷. La source de ce rayon réside dans l'existence des « traits de feu du regard », grâce auxquels l'acte même de la vision devient perceptible. Par opposition, les yeux de l'aveugle sont considérés comme *éteints*²⁸ (Terme que nous employons dans la langue).

Cette théorie du feu reste vivace au même titre que la théorie du rayon visuel, et permet de comprendre la croyance au *mauvais œil*²⁹. Elle reste présente à notre époque, et certains s'imaginent qu'une énergie mauvaise, un rayon maléfique (*feu du mal*, en arabe) peut atteindre une victime. Simon affirme qu'il s'agit d'« une projection sensorielle hors des limites de notre corps. »³⁰ On peut : caresser avec les yeux, déshabiller avec le regard, fusiller, fasciner. Tant de verbes que l'aveugle ne touche pas des doigts.

Dans son *Traité d'optique* (1015), Alhazen³¹, rejette de façon radicale la théorie extramissioniste, et la détruit par une simple phrase : *si les yeux émettaient de la lumière, on pourrait les voir de nuit*³². Il s'affranchit de certaines idées atomistes, tout en gardant la conception intromissioniste de réception par l'œil de la lumière. Il réfute la théorie de la concentration sur le cristallin et considère l'œil comme une chambre noire en attribuant à la rétine un rôle d'écran. Son explication de la vision est révolutionnaire et on peut le considérer comme le promoteur de l'optique moderne. Pour lui la lumière est le médiateur invisible entre l'objet et l'œil de l'observateur. Le schème sensitif, ou sensation est l'acte commun du sensible et du sentant. Alhazen précise les conditions

²⁷ SIMON G. (1988). *Le regard, l'être et l'apparence dans l'optique de l'Antiquité*. Paris : Éd. Du Seuil.
. Paris : Seuil, p. 18

²⁸ Ibid., p. 21

²⁹ Ibid., p.49

³⁰ Ibid., p. 68

³¹ ALHAZEN (1015-10210). *Kitab al-Manazir* (traduction A. Sabra), livres I-III. Londres : University of London, 1989

³² SIMON, op. cit. , p. 77

qui permettent la vue :³³ L'objet est vu directement s'il existe un espace ininterrompu et non opaque entre l'œil et l'objet ; si l'on peut conduire des lignes droites imaginaires depuis cet objet vers l'œil et enfin, si de la lumière est présente (impact lumineux), à la surface de cet objet. La lumière présente sur l'objet, la « *lumière accidentelle* » envoie dans toutes les directions une « *lumière secondaire* » accompagnée de la couleur de l'objet. La « *lumière accidentelle* » est créée par la lumière qui atteint l'objet depuis une source lumineuse, « *lumière primaire* », ou depuis un autre objet éclairé. Un objet opaque se comporte donc comme une source lumineuse. Le phénomène de la diffusion vient d'être interprété pour la première fois³⁴. Pour Alhazen, la lumière d'une source lumineuse apparaît sur les corps opaques éclairés, elle s'y fixe et donne naissance à une « *lumière secondaire* ». Puis Alhazen propose toute une série d'expériences qui tendent à prouver que la lumière et les couleurs affectent la vue et provoquent certains effets sur l'œil, (*L'œil est blessé par une lumière trop forte. L'œil conserve pendant un certain temps la forme et la couleur d'un objet intensément éclairé. Etc.*) Autrement dit, l'œil a la sensation de l'éclairement, et cette sensation est commandée par la quantité de lumière qui pénètre l'œil ; l'œil voit l'objet lorsque la quantité de lumière provenant de cet objet est suffisamment bonne (ni trop, ni trop peu).

Tout le génie d'Alhazen réside dans le fait d'avoir su créer un objet conceptuel nouveau (la lumière). L'importance de ce virage pour la science est telle qu'on va jusqu'à parler de « révolution intellectuelle. »³⁵ En outre, son « analyse génétique de la perception débouche sur une théorie de connaissance. »³⁶ En effet, Alhazen dans sa description de l'acte visuel met l'accent sur le rôle de l'attention, dans la connaissance d'un objet. Il établit également une connexion entre la vision et la reconnaissance (on reconnaît, un objet qu'on connaît). Il en résulte une qualité de l'acte visuel (degré d'attention et savoir préalable), qui dépend de la *durée/force* de ce regard et de son

³³ ALHAZEN, op.cit., *Livre I*, chapitre 6

³⁴ RASHED R. (1997). « L'optique géométrique ». In *Histoire des sciences arabes*. Paris : Éd. Du Seuil, p. 293-354.

³⁵ SIMON, op.cit., p.95

³⁶ Ibid., p.124

caractère, *instruit et motivé*.³⁷ Cette qualitativité change la fonction de l'œil qui d'organe actif chez les Grecs anciens, devient récepteur³⁸.

Il s'agit donc bien d'une victoire intellectuelle, mais qu'ont-ils gagné tous les aveugles ? N'est-ce pas déjà une condamnation à la non-connaissance venue de la non perception visuelle ?

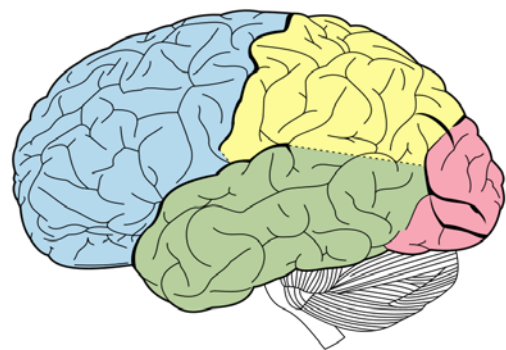
Aujourd'hui les connaissances sur l'œil et la vision sont beaucoup plus complexes. L'information lumineuse et sa transformation par la rétine en perception ou transduction et l'interprétation de l'image rétinienne font partie d'un ensemble : le système visuel.

3.2. L'acte visuel, les bases biologiques

Avec ses plus de cent milliards de neurones et connexions neuronales, le cerveau régit notre comportement, nos actions et nos pensées, nos désirs et nos instincts. Grâce à lui, nous pouvons voir, sentir ou entendre, parler et marcher, analyser et comprendre le monde qui nous entoure. Parmi les différentes activités mentales et sensorielles du cerveau on peut situer la vision.

La vision est le sens propre à la perception visuelle. Ses longueurs d'ondes sont comprises entre 400 et 800 nm, sur la partie visible du rayonnement électromagnétique. La vision recouvre l'ensemble des mécanismes physiologiques et psychologiques par lesquels la lumière détermine les détails des représentations sensorielles : forme, couleurs, distance, mouvement. L'œil est l'organe de la vue et des processus cognitifs mis en œuvre par les zones spécialisées du cerveau.

Le lobe occipital (en vert) est divisé en plusieurs aires de fonctionnement visuel : chaque aire est une carte des données visuelles, nommées cortex visuelle primaire ou V1, voie ventrale ou V2 et V4, Voie dorsale ou V3 et aire visuelle MT ou V5. L'altération du lobe occipital provoque, selon son importance, la perte de vision soit la réduction du champ visuel des yeux Les lésions dans ce lobe, provoquent des hallucinations visuelles. La destruction de l'aire corticale visuelle primaire ou V1, conduit à la cécité – connue comme scotome³⁹.



³⁷ ALHAZEN, op.cit.

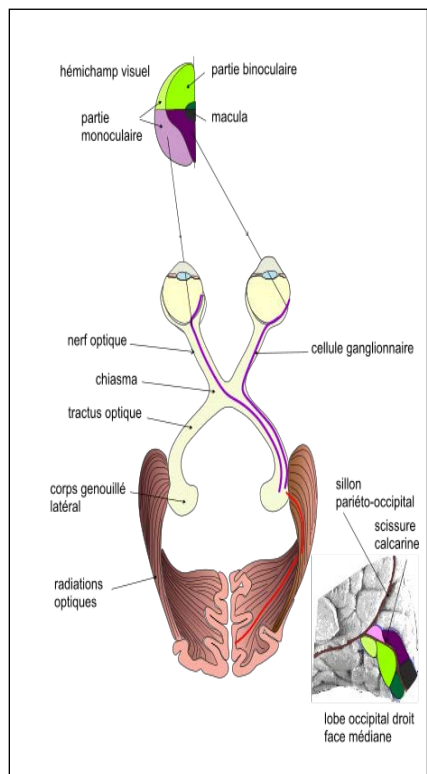
³⁸ THUAN, Tr.-X. (2007), *Les voies de la lumière. Physique et métaphysique du clair-obscur*. Poitiers : Fayard, p. 25

³⁹ Le terme scotome désigne une lacune immobile dans le champ visuel due à l'absence de perception dans une zone de la rétine. Il existe plusieurs types de scotomes, dus le plus souvent à une lésion du nerf optique : Le scotome

Le cortex visuel⁴⁰ ainsi que la partie du cerveau responsable des rêves, sont situés dans le lobe occipital. La région de Brodman 17, communément appelée V1, est située sur la partie médiane du lobe occipital au sein de la scissure calcarine, et se continue sur le pôle postérieur du lobe occipital. Les parties extrasiées de cette région sont nombreuses et président aux différentes tâches visuelles : vision spatiale, vision du mouvement, de la couleur, etc.

Les données apportées par la neuro-anatomie⁴¹ sur la perception visuelle exposent de manière précise comment une image traitée par la rétine est transmise par les nerfs optiques jusqu'au cortex visuel primaire, dans le lobe occipital.

Il apparaît, dans le schéma suivant, que certains neurones sont plus sensibles à la couleur, d'autres à l'orientation des lignes. La perception visuelle ou oculaire est l'ensemble des transformations par lesquelles la portion visible du monde spatial tridimensionnel est analysée par notre sens de la vue. La fonction visuelle comporte la capacité de discerner les détails d'un objet quand il est regardé directement, cette acuité visuelle (voir supra) différente selon les individus ; ainsi que la capacité de détecter la présence des objets dans un espace ou champ visuel.



Les principes de projection des voies visuelles sont :

- (P1) le renversement de l'image par le système optique de l'œil dans le sens haut/bas et gauche/droite ;
- (P2) au niveau du chiasma, le croisement des fibres issues de l'hémirétine nasale et la projection du même côté des fibres issues de l'hémirétine temporale ;
- (P3) au niveau des radiations optiques, les fibres représentant le quadrant supérieur arrivent sur la lèvre inférieure de la scissure calcarine (et inversement) ;
- (P4) la fovéa, au centre du champ visuel, se projette dans la partie postérieure du cortex strié. La partie binoculaire de chaque hémichamp visuel se projette dans la région intermédiaire du cortex strié. La partie temporale, monoculaire de chaque champ visuel se projette sur la partie antérieure du cortex visuel.

3.3. Comme nous voyons

L'impression de réalisme fournie par la perception visuelle en perspective est une de ses spécificités primordiales. Relier le sentiment de réalité de ce que nous voyons

lumineux ou scintillant, le scotome central, le scotome caecocentral, le scotome périphérique, le scotome absolu, le scotome relatif, le scotome négatif, le scotome positif ou subjectif

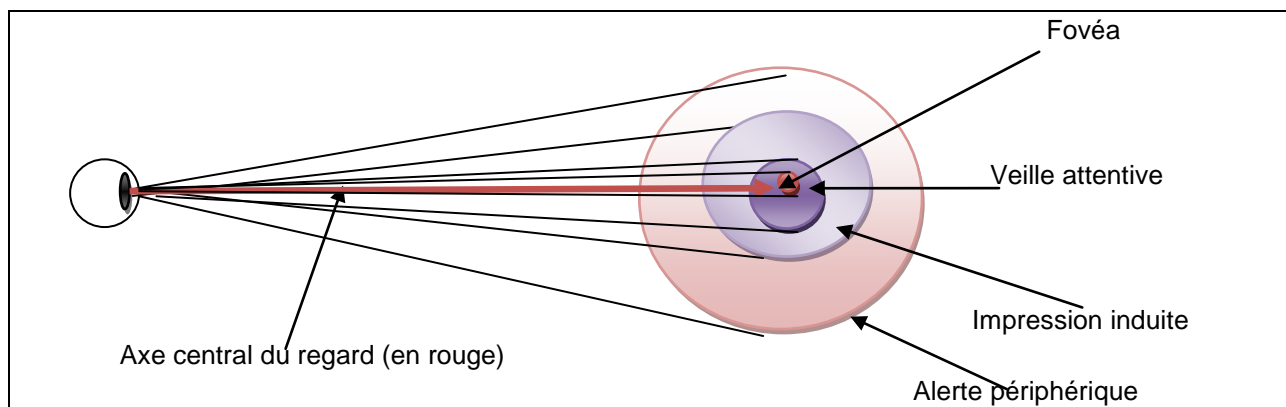
⁴⁰ LACOMBE, M. (2009, 8^e éd.), *Précis d'anatomie et de physiologie humaine, vol.2*, Paris : éd. Lamarre, p. 24

⁴¹ MARIEB, E., (2008), *Biologie humaine. Principes d'anatomie et de physiologie*, Paris : éd. Lamarre ; KANSKI, I., (2004), *Précis d'ophtalmologie clinique*, Paris, Elsevier-Masson

requiert deux propriétés. D'abord l'œil en vision monoculaire fonctionne comme une lentille stigmatique, c'est-à-dire que chaque point de l'espace visible correspond à un point projeté sur la surface rétinienne. Dans ce processus, la longueur des objets est convertie en dimension angulaire. Ainsi l'image formée sur la rétine est une projection centrale de la réalité environnante. En d'autres termes, l'image rétinienne est une perspective conique de la réalité.⁴²

Il est vrai que nous parvenons à voir selon un angle assez élevé. Toutefois notre vision ne s'effectue pas de manière uniforme. Notre perception visuelle est une perception en perspective de l'espace. Aucune lentille n'est exempte d'aberration et l'œil ne fait pas exception. La surface de la rétine peut être assimilée à un plan dont le champ de l'observation centrale présente peu d'aberration. La pupille y agit comme un diaphragme (ce qui nous rappelle l'écran rétinien Alhazen) et permet à l'œil de fonctionner dans des conditions optimales.

Ellipses visuelles



La vision binoculaire frontale monodirectionnelle est caractéristique d'une minorité de vertébrés, dont l'homme. Pour ce dernier, il n'y a pas un, mais deux sommets pour le cône de vision, et aussi deux axes du regard à peu près parallèles. Le champ visuel total est pour l'homme de l'ordre de 180° latéralement et 125° verticalement.

Dans une direction éloignée, les mouvements restent imprécis. Ce sont les mouvements incessants des yeux qui permettent une netteté acceptable. Le mouvement de balayage du champ d'observation exercée par la fovée permet l'acquisition de précisions là où elles sont nécessaires.

Le processus cognitif par lequel le cerveau reconstruit mentalement dans l'espace les objets perçus n'est pas une simple transduction du signal optique. Certains processus neuronaux inconscients ainsi que la culture sont mis en œuvre dans

⁴² MORTON, E., et al (2004), *Anatomie de l'œil*, Paris : Elsevier

l'encéphale. Pour que Le schème cognitif visuel s'accomplisse, voir un objet et le reconnaître, deux séries de conditions rentrent en jeu : les conditions intrinsèques au sujet regardant et les conditions extrinsèques qui sont objectivées par la réalité

En effet, l'épisode visuel est variable selon les conditions dans lesquelles se trouve l'objet : la distance entre le regard et l'objet, les limites du champ de vision ou son étendue, l'orientation de l'objet par rapport au sujet regardant, la nature de la luminosité de l'objet et son intensité, enfin la prégnance de l'objet, sa valeur et son intérêt pour le sujet.⁴³ Pour délimiter les conditions relatives à l'objet, les cognitivistes les regroupent dans l'usage du terme *dimensionnalité du stimulus*.⁴⁴

L'objet présent dans les conditions extrinsèques, les mécanismes cognitifs se mettent en place pour élaborer la représentation de la scène visuelle. « Notre expérience visuelle est le produit de principes déductifs extrêmement complexes et profondément enracinés, opérant à un niveau de notre système visuel qui est tout à fait inaccessible à l'introspection consciente, et reste hors de notre contrôle. »⁴⁵

Ainsi la vision apparaît comme un processus physiologique et dynamique. L'acte de la vision ne fournit pas automatiquement la bonne représentation sémantique, on peut dégager les étapes successives qui se déroulent suivant la position du regard. Ainsi pour comprendre qu'il s'agit de la Grande Ourse, Sève-Ferrieu⁴⁶ l'analyse en 3 étapes :

1. *La détection et la localisation du signal* réalisées au niveau neurosensoriel, processus qui permet de voir les *points brillants* dans le ciel nocturne.
2. *L'identification du signal*, processus à cheval entre les niveaux neurosensoriel et cognitif, qui permet la reconnaissance de la forme : on s'aperçoit que les points brillants ressemblent à un *chariot*.
3. *La transposition – transformation*, processus cognitif qui permet de transformer l'information visuelle et de percevoir qu'il s'agit de la Grande Ourse.

⁴³ COCULA, B., & PEYROUTET, P., (1986), *Sémantique de l'image. Pour une approche méthodique des messages visuels*. Paris : Delagrave, p. 16

⁴⁴ BRUYER, R., (2000), *Le cerveau qui voit*. Paris : Odile Jacob, p. 138

⁴⁵ SHEPARD, R. N., (1992), *L'œil qui pense*. Paris : Seuil, p. 176

⁴⁶ SÈVE-FERRIEU, N. (2001), *Neuropsychologie visuelle et gestuelle. Du trouble à la rééducation*. Paris : Masson, p. 57

Les points brillants agissent par stimulation et sont captés par la rétine. Pour être transformé, le stimulus interagit avec l'attention : c'est l'appréhension visuelle.⁴⁷

L'accès à la réalité visuelle nécessite, comme le disait Alhazen, l'accès à la connaissance de celle-ci. « *Stimulus-driven v/s conceptually driven process* » (*Un stimulus dirigé est conduit par un processus intellectuel*). Cette formule américaine résume la force directionnelle de l'acte visuel élaborée par la transformation culturelle de l'image. La reconnaissance visuelle fonctionne selon trois degrés de vigilance de l'attention⁴⁸. L'attention – alerte, qui équivaut à l'éveil et implique un minimum de conscience aux stimuli ; L'attention divisée et distribuée, qui permet de faire plusieurs actions ou d'englober tout le champ visuel ; l'attention focalisée ou sélective, qui est centrée sur une cible précise. On peut également avec Jacob⁴⁹, parler de la différence entre la vision pour la perception et la vision pour l'action. Dans ce sens on peut considérer l'acte visuel dans sa dimension sociale (reconstructions du champ social, environnement urbanisé, architecture, etc.).

L'aveugle de naissance est incapable de voir, regarder, dévisager, discerner, considérer, contempler, observer, examiner, inspecter, scruter, épier, etc. Peut-il transformer, comprendre, agir, urbaniser ?

4. Ce que perçoit ou ne perçoit pas un aveugle ; de quelques recherches et idées

4.1. La vision noire portée sur l'aveugle

L'espace prend un sens d'identité dans ce sens qu'il place l'individu dans une situation sociale et culturelle qui véhicule des significations, et l'individu appréhende et construit l'espace à travers le mouvement de son corps. « Cet espace construit nous signifie en retour qui nous sommes et ce que nous devons faire » (Getzel, 1975)⁵⁰.

⁴⁷ MARR, D. (1982), *Vision: A Computational Investigation into the Human Representation and Processing of Visual Information*. San Francisco, CA : Freeman and Company

⁴⁸ BRUYER, R. (2000), *Le cerveau qui voit*, Paris : éd. Odile Jacob, p. 129

⁴⁹ JACOB, P. (2004), « Philosophie et neurosciences : le cas de la vision », in *La philosophie cognitive*, sous la direction de E. Pacherie et J. Proust, Paris : éd. Orphys, Maison sciences de l'homme, p. 201-221, p. 214

⁵⁰ GETZELS J.W. (1975). "Images of the Classroom and Visions of the Learner", in: T.G. David and B.D. Wright (Eds.) *Learning Environments*, Chicago: University of Chicago Press.

La fille aveugle

John Everett Millais
(1856)

Que perçoit cette jeune-fille aveugle de ce spectacle de couleurs, de lumière et de clair-obscur, de la profondeur de l'espace ? Pourrait-elle de ses doigts « toucher » toutes ces herbes ? Quand bien même elle le ferait, parviendrait-elle à comprendre le sens de l'horizon et de l'arc-en-ciel ? La perspective ? La profondeur du



champ ? La localisation ? Quand bien même elle toucherait ou entendrait les oiseaux, les moutons, pourrait-elle les situer dans cet espace ouvert ? Pourrait-elle en distinguer les couleurs ?⁵¹

L'aveugle-né peut-il appréhender le tout dans sa signification ? En partie seulement, semble-t-il, pour les objets proches et tactile, et pas dans tous les cas, il ne peut englober la perspective de la scène visuelle dans son ensemble ; à fortiori, non plus

⁵¹ Avec la première théorie des pulsions, 1905, de Freud, l'art devient un objet de psychanalyse, ((1910), *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris : PUF, 1998). La démarche freudienne ne vise pas à l'évaluation de l'œuvre mais à l'explication des processus psychiques intrinsèques à son élaboration, qui se base sur le concept de sublimation comme transposition de la pulsion/désir en une création artistique. Il faut attendre la Gestalt, pour que la réception par le spectateur des œuvres, soit prise en considération (ROSENTHAL, V. & VISETTI, Y.-M. (2003), *Köhler*. Paris : Les Belles-Lettres, p. 13-27). La théorie de la forme s'attache à comprendre la reconnaissance d'une œuvre comme propre au spectateur et à sa culture. Dans l'acte de perception nous ne faisons pas que juxtaposer une foule de détails, mais nous percevons des formes (*Gestalt*) globales qui rassemblent les éléments entre eux. Ainsi, lorsqu'on se souvient d'une mélodie, on se souvient de la structure globale, non d'une suite successive de notes prises isolément. Le résultat, la « gestalt », est donc une forme structurée, complète et prenant sens. (Par exemple, une table prend une signification différente, selon qu'elle soit recouverte de livres, ou d'une nappe, d'assiettes et de verres - sa « gestalt » globale a changé - ; être nu sous sa douche, n'est pas être nu sous le préau de l'Université Paris 13,

pour les objets éloignés (l'aveugle ne peut percevoir les étoiles par exemple. Peut-il en comprendre le sens s'il lit le terme *étoile* ? Quelle représentation mentale en fait-il ?). Pour comprendre un comportement ou une situation et reconnaître un objet dans un sens global, il importe, non seulement de les détailler, mais surtout, d'en avoir une vue synthétique, de les percevoir dans l'ensemble du contexte qui est souvent plus signifiant que l'objet.

Bien que l'aveugle peut prendre comme point de départ aussi bien les bruits, que la densité de l'air, les odeurs, etc., de l'espace dans lequel il se meut, et que l'espace est tactile, il n'en reste pas moins que l'environnement qui est vécu à travers l'action, possède une valeur multimodale (tous les sens sont concernés, en même temps, et particulièrement la vision) les transactions continues de l'homme et de son espace vital mettent en relief le caractère actif de cette personne et la relation dynamique qu'elle entretient avec son espace, donné ou construit. Mais tout l'espace n'est pas tactile. En outre, comment faire comprendre à l'aveugle-né, le sens de la clarté, et de la nuance ?

Ainsi le dit le Pasteur d'André Gide parlant de Gertrude : « C'est ainsi que, pour chacun d'eux, je pense, la question des couleurs a plongé chaque maître dans un même embarras. (Et à ce sujet je fus appelé à remarquer qu'il n'est nulle part question de couleurs dans l'Évangile.) Je ne sais comment s'y sont pris les autres ; pour ma part je commençai par lui nommer les couleurs du prisme dans l'ordre où l'arc-en-ciel nous les présente ; mais aussitôt s'établit une confusion dans son esprit entre couleur et clarté ; et je me rendais compte que son imagination ne parvenait à faire aucune distinction entre la qualité de la nuance et ce que les peintres appellent, je crois, *la valeur*. Elle avait le plus grand mal à comprendre que chaque couleur à son tour pût être plus ou moins foncée, et qu'elles pussent à l'infini se mélanger entre elles. Rien ne l'intriguait davantage et elle revenait sans cesse là-dessus. »⁵²

La CIM10, et la plupart des ouvrages sur les non-voyants, notent que les déficiences intellectuelles et sensorielles peuvent être concomitantes. Dès 1959, Pamelee⁵³ décrit un retard de développement moteur chez les aveugles. Hatwell (1966)⁵⁴, devenu un classique dans la littérature de la cécité, souligne dans *Privation sensorielle et intelligence*, l'influence de la privation de la vision sur le développement cognitif de l'enfant. Cet auteur pense que les difficultés que rencontre un jeune non-voyant dans la construction logique du réel traduisent le déséquilibre entre des possibilités

⁵² GIDE A., (1925), *La symphonie pastorale*, Paris : Gallimard, 1991, p. 74

⁵³ PAMELEE A.H. (1959) et al., *Mental development of children with blindness*, New-Tork: Academic Press, 1971

⁵⁴ HATWELL Y. (1966), *Privation sensorielle et intelligence. Effets de cécité précoce sur la genèse ses structures logiques de l'intelligence*, Paris : PUF

d'assimilation intactes et un système accommodateur de contrôle déficient. Pour le non-voyant né, les objets volumineux, dangereux, ou en mouvement, ainsi que les scènes, les paysages et les dessins sont inaccessibles. Ce défaut d'accès à l'information visuelle peut aboutir à des déficits plus ou moins graves dans la fonction de représentation et à un retard du développement cognitif de l'enfant.

Plusieurs études mettent en évidence le retard de développement (piagétien) de l'enfant aveugle-né dans l'acquisition de la conservation de l'objet (Hartwell, 1966 op.cit., Gottesman, 1976⁵⁵), la sériation, la classification (Swallow et Poulsen, 1972⁵⁶) et la résolution de problèmes spatiaux topologiques, projectifs et euclidiens (Tobin, 1973⁵⁷), pour n'en citer que quelques uns. Les chercheurs de ces études concluent à un retard du développement attribué au déficit, tant quantitatif que qualitatif, des informations que l'enfant aveugle peut appréhender.

Certains problèmes sont associés à la cécité. L'ALFPHV, *Association de Langue Française des Psychologues spécialisés pour Handicapés Visuels*, tente de répondre à une question : comment vivons-nous notre corps en l'absence de représentation visuelle de celui-ci ?⁵⁸ Les contributions de 1991 et de 2011, renvoient en miroir à la problématique de l'identité et de la prise de conscience du corps. Identification et vision ne vont pas nécessairement de pair. Sans la vue, le corps s'expérimente plus qu'il ne s'observe.

Une des constatations, concerne le verbalisme de l'enfant (Le verbalisme est une dissociation entre les mots, le vocabulaire utilisé et l'expérience sensorielle). Faute d'avoir pu effectuer des actions et des vérifications sensori-motrices adéquates, l'aveugle-né a des définitions verbales personnelles d'un certain nombre de concepts. En outre, au lieu d'énoncer le mot correct pour désigner un objet, le sujet a recours à

⁵⁵ GOTTESMAN, cité par WARREN, D. H., (1994), *Blindness and Children. An individual Differences Approach*, Cambridge: Cambridge University Press, p. 89

⁵⁶ SWALLOW R.M., & POULSEN, M.K. (1972), Application of Piagetian theory to the development of the concept of space in visually limited children. In *UAP-USC Second Annual Conference Proceedings*, California : University of Southern California pp. 39-44.

⁵⁷ TOBIN, M., (1973), TOBIN, M., (1973), *Longitudinal investigation of cognitive development and educational achievement of blind and partially sighted children*, Birmingham: School of Education Research Centre for Education of the Visually Handicapped

⁵⁸ Les différentes journées de travail de l'association ont donné lieu à un travail publié, nous citons des contributions de Lille, 1991, de Mons, 2011.

des périphrases. Son expression verbale se réduit à des approximations et fait usage de détours. (Contribution notamment de C. Schepens, *Vous avez dit verbalisme ?*)

Une autre constatation concerne l'attitude posturale, de la personne aveugle, qui est raide et contrainte. Des bizarreries apparaissent dans le comportement, les gestes, l'allure et la démarche. Le sujet doit mobiliser une énergie supérieure à la moyenne, pour avoir un comportement plus ou moins adapté à éviter les dangers, et une vigilance accrue, pour s'adapter au milieu matériel et s'orienter. Il s'ensuit un état d'anxiété ou du moins une tension permanente. Le sujet n'a pas pu par imitation conformer l'ensemble de son comportement à ce qui est socialement attendu, il a d'autant plus de mal à se montrer spontané, et sa gestuelle reste rigide.

La personne aveugle reste sur ses gardes par manque de feed-back ; il craint de faire des gaffes ou d'être mal compris, ne pouvant vérifier l'effet de ses gestes ou de ses paroles sur le visage de son vis-à-vis. Il n'a pas la notion du face à face et ne dirige pas nécessairement son visage vers son interlocuteur. Les actions de la vie quotidienne et celle relatives au travail sont alourdies par les efforts fournis et l'anxiété. Ce qui mène au repli sur soi, au surmenage et à un syndrome d'échec, et implique un rétrécissement du champ des activités, voire une abstinence.

Souvent, la personne aveugle se cantonne dans ses rêves et fantasmes et fuit la réalité, jugée angoissante. Le sujet s'adapte de moins en moins et se retire.

Dans certains cas, le handicap est utilisé comme un alibi, pour obliger les autres à s'adapter à lui. Mais après un certain temps, la déception guette, et c'est à nouveau, le retrait et le repli sur soi.

Guy Genevois⁵⁹ constate, quant à lui, que le bébé aveugle est trop calme. Il ne s'amuse pas à regarder ses mains (préparation de la coordination pour la préhension des objets). Il sourit de façon peu expressive à la voix de sa mère, mais jamais au contact d'un jouet. Un jouet sonore ne l'attire que s'il l'a déjà touché auparavant, et guère avant douze mois. L'exploration tactile n'aboutit à la préhension d'un objet que vers neuf mois au lieu de cinq habituellement. Le petit non voyant a donc peu de goût pour le monde externe et se centre sur ses sensations internes en relation avec sa

⁵⁹ GENEVOIS, G. (1990), thèse sous la direction de BERGERET J., *Fonction visuelle et organisation psychique. Approche Clinique et métapsychologique*. Lyon : Institut de Psychologie, Université Lumière

mère. Ajoutons que les comportements d'agrippement traduisant l'angoisse de séparation sont fréquents⁶⁰.

En effet, la motricité, qui est au départ automotrice, est ultérieurement un mouvement ou une gestuelle, motivés par un appel extérieur notamment visuel, dans la découverte de l'espace. En fait sous l'appellation de *blindisme*, Ajuriaguerra (1970)⁶¹ décrit des types de comportement psychomoteurs caractérisés par des balancements et des tournoiements répétitifs, parfois rythmique. Il signale ainsi que beaucoup d'autres auteurs la démarche particulière, les crispations du cou, les mouvements faciaux ressemblant à certains tics et dans certains cas des conduites automutilatrices (que nous avons pu constater sur le terrain de l'Institut pour Aveugles).

L'activité sensori-motrice du bébé (nous parlerons plus loin longuement de Piaget), l'exploration et la découverte des objets et de l'espace, ainsi que certaines opérations mentales relevant de l'image, opèrent grâce à l'acte visuel. En observant un bébé, nous pouvons constater qu'il tourne la tête quand un objet est bruyant, lumineux, tactile, etc., afin de fixer l'objet et le détailler, et plus tard le saisir. Son champ s'élargit vers les objets plus éloignés, il se déplace, et ses yeux le lui permettent, vers l'objet à travers l'espace, etc. L'enfant mal-voyant a un développement psychomoteur plus lent que l'enfant voyant. En effet, il marche plus tard, vers 22 à 25 mois, car son schéma corporel se développe plus lentement en raison des stimuli moins importants et souvent il parlera aussi plus tard (Borlon, Genicot, et Vincken, 2001)⁶².

L'un des premiers apprentissages est la permanence de l'objet (apparition/disparition)⁶³ Vers 1 à 4 mois l'enfant a une réaction émotionnelle à la disparition de l'objet. Cet acquis se fait essentiellement par le regard. Vers 8 mois, l'enfant recherche l'objet qu'il ne voit plus (coordination intentionnelle des réactions circulaires secondaires) ; Plus tard l'enfant est capable de reconnaître l'objet dans des situations différentes et de le retrouver s'il est caché.

⁶⁰ ROBSON K.S. et MOSS S.A. (1975), "Patterns and determinants of maternal attachment", in *Journal of pediatrics*, 42, p. 976-986.

⁶¹ AJURIAGUERRA J. de (1970), Manuel de psychiatrie de l'enfant. Paris : Masson, 2^e ed. 1980, p. 531

⁶² BORLON, A., GENICOT, R., & VINCKEN, A. (2001), « Psychomotricité de l'enfant mal voyant », in *Bulletin de la Société belge d'ophtalmologie*, No 279, 2001, pp. 97-100.

⁶³ PIAGET, J. (1937), *La construction du réel chez l'enfant*, Paris : Delachaux et Niestlé, 6^e éd. 1998

L'enfant reconnaît sa mère et peu à peu, s'en détache. Les premiers pas qui l'éloignent de sa mère, sont d'abord suppléés par le lien créé par le regard. L'enfant s'avance vers maman en la fixant des yeux ou s'en éloigne en lui jetant de temps en temps des coups d'œil. Il explore ainsi la capacité de s'individualiser tout en gardant une relation sécuritaire qui le protège de l'abandon. Un des jeux visuels les plus prisés par les tout jeunes enfants, qui prépare à la séparation sécuritaire et relève tout aussi bien de la réversibilité, est le jeu du « *coucou* », l'adulte successivement se cache ou cache quelque chose, et apparaît aux yeux de l'enfant.

« On ne connaît un objet qu'en agissant sur lui et en le transformant. »⁶⁴ Un des jeux visuels de réversibilité est la pâte à modeler, qui prend forme et se transforme, etc. Pour Piaget, la vision est à la base des opérations logiques concrètes qui nécessitent la compréhension de la réversibilité : toute transformation peut être annulée par une autre et permet de revenir à l'état initial. Il en est de même de l'acquisition de la notion d'invariance.

La vision est ainsi le processus d'acquisition du monde et des opérations logiques présidant à la connaissance et à l'expérience. Citons également le cognitiviste Arnheim (1969) pour qui « la vue est l'organe de la connaissance humaine le plus efficace qui soit. »⁶⁵.

Dans un autre registre, Genevois (1990)⁶⁶, montre que des enfants aveugles-nés dont les mères sont dépressives, développent une pathologie autistique. L'étude du visuel dans la communication, de l'exhibition, de la figuration primaire, et de l'enveloppe du Moi, de même que la place particulière de la fonction de voir, montrent que le visuel a un rôle organisateur du préconscient (imaginaire). Pour lui le déficit visuel ainsi que la pauvreté des informations reçues se traduiront par un retard du langage. L'enfant aveugle est dans la situation de parler en partie du monde par connaissance, par ouï-dire, plus que par expérience. Ainsi, à toutes les étapes de son développement, c'est une tendance au repli, au centrage sur soi, à la passivité qui s'affiche aux dépens de l'activité, de la recherche et de la découverte de l'environnement.

⁶⁴ PIAGET, J. (1967), *Psychologie et épistémologie*, Paris : Denoël, 1970, p. 85

⁶⁵ ARNHEIM, R. (1969). *La pensée visuelle*, Paris : Flammarion, 1976, p. 78

⁶⁶ GENEVOIS, G. (1990), op. cit.

Selma Fraiberg (1977)⁶⁷ fournit un compte-rendu cliniques d'enfants aveugles, sans troubles associés à la cécité et bénéficiant d'un bon climat familial, qui présentent pourtant des comportements bizarres, voire inquiétants, à certaines phases de leur vie. L'un se met à régresser, à perdre l'appétit et le sommeil, à pousser des cris sans relâche lorsque sa mère doit s'absenter quelques jours, un autre s'agrippe à sa mère et ne veut plus voir personne suite à une angoisse face à l'apprentissage de la marche, un autre enfin réagit avec des comportements autistiques à un apprentissage de la propreté mené un peu sévèrement.

Il faudrait plusieurs ouvrages, (et une autre thèse) afin de relever les difficultés de l'aveugle et les problèmes associés, et de les regrouper, tant la cécité à interpellé de chercheurs. L'espace manque pour citer ces travaux ; relevons de manière générale : la problématique de l'image, la séquentialité et la fragmentation, la difficulté de la spatialisation, la rigidité corporelle et celle du comportement, le blindisme, les tics, la mimique et la gestualité, la raideur de la posture et la lenteur de la locomotion, les problèmes de langage, le verbalisme, les problèmes associés à la compréhension des termes à référents visuelle, les problèmes de communication, retard important dans les acquis scolaires, le retard dans le développement des fonctions langagières : difficulté du babillage, le ralentissement des acquisitions linguistiques, difficulté dans l'organisation sémantique, structure de la pensée relâchée, communication et langage relevant de l'expérience tactile et auditive, difficulté voire absence d'accès aux mimiques de l'interlocuteur, sensibilité accrue aux perturbations du milieu, contacts limités avec le monde extérieur, difficulté des liens, usage tardif du je, difficulté dans l'individuation, oralité longue, conflit entre besoin d'autonomie et dépendance et aide demandée au voyant, frustration, sentiment de privation, etc.

L'aveugle semble au mieux condamner à vivoter dans un monde réduit, et certains aveugles sont considérés comme malade mentaux. Devrait-on être aussi intransigeant, Le déficit visuel entrainerait-il inéluctablement un déficit mental ? De même que

⁶⁷ FRAIBERG, S., (1977), *Insight from the Blind. Comparative study of Blind and sighted children*. New York : Basic Books, 1979

Winnicott fait du regard le pont entre le symbolique et la réalité⁶⁸, Merleau-Ponty (1964)⁶⁹ substitue à la dualité du sujet et de l'objet, celle du visible et de l'invisible. Il relie le visible (le perçu) par l'invisibilité, la projection des désirs et pensées, mettant en faux la théorie de la psychologie et philosophie réflexive : « Tout se passe comme si mon pouvoir d'accéder au monde et celui de me retrancher dans les fantasmes n'allaient pas l'un sans l'autre. Davantage : comme si l'accès au monde n'était que l'autre face d'un retrait. » La vision, ne serait pas un handicap menant inéluctablement au handicap psychologique ?

4.2. Un regard modéré

L'œil est l'organe des sens qui possède le plus grand nombre de récepteurs, 6 à 8 millions au mm² (165.000 récepteurs mm² pour la région fovéale), qui rend le champ perceptif visuel très étendu ; l'organisation de ces récepteurs au centre de la rétine permet une discrimination fine et simultanée de multiples détails d'un objet. Par contre, le champ perceptif tactile est réduit. 17.000 mm² pour la main, 370, pour la pulpe du doigt. Toutefois ces mécanorécepteurs cutanés sont, sont très sensibles (c'est-à-dire qu'une faible stimulation provoque un potentiel d'action) ; ils sont rapides, les fibres sensibles qui synapsent avec les récepteurs cutanés sont d'assez fort diamètre ; ils comportent des récepteurs phasiques ou toniques ce qui permet de couvrir une grande diversité de sensation tactiles ; ils détectent les propriétés statiques du stimulus, c'est-à-dire les pressions et les caractéristiques de l'objet : sa forme, ses bords, sa texture, etc. ; les seuils de discriminations sont très faibles c'est-à-dire que deux sensations proches spatialement peuvent être différenciées facilement. Pour explorer l'espace avec les mains, l'aveugle utilise des stratégies de palpation, mais la perception tactile qui en découle est une réorganisation des sensations fragmentées dans l'espace et successives dans le temps. Si la vision donne une perception globale d'un objet, la perception tactilo-kinesthésique (toucher actif) ne permet pas toujours d'aboutir à une perception globale, même après avoir rassemblé toutes les sensations tactiles.

⁶⁸ WINNICOTT D.W., (1971), *Jeu et réalité*, Paris : Gallimard, 1975, p. 155.

⁶⁹ MERLEAU-PONTY, M. (1964) *Le Visible et l'invisible*, texte établi par Cl. Lefort, Paris : Gallimard, 1979, p. 185-195

Gibson (1962)⁷⁰ fait remarquer que la perception visuelle est un processus séquentiel qui aboutit à la construction d'une gestalt à partir d'une série de fixations oculaires. La différence majeure entre les constructions des deux perceptions, visuelle et haptique ou tactilo-kinesthésique, se situe sur le plan temporel. La construction est beaucoup plus rapide pour la vision, ce qui explique que le processus d'assemblage semble être simultané, alors qu'il est ralenti dans la perception haptique. Cette dernière perception nécessite un effort de traitement plus élaboré que la première et elle est moins efficace dans le traitement de l'information spatiale et dans les tâches impliquant une reconnaissance de configuration. De même, les stimuli auditifs sont instables (les sons étant rarement continus), et les sensations proprioceptives cessent dès que le contact physique prend fin.

L'image par le toucher ou système haptique renvoie à des « perceptions kinesthésiques issues des mouvements qui sont nécessairement liées aux perceptions purement cutanées pour former un ensemble indissociable appelé perception tactilo-kinesthésiques ou haptique. » (Hatwell, Steri et Gentaz, 2000)⁷¹. Si certains chercheurs avancent l'idée que le toucher est approprié pour la compréhension de l'objet en 3D et des qualités de surface des objets (tels Revesz, 1950⁷² ; Lederman et Klatzky 1987⁷³), d'autres expérimentent le fait que les personnes aveugles pouvaient comprendre et produire des dessins d'objets communs (tels Heller, 1989⁷⁴ ; Kennedy, 1993⁷⁵, etc.).

En fait, un débat, qui jusqu'aujourd'hui n'a pas pris fin, s'est élevé entre les chercheurs de la vision, qui porte sur les mécanismes engagés dans l'identification des images par la modalité haptique (Kennedy et Bai, 2002)⁷⁶. Pour Kennedy (1993, op.cit.), l'expérience visuelle n'est pas nécessaire pour interpréter les images tactiles.

⁷⁰ GIBSON, J. J., (1962) « Observations on active touch », in *Psychological Review*, No 6, November, Cornell University, pp. 477-491

⁷¹ HATWELL, Y., STRERI, A., & GENTAZ, E. (2000). *Toucher pour connaître. Psychologie cognitive de la perception manuelle*. Paris: PUF, p. 2

⁷² REVESZ, G. (1950). *The psychology and art of the blind*. London: Longmans, Green.

⁷³ LEDERMAN, S. J., & KLATZKY R. L. (1987). Hand movements: A window into haptic object recognition, in *Cognitive Psychology*, No 19, pp. 342-368.

⁷⁴ HELLER, M. A. (1989), Picture and pattern perception in the sighted and blind: The advantage of the late blind. *Perception*, No 18, pp. 379-389.

⁷⁵ KENNEDY, J. M. (1974). *A psychology of picture perception*. San Francisco, CA: Jossey-Bass

⁷⁶ KENNEDY, J. M., & BAI, J. (2002). "Haptic pictures: Fit judgments predict identification, recognition memory, and confidence", in *Perception*, No 31, pp. 1013-1026.

Les images sont *universelles et disponibles* par principe tant à la vision qu'au toucher. (Par exemple, dans la mesure où la trace graphique comporte dans le relief des changements abrupts, qui implique un traitement amodal, ces derniers sont lisibles par la vue et le toucher⁷⁷). Heller et al. (2005)⁷⁸, Thompson, Chronicle et Collins (2006)⁷⁹, etc. penchent pour le même point de vue, et concluent que l'imagerie visuelle n'est pas nécessaire aux aveugles pour produire et comprendre des images haptiques.

[Note : Dans *L'œil de l'esprit*, Olivier Sacks (2010) raconte que Virgil, aveugle depuis sa tendre enfance qui recouvre la vue à 50 ans, après une opération de la cataracte, est confronté à d'immenses difficultés pour identifier visuellement des objets, différencier la bidimensionnalité de la tridimensionnalité et se mouvoir dans un espace visuel ; ce réapprentissage montre que pendant les longues années de cécité, la plasticité cérébrale a dû réorganisé les processus cognitifs non visuels⁸⁰].

Pour Lederman et al. (1990, op.cit.), par contre, le système haptique n'est pas suffisamment pertinent à la lecture d'images. – Les traits en relief des dessins présentent des stimuli appauvris, puisque la quantité des informations qui y est présente est plus réduite que celles des objets réels, puisqu'ils n'offrent que des informations de forme ; L'extraction de l'information structurelle par le toucher est lente et séquentielle, ce qui implique une forte charge pour la mémoire en travail (Loomis et al., 1991)⁸¹. Toutefois cela ne signifie pas que l'identification de l'image par le toucher est impossible, mais qu'elle est plus ardue et complexe. Le sujet se doit alors de transformer l'agencement spatial en provenance du tactile, en image visuel afin de l'identifier. « Les sujets adoptent le modèle de médiation visuelle, dans lequel les données haptiques sont traduites en images visuelles, qui sont par la suite traitées par

⁷⁷ Voici certains procédés utilisés : - Papier Mylar : un film plastique est placé sur une surface en mousse qui permet, lorsqu'une pointe est appuyée sur le film, d'obtenir un embossage sur le verso ; - Papier Swell qui permet d'imprimer les lignes ou surfaces voulues avec de l'encre noire sur un papier spécial sensible à la chaleur. Après impression, lorsque ce papier est placé dans un four, l'encre d'impression gonfle et crée ainsi un relief ; - le thermoformage qui permet de presser une feuille plastique à haute température et autorise plusieurs niveaux de relief ; - Le gaufrage permet aussi d'obtenir plusieurs niveaux de reliefs ainsi que des lignes et des points en relief sur du papier par compression de la feuille, etc.

⁷⁸ HELLER, M. A., MCCARTHY, M., & CLARK, A. (2005), Pattern perception and pictures for the blind, in *Psicologica*, No 26, pp. 161-171.

⁷⁹ THOMPSON, L. J., CHRONICLE, E. P., & COLLINS, A. F. (2003). The role of pictorial convention in haptic picture perception, in *Perception*, No 32, pp. 887-893.

⁸⁰ SACKS, O., (2010), *L'œil de l'esprit*, trad. Française, Paris : Seuil, 2012, pp 123-124

⁸¹ LOOMIS, J. M., KLATZKY R. L. & LEDERMAN, S. J., (1991). Similarity of tactual and visual picture recognition with limited field of view, in *Perception*, No 20, pp. 167-177.

le système visuel »⁸²et pour ce faire, quatre étapes sont nécessaires : « - l'exploration haptique [...]; - la traduction de l'information haptique en image visuelle [...]; - l'identification conceptuelle [...]; - la récupération ou reconnaissance de l'objet [...] »⁸³

La perception haptique de l'identité des visages, l'expression faciale de l'expression des visages et la configuration globale de l'information faciale, sont similaires à celles de la perception visuelle ; toutefois, si un traitement du visage expressif est effectué rapidement par le système visuel, dans le système haptique, il est plus lent, par le fait même qu'il est nécessaire de recueillir l'information de l'expression sur le visage séquentiellement, puis de l'intégrer dans le temps. Pour Lederman, il faut également convertir l'information haptique en modèle visuel pour l'interpréter (Kilgour et Lederman, 2006)⁸⁴.

Toutefois, les multiples travaux de Kennedy rapportent que les aveugles sont capables de comprendre les graphiques en relief des objets. Des aveugles à qui on n'avait jamais expliqué ce qu'était un dessin, reconnaissaient des graphiques en relief et dès les premiers essais, ils effectuaient des dessins en relief. Ceci met en évidence que l'image mentale est acquise chez l'aveugle-né, par des mécanismes qui lui sont propres. Dans ses travaux Kennedy (1983, 1993)⁸⁵ aborde les questions, de la profondeur, de la surface, des contours et des figures dans le dessin, chez les aveugles. Il conclut à la capacité d'une personne atteinte de cécité de concevoir la profondeur dans un dessin et d'en distinguer le premier plan du second, et l'obliquité d'une ligne qui permet d'indiquer un mouvement vers l'intérieur. Il a montré que les aveugles, à l'instar des voyants, reconnaissent le marquage des bords et des limites de la surface d'un objet par une ligne de contour, et pu établir que la ligne du contour peut se substituer à l'objet : « Le fait que des lignes ne représentent pas seulement ce qui est purement visuel mais représentent des bords de superficie – ce qui est un aspect perceptible aussi par le toucher – suggère que l'habileté à transformer des lignes planes en média de représentation peut résider dans un chemin perceptif commun à la

⁸² LEDERMAN, S. J., et al. (1990), Op.cit, p. 58

⁸³ Ibid, pp. 58-59

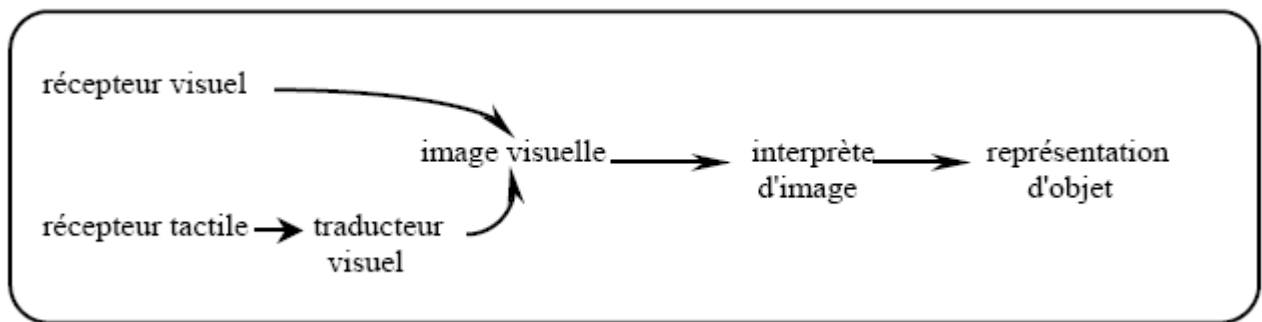
⁸⁴ KILGOUR, A. R., & LEDERMAN, S. J. (2006). A haptic face-inversion effect, in *Perception*, No 35, 921- 931

⁸⁵ KENNEDY, J. M. 1983 “What can we learn about pictures from the blind ? Blind people unfamiliar with pictures can draw in a universally recognizable outline style”, in *US American Scientist*, Vol. 71, p. 19-26; et (1993), *Drawing and the Blind. Pictures to touch*, Yale: Yale University Press

vue et au toucher. »⁸⁶ Kennedy (1993), constate en outre que les enfants aveugles-nés rencontrent des difficultés dans les connexions des figures que les aveugles adultes surmontent. De même que les expériences de Duarte (2001)⁸⁷, menées auprès d'adolescents et d'adultes aveugles, établissent la capacité de réaliser des connexions dans les dessins et entre les figures.

Certes, les aveugles-nés établissent les liens et les connexions, mais l'application de modèle de reconnaissance d'imageries mentales, d'objets (tel l'objet de Bideaud, 1987 ; « Le système haptique est peu performant dans l'extraction de l'information spatiale sur les arêtes »⁸⁸), ne peuvent s'expliquer par la seule reconnaissance haptique, comment donc comprendre l'activité d'imagerie chez les sujets non-voyants ?

Seul le modèle de Lederman présenté en 1987 explique la modalité sensorielle visuelle ou haptique dont on fait usage dans le toucher, Ce modèle se base sur l'idée que le traitement de l'information spatiale haptique se réalise par la médiation d'un traducteur visuel pour être convertie en images.



Modèle par médiation d'images (Klatzky & Lederman, 1987)

Ce modèle, expliquent De Beni et Cornoldi, (1988), est en accord avec l'idée que, même chez les sujets voyants, que la représentation de fait à travers différentes modalités sensorielles, et que par conséquent une image visuelle peut être générée par exemple, en touchant un objet. (Modèle qui explique notre Regard-peau)

⁸⁶ KENNEDY, J. M. (1983). Ibid., p. 21

⁸⁷ DUARTE, cité par DARRAS, B., et BATEZTAT (2007), « Regards aveugles et mains voyantes », in *La vulnérabilité en images, Reliance No 25, 2007/3*, Paris : ERES, pp.54-63, p. 56

⁸⁸ KL Klatzky & Lederman, 2000, op. cit. p. 111

Dans une autre perspective, l'application de *l'échelle de Kephart*⁸⁹ à des enfants voyants (47) et non voyants (49) de 5 à 7 ans, par Kephart et Schwartz (1974)⁹⁰, tente de mettre en évidence la lenteur des acquis, la non-acquisition du pré-verbal, et la compréhension fragmentée et déformée des concepts de base, de l'enfant non-voyant. À quoi l'on pourrait opposer les stratégies de Stephens et Simpkins (1976)⁹¹, se basant sur l'idée de Piaget formulant que la représentation de l'espace mental dépend plus des processus cognitifs que des processus perceptifs ; l'apprentissage par des exercices de manipulation précoces, par une manipulation active, et des techniques d'exploration, est nécessaire et permet une construction et une évaluation de l'objet, une reconstruction mentale et une reconnaissance. En accord avec les idées de Piaget, Millar (1976)⁹², parle également de perception spatiale qui ne dériverait pas uniquement d'images visuelles, quoique : - l'expérience haptique apporte moins d'informations sur les directions complexes - la mémoire du mouvement (rotation) est organisée de façon séquentielle chez les enfants aveugles - la mémoire de la perception haptique de l'espace est moins bonne que la mémoire visuelle.

Dorothy Burlingham (1980)⁹³ a procédé à de nombreuses observations de jeunes enfants aveugles d'âge préscolaire, dans le but d'apporter des éléments de réponses à trois questions : l'absence de vision influence-t-elle le développement des autres sens ? Comment l'aveugle construit-il une image du monde et celle-ci diverge-t-elle de celle des voyants ? Comment l'aveugle agit-il pour s'adapter à l'environnement du voyant ?

Burlingham note une certaine déficience dans la prise d'information des jeunes enfants aveugles par rapport aux enfants voyants. Elle constate que les enfants aveugles essaient de compenser cette déficience par une utilisation accrue du toucher (à l'aide des mains et des doigts, des pieds et de la bouche) et par une utilisation

⁸⁹ *L'échelle de Kephart* est une mesure de la « prise de conscience conceptuelle », chez l'enfant qui se rapporte aux concepts de l'image corporelle, et à l'environnement physique de l'enfant : quartier, rue, etc.

⁹⁰ KEPHART et SCHWARTZ (1924), cités par WARREN, D., (1994), *Blindness and Children. An individual Differences Approach*, Cambridge: Cambridge University Press, p. 110

⁹¹ STEPHENS, B., SIMPKINS, K., et WEXLER, M., (1976), « A comparison of the performance of blind and sighted subjects age 6-10 years, on the Rotation Square. Test », in *Education of the Visually handicapped*, No 8, pp. 66-70

⁹² MILLAR, S. (1976), « Spatial representation in blind and sighted children », in G. BUTTERWORTH ed. *The Child's Representation of the World*, London: Plenum Press

⁹³ BURLINGHAM, D., (1980), « Observation psychanalytique des enfants aveugles », in *Revue Française de Psychanalyse. Numéro spécial*, 3 – 2, pp 95-126

accrue de l'ouïe. Elle remarque aussi que l'enfant aveugle emploie les mêmes mots que les voyants, mais la représentation des choses peut avoir une signification tout à fait différente pour l'enfant aveugle. Ainsi le mot *regarder* est employé au lieu de *toucher*, *voir* au lieu de *entendre*. Des comparaisons inattendues pour les voyants et assez originales sont utilisées par l'enfant aveugle et se rapportent à l'expérience sensorielle qui lui est propre.

Dans deux expériences de Cobb (1979)⁹⁴ des aveugles et voyants adultes sont mis en présence de 150 objets courants et écoutent 194 sons naturels. Les résultats montrent que les aveugles et les voyants ont une même capacité à distinguer et à reconnaître des objets communs et des sons naturels. Les aveugles ont une meilleure appréhension du son et des bruits que les voyants.

À côté de l'expérience haptique, d'autres modalités rentrent en jeu chez l'enfant et l'enfant aveugle-né en particulier. Le système vestibulaire, par le biais des cellules réceptrices de l'oreille interne, contribue à l'équilibre, en renseignant sur la position de la tête et sur les mouvements. L'enfant non-voyant, a recours au système vestibulaire dans la plupart des situations qui nécessitent un maintien de l'équilibre ou des réactions d'équilibration (marcher, pour s'asseoir, saisir, lancer, etc.). Les informations vestibulaires ne sont pas suppléées par la vision, aussi l'aveugle-né a besoin d'un apprentissage spécifique pour identifier la position de sa tête et les différents mouvements de son corps.

Il est important de souligner que pour tous ces chercheurs, le visuel n'est pas considéré comme le seul moyen de représentation mais comme le plus efficace.⁹⁵

Tout comme la vision, l'audition est une perception à distance. Elle donne accès à un espace plus vaste que le toucher. Toutefois les flux sonores sont discontinus, qui ne

⁹⁴ COBB et al., (1979), cité par TIERSMA, P., et SOLAN, L., (2012). *The Oxford Handbook of Language and Law*, Oxford: Oxford University Press, p. 541

⁹⁵ Les différents chercheurs ont créés et testés expérimentalement avec des aveugles et des voyants (servant de groupe contrôle), plusieurs types d'images tactiles, notamment : * **les dessins aux traits en relief d'objet communs** (arbre, voiture, ciseaux, etc.) (Heller, 1989 ; Heller, Calcaterra, Burson, & Tyler, 1996 ; Klatzky, Loomis, Lederman, Wake, & Fujita, 1993 ; Kennedy & Bai, 2002 ; Lederman, Klatzky, Chataway, & Summers, 1990 ; Loomis, Klatzky, & Lederman, 1991 ; Thompson, Chronicle, & Collins, 2003, 2006 ; Wijntjes, Liene, Verstijen, & Kappers, 2008a, 2008b, etc.) ; * **les cartes tactiles** (Caddeo, Fornara, Nenci, & Piroldi, 2006 ; Espinoza & Ochaita, 1998 ; Ungar, Blades, & Spencer, 1993, etc.) ; * **les graphiques tactiles** (Jehoel, Ungar, McCallum, & Rowell, 2005), * **diagrammes tactiles** (Jehoel, Ungar, McCallum, & Rowell, 2005), * **formes et patterns tactiles** (Bailes & Lambert, 1986). Etc. Les travaux de ces auteurs sont signalés dans la bibliographie en fin de recherche.

permet pas d'avoir accès en permanence à une image stable de l'environnement. Un voyant verra, par exemple, sa maman entrer ; le bruit de la porte qui s'ouvre, les pas de la maman, etc. permettront à l'aveugle de saisir cette image, qui par le fait même, nécessite plus d'efforts dans la reconstruction de l'image, la représentation mentale et la reconstitution du temps. La perception auditive permet en outre à l'enfant aveugle le traitement des données spatiales et le développement du langage. Ainsi, un bruit, par sa nature évoque l'objet, c'est une porte qui claque, et par son intensité, l'intensité du bruit, par sa source et sa direction, la localisation de l'objet et par sa résonance, la nature et le volume du lieu où il se produit, etc. En outre, l'audition chez l'aveugle-né permet une extension et saisit la présence ou l'absence d'une masse. Si l'aveugle est à proximité d'une surface verticale, ses vibrations corporelles se répercutent sur la surface et ses récepteurs auditifs les captent, la surface est ainsi détectée.

La modalité gustative (fonctionnelle déjà in utéro) est affinée chez l'aveugle, elle permet d'explorer la connaissance des saveurs de l'objet au niveau buccal.

L'olfaction est une modalité que le nourrisson privilégie dans la reconnaissance de sa mère. Pour l'aveugle congénital, l'odorat remplacera en grande partie la vision dans la reconnaissance des personnes familières. Cette modalité permet en outre de différencier les lieux (chaque salle, chaque habitat, chaque extérieur, etc. possède une odeur particulière).

L'intégration intermodale permet au tout-petit d'établir des connexions entre les différentes sphères sensorielles, et d'effectuer le transfert intermodal, par exemple il entend un bruit (audition), il regarde (vision) la source, pour une meilleure connaissance de l'objet. Très précocement l'enfant aveugle établit les connexions intermodales entre le tactile et le sonore. La coordination audition-préhension qui permet la saisie de l'objet et le sens de sa permanence même lorsqu'il a cessé d'émettre une sonorité, s'établit plus tardivement (vers 12 mois), que la coordination vision-préhension chez l'enfant voyant.

Les retards dans les acquis scolaires des enfants peuvent également être revus⁹⁶, grâce à une aide psychologique et un matériel éducatif adapté.

⁹⁶ GROENVELD, M, JAN, J.-E, et LEADER, P. (1990), « Observations sur l'habilitation des enfants ayant une déficience visuelle corticale, in . *Journal de déficience visuelle et la cécité*, No 84, pp. 11-15 ; LEVACK, N. (1991),

L'enfant aveugle-né a en général un retard scolaire relativement aux voyants de 1 à 3 ans qui, selon Hall et Rodabaugh (1979)⁹⁷, est occasionné par les déficits expérientiels et perceptuels qui conduisent aux déficits conceptuels. Marylène Tonnel-Bellavoisine (1998)⁹⁸ met en évidence que l'enfant en général ne peut accéder à la lecture comme code de communication à distance, qu'après d'autres activités de communication. L'appropriation pour l'enfant voyant est visuelle. Pour l'enfant aveugle, une initiation précoce est indispensable afin de pallier aux obstacles : diversité de jeux tactiles, familiarisation avec les caractères braille, bain de langage, etc.

Le terme *littératie* est défini comme une habileté à lire et à écrire des symboles ou des mots. Koenig et Holbrook (2000)⁹⁹ définissent trois types de littératie : la littératie émergente, premières tentatives du jeune enfant qui lui permettent d'apporter un sens à l'acte de lire et d'écrire ; La littératie académique, qui englobe les habiletés de base à la lecture et à l'écriture durant les premières années scolaires ; la littératie fonctionnelle qui représente l'application de l'ensemble des habiletés et l'utilisation d'une variété d'outils liées à la littératie.

La conscience de l'écrit (littératie émergente) nécessite chez l'enfant aveugle une intervention spécifique et précoce l'apprentissage écrit ne peut être laissé au hasard.¹⁰⁰

Doris Wills¹⁰¹ insiste sur la qualité de l'environnement de l'enfant, en particulier ses parents et leurs disponibilités à son égard, dont voici quelques exemples : Une petite aveugle de 9 mois, a les poings fermés sans autre activité des mains, et n'est guère attirée par les sonorités. La maman se met à jouer avec les mains du bébé ; ce qui déclenche chez l'enfant une *activité spontanée* des mains. Quelques temps après cet acquis, la maman prend l'enfant sur les genoux, et tape des mains et l'incite à les rechercher. Le bébé commence à suivre le son et à toucher avec ses mains celles de

Low Vision. Un guide de ressources avec des adaptations pour les élèves handicapés visuels, Austin Texas School for the Blind

⁹⁷ HALL, A., & RODABAUGH, B. (1979), "Development of a pre-reading concept program for visually handicapped children", in *Journal of Visual Impairment and Blindness*, No 73 (7), pp. 257-263.

⁹⁸ Tonnel-Ballavoisine, M. (1998). *Préparation à la lecture tactile de jeunes enfants aveugles présentant des troubles associés*. Présenté au Ministère de la Santé (France), session 1998, en annexes, récupéré le 10 mars 2004 sur blindlife.ch/

⁹⁹ KOENIG, A. J., & HOLBROOK, C. (2000), "Literacy skills" in A. J. Koenig, & C. Holbrook (Éds.), *Foundations of education, Vol. 2 : Instructional strategies for teaching children and youths with visual impairments*, New York : AFB Press, pp. 264-239

¹⁰⁰ En ce qui concerne la lecture et l'écriture les auteurs suivants sont cités en bibliographie Carrillon, 2002; Castellano, 2000; Chelin, 1999; Comtois, 1997; Drezek, 1999 ; Ferrel, 2000; Koenig, & Farrenkopf, 1997; Koenig & Holbrook, 2000, 2002; Lewi-Dumont, 1997; McGregor, & Farrenkopf, 2002; Miller, 1985; Ryles, 1994; Stratton, 1996; Stratton & Wright, 1991; Swenson, 2003; Troughton, 1992; Wormsley, 1997, etc.

¹⁰¹ WILLS, D., (1968) "Problems of play and mastery in the blind child" in *British Journal of Medical Psychology*, vol. 41, Spt. 1968, p. 213-222

sa mère. Une fillette de 3 ans a un retard dans la marche. Sa maman la guidant par la main fait le tour de la maison à plusieurs reprises, toujours dans le sens des aiguilles d'une montre, faisant toucher à l'enfant les objets et les lui nommant. Ainsi, la médiation maternelle entre l'enfant et le monde joue un rôle primordial.

Dans un autre registre, Portulier¹⁰² insiste sur l'idée qu'un processus cognitif procède d'une structure globale, non d'éléments juxtaposés. Un personne aveugle peut se déplacer dans la rue, raconter un rêve, comprendre les émotions d'un discours que le voyant saisit par les mimogestes, etc. Le manque est ainsi compensé par un nouveau fonctionnement psychologique réorganisé autour d'autres perceptions.

Ajoutons, la question concernant les rêves chez les aveugles. Buquet (1989)¹⁰³ montre la mise en œuvre de toutes les sensibilités dans la construction onirique des aveugles de naissance avec des tabous semblables « On tisse son rêve avec tout ce que l'on a, sans qu'entre en jeu une idée de plus ou de moins... le corps sera chaud ou froid [...] et les mêmes tabous que chez le voyant ». De même Mirabel-Sarron (1990)¹⁰⁴, découvre les mêmes thèmes dans les activités oniriques et les rêveries chez les aveugles et les voyants, avec toute fois des éléments anxiogènes plus importants chez les premiers en ce qui concerne les espaces vides ou surchargés de foule.

L'enquête menée par Boutonnier et Henri en 1946,¹⁰⁵ s'est préoccupée de savoir si l'aveugle avait des sources d'angoisse spécifiques, ou comme tous les enfants avaient surtout peur de l'obscurité, et si ces peurs réapparaissaient dans leurs rêves. Les six causes principales qu'ils ont mises en évidence qui alimentent leurs rêves, sont par ordre d'importance : le silence (disons qu'il est l'équivalent de l'obscurité) ; la solitude et l'insécurité ; les bruits violents ou trop faibles, insolites ou étranges ; le contact avec des objets inconnus ou inattendus ; les heurts ; la chute dans le vide.

¹⁰² PORTALIER, S., (2003), *Incidence de la déficience visuelle sur l'interaction mère-enfant*, Paris : Erès

¹⁰³ BUQUET, R., (1989), « Le Corps qui rêve », in *Actes de l'ALFPHV - Congrès de Bordeaux*, p. 138-140, p. 140

¹⁰⁴ MIRABEL-SARRON, Ch., (1990), « Cécité et phobies », in *Actes de l'ALFPHV - Congrès de Paris*, p.90-92

¹⁰⁵ BOUTONNIER, J., et HENRI, P., (1946), « La peur et l'angoisse des enfants et adolescents aveugles », in *Journal des Psychologues*, No 2, juillet 1946, pp. 341-348

Un facteur important dans la formation d'images mentales et métaphoriques est la capacité de création. George Lakoff et Mark Johnson (1980)¹⁰⁶ ont étudié la pensée créative et l'originalité verbale chez des adolescents 95 voyants et 95 aveugles. Ils leur ont fait entendre des sons (test 1) puis des onomatopées (test 3) et leur ont demandé d'imaginer les images correspondantes. Les adolescents aveugles présentent des scores significativement plus élevés que les adolescents voyants sur les deux tests d'originalité verbale : son-image et onomatopée-image. De plus, l'auteur note un effet de l'intelligence : les adolescents aveugles ou voyants d'intelligence moyenne ou élevée produisent plus de réponses verbales originales que les adolescents d'intelligence faible pour les deux tests.

Par ailleurs Bernard Darras et Maria-Lucia Batezat (2007)¹⁰⁷ influencés par les idées de Kennedy (1983-1993, op.cit.), pensent que si les enfants aveugles « ont reçu une formation à la production de dessins tactiles, leur cécité, est moins handicapante et ils peuvent tout autant que les voyants représenter des objets du monde et participer aux échanges avec leur environnement social. [...] Ces productions résultent donc d'une interaction et d'un apprentissage collaboratif qui portent l'empreinte du système de schématisation des voyants. »

[Note : Tous ces comptes-rendus cliniques, études et enquêtes, qu'ils concernent l'évolution ou les angoisses montrent une similitude chez les nourrissons et les enfants, non-voyants ou voyants, et mettent en évidence la participation active positive ou défectueuse des parents dans le développement].

Conclusion et reconsidération de la problématique

La perception nous est apparue comme un acte psychique élémentaire. À chacun des cinq sens correspond un processus de reconnaissance de la réalité. Mais nos sens sont limités en capacité et en étendue : nous ne voyons pas les infrarouges ou les ultraviolets, nous n'entendons pas les infrasons ou les ultrasons. Notre perception visuelle n'est qu'une approche de l'information parmi d'autres même si elle paraît la plus

¹⁰⁶ LAKOFF, G., et JOHNSON, M., (1980), *Les métaphores de la vie quotidienne*, trad. P. De Fornel et Lecercle, Paris : Les éditions de Minuit, 1985

¹⁰⁷ DARRAS, B., et BATEZTAT (2007), « Regards aveugles et mains voyantes », in *La vulnérabilité en images*, *Reliance No 25, 2007/3*, Paris : ERES, pp.54-63, p. 54

importante. Comme tout handicap, la cécité limite les connaissances, les expériences, le mouvement, etc. et peut entraîner un déficit dans les processus psychologiques.

Aux difficultés du développement évoquées dans le chapitre chez les personnes aveugles-nées, s'ajoute, à travers les cas étudiés par les auteurs, la manifestation d'une très importante fragilité psychologique, laissant envisager la question de savoir si un environnement familial approprié peut apporter une remédiation à ces problèmes. Les attitudes familiales d'angoisse, de surprotection ou de rejet, la persistance de certaines superstitions et déconsidérations sociales et le handicap lui-même, ne favorisent pas non plus le sentiment d'estime de soi et peuvent entretenir le rapport handicap physique/handicap psychologique. Deux personnes aveugles-nées auraient-elles les mêmes problèmes psychologiques ? Comme pour tout ce qui concerne le fonctionnement psychologique, la réponse est empiriquement, non. En fait tout dépend du désir d'enfant des parents, de la naissance du bébé, de l'acceptation du handicap, de l'acquisition de l'image du corps, de la relation sujet – objet, bref de l'histoire personnelle de chacun.

Certes, l'histoire relationnelle du sujet et l'environnement familial, jouent son rôle, par le fait même que l'ensemble de la famille est atteint par le handicap. L'acceptation de la cécité influencera la subjectivité de l'enfant et l'intégration de sa déficience. Mais penser résoudre un problème uniquement par l'extrinsèque, laisse place à des failles. Si le sujet n'est pas lui-même apte à recevoir, conjuguer établir des liens.

Dans cette discussion confondant ou séparant, le handicap sensoriel du handicap psychologique, notre problématique est différente. La philosophie antique et classique et l'optique moderne comme les neurosciences, ont établi la vision dans une structure articulant savoir et regard. Le désir érotique du beau platonicien a été occulté¹⁰⁸, tandis que le *je* du cogito, repris par Lacan, est pourvu d'une perception visuelle, et le regard continue à être une métaphore du savoir.

Certes les points de vue pessimistes sont plus nombreux et virulents que les points de vue optimistes, mais nous ne pouvons pas ne pas constater, comme le firent Aristote et Diderot (op. cit.), que comme pour les voyants, il a existé et existent des aveugles de génie.

¹⁰⁸ SIMON, G., (1988), *Le regard, l'être et l'apparence dans l'Optique de l'Antiquité*, Paris : Seuil

[Note : voici, en hommage, les noms de quelques aveugles célèbres qui ont sublimé dans l'art ou l'invention, malgré la privation de la vision : **Aveugles de naissance** - *Surdas* (1483-1573 ?), poète hindou, saint et musicien de l'Inde ; *Alec Templeton* (1909–1963), pianiste et satiriste britannique ; *Narendra Bataju* (1944), sitariste népalais ; *Arthur Blind Blake* (vers 1893-vers 1933), chanteur et guitariste de blues américain ; *David Blunkett* (1947), homme politique britannique, ministre du Travail et des Retraites, du 6 mai 2005 au 2 novembre 2005 ; *Jessica Callahan*, chanteuse américaine ; *Didyme d'Alexandrie*, surnommé l'Aveugle (v.310-398), philosophe ; *Naïma Dziria* (1967), chanteuse algérienne ; *Saint Hervé* (VI^e siècle), ermite, patron des bardes bretons ; *Gaston Litaize* (1909-1991), organiste, improvisateur et compositeur français ; *Sainte Odile* (vers 662-vers 720), fille du duc d'Alsace Adalric, patronne de l'Alsace ; *Sir George Shearing* (1919), pianiste et compositeur de jazz britannique ; *Abu-l-Ála' al-Maárrí*, (979-1058), poète et érudit ; *Homère* ? (fin du VIII^e siècle av. J.C.), poète aède grec, traditionnellement présenté comme aveugle ; **Aveugle dans la prime enfance** - *Raul Midón* (1966), chanteur, compositeur et guitariste américain - rendu aveugle quelques heures après sa naissance, car placé en couveuse sans protection des yeux ; *Helen Keller* (1880-1968), écrivaine, activiste et conférencière américaine (aveugle, sourde et muette) à 23 mois ; *Andréa Bocelli* (1958), né mal-voyant et cécité complète en très bas âge, chanteur de variété italien, inspiré par le lyrique ; *Louis Braille* (1809-1852), inventeur du système d'écriture Braille pour personnes atteintes de cécité ou malvoyantes - aveugle à 3 ans ; *Ray Charles* (1930-2004), chanteur et pianiste américain de jazz, de gospel, de blues, de country, et de soul, - aveugle à 7 ans ; *Joaquín Rodrigo* (1902-1999), compositeur espagnol, auteur notamment du *Concerto d'Aranjuez* - aveugle à trois ans ; *Jean Langlais* 1907-1991, virtuose, compositeur de plus de 240 opus, et professeur de musique – aveugle à 2 ans ; *Taha Hussein*, 1889-1973, Docteur en philosophie (Sorbonne), professeur à l'Université du Caire, ministre de l'Education national en Egypte, et écrivain de réputation mondiale, aveugle à 3 ou 4 ans, et tant d'autres].

L'aveugle-né n'est pas un condamné en sursis, tous ces artistes et inventeurs aveugles, comment ont-ils construit ces images si importantes dans l'élaboration du moi ? Une approche différente du problème pourrait-elle nous donner une réponse ? Notre hypothèse s'est basée, sur le Regard-peau. Ce regard métaphorique permettrait-il à l'aveugle-né d'aller au-delà du handicap, de construire le corps et l'espace non seulement topographique, mais lointain, projectif et représentatif ? Lui permettrait-il nonobstant son incapacité visuelle d'avoir accès au désir et à l'interdit ?

Aussi commencerons-nous par nous interroger sur l'image du corps constituée ainsi que sur la relation d'objet primaire puis sur les liens à l'objet du désir et à l'objet qui l'interdit, en l'absence totale de perception visuelle, et sur ce que nous pouvons en conclure, avant de donner une opinion sur la question et de définir le Regard-peau.

CHAPITRE DEUX

Le corps du sujet et le regard de l'objet



Walter Heckmann, (1991)¹

« L'homme est capté par l'image de son corps. Ce point explique beaucoup de choses et d'abord le privilège qu'à pour lui cette image. » (Lacan, 1976)²

« Mon regard n'existe... que par le simulacre de la photo qui a été vue par autrui. J'ai besoin de ce regard d'un autre pour que les images s'animent à l'intérieur de moi. » (Evgen Bavcar, 1992)³

Introduction

Le corps incarne dans les symptômes, l'histoire du sujet. Le corps et son destin sont au centre même de notre objectif de travail, mais plus spécifiquement le corps qui

¹ HECKMANN, W., (1991), *Der Blinde führt die Blinden (Des aveugles conduisant des aveugles)*. Nous ne pouvons que noter la reprise moderne du tableau de Bruegel (op.cit.)

² LACAN J. (1976), « Conférence à Genève », in *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, No 5, p.54

³ BAVGAR, E., *Le voyeur absolu*, Paris : Seuil (coll. Fiction et Cie). L'auteur a totalement perdu la vue à l'âge de 11 ans, suite à un accident.

ne voit pas, et ne se voit pas. Le corps qui ne se *corporéifie* pas par le regard, le corps qui ne construit pas le monde dans la réalité du regard sujet-objet.

« *Je vois* », dit-on pour dire « *je comprends* », et « *bon pied, bon œil* » pour dire qu'on est en bonne santé, mais encore « *œil pour œil, dent pour dent* », pour établir la corrélation entre le châtiment et l'offense, et « *L'œuvre se situe dans l'œil de celui qui regarde* » afin de marquer le regard du sujet (subjectif), dans son rapport à l'objet (d'art, ou autre) ; la langue est pleine d'expressions relatives au regard. Les yeux et la vision sont aussi l'expression de l'amour comme le chante si bien Aragon (en exergue – 1^{ère} partie) et pour la métaphysique, la *fenêtre de l'âme*. Si le regard est sollicité par le langage, c'est bien pour rendre compte de l'intelligence, de la pensée, des affects et du corps. Mais cela n'est pas un vain mot. La place du regard parlé est une articulation fondamentale dans la compréhension d'un sujet. Elle se cristallise autour du corps imaginaire précisément par l'échec du refoulement et déplacement somatique. Nous pouvons, d'ores et déjà, établir une triangulation avec les termes : corps imaginaire, refoulement, somatisation.

Cette impression imaginaire du corps débute par les sensations corporelles du bébé, voire du fœtus, en contact avec sa mère, son sein, puis par sa médiation, avec les choses environnantes, jusqu'à sa découverte de l'image de son corps propre. C'est grâce à l'unification du corps à travers l'image, que l'enfant devient sujet, unifie son moi et établit une relation avec l'objet qui le regarde. Le corps parachève sa construction sur le mode de la castration, relativement au modèle du père, et le regard poursuit son exploration du monde.

Aussi, nous devons en premier, élargir et comprendre ces notions, que nous venons d'évoquer, relatives au corps du sujet, à son image, et la relation au regard de l'autre, pour qu'en un deuxième temps nous puissions considérer les problématiques posées par la contenance maternelle, et l'accession au désir et à la castration (chapitre suivant), quoique toutes ces notions soient corrélées. En nous référant aux travaux de la psychanalyse dans son ensemble, nous allons développer les moments organisateurs par lesquels passe l'enfant pour accéder à la différenciation, à l'image du corps et au-delà à l'individuation, et mentionner quelques conséquences pathologiques

qui peuvent découler de la perturbation et/ou de l'inachèvement des processus primaires d'acquisition.

1. Premières définitions

Qu'est-ce qu'un *corps* ? Qu'est-ce que son *image* ? Ces termes distincts sont associés dans des disciplines, telles, la philosophie, la neurologie, la psychologie, la psychanalyse, la psychiatrie. Que signifie cette association pour nous ?

La cénesthésie est un terme qui apparaît en 1794 (*coenesthesia*), et qui est défini par Hübner et Schiff : « une sensibilité générale qui représente à l'âme l'état de son corps, alors que la sensibilité la renseigne sur le monde extérieur, le sens interne donne représentations, jugements, idées et concepts. [...] qu'une sensation peut produire une série de pensées qui, réunies aux sensations primitives, doivent compléter ou plutôt constituer la cénesthésie ». Jean Starobinski y trouve le passage vers la notion d'image du corps.⁴

La proprioception est liée à l'attitude et à l'équilibre. « La notion de proprioception est une nouvelle manière de penser les relations entre sensibilité générale et sensibilité spéciale. A cette conception sherringtonienne⁵, [...] on ajoute aujourd'hui, le concept de contrôle moteur et de pouvoir d'interaction propre au système nerveux. »⁶. Dans ces deux définitions, la vie psychique est vue comme un système d'interactions entre le corps et le monde.

*Le schéma corporel*⁷ est la représentation du corps qui se constitue à travers l'expérience physique avec le monde extérieur. Cette expérience est liée à la qualité du système neurologique, des sensations physiologiques et de l'intégrité physique du

⁴ Cf. STAROBINSKI J. (1977), « Le concept de cénesthésie et les idées neuropsychologiques de Moritz Schiff. », in *Gesnerus (Swiss Journal of the History of Medicine and Sciences)*, 1977, No 34, pp 2–20.

⁵ L'auteur se réfère à l'article de Sherrington, *Le sens musculaire*, parut en 1900

⁶ FOREST, D., (2004), « La proprioception dans l'histoire de la sensibilité interne », in *Revue Histoire des Sciences*, Vol. 57, No 57 -1, pp. 5-31

⁷ Il semblerait, selon Jacques Postel (POSTEL J. et QUÉTEL Cl. (1994), *Nouvelle Histoire de la psychiatrie*, Paris : Dunod), que le psychiatre allemand, Paul Schilder (SCHILDER P. (1923), *L'Image du corps*, Paris : Gallimard, 1968) ait créé le terme de schéma corporel en 1923 après avoir découvert l'ensemble des données cénesthésiques et sensorielles fournies par le corps lui-même. Il est important de signaler que le terme est proposé en 1893 – de manière imprécise - suite à la constatation de sensations de membres fantômes et des troubles somato-gnosiques, pour désigner le substrat neurologique de l'image du corps. En, 1911, le neurologue anglais Henry Head avance la notion de schéma postural (ou schéma corporel) défini par les coordonnées spatiales.

corps. Les informations qui contribuent à la construction du schéma corporel proviennent de source diverses : Sensations tactiles, thermiques, visuelles et vestibulaires, musculaires, et viscérales. La base du concept du schéma corporel est donc neurobiologique. En d'autres termes, depuis Bonnier et Head⁸, la neurologie et la psychiatrie s'accordent sur l'idée que l'hémisphère droit du cerveau, dispose d'une représentation non consciente du corps, laquelle permet un ajustement automatique des mouvements à l'environnement spatial. Pour Head (1911)⁹, le cerveau contiendrait un modèle interne représentatif des caractéristiques et grandeurs biomécaniques du corps qui permettrait notamment de situer le corps dans l'espace, d'avoir une représentation topographique du corps et des parties du corps sans laquelle on ne pourrait d'ailleurs pas se mouvoir. L'acquisition de ce schéma corporel permet d'établir les frontières du corps et de mieux en situer les limites ; mais cette délimitation se projette aussi hors du corps : dans le reflet du miroir. En d'autres termes, le schéma corporel est l'image neurologique que le sujet se fait de son corps, à l'état statique ou dynamique, fondée sur des données sensorielles intéroceptives (viscérales), proprioceptives (muscles, articulations) et extéroceptives (surface). Ce schéma est constamment remanié relativement aux expériences vécues, et ce dès la naissance, quoique la globalité du corps n'est pleinement ressentie qu'après 6 ans. Ce concept s'est progressivement étendu à un véritable complexe de représentations et de significations symboliques qui mettent en jeu toute la personnalité. Les neurosciences renvoient actuellement aux notions d'homuncule moteur et d'homuncule sensitif.

« Édifié sur la base des impressions tactiles, kinesthésiques, labyrinthiques et visuelles, le schéma corporel réalise dans une construction active constamment remaniée des données actuelles et du passé, la synthèse dynamique, qui fournit à nos actes, comme à nos perceptions, le cadre spatial de référence où ils prennent leur signification. » (Ajuriaguerra, 1970)¹⁰. Dans le même sens, Fr. Dolto (1984)¹¹ écrit : « le schéma corporel spécifie l'individu en tant que représentant de l'espèce [...] il se structure dès l'enfance par l'apprentissage et l'expérience. »

Ajuriaguerra, Dolto et Nasio¹², Postel et bien avant eux, Bonnier et Head, dans les définitions que nous venons de citer, précisent que ce sont les sensations qui président à l'acquisition du schéma corporel, dont les sensations visuelles semblent les plus importantes. Le schéma corporel, proprioceptif et cénesthésique, va effectuer le

⁸ Cf. *Ibid*

⁹ Cf. *Ibid*

¹⁰ AJURRIAGUERRA J. de (1970), *Manuel de psychiatrie de l'enfant*. Paris : Masson, 2^e ed. 1980, pp. 414 et ss.

¹¹ DOLTO F. (1984), *L'Image inconsciente du corps*. Paris : Seuil, p.18

¹² DOLTO F. et NASIO J.-D. (2002), *L'enfant du miroir*. Paris : Payot

passage, comme le précise Starobinski (op.cit), vers l'image du corps qui nous intéresse dans notre recherche.

L'image du corps, nous traiterons longuement de l'image du corps dans ce qui suit, disons seulement que quoique basée sur ces substrats neurologiques, que nous venons de définir, est quant à elle, chargée d'affectivité. Depuis Schilder (op.cit.), la différenciation entre schéma et image du corps est un thème récurrent en psychanalyse. La distinction entre schéma corporel et image du corps est importante car ces deux notions, qui sont pourtant liées, ne renvoient pas au même registre. Le schéma corporel est la projection topographique neurologique du corps physique (la même pour les êtres humains). L'image du corps, par contre, est le corps imaginaire. On parle de défaillance du schéma corporel dans tous les troubles neurologiques, par exemple, la dyspraxie, et la dyslexie, etc. Par contre, l'atteinte de l'image du corps donnerait des manifestations psychosomatiques comme certaines maladies de peau.¹³

Cette image est une image tridimensionnelle, perçue dans l'espace visuel où se meut le corps. Elle se construit à partir des souvenirs, des émotions, de l'investissement des parents et de l'Autre signifiant (le sens préalable donné au sujet avant qu'il ne soit). L'image du corps se réalise à partir du *corps-vu*, comme le dit Nasio (2007) et « Désormais l'image du corps-vu prendra le dessus sur les images du corps-vécu. C'est donc à partir de trois ans et durant toute notre existence que l'image du corps-vu s'imposera [...]. »¹⁴ C'est, en effet, dans le vécu personnel, ainsi que dans le regard de l'autre que l'enfant construit une image de lui puis de l'autre en tant que deux sujets distincts, et établit sa relation à l'objet (chapitre suivant). Mais la question est de savoir si ce corps-vu se réalise uniquement à travers la vision, et si d'autres capacités sensorielles peuvent en prendre le relai.

2. Le miroir narcissique et la fonction sujet ; exposé et réflexions critiques

Une première question se pose ici à nous : dans quelle mesure et par quel processus, un non-voyant va-t-il pouvoir s'identifier à lui-même ? Identification

¹³ GUILLERAULT G., (2003), *Le miroir de la psyché*, Paris : Gallimard

¹⁴ NASIO, J.-D. (2007), *Mon corps et ses images*. Paris : Payot, p. 27

nécessaire dans la formation du moi. Le peut-il ? Ou alors vivra-t-il le manque de perception visuelle du corps, comme une lacune grave portant atteinte à son sentiment d'unité et d'ipséité ?

2.1. L'image spéculaire d'Henri Wallon (1934)¹⁵

« La notion de corps propre se constitue par étape ». L'enfant est d'abord dans « une masse diffuses d'impressions globales résultant d'excitations internes et externes »¹⁶ Il y a d'abord la sensation de l'entité de chaque membre (3 à 6 mois) ; et l'ajustement des impressions proprioceptives et extéroceptives commence à se développer. Cet ajustement devient de plus en plus précis avec l'activité circulaire : l'enfant joue et expérimente chacune des parties du corps ; puis l'exploration systématique du corps propre débute¹⁷. « Il faut que se constituent un corps kinesthésique et un corps visuel dont les images autonomes puissent se correspondre »¹⁸ Vers 8 mois, l'enfant s'intéresse à son image dans le miroir. Cette image, il la considère comme extérieure voire étrangère ; son moi extéroceptif apparaît comme une sorte de double de son moi proprioceptif. Vers un an, il se touche dans le miroir, l'image visuelle se rapporte au moi kinesthésique ; enfin il joue avec son image¹⁹. Ce n'est que vers 2 ans qu'il acquiert sa propre image. Les composantes intéroceptives et extéroceptives vont se retrouver associées. L'enfant opère, un passage de l'objectif au subjectif. L'extériorité est la condition essentielle pour parvenir à la représentation « Celle du corps propre doit nécessairement répondre à cette condition. Elle ne peut se former qu'en s'extériorisant. »²⁰ L'enfant se sait sujet lorsqu'il intègre l'image réfléchie comme la représentation de son corps propre.

Pierre André et al (2004), exposent en deux points les idées de Wallon :

« 1. S'il existait une intuition première du corps propre, l'enfant ne vivrait pas son corps comme corps étranger : l'enfant doit donc passer par un travail empirique

¹⁵ WALLON, H., (1934), « Le corps propre et son image extéroceptive », Chapitre IV de la 2ème partie, in *Les origines du caractère chez l'enfant*, Paris : PUF, 2002

¹⁶ Ibid, p. 155

¹⁷ Ibid p. 157

¹⁸ Ibid, p. 156

¹⁹ Ibid, p. 171-177

²⁰ Ibid, p. 172

d'ajustement entre la perception et la sensibilité proprioceptive : il y a une dialectique dynamique entre le proprioceptif et l'extéroceptif. [...]

2. Il faut que l'enfant constitue son unité morphologique à partir d'une intériorisation psychique alors comment l'enfant s'approprie-t-il quelque chose d'extérieur comme l'image dans le miroir ?

L'image produit une illusion car elle n'est pas un objet et l'enfant ne la confond pas avec l'objet. L'enfant connaît l'effet réfléchissant du miroir. Il donne à l'espace physique extérieur une importance structurale pour l'espace psychique intérieur. Il y a donc une expérience du miroir. Pour l'enfant, l'illusion est optique. Donc l'image du corps propre ne peut se construire qu'en s'extériorisant et la force de cette image est d'obliger le moi à comprendre son unité comme unité psychique, et non pas organique. Il y a une différence, dès lors, entre le vécu visuel et le vécu imaginaire. »²¹

2.2. Le je incarné par l'image

Pour Lacan (1966)²², le stade du miroir, - concept qui s'inscrira dans l'histoire de la réflexion lacanienne²³ -, est le formateur de la fonction sujet, le je de l'enfant. Ce stade se situe entre six et dix-huit mois, âge durant lequel l'enfant, vivant sous le règne des pulsions partielles et des objets partiels, est plongé dans une impuissance motrice et la dépendance au nourrissage.²⁴

En effet, pressentant par anticipation son unité organique, bébé, face au miroir, va peu à peu éprouver l'existence d'un lien étroit entre lui et l'image spéculaire sur laquelle il va progressivement se fixer. Alors qu'auparavant il identifiait spontanément les autres

²¹ ANDRÉ, P., BENAVIDÈS, T. GIROMINI, F., (2 éd. 2004), *Corps et psychiatrie*, Paris : Éditions Heures de France, p. 24

²² LACAN J. (1966) « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du JE, telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience analytique », in *Écrits I*, Paris : Seuil, 1966. (Il s'agit d'une communication faite par Lacan au 14^e congrès de Psychanalyse International – Marienbad, datée de juillet 1949).

²³ Note: Lacan a détourné les données de Wallon au profit d'une approche hégélienne. Si pour Wallon l'image spéculaire est un moment développementale de la psychologie de l'enfant, pour Lacan, il est un moment aliénant le sujet dans son rapport à l'objet. Disons aussi comme le fait remarquer Guy le Gaufey, ce stade du miroir eut une genèse pré-lacanienne sur laquelle il se penche dans une première partie intitulée « Le moi spéculaire selon Jacques Lacan ». En effet, il faut mentionner qu'avaient déjà été publiés des travaux tant en éthologie, qu'en philosophie ou en psychologie sur le spéculaire. Le Gaufey, lit entre autres, dans les *Méditations cartésiennes* de Husserl, les termes, moi, je, autre, autrui, image, corps propre, etc. (LE GAUFEY, G., (1997) *Le lasso spéculaire, Une étude traversière de l'unité imaginaire*, Paris : EPEL). Signalons également dans le même esprit, l'ouvrage d'Émile Jalley (JALLEY, E., (1998), *Freud Wallon Lacan, L'enfant au miroir*, Paris : EPEL)

²⁴ Ibid., p. 92-99.

à lui, par le processus de l'introjection, et lui aux autres, par celui de la projection, au terme de l'*expérience jubilatoire*, l'enfant reconnaîtra son *Moi*.

En effet, avant le stade du miroir, l'enfant n'a pas encore une image unifiée de lui-même. Au stade auto-érotique (précédant le miroir), il ne s'intéresse qu'à quelques zones spécifiques, comme la bouche, et ressent son corps comme fragmenté. Vers six à dix huit mois, l'enfant arrive à se reconnaître dans le miroir, et l'identification avec l'image spéculaire lui procure un sentiment d'unité. Cette identification n'est pas encore une reconnaissance, mais une méconnaissance puisque l'enfant ne perçoit aucune différence entre l'image dans le miroir et lui-même, mais s'y confond : l'identification est alors narcissique - image du moi qui vient du moi -, (Lacan 1949)²⁵. Ce n'est que dans une phase ultérieure que l'enfant reconnaîtra l'altérité de l'image, dans une dimension intersubjective – image du moi qui vient de l'Autre.

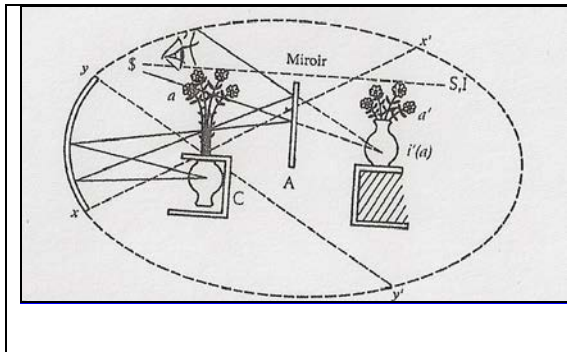


Fig.1. Dispositif optique muni d'un miroir plan, lacanien, c'est le miroir A commandé par Autre. i'(a) image virtuelle du vase caché et du bouquet dans le miroir plan. L'image réelle du vase caché n'est pas visible sur ce schéma parce que l'œil ne peut la voir directement. (Chemama et Vandermersch, 1995)²⁶

Au cours de ce stade, l'enfant anticipe sur son unité corporelle pas encore physiologiquement accomplie - du fait de la maturation incomplète du système nerveux - en s'identifiant à une image extérieure qu'il a été capable de différencier des autres : la sienne. Pour avoir pu différencier son image de celle des autres, il a fallu qu'il comprenne la différence entre l'image (au sens de tout ce qui est vu) et la représentation - l'image qui est mise à la place de ce qu'elle figure. Ainsi, Lacan fait de cette expérience de l'image dans le miroir, la matrice symbolique où le « je se précipite en une forme primordiale avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification

²⁵ Ibid., p.98

²⁶ CHEMAMA R. et VANDERMERSCH B. (1995), « schéma optique », in *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris : Larousse, 2003

à l'autre et que le langage ne lui restitue dans l'universel sa fonction de sujet. »²⁷ (le *je* compris comme une pré-forme subjective du moi qui reste attachée à l'image du corps)

En fait, l'enfant anticipe, au niveau imaginaire, l'unité de son corps ainsi que l'unité du *je* par une identification à l'image du semblable par la perception de son image dans un miroir. « L'assomption jubilatoire de son image spéculaire par l'être encore plongé dans l'impuissance motrice et la dépendance du nourrissage qu'est le petit homme à ce stade *infans*, nous paraîtra dès lors manifester en une situation exemplaire la matrice symbolique où le *je* se précipite en une forme primordiale, avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre et que le langage ne lui restitue dans l'universel sa fonction de sujet. »²⁸

Cette forme totale du corps désignée par le *je-idéal* situe l'instance du moi, avant sa détermination sociale et sera aussi à l'origine des identifications secondaires ou les fonctions de normalisation libidinale. Cette image lui est donnée comme une « *Gestalt* c'est à dire dans une extériorité où certes cette forme est elle plus constituante que constituée. »²⁹ La prise de connaissance de l'extériorité, dans ses dimensions spatio-temporelles, devient condition même de toute représentation, et fait ainsi le *nœud* de l'imaginaire.

Mais selon Lacan (1937)³⁰ cette fonction du *je*, ne peut se mettre en place que par la présence de l'autre. L'enfant étant un être social, il a besoin de l'autre pour se constituer. Lacan (1957)³¹ introduit également, une réflexion sur le rôle de l'Autre.

Dans l'expérience archétypale du stade du miroir, l'enfant n'est pas seul mais est porté par l'un des parents. Ce serait dans le regard et le dire du parent, un autre, tout autant que dans sa propre image, que l'enfant sentirait son unité. Ainsi, le regard est fondamental puisqu'il permet l'identification à soi par l'image spéculaire et l'identification par l'image de soi dans le regard de l'autre.

²⁷ Ibid., p. 93

²⁸ LACAN, J., (1949 et 1966) « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du JE, telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience analytique », in *Écrits I*. Paris: Seuil

²⁹ LACAN, op.cit. p. 94

³⁰ LACAN, J., (1937), « Le stade du miroir. Communication au 14ème congrès psychanalytique international, Marienbad ; International Journal of Psychoanalysis » Ap.cit. JEAMMET, N., NEAU, F., ROUSSILLON, R., (2004), *Narcissisme et perversion*, Paris : Dunod, p. 33-34.

³¹ LACAN, J. (1957) *Le séminaire, Livre IV: La relation d'objet, 1956-1957*, (texte établi par Jacques-Alain Miller), Paris: Seuil, 1994.

Dès lors, l'image spéculaire et l'image dans le regard de l'autre servira de modèle à la constitution du sujet \$ (pour signifier sujet manquant). Le moi est « absolument impossible à distinguer des captations imaginaires qui le constituent de pied en cap : *pour un autre par un autre*. » Le moi est ainsi construit (déconstruit, devrait-on dire), par les identifications aliénantes³² dont il se pare. N'est-ce pas outrepasser les termes hégéliens, qui lui servirent d'inspiration : « La conscience de soi se trouve comme étant une autre essence, c'est elle-même qu'elle voit dans l'autre. »³³

L'enfant dans le miroir reconnaît tout d'abord, le parent, l'autre, et à travers les paroles de l'autre qui lui dit : « c'est toi ! », l'enfant comprend, et réalise : « C'est moi ! », dans son effort de coïncidence à l'image réfléchie. Il y a l'autre, dans le miroir, mais il y a également l'Autre, le langage dans lequel se font l'interrogation et la découverte, l'instance symbolique, elle-même, analyse Lacan, consacrant définitivement la confusion entre l'autre imaginaire (le semblable ou a) et l'Autre (lieu préalable du signifiant).

C'est dans cette perspective que l'expérience du miroir règle le partage entre l'imaginaire et le symbolique. Lacan oppose ainsi, Le *je* spéculatif au *je* social, ou en d'autres termes le *je-idéal* primordial au *Je parlant* : « Ce moi purement imaginaire est aux antipodes de cette instance supérieure de synthèse et d'unité, garante d'un rapport stable et non fantasmatique à la réalité externe. »³⁴

Ainsi, Lacan fait, de l'expérience spéculaire, une *jubilation* - un investissement libidinal narcissique, une captation du corps -, une coordination des données spatiales et temporelles et une *dialectique identificatoire*, entre le sujet et l'autre, en termes de passage d'un corps morcelé (neurologiquement, état *réel*) à l'identification à une image (virtuelle, imaginaire) d'un corps total et unifié, à la réalisation du symbolique, par la similitude et la différence du sujet et de l'autre (ressemblance, filiation, genre, etc.), prévalant à la construction du Moi. Le stade du miroir est l'expérience du sujet, hors de

³² Note : Le maître hégélien est l'image virtuelle qui domine le *je* ; La reconnaissance passe dans un premier temps par l'asservissement à l'image, puisque l'enfant, l'esclave, ne la maîtrise pas encore. L'enfant pour être reconnu, lutte ; cette lutte se manifeste sous forme de jeu ; si l'enfant ne joue pas, c'est la psychose (cf. LE GAUFÉY, op. cit.)

³³ HEGEL, G.W.F., (1807), *La phénoménologie de l'esprit*, vol. 1, traduction Jean Hyppolite, d'après l'édition de Leipzig de 1937, Paris : Aubier Montaigne, (coll. Dirigée par Lavelle et Le Senne), 1941, p. 156

³⁴ Ibid., p. 34

laquelle règne une *inquiétante étrangeté*, dans la constitution du corps et du *je*, dont dépend la genèse du Moi.

2.3. Le regard est une relation sujet/objet

Le regard semble un concept fondamental, puisque c'est lui qui va permettre à cette identification au semblable d'évoluer. L'image du corps propre passe par celle imaginée dans le regard de l'autre. Mais également c'est le regard qui permet la distinction entre le sujet et l'objet, et au premier de s'identifier comme sujet et de reconnaître l'autre comme objet. Et le Moi n'est plus qu'un succédané du regard du *je* et de l'autre

Si Lacan introduit l'autre, - c'est-à-dire celui que voit l'enfant dans le miroir -, en tant que parole et que regard, c'est plutôt la relation à l'autre qui a conduit Dolto (1981) à définir l'image inconsciente du corps comme substrat relationnel. Elle écrit : « L'image Inconsciente du Corps se structure au sein de la relation désirante, langagière et affective avec autrui. »³⁵ Le corps vu dans les mots de l'autre, son toucher ou son amour, permet de le reconnaître ou de le distinguer comme corps à soi. Cette relation à l'autre s'établit certes aussi et surtout pour la psychanalyste par le regard.

Mélanie Klein³⁶ parle également du va et vient du regard. Si l'enfant a besoin du regard de l'autre pour se reconnaître, par établissement de la relation d'objet, L'autre se voit également en lui, dans ce qu'il n'est pas et désire être ; par les processus d'internalisation et d'externalisation, c'est tout le processus du désir qui entre en jeu et assujettit encore plus l'enfant à la demande de l'autre. En somme, ce que l'autre veut voir en l'enfant dépend de ce qu'il accepte ou refuse d'assumer, il projette un autre lui-même en lui (identification projective), amenant à la formation du surmoi³⁷. L'angoisse de morcellement est si redoutable (position schizo-paranoïde), que l'enfant accepte ce surmoi précoce greffé sur la loi du talion (1930)³⁸. Elle y ajoute la notion de coïncidence de l'image du Moi et de la représentation du Monde par la formation du symbole, qui se

³⁵ DOLTO, F. (1981), *Au jeu du désir*, Paris : Seuil p.69

³⁶ KLEIN M. (1921). « Le développement d'un enfant », in *Essai de psychanalyse*. Paris : Payot. 1968, pp.29 à 89.

³⁷ KLEIN M. (1946) « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes. », in KLEIN M. et al. *Développements de la psychanalyse*. Paris : PUF, 1966. pp. 274 à 300.

³⁸ KLEIN M. (1930), « L'importance de la formation du symbole dans le développement du moi » in *La psychanalyse des enfants*. Paris : Payot, 1968, pp. 263 à 278

confirme cliniquement dans la dépersonnalisation où le malade vit tragiquement une impression de fin du monde.

Le stade du miroir, passage obligatoire du développement dans la psychanalyse lacanienne, introduit une nouveauté qualitative dans l'organisation de la personnalité. Mais comme tout passage, il prend sur lui tous les risques des stades antérieurs qui le préparent, et dont la défaillance le rend particulièrement vulnérable, ou même impossible. C'est là que Winnicott (1971)³⁹ influencé par la pensée de Lacan et celle de Klein, met en relation le miroir et le visage de la mère. Le psychanalyste britannique introduit l'idée qu'avant même cette phase du miroir et avant même que l'enfant n'ait saisi son corps comme total et comme sien, le bébé recherche déjà son *reflet* dans les yeux et le visage de la mère. Lorsque cet échange est rompu, que la mère ne renvoie pas au bébé ce qu'il lui donne à voir, l'enfant ne se voit pas lui-même et se trouve en difficulté.

Le bébé au sein ne regarde pas le sein, il tourne son visage vers la mère qui le regarde, et ce qu'il voit généralement, c'est lui-même, à travers le regard de la mère qui observe et qui approuve : « quand je regarde, on me voit, donc j'existe : je peux alors me permettre de regarder et de voir. »⁴⁰. C'est ainsi que le regard winnicottien de la mère et l'expression de son visage, participent à la reconnaissance de soi.

Mais une autre idée s'impose au bébé, qui l'aidera à développer sa perception de la réalité, c'est quand il prend conscience que ce qu'il voit ce n'est pas un miroir, mais le visage de la mère. De cet échange significatif entre la mère et le nourrisson qui mène ce dernier du mode d'*apercevoir* la mère, au mode de la *percevoir*, permet au bébé de se sentir exister, de se sentir réel à travers la relation sujet/objet.

Un tel réfléchissement du moi, ne peut advenir en cas de défaillance maternelle. Tel est le cas où « la mère ne refléterait que son propre état d'âme ou, pis encore, la rigidité de ses propres défenses. »⁴¹ En fait, l'émotion exprimée dans le visage de la mère lorsqu'elle regarde son bébé permet à l'enfant de se faire une image de lui-même : « la mère regarde son bébé et ce que son visage exprime est en relation directe avec ce

³⁹ WINNICOTT, D.-W., (1971), « *le rôle du miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant* » in *Jeu et Réalité*, Paris : Gallimard, 1975, p.153-162.

⁴⁰ Ibid., p. 158

⁴¹ Ibid, p.155

qu'elle voit. »⁴². Si la mère regarde l'enfant avec une expression de tendresse et d'admiration, l'enfant se verra comme un être admirable et émouvant. En revanche, une mère figée dans ses propres soucis, dénigrant la présence de l'enfant, lui offrirait une vision beaucoup moins positive de lui-même, il se verrait comme insuffisant à retenir l'attention et l'admiration de sa mère, et surtout ne se sentirait pas comme ayant la capacité d'émouvoir ou de plaire. Le psychiatre observe une baisse de la capacité créative de l'enfant, mais surtout remarque que ceux-ci cherchent d'autres méthodes afin de pouvoir se *voir*. Les enfants se fixent alors sur des comportements agressifs ou maladroits qui attirent l'attention de leur mère. Serait-ce donc le cas de l'aveugle, ne voyant pas son reflet dans les yeux maternels chercherait-ils d'autres procédés ?

Winnicott (1963)⁴³ met en avant le cas de l'enfant pour qui le visage de la mère n'est pas un miroir mais simplement le visage de la mère et qui ne peut donc se voir dans le miroir de l'expression maternelle. Ces enfants, qu'il dit, torturés par ce type de défaillance maternelle font preuve, dans les échanges avec leur mère, d'une simple perception sensorielle, spontanée et inconsciente qui ne leur permet pas de créer une image d'eux-mêmes. Le bébé, amené ainsi trop tôt à anticiper et à se contrôler, se sert de cette perception comme d'une défense pour éviter de se retrouver seul face aux expressions vides de la mère. Le miroir devient un simple cadre et perd sa symbolique.

Est-ce là le non-voyant dans l'incapacité de voir et qui se défend du vide expressif ; peut-il compenser par le toucher ce qu'il ne peut voir ?

Winnicott fait aussi allusion à ces enfants dont la mère n'est pas en état de répondre. L'enfant fait alors l'expérience de ne pas recevoir en retour ce dont il est lui-même en train de donner, *ils regardent mais ne se voient pas* ; la menace d'un chaos se précise, et le bébé organise son retrait ou ne regarde rien, le miroir devient alors une chose *qu'on peut regarder, mais dans lequel on n'a pas à se regarder*⁴⁴. C'est ce regard de la mère qui permettra également à l'enfant la découverte du monde. Regard que le non-voyant ne voit pas.

⁴² *Ibid.* p. 159

⁴³ WINNICOTT D.W. (1963). « Théorie des troubles psychiatriques en fonction des processus de maturation de la petite enfance. » in *Processus de maturation chez l'enfant*. Paris : Payot, pp.217 à 232

⁴⁴ *Ibid.*,

Nous pouvons faire le lien ici avec le thème du bon et du mauvais objet de Mélanie Klein (1921)⁴⁵ où elle dépeint deux positions adoptées par les enfants. La position schizo-paranoïde, arrive avec la frustration due au mauvais objet (le sein qui ne vient pas, par exemple) qui donne lieu à des fantasmes destructifs, - ce qu'on pourrait relier aux comportements agressifs adoptés par l'enfant frustré. La position dépressive succède à la première provoquant une angoisse dépressive ressemblant à une chute survenue après l'opposition aux fantasmes destructeurs et à la crainte de perdre le bon objet (le sein, la tétée...) de la première position.

En somme, si pour Lacan le miroir est une surface plane réfléchissante, pour Dolto⁴⁶ il est une surface psychique omni réfléchissante, - entendre non seulement l'image réfléchie mais toute autre forme sensible (la voix, l'odeur, etc.) ; Dolto et Nasio⁴⁷ parlent de cohésion du corps autour des références olfactives et viscérales : c'est le narcissisme primordial. Winnicott pose d'ailleurs lui même la question des nourrissons aveugles, pensant que ce réfléchissement en miroir doit être retourné par un sens autre que celui de la vue⁴⁸. La relation d'objet regard/regard entre mère et bébé fixe un comportement d'attachement et permet un mécanisme d'identification, il est vrai, mais il n'est pas le seul (chapitre suivant).

« En psychanalyse, cette tentation de réduire l'image à du visuel se retrouve dans ce qu'on appelle « l'hallucination primitive ». On a longtemps désigné sous ce mot – et c'est encore parfois le cas – une hallucination correspondant à la première image visuelle que le nouveau-né se donnerait de l'objet qui le soulage de la sensation de faim, à savoir le sein ou le biberon. Mais la mère qui nourrit apporte aussi beaucoup d'autres choses, comme la détente corporelle – le nourrisson rassasié sourit et s'endort –, une manière d'être tenu, ou encore les mots qu'elle prononce. Tant et si bien que le nourrisson, très vite, quand il a faim, est conduit à imaginer ensemble l'image visuelle de ce qui l'apaise, la sensation de satiété et l'ensemble de l'environnement privilégié qui accompagne ce moment. »⁴⁹

⁴⁵ KLEIN M. (1921). Le développement d'un enfant. *Essais de psychanalyse*. Paris, Payot. 1968. pp.29 a 89.

⁴⁶ DOLTO F. (1984), *L'Image inconsciente du corps*. Paris : Seuil

⁴⁷ DOLTO F. et NASIO J.-D. (2002), *L'enfant du miroir*. Paris : Payot

⁴⁸ WINNICOTT, D.-W., (1971), « le rôle du miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant » in *Jeu et Réalité*, Paris : Gallimard, 1975, p.160

⁴⁹ TISSERON, S., (2003), « L'image comme processus, le visuel comme fantasme », in *Cahiers de psychologie clinique*, 2003/1, No 20, Bruxelles : De Boeck, pp. 125-135, 120

Conclusion

Certes le stade du miroir est un structurant symbolique, réel et imaginaire, mais il est surtout une inscription du sujet dans son corps biologique. Les idées de Nasio et celle de Winnicott, permettent déjà de comprendre que le narcissisme de l'aveugle compensant le manque visuel, par l'odeur, l'ouïe et la peau, peut se former. Les doigts de la mère, son odeur, sa voix, sa contenance et sa patience, peuvent se substituer au visuel manquant. Nous retiendrons l'idée que l'image du corps n'a pu se constituer sans la relation à un objet primaire, la mère en l'occurrence, mais l'apport des théories du regard reste nettement insuffisant, tant dans le déploiement de la pensée, que sur le plan expérimental. Quel qu'en soient, en effet, les divergences, et les similitudes, toutes les analyses précédentes ramène au même point : la vue, et à son apport spécifique dans le développement. C'est dire que, signé par une fragilité narcissique intrinsèque, le développement du soi de l'enfant ainsi que du moi primaire ou social, se trouverait altéré du fait de l'impossibilité d'accéder au stade du miroir ou de la capacité à le franchir. Puisque la formation du Moi s'est constituée à partir de l'image du corps, que cela soit le narcissisme par le miroir ou l'altérité par le regard d'autrui, le non-voyant donc n'a pas pu ainsi le constituer.

La psychanalyse, en précisant la nature et les effets du spéculaire comme fonction, a pour objectif de montrer comment le rapport d'un sujet à son image met en jeu les conditions les plus élémentaires de l'identité. On peut, de ce fait, croire que le stade du miroir est un tournant crucial dans le développement de l'enfant ; en d'autres termes, c'est accorder à l'image en provenance de la vue l'unique puissance de valeur identitaire, qui renvoie à l'unité et à la cohérence du Moi. Mais ce qu'il représente en fait, c'est un moment important de structuration, le Moi y est défini par identification à l'image grâce à la scopie.

« Là où je veux en venir avec l'idée du moi, c'est à montrer qu'elle constitue l'axe discret sur lequel se rencontrent et se différencient l'image de l'autre et l'image de soi. L'idée du moi fera que jamais ces deux images ne pourront tout à fait ni s'écarteler ni se confondre. Elle demeurera comme un support discret mais essentiel du sens de la réalité psychique de l'objet et de soi-même. Or, c'est cette idée du moi, ce sens du moi,

cette image de l'humain, qui se trouve désinvestie à l'origine des éruptions psychotiques et à la base des organisations schizophréniques. »⁵⁰

Si cette image ne se construit que par la fonction de la vue, nous disons non ! C'est vouer les aveugles aux géhennes. Mais si une autre approche permet de saisir la construction du moi, à partir d'une sensorialité différente, alors nous pouvons comprendre l'élaboration du Moi, par l'image et la relation à l'autre, chez les non-voyants. C'est à quoi nous nous attèlerons au chapitre suivant.

Nous retiendrons quand même des théories de Winnicott, Nasio, et Dolto, etc., et avant eux, Klein, que l'image du corps ne peut se constituer sans la relation à l'objet premier, et nous ne pouvons là, que relever l'existence d'autres approches, et particulièrement l'approche d'un Moi défini, non pas par identification à l'image spéculaire et à l'image de l'autre *vue* par le sujet, mais celle d'un Moi défini comme peau. « La bouche sert autant à toucher qu'à se nourrir. »⁵¹ Raccourci saisissant, mettant en question les acquis jusque lors.

⁵⁰ RACAMIER, P.-Cl., (1980), « Préambule et divertissimo », in *Les Schizophrènes*, Paris : Payot et Rivages (coll. « petite bibliothèque Payot »), p. 15

⁵¹ ANZIEU, D., (1985), *Le Moi-peau*, Paris : Dunod, 1995, p. 18

CHAPITRE TROIS

Le Regard-peau

« La peau enclot le corps, les limites de soi, elle établit la frontière entre le dedans et le dehors de manière vivante, poreuse, car elle est aussi ouverture au monde et mémoire vive. » (David Le Breton, 1990)¹

« Pour vous rendre méconnaissable, La dépouille de l'âne est un masque admirable.

Cachez-vous bien dans cette peau, On ne croira jamais, tant elle est effroyable,

Qu'elle renferme rien de beau. » (Charles Perrault, 1694)²



Picasso (1903), *Le repas de l'aveugle*³

Introduction

Comment un aveugle-né voit-il des images ? Quelle image a-t-il de son corps ? Comment rêve-t-il, que voit-il ? Pourquoi faut-il, dans la langue, donner autant de valeur au mot *voir*, ne pourrions-nous pas dire par exemple *entendre* une image ? En fait qu'est-ce qu'une image ? Le mot image vient du latin *imago*, qui désignait masque mortuaire. On a l'habitude (dictionnaires et encyclopédies) de rattacher l'image à une

¹ LE BRETON, D. (1990) *Anthropologie du corps et modernité*. Paris : PUF, 5^e éd. 2008, p.13

² PERRAULT, Ch. (1694), *Peau d'âne*, Paris : Classique Larousse, 1970. Commentant ce passage, L. Chikhani écrit : « L'enveloppe externe agit comme un champ stérile contre l'extérieur terrifiant. » (CHIKHANI, L., et al., 2010, « Le corps momifié », in *Les actes du corps. Trilogie sur les pathologies du narcissisme liées au corps*, New-York, Nova Publishers, pp. 84-138, p, 84)

³ PICASSO, P. (1903), *Le repas de l'aveugle*, Metropolitan Muséum of Art, Peinture européenne moderne

représentation visuelle (peinture, photo, spectacle, etc.), mais également, à une représentation linguistique (métaphore, etc.), ou à une représentation mentale (concept), qui sont une image, une symbolisation ou une abstraction de l'image sensorielle.

Les deux premiers chapitres placent la vision au centre du savoir. L'acquisition de l'objet externe spatio-temporel comme l'acquisition de l'image de soi, sont soumis à la vue. Nous nous sommes penchés, dans le chapitre précédent, sur l'image spéculaire et les théories qui s'y rapportent. Nous avons pu y voir, malgré les divergences, l'importance du regard dans le miroir pour la formation de l'image du corps et la construction du Moi, ainsi que dans le relationnel mère (en tant qu'objet premier) et enfant. L'apport de la formation de l'image du corps est certain. Mais dans toutes ces théories c'est la fonction du spéculaire qui fonde l'image. Le regard est le pivot, l'axe autour duquel tournent toutes ces théories. Pour nous le regard ne peut être confondu avec la vue. Aussi, à partir d'autres données, celle d'Anzieu notamment, nous avons tenté de saisir le regard comme un regard-peau et non plus uniquement comme un regard visuel. Il est certain qu'on ne saisit l'intégralité de l'image du corps sans la relation à l'objet premier.

Nous aborderons dans ce chapitre le lien primaire avec l'objet le Regard-peau ; nous confronterons ensuite cette idée au vécu de notre échantillon de 20 aveugles-nés.

1. La mère comme premier objet de la relation et le lien avec la peau

1.1. Une précision

La notion d'objet fait problème comme dit Bergeret (1972) « car on sait que tout au début il n'existe pas d'images d'objet au sens psychologique de ce terme, les premières représentations d'objets étant éparpillées, plus ou moins morcelées et en tout cas parcellaires et non unifiées. »⁴. Freud (1926), quant à lui précise, que l'indifférenciation primaire de la vie utérine, et l'état premier de *détresse primaire* du nourrisson, sont en continuité « l'objet maternel psychique remplace la situation foétale biologique. »⁵ Freud

⁴ BERGERET, (1972), *op.cit.*, p. 12

⁵ FREUD, S., 1926, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris : PUF, (coll. « Quadrige »), 1996, p. 52.

place en fait la pulsion avant l'objet (contrairement à M. Klein pour qui la relation à l'objet est première).

On sait pourtant aujourd'hui, que déjà in utero, le fœtus va puiser dans le corps de sa mère, (premier étayage), les bases qui favorisent sa survie. En effet, durant les 9 mois de gestation, l'ensemble des besoins en nutriments et en oxygène, lui sont fournis. Au fur et à mesure, ses sens s'organisent, et il peut se percevoir comme contenu dans une poche (le ventre maternel). En effet, à partir de 1925, depuis la démonstration de Peiper, la réactivité fœtale aux stimulations sonores a été abondamment étudiée⁶ ; avec De Vries, on apprend à repérer les mouvements du fœtus ; et on ne discute plus aujourd'hui le fait que le fœtus est doué de compétences physiologiques qui le mettent en relation avec son milieu⁷. Les travaux de Rascovski (1977)⁸, d'Alessandra Piontelli (1987)⁹ et ses travaux ultérieurs, Pasini et coll. (1989), et ceux de Soulé (2011) sur les données reçues grâce à l'échographie¹⁰, révèlent la sensorialité du fœtus (auditive, olfactive, visuelle), et démontrent par une série d'expériences, qu'il existe une dynamique relationnelle entre la mère et l'enfant, qui se fait au niveau neuro-hormonal. Ainsi, toute émotion maternelle (agréable ou anxiogène) est transmise au fœtus, jusqu'à, dans le cas de très fortes angoisses, provoquer des altérations fœtales.

Dans les premières semaines néo-natales, c'est toujours le corps de la mère qui rentre en interaction avec le bébé, et c'est sur lui que l'étayage va continuer à se faire. Le nourrisson se voit confronter avec des morceaux d'objets, ou objets partiels, qui ne sont pas localisés dans l'espace : ce sont des morceaux de la mère. La relation à l'objet total et la découverte des objets et de leur situation dans l'espace ne se fait que graduellement.

Précisons donc, avec Kernberg (1997)¹¹, que par relation d'objet, nous entendons un mode d'organisation fantasmatique, un type de rapport imaginaire avec un objet entre une représentation de soi et une représentation d'objet plus ou moins soutenu par

⁶ MÉLEN, M., (1999), « Psychologie fœtale. Chapitre 3 », in J. – A. Rondal et E. Esperet, dir., Manuel de psychologie de l'enfant, Spirumont – Belgique : Mardaga, p. 84

⁷ Ibid., p. 80 et 93 et ss.

⁸ MANCIA, M. (2006), "Implicit Memory and Unrepressed Unconscious", in Mancina editor, *Psychoanalysis and Neuroscience*, Milan : Springer, pp. 92-124

⁹ PIONTELLI, A. (1987) Infant observation before birth, in *International Journal of Psycho-Analysis*, Vol. 68, No 4

¹⁰ SOULÉ, M., (2011), *L'échographie de la grossesse. À l'aube de la vie*. Toulouse : Érès.

¹¹ Cf. KERNBERG, O., (1997), *La personnalité narcissique*, Paris : Dunod, p. 9.

la perception d'autrui. Cette relation est constitutive de la personnalité et contribue au processus d'individuation. Dans cette perspective, par psychopathologie des relations d'objet on entend de très intenses et primitives relations d'objet internalisé d'aspect effrayant. « Lorsqu'on parle de la relation d'objet, on parle en fait d'une interrelation dialectique : est en cause non seulement la façon dont le sujet constitue ses objets (internes et externes) mais aussi la façon dont ceux-ci modèlent l'activité du sujet. » (« J. Bergeret, 1972)¹². Les relations d'objet constituent les fondements mêmes de la structure psychique (les *buildings block* comme les appelle Kernberg) ; elles sont constituées par une représentation de soi et une représentation de l'objet liées par un affect, un désir ou une pulsion. La relation d'objet est ainsi un amalgame complexe de pensées, sensations, perceptions, émotions et désir.¹³

1.2. Le regard du corps

1.2.1. La bonne mère. La mère est le premier objet que l'enfant reconnaît. La mère active diverses expériences tout aussi bien corporelles, qu'affectives et émotionnelles ; elle est source de bien être et de frustration, source de plaisir, de colère et d'excitation. Winnicott (1945)¹⁴ parle d'une *habitation* de la psyché dans le corps, grâce à l'illusion structurante de la mère *suffisamment bonne*. Le développement de l'enfant, dépendrait d'abord, de l'établissement d'une *aire d'illusion primaire* entre la mère et le nourrisson dans laquelle il se sentirait omnipotent (Winnicott, 1983)¹⁵. La préoccupation maternelle primaire, établissant une relation de compréhension entre maman/bébé, permet de la réaliser. Grâce au *holding*, qui correspond au soutien physique et psychique, et au *handling*, qui concerne les manipulations du corps, les soins, l'habillement et les échanges cutanés, l'enfant se sent inclus d'emblée dans le fonctionnement psychique de la mère. Et enfin grâce à *l'object-presenting* caractérisant la capacité de la mère de mettre à la disposition de l'enfant l'objet au moment où celui-ci en a besoin, ni trop tôt, ni trop tard,

¹² BERGERET J., et coll. (1972), « Stades prégénitaux », in *Psychologie pathologique*, Paris : Masson, 6^e édition, 1995, p. 11

¹³ KERNBERG, O. F., CLARKIN, J. F., YEOMANS, F. E., KERNBERG, O. F., (2006), *Psychotherapy for Borderline Personality : Focusing on Object Relations*, Washington, DC, : American Psychiatric Publishing Inc. , p. 60

¹⁴ Cf. WINNICOTT D.W. (1945), « Le développement affectif primaire », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris : Gallimard, 1983, pp. 33 à 47

¹⁵ WINNICOTT, D.W. (1945), *Op.cit.*

l'enfant a le sentiment tout-puissant de créer magiquement cet objet, lui permettant de supporter l'impuissance originaire avant que la psyché ne vienne habiter le corps. « L'adaptation de la mère aux besoins du petit enfant, quand la mère est suffisamment bonne, donne à celui-ci l'illusion qu'une réalité extérieure existe, qui correspond à sa propre capacité de créer »¹⁶. Cette illusion est indispensable à la constitution d'un self authentique, permettant au bébé de se sentir fermement ancré dans sa peau.

En fait, c'est la fusion illusoire qui permet à l'enfant de dormir, de digérer et d'éliminer sa nourriture, de fonctionner somatiquement sans problèmes en étant convaincu que mère-univers prendra tout en charge. L'espace transitionnel permet à l'enfant de créer d'imaginer l'objet éloigné, c'est-à-dire de le symboliser. C'est ainsi que progressivement, il se libère de l'illusion de la toute-puissance dans la recherche du plaisir, afin d'intégrer le principe de réalité en passant par l'expérience de la frustration. L'enfant découvre alors les limites de son corps spatial et de son pouvoir.

Nous pouvons faire le lien avec le thème du bon et du mauvais objet de Mélanie Klein (1921)¹⁷ où elle dépeint deux positions adoptées par les enfants. La position schizo-paranoïde, arrive avec la frustration due au mauvais objet (le sein qui ne vient pas, par exemple) qui donne lieu à des fantasmes destructifs, - ce qu'on pourrait relier aux comportements agressifs adoptés par l'enfant frustré. La position dépressive succède à la première provoquant une angoisse dépressive ressemblant à une chute survenue après l'opposition aux fantasmes destructeurs et à la crainte de perdre le bon objet (le sein, la tétée...) de la première position.

L'illusion de faire un tout avec sa mère va, en effet, petit à petit disparaître lorsque celle-ci imposera un temps et une distance avec son enfant, et cessera d'être dans l'immédiateté de la réponse. La relation objectale primitive se constitue dans les moments d'absence de la mère en tant qu'objet anaclitique.¹⁸ Autrement dit la conscience d'un objet différent de lui-même commence pour bébé par l'attente d'un autre qui satisfait ses besoins. Alors seulement l'enfant peut prendre conscience de la pluralité qui l'entoure et constitue un moi unifié, séparé de sa mère, un corps fermé avec une limite intérieure/extérieure. Il devient alors un sujet. C'est dire que, l'enfant en se différenciant de l'objet, différencie ses impressions et distingue sa mère, objet reconnu, des objets inhabituels, qui peuvent être ressentis comme dangereux (Klein,

¹⁶ WINNICOTT D.W. (1975), *Jeu et réalité*, Paris : Gallimard, p. 19

¹⁷ KLEIN M. (1921). Le développement d'un enfant. *Essais de psychanalyse*. Paris, Payot. 1968. pp.29 à 89.

¹⁸ En reprenant l'expérience du *For Da* de Freud, Lacan démontre l'importance de l'absence de l'objet anaclitique (la mère) dans la constitution du sujet en tant que je. (LACAN J. (1957), *Le séminaire, Livre IV: La relation d'objet, 1956-1957*, Texte établi par J.-A. Miller, Paris : Seuil, (coll. « Points »), 1994

1932)¹⁹. Au fur et à mesure que « l'enfant apprend à se distinguer de sa mère, il commence à communiquer à comprendre ce qu'elle lui dit. » (Bergeret, 1972)²⁰.

1.2.2. Attachement et contenance. La contenance est « une fonction qui indique le travail psychique à accomplir pour recevoir, contenir et penser des éléments brut de sens, insensés ou primitifs comme les anxiétés primitives. »²¹ Decherf (2003)², à son tour, précise qu'il s'agit de la qualité de la relation précoce à l'enfant, en particulier la relation maternelle, et insiste sur l'importance d'une contenance parentale favorable accompagnant l'enfant dans sa naissance à la vie psychique²². Dans qu'elle mesure la mère peut-elle *digérer* son angoisse de cécité et celle de son enfant aveugle ?

La situation de détresse primaire du nouveau-né est génératrice du lien primaire. J. Bowlby (1969)²³ postule l'existence d'un besoin inné de contact chez le bébé qui permet l'attachement. Des comportements instinctifs : succion, agrippement ou étreinte, suivi du regard, sourire, pleurs..., établissent le contact avec la mère comme première figure d'attachement. Trois formes d'attachement se développent : *sécuré*, ou *angoissé-évitant* ou *angoissé-ambivalent*. Le premier résulte sans aucun doute d'une bonne adaptation de la mère aux besoins de l'enfant, alors que les deux formes de l'attachement angoissé, proviennent de l'expérience de relations peu satisfaisantes avec un environnement maternel peu disponible et imprévisible. La bonne attitude constitue sans doute pour l'enfant une protection contre l'angoisse interne.

Toutefois, les idées de Bion (1962)²⁴ semblent plus à même d'explicitier cette première relation d'objet, que le petit enfant soit aveugle ou non. Le développement psychique normal est tributaire de la possibilité pour le bébé de projeter des sentiments violents, monstrueux, non transformés (éléments Béta), que l'on peut comprendre comme des sentiments de dépression et de persécution (en rapport avec les expériences de déplaisir : frustration, manque, étouffement), de tensions et

¹⁹ KLEIN M. (1932), *La psychanalyse des enfants*, Paris : PUF, 1993

²⁰ *Op.cit.*, p. 12

²¹ MELLIER, D., *L'inconscient à la crèche*, Paris : Érès, p. 271

²² DECHERF, G., KNERA L. et DARCHIS, E., (2003), *Souffrances dans la famille*, Paris : In Press, p. 91-125

²³ BOWLBY J., (1969), *Attachement and loss, vol 1: Attachment*. New-York: Basic Books, pp. 74-92

²⁴ BION W.-R., (1962), *Aux sources de l'expérience*, Paris : PUF, 1979

d'excitations. Il s'agit pour ce dernier de projeter dans la mère (fonction alpha), et de réintrojecter ces contenus après que leur séjour dans le sein les ait rendus tolérables pour la psyché, nous explique Bion ; cette élimination dans la mère constitue l'expulsion d'un élément bêta au moyen de l'identification projective. Grâce à la capacité de *rêverie maternelle*, qui permet à la mère d'accueillir en elle les projections, mettant des mots apaisant sur des vécus douloureux, le bébé récupère non seulement des contenus détoxiqués, désangoissés, mais il intériorise aussi, progressivement, la fonction de contenance, et la fonction de transformation et de mise en sens.

« La psyché immature du bébé est contenue dans celle des parents qui le nourrissent, l'apaisent, construisant ainsi un berceau psychique. »²⁵ Mais cette indifférenciation primaire ayant assuré une fonction de contenance doit évoluer, ouvrant le chemin vers la différenciation et l'individuation favorisant à l'enfant une auto-contenance contre les angoisses de mort, car « on meurt de l'absence de différenciation ; on meurt sans jamais naître. »²⁶ La première pensée naît d'une expérience de manque, d'insatisfaction, dans la mesure où une mère suffisamment bonne a préalablement existé.

Dans la maison où naît un aveugle, l'angoisse de cécité est présente : la mère et le père sont angoissés pour leur fils et son avenir, les frères et les sœurs ont peur de ressembler à leur frère sans regard, et le non-voyant lui-même vit l'angoisse de privation. La mère peut-elle désintoxiquer suffisamment cette angoisse ? En supposant que la mère désintoxique cette angoisse, trouverait-elle le *juste assez* correct ? Si la désintoxication ne s'effectue pas, l'angoisse est présente et le pronostic est grave ; si elle existe mais n'est pas suffisante, l'angoisse (de cécité) est visible dans les comportements (plus ou moins manifeste pour 3 de nos aveugles), une lutte permanente apparaît avec troubles de l'humeur, état dépressif, ou perte de la réalité, laissant l'aveugle haletant ; si l'angoisse est trop désintoxiquée, c'est-à-dire si la mère est à la fois trop matricielle et protectrice, mais également faisant un déni de la réalité de la cécité (protection plus ou moins forte pour 5 jeunes aveugles), le sujet est

²⁵ DECHERF, G., (2003), op cit., p. 99

²⁶ Ibid, p. 36

surprotégé, toujours dépendant de sa mère, infantilisé ; si par contre la désintoxication est plutôt suffisante et sans surprotection (plus ou moins réalisée pour 12 jeunes gens), l'angoisse est présente mais l'enfant arrive à y faire plus ou moins face. En fait, c'est, comme pour tout autre enfant, l'objet qui joue son rôle et non nécessairement l'incapacité de voir, même si cette incapacité peut être plus difficile à gérer.

C'est ainsi que le dit Anzieu : une mère insuffisamment bonne « entraîne des troubles de la différenciation du Moi et du non-Moi ; l'excès de réponses prépare un hyper-développement intellectuel et fantasmatique défensif. À côté du besoin de communiquer, le tout-petit éprouve le besoin de ne pas communiquer et de vivre épisodiquement le bien-être de la non-intégration dans le psychisme. »²⁷

L'oscillation entre la sous-contenance et la sur-contenance sont en rapports avec des vécus confusionnels ou incestueux²⁸. Cette oscillation caractérise la position narcissique paradoxale qui se présente comme défense contre les angoisses de séparation et d'union ; il s'agit de « deux positions inconciliables, non opposables et indécidables dont le modèle pourrait être : *Etre ensemble nous tue, nous séparer est mortel* ». ²⁹ Dans ses familles où le lien confusionnel prédomine, les parents épuisés par une vigilance constante, relâchent subitement tout contrôle, continuent les auteurs, mettant l'enfant en péril, reproduisant ainsi les situations traumatiques dont ils ont été sujets, eux-mêmes. Les parents établissent des liens de surprotection avec leurs enfants et les mettent brutalement à distance, en les laissant sans protection. Ils peuvent ainsi paraître distants, froids, rejetants, violents, tout en cachant un lien d'emprise dans la proximité. C'est dans un lien serré, ou violent que le sujet tend d'une façon excessive à chercher au niveau de l'objet, l'assouvissement de ses besoins fondamentaux, ce qui organise et renforce le non-investissement de l'objet.³⁰

C'est cette indifférenciation primaire que Didier Anzieu (1985)³¹ théorise en termes de fantasme d'une surface de peau commune à la mère et à l'enfant, dont nous avons parlé (voir plus bas). La mère, en interprétant correctement et en assurant les besoins de son bébé, construit une enveloppe de bien-être, support de l'illusion sécurisante d'un

²⁷ ANZIEU, D., 1998), *Le Moi-peau*, op.cit., p. 126

²⁸ JEAMMET, Ph., (2001), *Les violences morales*, Paris : éd. Odile Jacob, pp. 13-18

²⁹ DECHERF G., KNERA, L. et DARCHIS E., Op. Cit., p. 245

³⁰ Ibid. pp. 204-210.

³¹ ANZIEU D. (1985), *Le Moi-peau*, op.cit.p p. 35-44

double narcissisme caractérisé par l'omnipotence et l'omniscience. « Tenu dans les bras, serré contre le corps de la mère dont il sent la chaleur, l'odeur et les mouvements, porté, manipulé, frotté, lavé, caressé, le tout généralement accompagné d'un bain de paroles et de fredonnement [...], ces activités conduisent progressivement l'enfant à différencier une surface comportant une face interne et une face externe, c'est à dire une interface permettant la distinction du dehors et du dedans, et un volume ambiant dans lequel il se sent baigné, surface et volume qui lui apportent l'expérience d'un contenant. »³² Le *corps contre corps*, mère – enfant, permet la distinction de l'interface, dehors/dedans ; Le fonctionnement de l'enveloppe externe, ou pare-excitations, est à penser en termes de force puisqu'elle fait écran aux stimulations, principalement physico-chimiques, en provenance du monde ; et celui de la pellicule interne en termes de sens, puisque plus sensible, elle reçoit des indices, des signaux, des signes et elle permet l'inscription de leurs traces. L'instauration du Moi-Peau répond donc au besoin d'une enveloppe narcissique et assure à l'appareil psychique la certitude et la constance d'un bien-être de base et favorise le passage du narcissisme primaire au secondaire. Le Moi-peau est une enveloppe à penser³³, qui permet à l'enfant de se représenter son moi comme contenant des contenus psychiques.

1.3. La peau et sa métaphore

Le concept du Moi-peau (1985)³⁴ fait tache d'huile, dans toutes les théories portant sur le spéculaire. « Avant d'être un concept, mon idée du Moi-peau est, volontairement, une vaste métaphore »³⁵. Qu'est-ce que cette *enveloppe psychique* et comment la conçoit Anzieu ?

Cette peau, peut-elle servir de *regard* aux aveugles, ou sont-ils condamnés à ne pas *voir* ? Est-elle un substitut psychique suffisamment acceptable, qui peut fournir et expliquer les images acquises par les aveugles ? Mais plus qu'un substitut n'est-elle pas en fait un organe du *voir* ?

³² Ibid., pp. 35-36

³³ ANZIEU D. (1994), *Le penser. Du Moi-peau au Moi pensant*, Paris : Dunod

³⁴ (Élargissement des données parues dans la *Revue de Psychanalyse*, 1979)- ANZIEU, D., (1985), *Le Moi-peau*, Paris : Dunod, 1995

³⁵ Ibid p. 6

La peau est le seul organe à recouvrir le corps dans son ensemble ; c'est à elle que sont rapportées toutes les données sensorielles (chaleur, pression, plaisir, douleur, etc.) ; « C'est un être de surface »,³⁶ A l'instar de cet organe, la peau psychique, Moi-peau, par étayage répond au besoin narcissique et donne à l'appareil psychique un référent de base. Le Moi-peau désigne ainsi, une *réalité fantasmatique*, dont l'enfant se servirait au cours des phases précoces de son développement pour se représenter comme Moi à partir des expériences de la peau corporelle. « Le Moi-peau est une réalité d'ordre fantasmatique : à la fois figurée dans les fantasmes, les rêves, le langage courant, les attitudes corporelles, les troubles de pensée ; et fournisseur de l'espace imaginaire constituant du fantasme, du rêve, de la réflexion, de chaque organisation psychopathologique. »³⁷

Ce qu'il faudrait en fait c'est : s'occuper des fantasmes concernant les contenants psychiques ; élargir la relation sein-bouche à la relation sein-peau ; compléter le double interdit œdipien par un double interdit du toucher qui en est le précurseur.³⁸ Cet interdit « est un renoncement à la communication écho-tactile », comme mode relationnel, mais elle subsiste, « comme source sémiotique originaire », et redevient active, dans l'amour par exemple.³⁹ (Nous parlerons de cet interdit au chapitre suivant).

Reprenant les données d'Hermann, Bowlby, Bion (plus bas dans le texte), Anzieu, analyse la peau comme un espace psychique originaire, et les sensations cutanées comme un sentiment global et épisodique. La complexité de la peau, enchevêtrement considérable de tissus de structures différentes, de glandes sécrétrices (sueurs, odeurs, etc.), de nerfs (sensitifs et moteurs), construit la reconnaissance de soi et du monde. Ainsi le contact tactile avec la mère favorise « le déclenchement de ces activités nouvelles que sont à la naissance, la respiration, l'excrétion, les défenses immunitaire, puis la sociabilité, la confiance, le sentiment de sécurité. »⁴⁰ De même, que la peau apprécie le temps (moins bien que l'oreille) et l'espace (moins bien que l'œil), mais elle

³⁶ Ibid, p. 9

³⁷ Ibid, p. 4

³⁸ Ibid p. 11

³⁹ Ibid p. 154

⁴⁰ Ibid p. 17. À la page suivante Anzieu cite les travaux de Biven, pour qui, « la peau fournit un noyau fantasmatique à des patients ayant souffert de privations précoces. Par exemple, le suicide peut être recherché par eux comme rétablissement d'une enveloppe commune avec l'objet d'amour. »

seule combine les dimensions spatiales et temporelles⁴¹. C'est la sollicitude primaire de la mère, (plus bas dans le texte), sa présence chaleureuse, le *peau à peau* qui, à travers les communications tactiles, auditives et olfactives, permet le déclenchement des processus de développement harmonieux de l'enfant.⁴² « Le contenant est le lieu de cohérence des contenus, de leur mise ensemble, l'espace dans lequel se lie la représentativité de soi »⁴³.

Ce véritable peau à peau de la mère et de l'enfant, est une structure intermédiaire, entre eux deux et entre l'inclusion et la différenciation des instances psychiques, qui a des fonctions diverses, sur lesquelles s'étaye le Moi-peau : celle de sac, de contenant et de zone d'échange. C'est ainsi que se présente huit logiques du Moi-peau : consistance, contenance, constance, signifiante, correspondance, individuation, énergisation, sexualisation.⁴⁴ Sans peau on est sans limites, sans frontières, sans échanges.

Nous avons tenté dans le tableau suivant d'établir les concordances des fonctions biologiques de la peau et celles du Moi-peau, en nous référant aux 8 fonctions d'étayage⁴⁵, ainsi que les types d'angoisse en provenance des excès ou des défauts de la fonction. La faille de cette enveloppe psychique, véritable, Moi à penser, est une blessure narcissique, avec ce sentiment de « ne pas habiter sa vie »⁴⁶.

Fonctions de la peau	Fonctions du Moi-peau	Type d'angoisse
Soutènement du squelette	Fonction de maintenance	vide intérieur
Recouvrement de la surface du corps dans laquelle sont insérés les organes des sens.	Fonction de contenance	Excitation pulsionnelle diffuse, non localisable ou discontinue
Protection de la couche sensible de l'épiderme et de l'organisme en général contre les agressions physiques, par la couche superficielle	Fonction de pare-excitation.	Par défaut : - Absence de fonctionnalité - Rigidité Par excès : absence d'auto-étayage
Différences individuelles considérables (grain, couleur, texture, odeur, eetc.)	Fonction d'individuation du Soi	Inquiétante étrangeté, menace de perte de l'individualité du Soi et affaiblissement du sentiment

⁴¹ Ibid., p. 14

⁴² Ibid., p. 22

⁴³ CHIKHANI, L., et al (2010), op.cit

⁴⁴ ANZIEU, D., op.cit., 2^e partie

⁴⁵ Références pour le tableau : Ibid. ; et ANZIEU, D., HOUZEL, D., MISSENERD, A., et al (1987), *Les enveloppes psychiques*, Paris : Dunod ; et ANZIEU, D., (1994), *Le penser, du Moi peau au moi pensant*, Paris : Dunod

⁴⁶ Ibid, p. 7

		des frontières du soi
Surface porteuse de poches, de cavités où sont logés les organes des sens autres que ceux du toucher.	Fonction d'intersensorialité dont la référence de base se fait toujours au toucher.	Angoisse de morcellement et de démantèlement du corps
Contacts peau à peau (nourriture et soins) qui préparent l'auto-érotisme et situent les plaisirs de peau comme toile de fond habituelle des plaisirs sexuels.	Fonction de surface de soutien de l'excitation sexuelle.	- Investissement de la peau narcissique (libidinalité réduite : sentiment d'invulnérabilité et d'immortalité ; - Absence de l'excitation sexuelle, pas de génitale mutuelle, chez l'adulte ; - Expériences douloureuses plus qu'érogènes : prédisposition aux perversions sexuelles (inversion douleur en plaisir)
Stimulation permanente du tonus sensori-moteur par les excitations externes.	Fonction de la recherche libidinale.	- Angoisse de l'explosion de l'appareil psychique sous l'effet de la surcharge d'excitation. - Angoisse de Nirvâna ou angoisse de l'accomplissement d'une réduction de la tension.
Fournisseur par les organes des sens tactiles des informations directes sur le monde extérieur.	Fonction d'inscription des traces sensorielles tactiles.	- Angoisse d'être marquée par des inscriptions infamantes et indélébiles provenant du Surmoi (rougeurs, excéma, ...). - Angoisse du danger d'effacement des inscriptions sous l'effet de leur surcharge. - Angoisse de la perte de la capacité de fixer des traces

Le regard-peau. Partant de cette conception, nous avons axé notre hypothèse sur le regard-peau, permettant d'établir la relation à l'espace, au temps, au regard de l'autre et à l'image du corps, dans l'élaboration du Moi de l'aveugle-né.

C'est ainsi que Tisseron (2003)⁴⁷ parle de la *prise en compte du corps* dans le *stérile* conflit entre symbolisation en images sensori-motrices et symbolisation verbale, dans sa critique adressée à Henri Wallon (*De l'acte à la pensée*), Nicolas Abraham (*L'Écorce et le noyau*), et Didier Anzieu et coll. (*Les enveloppes psychiques*). L'auteur pense qu'afin de « comprendre la force du visuel, il est essentiel de prendre en compte son pouvoir de susciter des associations relatives à tous les sens, notamment le tact, le mouvement, l'odorat et le goût. »⁴⁸ L'image est la *médiation essentielle* entre le corps et le verbal. Les images en effet soutiennent la capacité de penser, et « la relation

⁴⁷ TISSERON, S., (2003), « L'image comme processus, le visuel comme fantasme », in *Cahiers de psychologie clinique*, 2003/1, No 20, De Boeck, pp. 125-135

⁴⁸ TISSERON, S., (2003), *ibid.*, p. 127

psychique que nous avons avec elles, contribue à renforcer notre peau psychique un peu de la même façon que nos vêtements renforcent notre peau physique tout en la chargeant de significations diverses.»⁴⁹

Ainsi, « les images sont une enveloppe psychique individuelle qui renforce notre identité et notre capacité à penser nos processus psychiques comme nous appartenant en propres ; et, d'un autre côté, elles sont aussi une enveloppe groupale qui recouvre les pensées collectives en leur donnant une forme dans laquelle chacun se reconnaît, et, parfois, s'implique. Les images sont en cela des espèces de « peaux » que nous utilisons soit individuellement, soit collectivement. D'ailleurs tous les groupes soucieux de souder leur solidarité se cherchent des images emblématiques parce que l'image fait lien, et cela d'autant plus que des rites lui sont souvent associés, dont le plus ancien est de promener à date fixe, en procession, les images dans lesquelles un groupe se reconnaît »⁵⁰

L'image est une peau, dans ce sens que c'est une couverture que tisse la peau pour elle-même : 1) La peau-image est d'abord liée aux premiers contacts, du *peau à peau* mère-enfant, images tactiles et olfactives, auditives et visuelles, et gustatives. 2) L'image est une interface entre l'extériorité (physique et sensorielle), et l'intériorité (objet psychique, représentation chargée d'affects). 3) Les images sont des contenus, des éléments sensoriels et de leur représentation 4) L'image est un contenant de ces éléments et de leur représentation psychique. Elle reconnaît ces objets qui lui appartiennent ; elle en reconnaît les limites qu'elle s'approprie (le cadre, la délimitation, la différenciation, la localisation, externe devenant interne). 5) En outre, l'imagerie associée à la fonction pensante de la peau, ou la capacité de reconnaître nos pensées comme nôtres et de les penser, correspond au sentiment de totalité et d'ipséité que nous avons de notre Moi, et s'oppose au morcellement et à au fractionnement. C'est « Une opération de globalisation »⁵¹. En tant qu'extériorité et intériorité, contenant et contenu, les images prennent leur source dans la peau et fonctionnent comme une peau et l'enrichissent.

Dans ce fonctionnement, le visuel est une image-peau, un regard, qui s'intègre aux associations sensorielles dans leur ensemble peau. Le regard en tant qu'image-peau est aussi bien la chaleur du soleil que sa lumière, et l'odeur de la rose, que sa couleur. « En psychanalyse, cette tentation de réduire l'image à du visuel se retrouve dans ce

⁴⁹ Ibid., p.128

⁵⁰ Ibid., p. 131

⁵¹ Ibid.

qu'on appelle 'hallucination primitive ». On a longtemps désigné sous ce mot – et c'est encore parfois le cas – une hallucination correspondant à la première image visuelle que le nouveau-né se donnerait de l'objet qui le soulage de la sensation de la faim, à savoir le sein ou le biberon. Mais la mère qui nourrit apporte aussi beaucoup d'autres choses, comme la détente corporelle – le nourrisson rassasié sourit et s'endort –, une manière d'être tenu, ou encore les mots qu'elle prononce. Tant et si bien que le nourrisson, très vite, quand il a faim est conduit à imaginer ensemble l'image visuelle de ce qui l'apaise, la sensation de satiété et l'ensemble de l'environnement privilégié qui accompagne ce moment. [...], c'est-à-dire que cette hallucination est d'abord cénesthésique et que ces composantes visuelles ne se préciseront que peu à peu [...] cette représentation est loin d'être uniquement visuelle ! Elle est à la fois sensorielle, émotionnelle, cénesthésique, motrice et même auditive par le cortège de sons, de bruits ou de mots qui l'accompagne. »⁵²

Frontière et lieu d'échange la peau fait vivre. Le corps de sa mère *suffisamment bonne*, l'héberge, le gironne, et transforme les angoisses, la douleur, en expériences supportables. Le bébé se fait comprendre par le corps, et la mère lui répond par le corps. Sensations agréables et désagréables, ou absence de sensation peuvent alterner laissant par leur liage des traces mnésiques sensibles et émotionnelles plus ou moins saines et/ou pathologiques.

Afin d'en éprouver le bien-fondé du Regard-peau, nous sommes allés sur le terrain, et nous avons confrontées les données des analyses précédentes, aux paroles de nos 20 sujets aveugles-nés.

2. Le corps du regard

Le contenu des entretiens permet d'étudier : le regard, non pas le regard de la vision mais celui de la peau et ce qu'il signifie ; en d'autres termes, il s'agit de comprendre comment les aveugles-nés appréhendent, la relation au corps, à l'espace, au temps, à la couleur, etc., ainsi que la peau-regard et les possibilités qu'elle offre. Le regard est, en effet, le thème central, l'axe autour duquel tout tourne. C'est de lui dont on parle

⁵² TISSERON, S., (2003), op.cit p. 130

sans cesse, même quand on ne prononce pas les mots : si le terme n'est pas employé, il est suggéré, et toutes les réponses le racontent ou l'évoquent.

- *Fragments de séance relatifs à l'acceptation et au déni d'être aveugles.* Ils étaient tous assis, et on discutait. C'était des aveugles de naissance, et deux jeunes, devenus aveugles à 2 et 5 ans, se sont assis avec nous. Voici un fragment de ce qui se disait au cours de cette séance.

« *Je sais qu'Ali a tourné la tête parce que le camion est passé* », dit Jean. (Jean ne tourne pas la tête au bruit du camion, il est aveugle-né, mais Ali, quant à lui, est devenu aveugle à 5 ans : il a gardé les réflexes des voyants). Notons que Jean a ainsi vu Ali tourner la tête (je n'étais pas autrement surpris, parce que depuis le premier jour j'avais pu voir, qu'ils pouvaient voir).

Après un moment de silence, Hani dit « *si je suis aveugle ce n'est pas plus grave que pour d'autres qui ont des maladies, le cancer, ou des problèmes.* » - Omar répond : « *Non, tu es aveugle, si je te dis de descendre dans la rue, maintenant tu ne peux pas le faire. Je suis aveugle, moi je ne le nie pas, je sais qu'il y a des choses que je ne peux pas faire, comme conduire par exemple, mais je peux faire beaucoup d'autres choses. Je vis autrement et j'y arrive.* » - Mustapha prend la parole, il semble anxieux et très déprimé, il dit : « *Non, il y a surtout les choses qu'on ne peut pas faire. Moi je ne peux rien faire, rien et rien.* » - Nadim est d'accord avec lui. - Omar encore une fois répond : « *Si tu ne peux pas faire des choses ce n'est pas parce que tu es aveugle. C'est toi qui ne veux pas, et ce n'est pas ta cécité qui t'empêche. Si je monte dans un service (voiture de transport public), je n'atteins pas immédiatement la poignée de la portière, les occupants de la voiture rigolent, ils n'ont pas compris que je suis aveugle. Je persiste et j'ouvre la portière. Tu vois, je vais à la fac et j'étudie la traduction, et je réussis bien, je me débrouille parce que je vis autrement et j'ai compris. Je fais quasiment tout, mais je le fais d'une autre façon. Tu sais à la fac beaucoup s'occupent de moi, c'est un avantage* », ajoute-t-il en riant.

Quatre aveugles-nés et trois manières de considérer la cécité : Hani dénie la valeur ou du moins l'importance, du fait de ne pas voir ; Mustapha et Nadim baissent les bras et ne luttent pas contre leur attitude passive et dépressive, eux aussi vivent un déni,

mais c'est un déni de leurs capacités et de leurs aptitudes, ils n'ont pas accepté leur cécité et projettent un sentiment d'échec et de castration. Omar par contre, ne nie aucunement sa cécité, mais il ne baisse pas non plus les bras, il lutte pour « *arriver, parfois je peux être déprimé mais c'est passager. Je crois que je serais un bon interprète.* » Ce qui est important de noter c'est le fait que malgré, leur déni, tous reconnaissent la capacité de *voir* grâce aux autres sensations mais c'est ce qu'ils supposent de l'espace qui les effraie. Et comme le dit si bien Omar, ils voient tout et font tout mais autrement.

- *Fragments de séance relatifs au regard des autres.* Le non-voyant se montre très soumis aux regards des autres (*voir, vu*) ; et ce regard est d'autant plus inquiétant que lui ne le voit pas et ne se voit pas, ni ne voit celui qui l'observe, le voit ou le regarde, pourtant, il le *voit*. (Les fragments des séances relatifs au regard des parents, père et mère seront reportés au chapitre suivant)

« *Il est très sérieux pour moi que mon corps soit bien soigné, (alors que pour certains autres aveugles, l'apparence n'est pas totalement nette ou soignée) ; les autres me voient. Alors je sais comment je suis* » (Michel)

Comment ? C'est Omar qui répond à ma question : « *Les autres me disent que ma coiffure est jolie ; (Omar à les cheveux noirs, bien coupés coiffés à la spiky, avec du gel), je les touche, je sens la forme et la texture, pour valider ce qu'ils me disent, c'est comme ça que je vois.* »

Les termes *soigné, jolie, valider ce qu'ils me disent*, montrent la conscience que le non-voyant a du regard de l'autre, et pour se présenter à l'autre, si le voyant se regarde dans le miroir, l'aveugle, quant à lui se *regarde* avec les doigts, la peau.

C'est qu'en effet, le regard de l'autre paraît rassembler en lui, le jugement que le voyant porte sur le non-voyant.

« *Je ne sais pas comment expliquer, quand les gens me regardent je le sens dans mon corps.* » (Tony)

Ce regard imaginé permet l'unité imaginaire du corps aveugle. Sous le regard d'autrui comme dans l'image du miroir pour celui qui voit, le non-voyant a la sensation de son unité ; ressenti qui éloigne l'angoisse du morcellement. Toutefois, ces

sensations sont inégales et relève de chacun. Tous sentent le regard de l'autre, mais certains plus fortement et le qualifient avec plus de pertinence que d'autres.

Ainsi apparaît une double imago du regard de l'autre : le regard qui fait peur, qui écrase le sujet de son jugement et de son rejet ; et le regard fantasmé qui permet de se sentir un.

Diderot décrit ce dédoublement avec finesse, dans sa *Lettre sur les aveugles*, en parlant de Mademoiselle de Salignac : « Elle ne se souciait pas de voir; et un jour que je lui en demandais la raison ; c'est, me répondit-elle, que je n'aurais que mes yeux, au lieu que je jouis des yeux de tous ; c'est que, par cette privation, je deviens un objet continuel d'intérêt et de commisération... Elle faisait quelquefois la plaisanterie de se placer devant un miroir pour se parer, et d'imiter toutes les mines d'une coquette qui se met sous les armes. ». ⁵³

L'aveugle vit sans cesse une forme d'exhibitionnisme lorsqu'il s'expose au regard d'autrui. « *Ils me voient et me critique. Mais moi qu'est-ce que je fais ?* » (Mustapha). « *C'est pour ça qu'il faut faire attention et être toujours impeccable* » (Karam). La pulsion scopique consiste bien à voir (voyeurisme) et à se faire voir (exhibition). Mais l'aveugle-né ne perd pas nécessairement son voyeurisme, il voit, avec le toucher, l'odorat, l'ouïe et le goût. Les bruits et les parfums sont aussi érotisant que la vue, et notre aveugle ne s'en prive pas. « *Mona a une très belle voix, mais elle ne me laisse pas la toucher pour mieux connaître sa peau.* » (François) ; « *Haha, je crois qu'elle te plait Mona, elle est belle, c'est sûr.* » (Michel). De gentilles moqueries clôturent la séance. (Nous traiterons de la question de la sexualité et des fantasmes, et rapporterons les fragments de la séance suivante au chapitre suivant). Quoique vulnérable, si l'objet regarde le sujet avec amour ou avec rejet, l'aveugle voit ce regard de l'autre.

- *Fragments de 2 séances relatifs à l'image de soi et à la solitude, et à la cause de la cécité (2 séances)*. L'image du corps est plus ou moins acquise. « *Ce n'est pas parce que je suis aveugle que je ne sais pas comment je suis fait. J'ai des jambes musclées, des épaules larges, et je suis assez maigre. J'ai une belle voix aussi.* » (Jean). Le jeune

⁵³ DIDEROT, D. (1749), *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, Paris : Flammarion, 1978, p. 376

homme veut nous assurer qu'il reconnaît son corps et compense sa cécité, autrement dit son point faible, par l'assurance qu'il a une belle voix. Si les autres sens que la vision, se mettent neurologiquement en place pour compenser la privation, psychiquement, les mécanismes de compensations sont abordés et viennent compenser le sentiment de castration.

« Oui, je me regarde très, très souvent dans le miroir, je ne sais pas si ça vient du fait que je ne vois pas. Je touche le miroir et je crois me voir. » (Joe). Terrible image que celle que nous donne ce non-voyant, qui a besoin de toucher le miroir, mais n'arrive pas à comprendre ce qu'il voit. Pourtant tous se reconnaissent et peuvent se décrire, grand, petit, gros, maigre, blond, brun, etc. tous les adjectifs que spontanément nous rapportons à la vision sont employés. Nous le disions dans l'Avant-propos, ils pouvaient me décrire, corpulence, stature, attitude, couleurs, etc.

Par ailleurs, une autre série de champs lexicaux dévoilent la mauvaise image de soi de l'aveugle. L'estime de soi, intimement corrélée à l'image du corps est troublée.

La non-vision s'accompagne de sentiment de délaissement et de solitude. Si l'on ne naît qu'au regard d'autrui, que fait l'enfant qui ne voit pas ? Le sentiment d'abandon est lié au besoin d'être aimé, d'être vu, d'être soigné ; c'est-à-dire de recevoir une confirmation de son moi, de reconnaître l'Autre, de voir.

« Parce que je suis aveugle, j'ai parfois l'impression d'être seul au monde. »
(Mazen)

« J'ai besoin de crier, parce qu'il m'arrive de sentir que personne ne m'entend. »
(Mustapha)

S'il se décrit comme aveugle, le non-voyant souhaite marquer un handicap sensoriel symbolique chez les autres : ils sont sourds ; sourds à sa souffrance et à sa solitude.

Le non-voyant est très émotif et sensible il est vite blessé, et perçoit le moindre changement, même imperceptible, chez son interlocuteur. La douleur dont parle l'aveugle est la douleur dépressive du corps de soi, et cette douleur est associée à une grande vulnérabilité :

« Je sens quand on m'évite ou qu'on peur de moi. Je sais que tu ne te moques pas et que tu n'as pas peur de moi, mais j'ai peur que tu le fasses, je ne suis jamais sûr. »
(Tony)

L'aveugle, à cause de son émotivité dépasse parfois la parole de l'autre, comme pour lui dire *ce n'est pas parce que je ne vois pas que je ne sais pas ce que tu vas dire*. Mais si quelquefois, l'autre est mis en question, la plupart du temps c'est lui-même que l'aveugle met en doute, faisant rejaillir ainsi la mauvaise image qu'il a de lui-même.

Mauvaise ou bonne, le regard-peau permet la reconnaissance de soi, de l'objet. Quoiqu'il en soit la peau peut voir et se voir, et désirer.

[Note : Je suis arrivé avec 8 mn de retard à cette séance. Ils étaient tous assis et discutaient comme nous le faisons habituellement, ils avaient repris le thème de la séance précédente, et Omar dirigeait la séance. Je me suis assis à ma place, silencieusement, tandis qu'Alecco parlait et j'ai laissé la séance se continuer.

Je ne puis que noter la question de temps ; l'écoulement temporel est nettement perçu par les aveugles : ils avaient commencé la séance à l'heure, et Hani, près de qui je m'étais assis, me dit : « *Tu as 10 mn de retard, ce n'est pas très bien.* », nous abordons la question du temps plus bas].

« *Moi, je n'aime pas me punir* » (disait Alecco) ; « *Je mange la peau de mes doigts jusqu'au sang.* » (Mazen) ; « *Quand j'étais petit, je croyais que j'avais fait un péché, je pensais que si je me faisais mal Dieu allait me pardonner et me donner la vue.* » (Tony).

Ce retournement de l'agressivité contre soi, n'est pas à proprement parler du masochisme, mais du sadisme exercé sur le corps propre comme un objet extérieur à soi. La douleur infligée est la punition exercée sur le corps qui ne voit pas. L'aveugle semble en deuil de lui-même. Mais un autre personnage est accusé Dieu ; et la pensée archaïque de la punition divine et de la cécité équivalente au péché est présente chez nos aveugles. Ce relent de *cécité égale péché* comme cause de la cécité balance d'une accusation contre un dieu castrateur à une punition méritée. « *Dieu n'avait pas le droit de me faire naître aveugle, je suis un gentil garçon.* » (Joe)

Ceux qui vivent dans le déni pensent que « *Dieu a le pouvoir de me donner la vue, pourquoi il ne le fait pas ?* » (Mustapha) ; « *Oui, pourquoi ?* » répète Nadim. . « *Dieu n'a pas de raison de nous punir ; c'est peut-être à cause de nos parents.* » (Nasr). Pourtant Hani, Omar, Jean et Tony ne sont pas du même avis ; « *Je crois que des gens naissent malades et d'autres non. Il y a des bébés qui naissent malades.* » (Hani) ; « *La cause c'est notre rétine, ce n'est pas une question de Dieu ou pas de Dieu. Et puis nous*

pouvons vivre très bien et nous passer de rétine. » (Omar). « Certainement c'est biologique, on le sait tous mais pourquoi, c'est nous. » (Souhail)

Aucune solution n'a fait l'unanimité et la question est restée en suspens. Voici comment les avis se partagent : Punition divine, personnelle : François, Nadim, Joe ; Punition divine à cause des parents : Michel, Mustapha, Nadim, Fadi, Mazen ; Cause externe à charge émotionnelle : Kamel, Ghaleb, Samer, Souhail, Simon, Alecco ; Cause physiologique : tous le savent, mais ceux qui s'y arrêtent, sans y trouver une punition maligne, sont Omar, Jean, Tony, Moussa, Nasr, Hani. Cette question relative au Surmoi, nous la reprendrons au chapitre suivant.

Dieu est aussi un Autre, un surmoi qui observe, dispense ses bienfaits ou les feux de son courroux. (Cette question du surmoi, sera comme le désir traitée au chapitre suivant).

- *Fragments de séance relatifs à la mère comme premier objet.* De même que pour la jeune fille fantasmée, la douceur, le parfum et la voix de la mère sont mis en relief, ainsi que le fait d'être soutenu et guidé par elle.

« Moi, je peux décrire ma mère. Sa peau est brune et douce et elle est très belle. Elle me regarde avec amour. » (Hani) La possibilité de ce regard (devenu le référent du Moi) et de ses caractéristiques, conforte le narcissisme du non-voyant. Le sentiment d'être vu par la mère n'est qu'une réponse à la sensation de ne pas voir.

« Je crois que je vois maman. » (Ghaleb)

« Oui je vois maman ; depuis que j'étais bébé, je pouvais la voir, et savoir qu'elle est douce, et c'est une belle dame. » (Omar)

« Voir maman, je le pouvais petit, je ne savais pas que j'étais aveugle, je ne sais pas maintenant si je peux le faire. Mais je la vois. » (Mustapha)

Toutefois, certains aveugles-nés gardent une pensée magique, agissant comme un mécanisme de défense face à l'angoisse. Dans ce sens, ils veulent toujours croire, qu'ils peuvent faire appel, pour que leur besoin soit satisfait. *« Pour attraper ou avoir une chose, c'est facile, j'appelle maman » (Moussa)* ; et l'accession à l'état de sujet reste difficile, voire problématique. En reprenant les trois catégories de Bowlby (op.cit.) relatives à l'attachement, j'ai pu détecter : La mère souffrant de l'angoisse de cécité de son fils, inscrit l'attachement dans ces trois catégories : hyper sécuritaire : *« Maman est toujours là, je suis comme un bébé parce que je ne peux rien faire seul. » (Moussa)* ; angoissé-évitant : *« Maman a très peur de ma cécité, elle dit qu'elle ne peut pas*

regarder mes yeux, sans doute je fais peur à maman et aux gens. » (Kamel) ; angoissé-ambivalent : « Maman me couve quand je n'ai pas besoin d'elle, et quand je l'appelle, elle me boude. Papa, est plus tranquille. Il me laisse étudier quand j'ai des examens, elle, elle s'angoisse. » (Michel).

À travers leur regard intérieur, j'ai pu voir l'image de ces mères d'enfants aveugles-nés : 1. il y a des mères hyper protectrices, dont la mère de Moussa est le prototype des mères juste suffisamment bonnes, comme celle d'Omar ; des mères, bonnes mais pas assez ou ambivalentes, à l'instar de la mère de Nasr ; et enfin des mères plutôt rejetantes, comme celle de Mazen. 2. Il y a des mères qui dénie la permanence de la cécité, comme celle de François ; des mères qui reconnaissent la cécité mais dénie l'importance de son impact sur la vie de l'enfant, comme la mère de Hani ; des mères qui acceptent la cécité de leur fils et qui l'encouragent à aller de l'avant, comme la mère de Jean ; et des mères dépressives qui reconnaissent la cécité, mais qui la conçoivent comme handicapante dans toute action, comme la mère de Mustapha. (3. Relevons de suite, qu'il y a également des mères bonnes médiatrices vers le père, comme la mère de Jean ; des mères médiatrices ambivalentes, comme la mère de Michel et des mères mauvaises médiatrices, comme la mère de Kamel, dont nous parlerons au chapitre suivant)

- *Fragments de séance relatifs à la peau.* Sa peau, l'aveugle-né s'en préoccupe particulièrement ou la délaisse quasi complètement. Dans leur tenue et leurs soins donnés à eux-mêmes, il n'y avait pas vraiment de juste mesure ; Hani par exemple pouvait passer pour une gravure de mode, par contre Kamel se présentait très négligé. L'image à voir de l'aveugle, qu'on présente toujours comme sale et peu soigné, ne me semblait pas être la réalité ; en fait la plupart de ces jeunes aveugles-nés étaient bien mis, est-ce les attentions maternelles ? Peut-être, quoiqu'il en soit la peau tient une grande place et attention dans leurs éprouvés possessifs.

« Quand j'étais bébé, maman me faisait sentir une chose à travers ma peau, elle disait par exemple : froid, chaud, rond. Peut-être c'est pour ça que je peux tout apprendre et savoir avec mes mains. » (Hani)

« *Ma peau ? C'est Moi* », dit Jean ; « *C'est ce que je possède* », ajoute Hani ; « *Ce que je montre aux autres* », déclare Mustapha ; « *attention de me faire la peau* », rigole Mazen ; « *c'est la peau de Mona que je souhaite toucher* », dit François, toujours à la recherche de sa *dulcinée*. Points d'agrippement et de possessivité, identification internalisée et externalisation, cet accrochage à une représentativité fantasmatique est une recherche de sécurité fusionnelle. Peau narcissique fondamentale à la survie.

« *La peau, c'est ce que j'ai de plus précieux.[...] Je sens tout, et même le danger [...] et même si tu es derrière mon dos, je vois ce que tu fais* », explique longuement Omar. Cette métaphore du Regard-peau nous renvoie à la « présence d'arrière-plan d'identification primaire » que propose, en 1981, James Grotstein [9]⁵⁴, et qui désigne l'intériorisation des bras maternels qui maintiennent le dos du nourrisson. Maintenir le dos est construction de l'intégration de sa structure. La représentativité est dans ce sens, un auto-maintien introjecté. Les aveugles-nés manquent d'espace de vision, et la peau en devient le lieu, le regard, et introjecte la perception de l'objet, quelle que soit sa localisation dans l'espace.

« *La pire des choses pour moi, c'est que je sois blessé* » (Michel) et tous acquiescent. Une agression sur la peau, une entaille ou une égratignure, semble comme une défaite déterminante de troubles identitaires, dans ce sens que si l'aveugle se heurte à un objet, s'installe « Une véritable confusion du sujet incapable d'emblée de déterminer les limites qui le distinguent, le séparent et l'éloignent en fait de son objet »⁵⁵. Les blessures de l'épiderme correspondent aux failles narcissiques. « *Quand, je suis blessé par un objet, je tourne en rond, parce que je me punis de n'avoir pas vu que ce truc se trouvait là.* » (Mazen). Cette idée de *tourner en rond*, ne va pas sans nous rappeler la circularité du self de G. Haag⁵⁶, qui pense que lors de l'échec de l'acquisition de la circularité du Moi, l'enfant demeure agrippé à des formes représentatives de mouvements d'oscillations rythmiques et tourbillonnaires. D'ailleurs le jeune homme nous parle de punitions.

⁵⁴ GROSTSTEIN, J. (1981) *Do I dare disturb universe? A memorial to Wilfred R. Bion*, Beverly Hills, California: Caesura Press

⁵⁵ MARTY, P. (1958) *Les modifications du corps et de l'identité*. Paris : Payot, p. 25

⁵⁶ HAAG, G. (1992) « Imitation et identification chez les enfants autistes », in Hochmann, Ferrari et al., *Imitation, Identification chez l'enfant autiste*. Paris : Bayard, pp. 107-126.

- *Fragments de 2 séances relatifs au temps au mouvement et à l'espace.* À côté des effets internes de la cécité, les problèmes les plus ardues concernent le temps et l'espace.

* Le temps. L'enfant, dit Piaget (1967)⁵⁷ commence à faire l'expérience du temps vers 2 ans. Dans un premier moment, la durée psychologique, liée à l'action, se construit. C'est dire que la notion de temps est liée à l'activité produite. De la même façon que l'enfant apprend à construire son activité en fonction de l'espace, il acquiert au fur et à mesure la dimension temporelle et l'intègre à son activité. Il saisit en premier les notions d'avant et d'après à travers le début et la fin de l'activité et de son résultat. Au fur et à mesure que le temps se construit, s'élabore la différenciation du Moi et de l'objet. L'action est exercée par un Moi indépendamment de la situation ou de l'objet. Il s'inscrit alors dans la temporalité, son moi par rapport à l'autre ; il y a des personnes plus âgées, plus vieilles, plus jeunes. Cette temporalité est concrète dans ce sens qu'elle est soumise au milieu. Ce n'est qu'avec la pensée opératoire que l'enfant va anticiper ses actions et les résultats de celles-ci. La frustration, autrement dit la satisfaction différée lui permettra d'établir un rapport avec le temps et donc lui permettra de gérer le désir et la frustration. Il doit attendre, mais il pourra être satisfait. En effet, c'est d'abord les parents qui exercent la temporalité sur l'enfant – ne serait-ce que par la socialisation des biorythmes, l'heure de manger, de dormir, de se laver, etc. - ; cette temporalité est encore externe, imposée, exercée par un autre. C'est l'inscription de l'activité par soi, afin de répondre à la frustration, qui permettra l'intégration de la temporalité. L'accès à la pensée opératoire, l'enfant développe la notion des moments de son histoire vers l'unification à travers la temporalité, de ses moments ; il est le dénominateur commun de ces moments, il a une histoire qui s'est constituée et se continue. C'est ainsi que Michel Cariou le dit : « La temporalité permet d'unifier dans une même représentation ce qui jusque là se vivait dans les termes d'avant, pendant, après. »⁵⁸ La rentrée dans la pensée abstraite va donner à l'adolescent la possibilité de se différencier et de restructure son rapport à l'environnement et à l'autre et à redéfinir son moi non en termes d'activités mais de concepts, et entre autre le concept de

⁵⁷ PIAGET, J., (1967), *Biologie et connaissance. Essai sur les relations entre les régulations organiques et les processus cognitifs* Paris : Gallimard, collection : Avenir de la Science

⁵⁸ CARIOU, M., (1995), *Personnalité et vieillissement.* Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, p. 144

temporalité. Le continuum historique s'est construit ainsi que le sentiment d'ipséité. Ce concept acquis permettra à l'adolescent d'élaborer par exemple un projet de vie inscrit dans le temps. En d'autres termes, l'élaboration d'un projet rend possible, par le passage par des *objectifs intermédiaires*, d'atteindre un objectif final.

Ces données piagétienne, nos aveugles les ont construites : les notions d'avant/après, hier/aujourd'hui/demain, nuit/jour, matin/après-midi, etc. sont acquises ; tous ont un projet d'avenir plus ou moins clair plus ou moins élaboré, mais il est là. Malgré l'acquisition de la temporalité, l'abord du temps semble différent.

En premier, le temps réactionnel est lent, soit dans l'abord de la parole et les réponses aux questions posées soit surtout dans l'appréhension de l'objet. La première séance de groupe était à cet égard assez éprouvante ; par exemple : après que le clinicien ait donné les explications nécessaires et demandé que chacun d'entre eux se présente, il a fallu près de 5 minutes, pour que l'un d'entre eux, Omar, dise son nom (certes, parce qu'il s'agit de la première séance) ; toutefois, même après plusieurs séances, il fallait toujours un temps de latence relativement long à la première parole. Lorsqu'un aveugle parle on a l'impression qu'il cherche ses mots, tant le débit est lent et sa volonté d'être compris est présente. Le temps spatialisé est également lent, (prendre un verre et boire par exemple, prend 4 fois plus de temps que le mien, selon plusieurs essais que j'ai menés).

« *Sûr, je peux prendre le verre plus vite je sais où il se trouve sur la table, voilà.* » (Souhail) ; nonobstant un peu plus de rapidité, son temps était 3 fois plus long que le mien. « *Peut-être le verre se casse s'il fait plus vite.* » (Simon). À la 5ème fois, le rythme de Simon s'était rapproché du mien, mais il restait quand même plus lent.

Pourtant, quelque chose, que je n'arrivais pas à cerner était différent, dans leur conception de la temporalité, et ce n'était pas une question de rythme lent.

(*Note sur mes impressions* : Au cours de la séance, j'avais tout le temps l'impression que la durée a un sens accru et différent de celle du voyant, Je ne parvenais pas à expliciter cette impression et sans cesse me revenais en tête le nom de Bachelard. Plus tard, j'ai fini par ouvrir le livre et j'y lu ces mots (une critique adressée à Bergson) : « Qu'on se rende donc compte que l'expérience immédiate du temps, ce n'est pas l'expérience si fugace, si difficile, si savante, de

la durée, mais bien l'expérience nonchalante de l'instant, saisi toujours comme immobile. »⁵⁹ Ceci se rapprochait du ressenti que j'avais du sentiment que les aveugles avaient du temps.

En fait, le temps psychique, structurant du moi, est différent du temps mesurable. Dans *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* (1899)⁶⁰, Henri Bergson estime que l'être a l'intuition de la durée, c'est-à-dire une expérience métaphysique d'un temps subjectif, impossible à mesurer. Le temps quantitatif et objectif (« *le temps des horloges* ») est une projection de la durée qualitative, homogénéisé et mesurable. Bachelard (op.cit) pense au contraire que notre esprit « *ne dure pas* », mais qu'il s'investit dans l'instant (L'instant est le produit de la projection du présent dans la série successive des temps, c'est-à-dire que chaque instant correspond à un présent révolu). Autrement dit à l'intuition de la durée, Bachelard oppose le « *temps des choses* », l'intuition de l'instant présent. « Le problème changerait de sens si nous considérions la construction réelle du temps à partir des instants, au lieu de sa division toujours factice à partir de la durée. Nous verrions alors que le temps se multiplie sur le schème des correspondances numériques, loin de se diviser sur le schème du morcelage d'un continu. »⁶¹ En effet, Bergson pense le temps objectif comme le morcelage d'une continuité essentielle, la durée, au contraire de Bachelard pour qui le temps est discontinu et la durée qu'un nombre dont l'unité est l'instant. Il écrit dans *La dialectique de la durée* : « La science contemporaine dispose de la variable temps comme de la variable espace ; elle sait rendre le temps efficace ou inefficace à propos de qualités distinguées. Peu à peu, quand la technique des fréquences sera mieux connue, on arrivera à peupler le temps d'une manière discontinue comme l'atomisme a peuplé l'espace. »⁶² Pour lui, contrairement à Bergson, l'essence de la durée n'est pas continue, mais dialectique et hétérogène ; d'où la difficulté à définir le temps.

Cette guerre Bergson/ Bachelard, fut aussi celle d'Aristote (le temps continu), et d'Épicure dans sa conception d'un temps hétérogène ; c'est ainsi que Morel (2002), parlant d'Épicure, nous dit : « Il faut donc prendre à la lettre le pluriel du texte d'Épicure : *Les temps* observés par la raison sont effectivement multiples et ne sauraient constituer comme par agrégation un temps unique qui en serait la synthèse. La somme, illimitée, des temps atomiques ne constituera jamais un unique temps global et le temps ainsi conçu n'a d'unité que générique. Cette dispersion du temps rend en tous cas illusoire la recherche d'un temps de référence susceptible de valoir comme unité de mesure. »⁶³ Il y a ainsi alternance dans les temps et les rythmes ; il y a par exemple un temps de repos et un temps de mouvement. Cette dialectique de l'éveil et du repos, nous suggère Bachelard peut éclairer les discontinuités temporelles (ou lacunes constitutives du temps, pour employer les termes de Bachelard). En fait, Bachelard la conçoit comme un rythme « Le rythme est vraiment la seule manière de discipliner et de conserver les énergies les plus diverses. Il est la base de la dynamique vitale et de la dynamique psychique. Le rythme — et non pas la mélodie trop complexe — peut fournir les

⁵⁹ BACHELARD, G., (1932), *L'Intuition de l'instant*, Paris : Biblio Essai, 1994, p. 34

⁶⁰ BERGSON, H., (1889), « Chapitre II : De la multiplicité des états de consciences. L'idée de durée », in *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris : PUF, 2011

⁶¹ Op.cit., p.42

⁶² BACHELARD, G., (1950), *La dialectique de la durée*, Paris : P.U.F., (coll. « Quadrige »), 1963, p.60

⁶³ MOREL, P.-M., (2002 – 2), « Les ambiguïtés de la conception épicurienne du temps », in *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, Tome 127 - n° 2, pp. 195-211, p. 196.

véritables métaphores d'une philosophie de la durée.⁶⁴ [...] La matière n'est pas étalée dans l'espace, indifférente au temps ; elle ne subsiste pas toute constante, toute inerte, dans une durée uniforme. [...] Elle est, non seulement sensible aux rythmes ; elle existe, dans toute la force du terme, sur le plan du rythme, et le temps où elle développe certaines manifestations délicates est un temps ondulant, temps qui n'a qu'une manière d'être uniforme : la régularité de sa fréquence.⁶⁵ »

C'est une temporalité du rythme, de Bachelard, que j'ai rencontrée chez les non-voyants ; et ce rythme alternatif et dialectique éveil/repos est bien là. Toutefois la notion de durée bergsonienne, qui n'est certes pas une mesure du temps, reste une intériorité qualitative et non quantitative, fortement présente. Mais il y avait peut-être une dimension spatiale du temps différente de celle du voyant, chez mes aveugles, qui me conforta dans l'idée *des Temps* d'Épicure, qui laisse une ouverture à des temps différents.

Le temps est une donnée tout ensemble, biologique, subjective et psychologique, et objective et sociale. Quoique le temps semble comme le dit Kant, une forme de l'intuition (interne)⁶⁶, la temporalité structurée est la capacité de se situer en fonction des événements chronologique et de leur succession, de la durée des intervalles, du rythme, du changement et du renouvellement, et du caractère d'irréversibilité (vieillesse). En soi les temps sont hétérogènes, et le temps nécessite une construction mentale d'ordre (hier, demain, aujourd'hui), afin de représenter la variation du monde, ou changement des éléments de l'univers. Ainsi la notion de temps est corollaire du mouvement induisant le changement ou de la permanence de l'univers, - (qu'on peut représenter par Cronos, qui est le tout du temps et Kairos, qui permet de le définir) - ; la régularité cyclique (saisons, jour et nuit, etc.), a permis de le quantifier (date, heure, etc.) ; un des aspects de la notion temps est ainsi spatial. Le temps des voyants est Le terme espace est assez régulièrement employé par des voyants pour signifier le temps : « Et Rose, elle a vécu ce que vivent les roses, l'espace d'un matin », dit Malherbe dans son poème à Du Perrier. Ce temps spatial a pris le pas sur les temps intuitifs kantien, il nous semble que le *temps* de l'aveugle vient, en sus, d'une autre préhension que le temps spatial, il garde cette forme de l'intuition première plus marquée, que celle du voyant pris dans le tourbillon de ne pas perdre son temps.

⁶⁴ *La dialectique de la durée*, op. cit., p.128

⁶⁵ *Ibid.*, p. 130

⁶⁶ « Il faut que la représentation soit donnée comme illimitée », le temps n'est ni fini, ni infini, il n'a pas non plus de commencement, c'est nous qui introduisons l'antériorité. KANT, E., (1781), « L'esthétique transcendantale, partie I », in *Critique de la raison pure*, Paris : Nabu Press, 2010, p. 74

Certes le temps est l'instant, et la durée est dans le rythme, mais le rapport moi/temps est aussi relatif à : a. l'incertitude, l'aveugle a besoin d'un temps plus ou moins long afin de situer un objet dont il veut se saisir, dans l'espace ; b. la surestimation du risque existe chez l'aveugle et son rythme est d'autant moins rapide ; c. la non saisie d'emblée, l'aveugle ne situe pas l'objet d'un seul coup d'œil dans l'environnement, ces autres sens rentrent en action ; d. L'activité centrée en général sur une seule occupation, s'il marche sur la pelouse, il ne lira pas son journal en se promenant. Si l'action est complexe, traverser la rue par exemple, il sera aux aguets, etc. Mais nonobstant ces *lenteurs*, l'aveugle a bien la notion du temps : celle de l'horloge (braille), celle de la durée ineffable du ressenti, celle de l'instant, tout comme l'acquisition d'un rythme qui lui est propre comme il est propre à chaque individu. Le regard-peau de l'aveugle-né l'introduit à un temps des *temps*, tout comme un voyant : « *Si 10h sonnent à l'horloge qui est sur le mur, et que Mona n'est pas là, je sens comme un désert infini et ma journée n'est pas belle.* » (François), Lamartine n'en a pas dit plus, dans sa fameuse tirade sur le Lac : « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé. »

* L'espace. En ce qui concerne l'acquisition de l'espace par l'enfant, Piaget (1948)⁶⁷ distingue différentes structures spatiales relatives aux capacités d'action dont dispose le sujet. « Chez le nouveau-né, il n'y a pas un espace en tant que contenant [...]. Il y a une série d'espaces hétérogènes les uns aux autres, et tous centrés sur le corps propre »⁶⁸ Piaget parle d'espace buccal, d'espace tactile, d'espace visuel, etc.

L'espace est d'abord perceptif ; et c'est l'activité perceptive qui va mettre en rapport ce qui est successivement perçu, puis en rapport, les rapports successivement perçus. L'activité perceptive n'est pas la simple perception réceptive, puisqu'elle relie et organise, c'est ainsi qu'elle aboutit aux schèmes perceptifs qui sont déjà des schèmes de transformation. Toutefois, et quoique l'espace perceptif se construit de façon analogue à celui intellectuel, il est et reste incomplet et déformé, puisqu'il ne repose que sur les objets accessibles et présents. « L'espace organisé des adultes n'est pas donné

⁶⁷ PIAGET, J. et INHELDER, B., (1948), *La perception de l'espace chez l'enfant*, Paris : PUF, 1981

⁶⁸ PIAGET, J., (1950), *Introduction à l'épistémologie génétique. Volume I. La pensée mathématique*, Paris : PUF, 1973, pp. 20 et ss

de manière innée. Il est le résultat d'une longue construction, réalisée plus facilement pour les uns, plus difficilement pour d'autres.»⁶⁹

Entre l'espace perceptif et l'espace représentatif, se situe l'espace sensori-moteur. La perception de l'espace de l'enfant s'appuie sur l'action et les déplacements, qui lui permettent d'intégrer les rapports de voisinage ou de proximité, de séparation ou distinction de deux éléments, d'enveloppement ou capacité de distinguer, un élément dans un ensemble réduit (B est entouré par A et C dans ABC), et de continuité et de discontinuité. « Les faits génétiques recueillis ont mis en évidence que les premières notions spatiales reposent sur des rapports très élémentaires, tels que l'ordre, le voisinage, l'enveloppement, [...] »⁷⁰ Ainsi les premières intuitions spatiales sont d'ordre topologique.

Cet espace sensori-moteur a pour fonction de relier entre eux les diverses perceptions, et permet donc l'élaboration de schèmes sensori-moteurs plus larges qui englobe la position du corps par rapport à l'objet perçu. Cette organisation sensori-motrice est liée aux déplacements : « Les premiers repères que nous utilisons pour nous retrouver et retrouver des objets dans un espace donné sont des repères corporels que nous croyons absolus : lorsque nous tournons, le monde tourne ou devrait tourner avec nous... Relier des repères externes entre eux, coordonner des points de vue, tout ceci demande un immense effort de décentration.»⁷¹ De cette coordination issue du déplacement résulte la sensation de la permanence de l'objet, que l'enfant croit devoir retrouver semblable à lui-même.

L'enfant se pense alors au centre de l'espace ainsi exploré ; on a tendance à croire que notre centre est unique. En fait, entre 2 et 7 ans, une phase de décentration commence, (espace projectif). Se constituent ainsi, les intuitions liées à la coordination des objets selon différents point de vue. Cet espace débute, « lorsque l'objet ou sa figure cessent d'être envisagés simplement en eux-mêmes, comme c'est le cas sur le terrain de purs rapports topologiques, pour être considéré selon un point de vue [...] »⁷². L'enfant se situe désormais comme objet, parmi les autres dans son espace

⁶⁹ *La perception...* op.cit., p. 57

⁷⁰ *Ibid.*, p. 58

⁷¹ *Ibid.*, p. 60

⁷² *Introduction à l'épistémologie...*, op.cit., p. 181

environnant. Une structuration d'ensemble de l'espace se constitue, considéré comme cadre général de tous les objets et de tous les observateurs ; c'est la conquête de l'espace représentatif. L'enfant donc parvient peu à peu à se représenter des objets et des événements sans qu'ils ne soient présents, grâce à la fonction symbolique, et acquiert de nouvelles actions et conduites, imitation, imagerie mentale, jeu symbolique, dessin, etc. Toutefois la pensée demeure marquée d'égoцентриque, malgré cet accès à la décentration.

Entre 7 et 12 ans, phase des opérations concrètes, (espace projectif euclidien) « [...] Celui-ci est dû, non plus à la coordination des points de vue, mais à celle des objets eux-mêmes, considérés comme les parties d'un seul objet total [...] »⁷³ ; s'acquiert la réversibilité de la pensée, les notions de conservations physiques (substance, volume, poids, etc.), le concept de la quantification mathématique extensive ou métrique, l'annulation par la pensée d'une opération accomplie, etc. Ces opérations assurent la saisie de l'espace en termes de surfaces et de mesures. L'enfant ne se base plus sur l'unique perception pour construire une opération ; mais il est encore incapable d'abstraction.

Ce n'est qu'avec la pensée formelle de nature hypothético-déductive, que l'enfant (à partir de 11/12 ans) se libère du concret. Le raisonnement devient un raisonnement sur le possible qui ne s'appuie pas seulement sur la manipulation d'objets réels, mais sur un matériel symbolique, comme le langage ou la mathématique. La prise en considération des trois dimensions de l'espace et de l'objet s'installe. Le sujet est maintenant capable de concevoir un ensemble d'organisations possibles ou virtuelles, par rapport à la réalité. C'est grâce à cette pensée que, par exemple, le continu pourra être conçu comme infini, que le détachement des formes du sensibles permet de concevoir l'espace géométrique, lié à la coordination des actions et de l'espace physique, et que le sujet pourra atteindre à l'axiomatique. La « distinction entre espace physique et mathématique permet d'ajouter, aux relations spatiales découvertes grâce à la coordination des actions, un grand nombre de connaissances géométrique qui sont suggérés par l'expérience physique, par une abstraction relative à l'objet et aux actions particulières exercés sur eux et pas seulement relatives aux coordinations générales

⁷³ Ibid., p. 210

des actions du sujet. Mais alors, l'expérience agit par suggestion plus que par contrainte. L'accommodation aux objets s'avère alors plus aisée que dans le cas d'une loi physique quelconque puisqu'on peut reconstruire par nous-mêmes ce que cette expérience nous propose. »⁷⁴

L'aveugle a des difficultés à appréhender l'espace, et ces difficultés donnent à croire comme à une absence de finalité. Nous avons relevé dans nos observations, chez les jeunes aveugles (en réponse à la description d'Ajuriaguerra que nous avons reporté au chapitre 1^{er}), une recherche d'automatismes musculaires : relever la tête et dresser les oreilles pour mieux écouter, par exemple ; L'aveugle congénital paraît guindé, presque rigide, auto-référencé, sans repères extérieurs, sans critères d'ajustement. Une dystonie s'installe par rapport à la situation immédiate. Pourtant ce corps vit et sent et voit.

En fait, l'aveugle se meut dans l'espace et le reconnaît par le toucher, l'ambiance, l'odeur, un espace familier : il touche les murs par exemple, ou la rampe au moment de descendre des escaliers, etc. mais qui plus est, il est capable de reconnaître une topographie, et d'en donner des mesures relativement correctes. Notons que Piaget parle de perceptions, et non spécifiquement de perceptions visuelles, dans la construction de l'espace.

« *Je reconnais les lieux.* » (Hani) « *Dès que je suis passé une fois ou deux, je ne me trompe plus.* » (Joe)

« *Je peux dire où je suis : juste au milieu de la chambre, celle qui se trouve juste après l'entrée* » (Omar) « *Oui, c'est juste et la table est à côté de la porte-fenêtre du balcon.* » (Moussa)

« *C'est en touchant la table, que je peux savoir où se trouve le verre.* » (Jean)

Au cours de cette séance, par exemple, deux expérimentations ont été faites : 1- Kamel a décrit l'architecture et les localisations de l'étage, avec tous les détails (porte à gauche, mur, meuble rencontré, grande salle, etc.), et sans erreurs et quasi tous étaient capables de le faire ; 2 – Nous sommes allés dans un autre bâtiment, ils y allaient pour la première fois. Nous avons fait 2 fois le tour d'un étage. Au retour, Omar a décrit

⁷⁴ Ibid., p. 257

l'architecture et les localisations de l'étage, quasi correctement et plus des deux tiers étaient capables de le faire. Ainsi, l'espace topographique est acquis.

Mais cette spatialisation semble différente de celle du voyant : l'aveugle apprivoise l'espace, il tente à chaque fois de le reconnaître afin de pouvoir y survivre, et non l'utiliser comme milieu ambiant dans lequel il est plongé.

[Note : J'ai fait la constatation suivante, que j'ai rapprochée d'un rituel obsessionnel. Lorsqu'un aveugle-né traverse une porte, il tourne toujours sa tête du côté droit dans l'ensemble, comme s'il fixe le joint du chambranle, puis traverse. Quoiqu'il n'ait pas besoin de le faire pour traverser une porte qu'il connaît, il a le sentiment qu'il doit le faire].

« Un lieu que je ne connais pas ; je dois faire attention parce que je peux tomber sur n'importe quoi. » (Tony)

« L'espace ? Oui je crois que c'est un endroit que je connais ou quelque chose que je ne connais pas. » (Mustapha) ; *« Ce mot espace me fait peur. Si tu veux parler de la pièce oui je sais combien elle mesure. »* (Alecco)

Lorsque l'espace est évoqué dans la parole, c'est parfois comme pour signifier une menace latente (sinon patente).

« Pour traverser la rue, j'écoute d'abord le bruit des voitures, je sais comme ça dans quel sens elles se dirigent, je me place perpendiculairement au flot des voitures, et j'attends une éclaircie. Je sais à cause du déplacement de l'air que je peux traverser. » (Omar) ; *« On ne peut pas traverser sans canne, ou sans l'aide de quelqu'un. »* (Moussa)

Le mouvement conscient est modelé par l'attente de son résultat. Le mouvement socialisé suppose une culturation, dans ce sens qu'il est destiné à être compris par l'autre selon un code gestuel social. On peut aussi voir dans le mouvement, le psychologique de la personne. Dans ce sens que l'expression dans le mouvement s'adresse au regard de l'autre et donne l'expression du moi qui l'effectue, on peut lire dans un geste, la timidité, la colère, la peur, etc. : la danseuse a des gestes souples et l'aveugle a des gestes rigides.

Outre l'aspect culturel, on peut voir dans le mouvement la représentativité spatiale, et sa symbolique. L'aveugle-né a une autre appréhension de l'espace et son mouvement est différemment contrôlé. La vision permet au jeune enfant d'enrichir sa

perception de l'espace, l'espace, pour l'aveugle-né, c'est le tactile qui lui a permis cette conquête. Dans sa manière de se mouvoir, les autres sens sont alertés.

« *Si je suis dans un endroit que je ne connais pas, je tâte ce que je peux toucher, je marche lentement [...]. J'hésite, je n'arrive pas à bien coordonner tous mes gestes. [...]. Si je connais les lieux, je marche très bien, comme tout le monde.* » (Souhail)

Nonobstant les difficultés, l'aveugle a acquis et conquis l'espace et sa structure et sa représentation. En effet, l'aveugle peut se représenter l'espace, il arrive à imaginer par exemple l'architecture de la maison. Lorsque, par exemple, les parents de Hani ont retapé leur maison, c'est lui qui en a conçu l'architecture. Jean, Michel, Mustapha, et les autres, parlent du ciel lointain « *Le ciel, dit Omar, c'est un espace qui semble infini, et les étoiles et les planètes y sont comme suspendues.* » Une superbe image, comme pourrait en faire un voyant. Ici aussi, le regard de l'aveugle-né est un regard métaphorique qui lui permet de connaître son espace.

[Note : Je me suis bandé les yeux, et j'ai tenté de me diriger dans des lieux avec lesquels je m'étais familiarisé ; au bout de quelquefois j'y suis plus ou moins bien parvenu, parce que j'avais la topographie du visuel gravée dans ma mémoire ; en refaisant la même expérience dans un lieu que je n'avais jamais vu, je ne suis pas arrivé à réellement repérer les lieux topographiques, à l'exception de la localisation d'objets auxquels je m'étais heurté et qui avaient provoqué une douleur et une fenêtre de laquelle je sentais venir la fraîcheur du vent ; après quelques essais et entraînements, je m'étais amélioré, mais il m'aurait fallu certainement des semaines pour repérer une topographie générale des lieux].

- *Fragments de 2 séances relatifs aux couleurs, image, rêve et résilience.* « Il (l'aveugle) a la mémoire des sons à un degré surprenant ; et les visages ne nous offrent pas une diversité plus grande que celle qu'il observe dans les voix. Elles ont pour lui une infinité de nuances délicates qui nous échappent, parce que nous n'avons pas, à les observer, le même intérêt que l'aveugle. »⁷⁵

Lorsque j'arrivais à l'institut pour aveugles, ils ont pu me décrire, corpulence, couleur, démarche, etc. (ce que j'ai déjà signalé dans l'Avant-propos) ; à ma question de savoir comment, l'un d'entre eux me répondit qu'il s'agissait de la qualité de ma voix, du déplacement de l'air, de la force de mes pas, etc. tout était indicatif pour eux, mais non pour moi, qui voyais, et n'avais pas besoin d'interroger mes autres sens.

⁷⁵ DIDEROT, D., (1749), *Lettre...*, *op.cit.*, p. 212

Le cerveau humain est résilient et s'adapte et construit sans cesse sa perception du monde. L'aveugle-né, perçoit des couleurs⁷⁶ : « *Je sais que le ciel est gris, parce que je sens beaucoup d'humidité.* » (Samer) ; « *Je ne sais pas comment mais j'ai toujours une impression de la couleur. Je ne sais pas comme toi ce que c'est la couleur. Mais si j'ai touché ou entendu, je garde une impression. Ce n'est peut-être pas la couleur pour toi, mais pour moi, oui* », dit Omar.

« *Moi, je choisis mes habits seul selon leurs couleurs* », dit Hani qui assemble les couleurs superbement. Il explique, qu'en fait, il sait, on le lui a dit, que le tel vert par exemple, va avec tel marron, et tel autre avec le bleu. Il se fait décrire par le vendeur avec précision les nuances, il palpe la texture, passe les doigts pour en découvrir la forme, essaie la pièce pour en sentir, non seulement le confort, mais afin de réaliser si la nuance décrite, va avec le senti du vêtement porté, etc. Après plusieurs essayages, il finit par choisir. Aujourd'hui, il porte des habits qu'il a choisi avec goût : une chemise vert pastel en coton avec un jeans gris, des chaussettes gris clair, en fil d'écosse et des sneakers gris foncé. Il est très chic.

L'aveugle perçoit l'allure de l'autre et sa corpulence : « *Mona a coupé ses cheveux aujourd'hui et elle a une belle robe. [...]. J'ai senti l'odeur de la coiffure, et elle fait un mouvement plus haut pour toucher ses cheveux [...]. Elle a beaucoup d'assurance dans la voix, et quand elle marche la robe fait froufrou.* » (François). - « *Je sais à la voix que Mustapha est un peu plus gros que moi, et que Mazen est plus mince* » (Nadim) - « *Pas seulement à la voix, mais au bruit de l'air quand il bouge* », corrige Mustapha.

L'aveugle perçoit également des images, grâce à l'odeur. La métaphore visuelle de Baudelaire est accompagnée d'une image olfactive « *Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir.* » De la même façon, l'aveugle-né voit des images, en exemple celui de ce rêve : « *J'ai vu en rêve que maman me préparait du poisson pour le déjeuner, dit Jean. – Comment l'as-tu vu ?, ai-je dit. - J'ai entendu le bruit que fait la friture du*

⁷⁶ Clarisse Nicoïdski raconte à propos de Modigliani que, « longtemps le seul acquéreur de ses toiles est un aveugle : Léon Angeli. Celui-ci vient chez lui, colle son nez sur ses toiles encore fraîches et finit par acheter le tableau persuadé qu'à la longue il pourra bien en tirer quelque profit. Modigliani n'oubliera jamais ce regard vide, cet œil clos sur la lumière et les couleurs. Il a peur de la manière qu'il a d'observer ces visages qu'il a peints et qu'il livre au regard de son œil mort. Peut-être est-ce à cause de lui que les yeux de ses portraits sont blancs, ouverts en dedans vers une lumière qu'il cherche sans cesse à définir ? » (NICOÏDSKI, N., (1989), *Modigliani*, Paris : Plon, p. 32)

poisson, répondit-il, et je l'ai sentie ». Ces images sont de qualités olfactive, tactile et auditive, dirions-nous, plus que l'image à laquelle nous accordons une qualité de visuelle. Mais c'est à tous les égards une reconnaissance du monde, des liens et des rapports et de leur sens.

Le tact, l'ouïe, l'odorat, sont exacerbés et le Regard-peau assume probablement le fonctionnement de la vision. « *Je peux te dire que la couleur de ta peau est comme la mienne me dit Omar. - Je regardais c'était effectivement le cas ; Comment le sais-tu, ai-je répondu ; - parce que tu penses comme moi, m'a-t-il rétorqué.* ». Tout se passe comme si les neurones des autres sens colonisaient les aires visuelles, quoique rien ne soit encore prouvé – il faudrait pour l'assurer des expériences en laboratoire. Quoiqu'il en soit le regard-peau est bien là qui permet à l'aveugle de voir, autrement qu'un voyant il est vrai, mais de voir quand même, de construire le monde, l'objet, l'autre et son Moi, à travers son Regard-peau.

Conclusion

La possibilité de la compensation du manque visuel, par les autres facultés perceptives est présente. Les aveugles-nés se meuvent, communiquent et étudient, et créent. Mais ce ne sont pas ces compensations qui sont le fondement du *voir* de l'aveugle, elles ne sont que la conséquence du regard-peau, qui lui en est le fondement. Sans ce regard-peau, ces compensations ne sont que dépannage, et ne peuvent se construire dans une intégralité du sujet.

Afin de construire son Moi, en effet, en d'autres termes une identité, le sujet s'attache à distinguer ce qui lui appartient en propre et ce qui appartient à l'objet. Il met ainsi à contribution, l'espace perceptif, et différencie ses limites. Les structures métaphoriques le mènent à une autre délimitation, l'interne et l'externe. La peau ne se borne pas à son rôle de limites, elle est aussi le réceptacle des sensations, des échanges perceptifs, et de la construction du psychisme. « Le Moi est avant tout corporel », disait Freud.

Dans le contexte d'un Moi dérivé des sensations, pour la psychanalyse freudienne et post freudienne, la sensorialité de la vision semble se tailler la part du lion, dans la

reconnaissance de l'espace, du temps, de l'objet et de l'image du corps du sujet lui-même. Plus tard, on y ajouta l'importance de l'objet premier, comme objet d'attachement et non plus comme objet de pulsion. C'est dire, que l'objet menant l'enfant à la conquête du monde, c'est avant tout l'objet primaire ; et que la construction du Moi, n'est pas d'abord (ce qu'elle est) un processus personnel, mais un investissement de l'objet sur les plans économique et dynamique, qui rendrait possible sa formation.

En suivant pas à pas le développement psychologique de l'enfant, à partir des données de Wallon, puis passant par Piaget, Bowlby, etc. et enfin dans la théorie psychanalytique de la métaphore d'Anzieu, nous constatons certes que l'objet premier a un rôle des plus importants (nous n'en diminuons rien, bien au contraire), mais il est l'intermédiaire qui mène le sujet vers ce qui lui est approprié ; c'est les capacités perceptives et mentales de l'enfant, qui lui sont propres, et leur support, la peau biologique, qui sont en fait le véritable processus à la mentalisation, à la construction d'une identité cohérente, par la médiation de l'objet et du lien, il est vrai.

À partir de notre expérience, nous avons pu concevoir, la thèse du regard-peau. Le regard, n'est pas la vision, il n'en est que la métaphore et la peau est là qui guide, structure, organise, et quand il le faut, supplée et compense aux défaillances comme aux manques. Ainsi le corps subjectif et sa véritable image ne se forgent pas nécessairement par la vision, ils ne se construisent pas que par la relation scopique à au miroir ou de l'autre ; si la relation à l'objet est nécessaire, la capacité du sujet à se développer est primordiale.

Dans la mesure où le sujet a pu, par sa peau, *voir*, et a pu transformer ses perceptions en regard métaphorique, ses yeux sans vision, qui font de lui un aveugle, ne peuvent faire de lui un non voyant. Et dans la mesure où la mère, transforme la peau du bébé en regard qui reconnaît et sait, l'aveugle devient apte à user de sa capacité de *voir*, nonobstant ses yeux éteints ; mais dans la mesure où cette transformation n'a pas existé, l'aveugle est un non-voyant.

La relation narcissique primaire est une médiation d'autant plus structurante qu'elle favorise chez l'enfant l'expérience d'une continuité psychique assortie d'une expérience

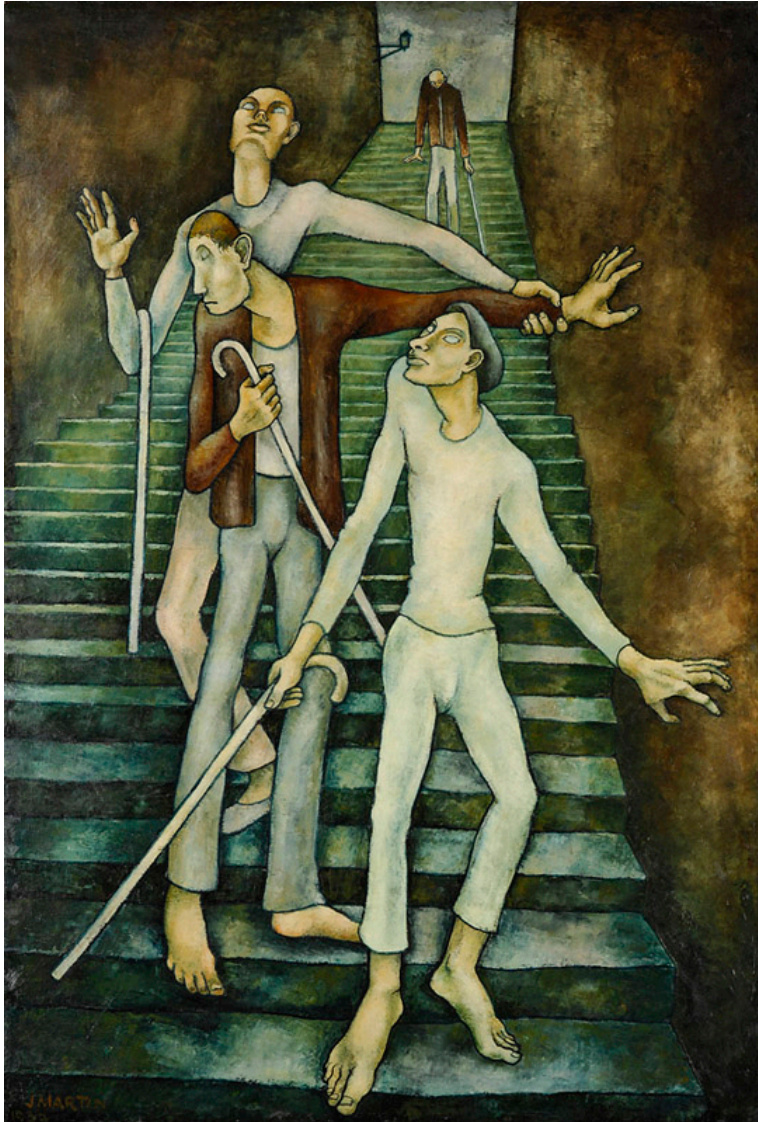
de discontinuité, de séparation d'avec le corps maternel, permettant l'émergence progressive d'un enfant capable de renoncement. Cette dynamique, qui permet à l'enfant de renoncer à la possession interne de l'objet, favorise une soif de la connaissance et reconnaissance d'autres objets. La sous contenance maternelle présente des séquelles sur divers plans : dans le processus de l'intégration du moi et la formation du faux self, sur le plan de la pensée et de l'acquisition symbolique à travers une médiation insatisfaisante vers le père.

Le regard-peau suppléant au regard-vision, la contenance réalisée, l'aveugle-né pourrait-il aborder la question du désir ? À l'âge de la libération, la dépendance à la mère primitive pour l'aveugle-né, est-elle une entrave à la mère-du-désir, à l'accession au sexuel génital ? La rivalité avec le père permettant la libération de la sexualité par une castration saine, n'est-elle pas à son tour handicapée par la cécité de l'enfant, vouant la rivalité au père, à un échec possible ? Comment l'aveugle-né, vivra-t-il le désir et sa castration, qui mène l'interdit, à la loi, réalisée par la fonction du père ? Il nous faut donc voir si la privation de la vision, empêche la reconnaissance du désir et son interdit.

CHAPITRE QUATRE

Le sujet, l'objet, le désir et l'interdit

*Les aveugles de Jean Martin (1937)*¹



« L'interdit du toucher prépare et rend possible l'interdit œdipien en lui fournissant son fondement présexuel. » (Didier Anzieu, 1985)²

« La réalité symbolique de l'échange est plus opérante que sa réalité physique. » (Didier Anzieu, 1994)³

Introduction

Mettre au monde un enfant ! Toutes les attentes du couple se concentrent sur ce désir d'enfant. L'enfant fantasmé est beau, parfait, idéal. Lorsque l'enfant naît

¹ MARTIN, J., (1937), *Les aveugles* Musée des Beaux-arts de Lyon

² ANZIEU D. (1985), *Le Moi-peau*, Paris : Dunod, édition revue et augmentée, 1995, p. 145

³ ANZIEU D. (1994), *Le penser. Du Moi-peau au Moi pensant*, Paris : Dunod. P. 155

handicapé, l'imaginaire s'effondre d'un coup, sans laisser place à l'enfant de la réalité de le supplanter. L'enfant est clôturé dans un corps handicapé. Il est discrédité et le discrédit atteint les parents. C'est comme si l'enfant représenté par la privation due au handicap, renvoyait ses parents à leurs angoisses primaires de perte et de privation. Le conflit s'installe basé sur le déni (refus de la reconnaissance de la privation, « suspension de tout jugement, face à la perception d'un manque, d'une absence, d'une perte »⁴) ou sur le déficit lui-même. Le chemin s'ouvre devant la formation symptomatique du lien parent – enfant.

Le deuil de la privation et celui de l'enfant imaginaire, suivent leur chemin. Freud (1917) associe le processus du deuil à un travail réactionnel à un état dépressif provoqué par la perte d'un objet. Klein, par ailleurs, renvoie la problématique de la perte à la phase dépressive, démontrant que l'enfant considère qu'il n'est plus le premier objet d'amour de la mère. La privation de la vision va, dans le cas de la non-acceptation, modifier l'expérience affective des corps et des liens. Elle agit tel un traumatisme, ou pour détourner un terme emprunté à Lacan, disons que le trou dans l'œil est un *trou-matisme*⁵.

En fait, le trou dont parle Lacan est celui de la rencontre avec le réel du sexuel, impossible dans ce cas à symboliser, puisque le fantasme ne cesse de déployer ses figures protéiformes, autour du heurt subi. Quels liens, va pouvoir établir l'enfant vivant un *trou-matisme* de la vision, avec l'objet du désir, objet interdit, et l'objet interdicteur, qui est aussi objet d'identification ?

1. La scopie dans la relation d'objet triangulaire

Alors que le rôle maternel repose sur des soubassements biologiques précis qui engagent mère-enfant dans un rapproché corporel, la fonction paternelle repose moins sur la réalité biologique ou affective du père que sur l'image du père forgée par l'enfant au cours de son évolution. La fonction paternelle est ce qui promeut la triangulation

⁴ IONESCU, S., JACQUET, M.-M., et LHOTE, C., (1997), *Les mécanismes de défense, Théorie et clinique*, Paris : Nathan, p.167.

⁵ LACAN, J. (1973-1974), La leçon du 19 février 1974, in *Les non dupes errent. Notes intégrales du Séminaire 1973-1974*, Paris : Association freudienne internationale, 2001

dans le psychisme depuis la différenciation en une unité séparée jusqu'au complexe d'Œdipe. Sa spécificité est liée, comme nous l'apprend Freud, à la différence des sexes et à la prohibition de l'inceste qui règle les sociétés humaines. À côté de la triangulation œdipienne, se conçoivent des relations de désir précoces de l'objet tant maternel que paternel. Mais quoiqu'il en soit, ces relations jouent, pour la psychanalyse, avec la pulsion scopique, qui nous fera poser la question : Qu'en est-il des aveugles-nés ?

1.1. Le mythe sexuel de l'inconscient ; les classiques de la triangulation

En nous renvoyant aux origines, Freud décrit des fantasmes universels (scène primitive, séduction, cannibalisme, castration, meurtre du père, etc.) ; refondant les matériaux anthropologiques de Tylor et Frazer⁶, il les ramène à l'individu. « La phobie de l'inceste, écrit-il, qui existe chez les sauvages, est depuis longtemps connue comme telle et n'a pas besoin d'interprétation ultérieure. Tout ce que nous pouvons ajouter à la conception régnante, c'est que la crainte de l'inceste constitue un trait essentiellement infantile et s'accorde d'une façon étonnante avec ce que nous savons de la vie psychique des névrosés.»⁷ Dans le fantasme de scène primitive, « se réalise la conjonction entre le fait biologique de la conception (et de la naissance) et le fait symbolique de la filiation, entre l'acte *sauvage* du coït et l'existence d'une triade mère-enfant-père »⁸ Cette scène rassemble une représentation des relations sexuelles ayant pour acteurs trois personnages, le père, la mère et l'enfant-voyeur.

1.1.1. La scène duelle est une scène à trois. Pourquoi précisément cette scène ? Parce que « le désir se rapporte à cette scène originaire où s'ancre le passé personnel en même temps qu'ancestral, génétique et de tout l'ordre vital »⁹ ; parce que le trauma¹⁰ lié à cette scène est universel ; parce qu'enfin il s'agit de l'origine sexuelle de

1. L'ouvrage *Primitive Culture* de TYLOR date de 1871 et *Anthropology*, de 1881 ; FRAZER publie *Totemism* en 1887, les 4 volumes de *Totemism and Exogamy* en 1910 (Cf. Robert LOWIE, *Histoire de l'ethnologie classique, des origines à la deuxième Guerre mondiale*, Petite Bibliothèque Payot, Paris 1971.)

2. FREUD, S., (1912), *Totem et Tabou*, Paris : Payot, 1947, p. 30.

⁸ LAPLANCHE, J. et PONTALIS, J.-B., (1967) « Scène primitive », in *Vocabulaire de psychanalyse*, Paris : PUF, (Coll. « Bibliothèque de Psychanalyse »), 1978.

⁹ AMADO, G., (1982), *Les Fondements de la psychopathologie*, Paris : PUF, (coll. « Philosophie d'aujourd'hui »), p. 248.

¹⁰ « [...] le pénis contenu à l'intérieur de la mère représente le père et la mère réunis, et cette combinaison prend une signification particulièrement redoutable et menaçante. [...] L'enfant concentre son sadisme, au moment où il est le

la filiation et que la grande interrogation de l'homme concerne son origine, le coït éternel des parents unis dans la scène mythique. N'est-ce pas, aussi, cette scène hallucinée que rejoue l'inceste ? Dans leur article sur *Le fantasme originaire et l'origine du fantasme*, Laplanche et Pontalis (1964) soulignent que la séduction, le meurtre du père et l'*Urszene*, sont l'expression de l'interdit de l'inceste¹¹.

Le déni, est le refus de voir le sexe de la mère. Sexe nié, fétichisé, interdit d'accès. Celui qui voit Méduse, tirant la langue dans sa bouche fendue, celui qui voit le sexe de la femme, celui-là sera pétrifié (en état d'érection), statufié mais effrayé. Tirésias et Œdipe, sont aveuglés parce qu'ils ont vu le sexe impossible à voir, le sexe en fente, ce trou qui fait miroiter la castration. « L'angoisse de devenir aveugle est bien souvent un substitut de l'angoisse de castration. Même l'auto aveuglement n'est qu'une atténuation de la peine de castration qui eût été la seule adéquate selon la loi du talion. »¹² Castration du regard, celui du voyeur incestueux regardant la scène primitive, découvrant dans le trou de la femme/mère, le pénis de l'homme/père¹³. Qu'est-ce qu'un trou ? Sinon un bord fermé, « un organe irréel », pour reprendre une expression lacanienne¹⁴, au sens où irréel n'est pas imaginaire mais condition symbolique de

plus intense, sur le coït des parents. Les souhaits de mort qu'il forme contre eux au cours de la scène primitive [...]. » (KLEIN, M., (1932), *La psychanalyse des enfants*, Paris, PUF, (coll. « Bibliothèque de psychanalyse »), p.146).

¹¹LAPLANCHE, J. et PONTALIS, J.-B., (1964), « Fantasme originaire, fantasme des origines, origine du fantasme », in *Les Temps modernes*, No 215, pp. 1833-1868.

¹²FREUD, S., (1919), « L'inquiétante étrangeté », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris : Gallimard, (coll. « Folio essais »), 1985, p.231.

¹³ Au fantasme de la scène originaire, ROHEIM (1934) associe le fantasme de la mère qui a incorporé le pénis du père, et qui apparaît sous les traits de « mère au pénis » La mère au pénis ou mère castratrice est la figure fondamentale dans la compréhension du trauma ontogénétique de l'Australie (G. ROHEIM, 1934 - *The Riddle of the Sphinx, or human origins*, tr. de l'allemand, Londres : Hogarth Press, 1937, p. 271). L'un des ouvrages de l'auteur a pour titre: Aphrodite ou la femme au pénis, (*Aphrodite or the Woman with the Penis*, Psychoanalytic quarterly, Vol. XIV, pp. 350-390). Ceci nous ramène à la théorie de KLEIN (1930), sur le ventre de la mère qui contient le pénis du père, des excréments, des enfants, (KLEIN, M., 1921-1945, « L'importance de la formation du symbole dans le développement du Moi », in *Essais de psychanalyse* Paris : PBP (coll. « Sciences de l'homme Payot »), 1998, pp. 263- 282, p. 263. L'analyse qu'elle fait de l'angoisse de Kenneth (1932-1948), entre autre, et de son rêve de la femme au bâton, la mène à la théorie sexuelle de mère au pénis. (« La technique de l'analyse des enfants au cours de la période de latence », in *La psychanalyse des enfants*, Paris : PUF, (coll. « Bibliothèque de psychanalyse »), 1993, pp. 76 -77.)

¹⁴ « Il n'y a pas de trou sans la jouissance qui fait palpiter les bords. » (J.-D. NASIO (1992), *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*, Paris : Petite Bibliothèque Payot, 1998, p. 132 et ss.). Formule saisissante de l'idée développée par LACAN (1966, « Position de l'inconscient », in *Écrits II*, Paris : Seuil, (coll. « Points »), 1971, note en renvoi 3, p. 213), mais qui en fait est reprise du théorème de Stokes qui dit que le flux est un invariant, puisqu'à travers un circuit d'orifice, il est tel, que la surface de départ ne rentre plus en ligne de compte.

l'appel à la jouissance. La question de base de la psychanalyse, n'est-elle pas l'*Urszene*, la scène originaire, scène de la jouissance, mais scène de l'effroi ?

C'est sur cette scène, que l'enfant fait son entrée dans les méandres du désir. Ces deux corps soudés l'effraient et l'attirent ; il les cherche et encore. Lui, il n'est que le sujet de la rencontre impossible avec l'autre. Rencontre manquante dont naît le fantasme. « Le corps du symptôme est comme cette fiction investie d'affects. Spectacle attirant le regard, provoquant l'excitation effrayante, impossible à fuir, et comme une *attente* de quelque chose¹⁵. Spectacle conçu telle une arène de désirs et de violences. C'est *le loup sans queue sur lequel grimpe le loup à queue*. Cette Chose visuelle se voile. La Chose, c'est le coït parental dont on ne veut pas parler. Le témoin oculaire se fige, l'effroi s'empare de lui. L'effroi, c'est l'enfant terrorisé, envahit par le choc du coït fantastique ; l'effroi, c'est également l'*envie* qui le ronge. Il n'échappera jamais à l'incomplétude sexuelle qui s'y est ancrée, mais, sur le décor refroidi des fantasmes, il jouera puis rejouera l'illusion, la désillusion, des corps unifiés dont il est le seul exclu, le spectateur en détresse, le castrat en attente. La destinée humaine inscrit déjà les fatalités futures. Le regard, fixé sur les mystères du passé, reconstruit la scène dans laquelle, se combinent la sexualité et l'incorporation, le sadisme et la mort. »¹⁶ Dénégation du souvenir, comme dirait Freud (1914), qui nomme la scène et la décrit, marquée sur la rétine de l'enfant comme une agression sadomasochiste, support à l'angoisse de castration, fondement véritable de l'éclatement de la libido¹⁷.

Les conséquences en sont complexes. Rosolato (1993) y voit un acte violent, « comportant diverses combinaisons », que les enfants ne peuvent supporter, Il associe « Paranoïa et scène originaire », et parle des premières résonances entre le fantasme et les décompensations psychotiques aiguës¹⁸. « La mauvaise rencontre centrale est au niveau du sexuel.. » explique

¹⁵ S. FREUD (1914-1915), parle de l'impossibilité primitive de fuir et de l'attente de quelque chose qui ne venait pas, (« Les Pulsions et leurs destins », in *Métapsychologie*, Paris : Gallimard, 1994, pp. 25-66).

¹⁶ CHIKHANI-NACOUZ, L., (2005), « Le mensonge qui rompt les liens symboliques de la filiation », in *Le non dit des émotions*, Vol. 5, Actes du colloque, Société Libanaise des Praticiens en Psychothérapie, pp/14-26, p. 17

¹⁷ Faut-il voir dans cette scène le souvenir de ce qui est effectivement vécu ou un fantasme uniquement ? La question fut l'objet d'un débat entre Freud et Jung. Freud maintient que l'enfant n'en saisit le sens qu'après coup, mais que le réel en fournit les indices. « Au-delà de la discussion sur la part relative du réel et du fantastique dans la scène originaire, ce que Freud paraît viser et vouloir maintenir, notamment contre Jung, c'est l'idée que cette scène appartient au passé – ontogénique ou phylogénique – de l'individu et constitue un événement qui peut être de l'ordre du mythe, mais qui est déjà là, avant toute signification apportée après coup. » (LAPLANCHE, J. et PONTALIS, J.-B., (1967), « Scène originaire », in *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, (Coll. « Bibliothèque de Psychanalyse »), 1978).

¹⁸ ROSOLATO, G., (1993), *Pour une psychanalyse exploratrice dans la culture*, Paris : PUF, (coll. « Bibliothèque de Psychanalyse »). Cette scène, dit-il, porte deux potentialités contraires : « la violence et la création. La première

Lacan, 1964)¹⁹ C'est, en fait, lorsque son narcissisme se trouve menacé que l'enfant est incapable de l'affrontement primitif. C'est précisément là l'image, dont la littérature psychanalytique est si friande, de la femme dans le trou de qui se perd le pénis qui préfigure la perte symbolique de la fonction paternelle.

Dans cette scène, le sexuel se joue sur le registre de l'acte et sur celui du fantasme. La scène est réelle mais reconstruite, la représentation en est virtuelle. Cette scène n'est pas nécessairement visuelle pour être représentative ; l'acte peut être entendu et l'image auditive peut présider au fantasme ; et le voyeurisme auditif est sans doute aussi important que le visuel. Déjà pour Freud, avec son article sur le nerf auditif et pour Abraham qui parle de la zone érogène de l'audition, l'ouïe est au centre même du fantasme. Ne serait-ce qu'à voir, aujourd'hui, dans les films comme dans le quotidien, ce que la voix au téléphone, peut provoquer comme excitations et comme jouissance ; et le désir se réveille à la voix (l'homme est allé jusqu'à garder la voix dans sa poche grâce au portable). Ce qui soutient que la présence d'une image, dont celle dont il est question, l'audition-peau, ou image, n'est pas un *miroir* des conditions biologiques, mais un regard-peau, une compréhension imaginaire (ou déformée), de ce qui fut d'abord une sensorialité de la réalité. La représentation n'est pas une qualité inhérente à l'image visuelle, mais à toute autre. Mais l'image à cela de plus qu'elle dépasse le sensoriel vers le représentatif, et la véritable représentation est verbale.

Avant de revenir sur la notion scopique, relisons donc ce fameux complexe d'Œdipe, et la relation nouée dans la triade des acteurs.

1.1.2. Œdipe, le troisième acteur. Dans sa métapsychologie, Freud lie l'objet et la pulsion ; l'objet est ce en quoi et par quoi la pulsion trouve satisfaction. Le bébé est alors centré sur lui-même et sa libido est narcissique primaire. Après l'accès à la primauté génitale, narcissiquement valorisé, le garçon se désidentifie de sa mère, et se dirige vers la phase œdipienne. Au lieu d'être le bébé installé dans une dépendance anaclitique, le garçon veut prendre la place de son père et avoir une relation exclusive

résonance entre le fantasme et les décompensations psychotiques aiguës, les moments féconds, selon la terminologie de Lacan, a lieu lorsque la fonction paternelle défaillante est mise en cause. » (p. 66).

¹⁹ LACAN, J. (1964), « Tûché et automaton », in *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Texte établi par J.-A. Miller, Paris : Seuil, (coll. « Points »), 1973, p.75.

avec sa mère. La jouissance est à cet égard choquante : tuer son père et coucher avec sa mère. L'accomplissement de la jouissance est barrée par la loi du père, et la relation d'objet trouve un fondement dans les filets de la castration et le jeu de l'identification.

Le passage de la relation duelle à la triangulation œdipienne marque la véritable entrée en jeu du père. Dans la relation d'objet, le petit garçon doit pouvoir se dégager du premier objet maternel et s'identifier au père. « Ce transfert d'identification est délicat et périlleux à tel point que les sociétés tribales le marquaient par des rites initiatiques. » (Corneau 2003)²⁰. De son côté Grunberger (1977)²¹ écrit que « ce n'est pas seulement la peur devant le père mais aussi cette disposition ambivalente envers lui, qui accentue le conflit et en fait la base du complexe d'Œdipe ». La crainte des représailles paternelles à l'encontre du désir éprouvé pour sa mère et son élan identificatoire place l'enfant dans une position inconfortable faisant de son père le rival et le modèle d'identification masculine. L'identification, rappelons-le, est un « processus psychologique par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme totalement ou partiellement à partir de ce modèle. » (Laplanche et Pontalis, 1967)²². En tant que tel « Le père est le premier Autre que l'enfant rencontre en dehors du ventre de sa mère. [...] Le père incarne d'abord la non-mère et donne forme à tout ce qui n'est pas elle. Il devient le troisième élément dans cette histoire d'amour, introduisant un facteur de séparation entre la mère et l'enfant. » (Corneau 2003)²³. Dans le cadre de la triangulation primitive, Diatkine (1985)²⁴ nous informe sur l'importance du rôle d'une personne tierce dans la contenance et la transformation de pulsions agressives de l'enfant. Dans une perspective kleinienne, il estime que la projection de la haine sur l'objet d'amour, met en cause la continuité psychique, d'où la nécessité d'une personne tierce sur lequel peut s'exercer cette projection, permettant à l'enfant d'échapper à ce danger. C'est là que le père joue un rôle fondamental comme un personnage de non mère ; cette personne tierce est

²⁰ CORNEAU G. (2003), *Père manquant, fils manqué*, Québec : Les éditions de l'Homme, p.23

²¹ GRUNBERGER B. et CHASSEGUET-SMIRGEL J. (1977), *L'Œdipe, un complexe universel*, Paris : Editions Sand, 1985, p.121

²² LAPLANCHE J. et PONTALIS J. B. (1967), « Identification » in *op.cit*

²³ CORNEAU G. (2003), *op. cit.*, p25

²⁴ DIATKINE, R., in LEBBOVICI, S., DIATKINE, R., SOULE, M.,(1985), *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, tome 2, Paris : PUF, (coll. Quadrige), p.1074-1077.

investie progressivement de façon plus adéquate que la mère, puisque c'est sur elle que l'enfant peut projeter et expérimenter sans danger les motions de haine.

En effet, si le père place des limites au petit garçon, il lui donne aussi accès à l'affirmation de soi, à la sexualité et à l'agressivité. Le père crée ainsi le cadre sécurisant et limité tout en étant affectif, dont l'enfant a besoin pour pouvoir se développer positivement, être ambitieux, tout en respectant le sens des choses de la vie et de l'autorité. « Les actes de paternité signifiants sont des gestes qui font l'équilibre entre l'attention et le soutien que requiert l'enfant et les limites qui doivent être posées à sa dépendance infantile. » (Shapiro 1984)²⁵ Nous pouvons en somme dire que le père est l'intervenant, le séparateur, mère – enfant, ce qui implique pour l'enfant un vécu castratif : « Le manque de pénis est conçu comme le résultat d'une castration et l'enfant se trouve maintenant en devoir de s'affronter à la relation de la castration avec sa propre personne. »²⁶. La castration est un moment important dans l'accession à soi, nous en reparlerons plus bas.

1.1.3. L'envie, un processus précoce. Le nourrisson de Mélanie Klein expérimente toute forme de sensations. À l'encontre du primat du phallus, (lequel fut critiqué par ailleurs, par Ernst Jones), les analyses de Mélanie Klein (1928)²⁷ ont montré l'émergence de frustrations précoces, les premières étapes du conflit œdipien et de la formation du surmoi s'étendant de la phase du sadisme oral jusqu'à l'avènement du stade anal. Elle précise (1932) que « les tendances œdipiennes se trouvent déclenchées par les frustrations orales et que le surmoi commence à se constituer en même temps »²⁸. La *phase féminine primaire* qui surgit à la période du sevrage, est, pour Mélanie Klein, à l'origine d'un fantasme : *le pénis du père est incorporé par la mère*.²⁹ Ce fantasme est la base d'une préconception du coït des parents (*les parents unifiés*). Ces frustrations orales renforcent les pulsions destructrices dirigées contre le sein maternel, qui est ensuite rejeté avec l'apparition des tendances sado-orales, phase que Klein a appelé *d'exacerbation du sadisme*, et l'objet de ses agressions devient

²⁵ SHAPIRO S. (1984), *A manhood a new definition*, N.Y.: Putnam's son publishers, p 97

²⁶ FREUD S. (1923), « L'organisation génitale infantile » in *La vie sexuelle*, Paris : PUF, 1999, p.115

²⁷ KLEIN M., (1928), « les stades précoces du conflit œdipien » in *Essais de psychanalyse*, op.cit., p. 229-241

²⁸ KLEIN M., (1932), *La psychanalyse des enfants*, Paris : PUF, 1993, p. 137

²⁹ Ibid

l'intérieur de la mère. Les pulsions oralo-génitales ont ainsi un caractère féminin réceptif pour le garçon comme pour la fille. Elle ajoute que l'enfant, outre ses désirs d'origine orale, urétrale et anale, commence à éprouver, à la phase sadique-orale, des désirs de nature génitale à l'égard du parent de sexe opposé au sien, tandis qu'il ressent pour l'autre de la haine et de la jalousie qui entrent en conflit avec l'amour qu'il continue de lui vouer ; « l'apparition de ces pulsions et de ces fantasmes de caractère génital, bien qu'il ait lieu en pleine phase sadique, constitue chez les enfants des deux sexes les premiers stades du conflit œdipien ».³⁰

Ainsi, chez le garçon, le conflit œdipien s'amorce dès qu'il éprouve de la haine pour le pénis de son père et qu'il souhaite s'unir à sa mère de façon génitale pour détruire le pénis paternel qu'il suppose à l'intérieur du corps de la mère, et « s'attaque avec tous les moyens sadiques dont il dispose, au pénis du père qu'elle recèle ».³¹ Ses tendances destructrices dirigées contre le pénis du père, qui constitue pour lui l'objet anxigène des tous premiers stades du développement, sont violentes. Enfin, « la formation du surmoi et l'évolution sexuelle dépendent de façon décisive, pour les garçons comme pour les filles, des fantasmes qui l'emportent entre ceux d'un *bon* et ceux d'un *mauvais* pénis ». (Klein, 1932)³² L'interaction du surmoi en formation et des relations objectales, basée sur celle de la projection et de l'introjection, imprime donc sa marque profonde sur le développement de l'enfant.

Si, Abraham (1915)³³, reste convaincu des zones érogènes freudiennes, en y ajoutant toutefois la perspective de la relation à l'objet dans son double aspect libidinal et destructeur, Klein s'appuie particulièrement sur cette dernière idée en atténuant quasi totalement le poids libidinal des zones et en développant les notions des positions schizo-paranoïde et dépressive. Elle se porte en faux contre un narcissisme primaire sous forme d'un pur à soi, sans objet et y objecte l'existence de relations d'objet primaires, ce qu'en 1913, Ferenczi avait déjà constaté³⁴. L'importance que Klein

³⁰ Ibid., p.147

³¹ Ibid. p.252

³² Ibid., p.213

³³ ABRAHAM, K.. (1915), « Examen de l'étape pré-génitale la plus précoce du développement de la libido », in *Karl Abraham. Œuvres complètes /2, 1915-1925*, trad. L Barande, Paris : Payot (Coll. « Sciences de l'Homme »), 1989

³⁴ FERENCZI, S., (1913), « Ontogenèse de l'intérêt pécuniaire », in *Sandor Ferenczi. Psychanalyse II. Œuvres complètes, 1913-1919*, Paris : Payot (coll. Sciences de l'Homme »), 1990

accorde aux sentiments de l'envie, de l'avidité et de la jalousie³⁵ s'appuie sur la même veine. Envie, jalousie et avidité ne sont pas des sentiments propres au corps et à ses zones érogènes, mais des sentiments propres au rapport à des objets.

La première différence, selon Klein (1957), entre l'envie, l'avidité et la jalousie, vient du fait que les deux premières s'inscrivent dans les phases du développement oral. L'envie est un sentiment de *colère*, dont l'impulsion est de *détruire*, et provient de la *relation précoce et exclusive* à la mère.³⁶ L'avidité, par contre excède le besoin du sujet et ce que l'objet peut lui fournir. Elle convoite, vole, et vise à *vider* l'objet.³⁷ Si dans ces deux relations la convoitise et la possession apparaissent, la différence fantasmatique, vient du fait que l'avidité vole et l'envie détruit. Cette dernière est une pure expression des pulsions destructrices et ne supporte pas l'ambivalence. « L'envie, elle, ne vise pas seulement la dépréciation du sein maternel, elle tend en outre à introduire dans la mère, avant tout dans son sein, tout ce qui est mauvais, et d'abord les mauvais excréments et les mauvaises parties de soi, afin de la détériorer. »³⁸ Tandis que la jalousie concerne principalement l'amour d'une *personne* ; s'y mélange également un sentiment de légitimité. Si l'envie se joue à deux, la jalousie introduit un tiers, dans le statut du rival. L'envie (position schizo-paranoïde) est plus primitive et originelle que la jalousie (position dépressive), qui dessine une relation à configuration œdipienne. On pourrait peut-être schématiquement dire que, le sein est l'objet de la première relation, celle de l'envie, et que le père est au centre de la deuxième, celle de la jalousie.

Lacan (1964) précisera ce terme d'envie en le rattachant au visuel, il écrit : « Pour comprendre ce qu'est l'*invidia* dans sa fonction de regard, il ne faut pas la confondre avec la jalousie. Ce que le petit enfant ou quiconque envie, ce n'est pas du tout forcément ce dont il pourrait avoir envie, comme on l'exprime improprement. L'enfant qui regarde son petit frère, qui nous dit qu'il a encore besoin d'être à la mamelle ? Chacun sait que l'envie est communément provoquée par la possession de biens qui ne seraient à celui qui envie d'aucun usage et dont il ne soupçonne même pas la véritable

³⁵ KLEIN, M., (1957), *Envie et gratitude et autres essais*, trad, Victor Smirnoff, Paris : Gallimard, 1978

³⁶ Ibid, p. 17 et ss.

³⁷ Ibid

³⁸ Ibid, p. 18

nature. Telle est la véritable envie. Elle fait pâlir le sujet devant quoi ? Devant l'image d'une complétude qui se referme et de ceci que le a, le a séparé, à quoi il se suspend, peut être pour un autre la possession dont il se satisfait [...] »³⁹ Autrement dit le désir jaillit de la privation par l'autre et de la possession par un tiers de l'objet du désir ; et l'envie est un *voir* douloureux (*un mal-voir*) qui laisse le sujet en dehors de la relation établie qu'il voit. Dans ce sens, l'envie est une pulsion scopique arrêtée par la présence d'un remplaçant (*regard cousu*). En fait, l'acte pulsionnel du *voir* est considéré comme triple par Lacan, *voir, être vu et se faire voir* ; *voir* l'autre et *être vu* par lui est un premier temps et l'envie viendrait précisément du blocage du *se faire voir* ; qui semble très important puisque c'est lui qui donne accès à la sexualisation (le *se faire voir* étant ainsi le *se faire voir du membre sexué*).

Notons que, dans une perspective différente, Bion (1963), en postulant une pulsion de connaissance, va confirmer la conception kleinienne selon laquelle la mère n'est pas seulement un objet d'amour et de haine, mais également un objet de connaissance pour l'enfant. Cette épistémophilie mènera l'enfant à la découverte du sexuel⁴⁰. C'est l'objet inconnu qui donne naissance à la curiosité, qui prendra vers 3 à 5 ans, la forme d'une curiosité avide, recherchant à connaître la sexualité des parents entre eux, à reconnaître le sexe de chacun des parents. Cette période inaugure à la fois l'accès à une organisation génitalisée, et à l'inaccessibilité du parent comme objet sexuel.

1.2. Les objets scopiques

Nous venons d'évoquer plus haut le petit voyeur de la scène primitive et le *voir* de l'envie, dans l'accession à la relation désirante. Aussi une question pertinente se pose à nous : que peut faire l'aveugle-né ?

³⁹ LACAN, J., (1964), *Les complexes familiaux*, Paris: Navarin, 1979, p. 105

⁴⁰ BION, W.-R. (1963), *Éléments de psychanalyse*, Paris : PUF, 1979. (La théorie bionienne place la situation œdipienne dans la volonté de savoir et de « l'appareil à penser les pensées » et rapproche la tragédie d'Edipe des histoires bibliques de l'Eden et Babel (p. 63 et 64) ; cette idée du savoir nous la retrouvons chez Bachelard [1938, *La psychanalyse du feu*, Paris: Gallimard – idées, 1949], qui, dans le complexe de Prométhée et la découverte du feu, associe savoir et infraction à l'autorité du père : « le complexe de Prométhée est le complexe d'Edipe de la vie intellectuelle. », p. 27)

Dès le départ, en effet, la psychanalyse a lié le désir et le regard (visuel). Freud nous parle de la cécité de l'hystérique (*Mademoiselle Anna O.*, par exemple), qui se refuse de voir son désir. En prenant un exemple de scopophilie ou voyeurisme, on peut penser à *Peeping Tom*, qui, seul de tous les villageois, eut l'audace de regarder la châtelaine, (la légendaire Lady Godiva, défilant nue sur son cheval pour obtenir la suppression des impôts), et qui en devient aveugle. Ces deux versions psychogènes de la cécité indiquent un phénomène de conversion réversible. Ce n'est pas tant cette perspective qui nous intéresse hormis qu'elle lie le regard et le désir. (Notons quand même que la conversion peut tout aussi bien concerner l'ouïe ou le toucher, etc.). Dans cette dualité sujet-objet, regard-désir, on découvre dans le *voir*, trois personnages. Le sujet et l'objet, et le tiers.

Dans la mythologie, le regard est lié au narcissisme et à la culpabilité. En regardant Méduse, disions-nous, le sujet est *médusé*, statufié, changé en pierre, c'est-à-dire qu'il n'est plus à même d'avoir ou de reconnaître ses émotions, ses affects, son désir, car en fait ce qu'il a vu dans Méduse, c'est l'atteinte à l'image narcissique de lui-même, sa propre castration. La superstition veut également que le mauvais œil, (une forme de Méduse), l'œil de la culpabilité surmoïque, empêche le sujet d'atteindre à l'objet de son désir. Mais la psychanalyse nous fait découvrir le regard de Méduse aux commandes de notre *malaise dans la civilisation*.

1.2.1. L'objet Eros. En tant qu'objet de la pulsion scopique, le regard est pour Lacan l'objet même de la psychanalyse. Il distingue, en effet, dans le champ visuel, les trois registres : l'imaginaire du miroir, le symbolique de l'interprétation et le réel du rapport objet/regard.

Le psychanalyste qui, dans le spéculaire, commence par marquer l'autre comme l'image du moi [i(a)], l'alter ego imaginaire, fonde l'objet du désir comme *inspécularisable*⁴¹. Le monde de la perception visuelle est un monde d'images dont le prototype est celle du miroir (chapitre précédent). Cette image spéculaire se distingue du scopique qui est du registre réel ou de la pulsion qui meut le regard et qui ne se

⁴¹ LACAN, J., (1976-1977), *L'insu que sait de l'une bévüe s'aile mourre*, Séminaire XXIV, Paris : Anthropos, 2003

saisit que par la jouissance, la *Schaulust*.⁴² La dimension du voir est composée de trois éléments, l'objet, l'observateur et le tiers. Si l'imaginaire est à proprement parler l'image du moi dans le miroir (qui cherche à reconnaître et préserver son unité), Lacan va proposer une genèse du sujet à partir du symbolique (dans lequel le temporel est essentiel).

Le mamelon, le phonème, le regard, la voix, sont les objets de la demande ou du désir. À partir de la distinction qu'il fait entre la demande (D), qui dans sa formulation est consciente et qui a des chances d'être satisfaite, et le désir (d), inconscient,⁴³ Lacan va systématiser la théorie freudienne des pulsions : l'objet oral est objet de la demande à l'Autre ; l'objet anal est objet de la demande de l'Autre ; l'objet scopique est objet du désir à l'autre ; et l'objet vocal est objet du désir de l'Autre. Ainsi quatre modes de l'objet de la pulsion désirante (orale, anale, articulatoire ou verbale, et scopique), correspondent à quatre objets *a*, le sein, les fèces, la voix et le regard. La pulsion fait donc irruption par quatre orifices : la bouche dans sa fonction alimentaire, l'anus, la bouche dans sa fonction articulatoire liée à l'orifice auditif, et la fente palpébrale.

Le scopique est donc cause de désir ou objet *a*. Lacan (1964)⁴⁴, développe cette question en différenciant entre l'œil et le regard, *la schize* du sujet se trouvant entre ces deux termes. L'œil est la vision qui voit et il est aussi la métaphore cartésienne, c'est-à-dire la conscience réflexive qui mène le sujet à pouvoir se voir voir.⁴⁵ Le regard est un *scotome* une tache aveugle⁴⁶ ; c'est je veux ce qui ne peut pas. Le point culminant du désir scopique est atteint par l'exhibitionniste, parce qu'il voit ce que l'autre voit par l'expression de son effroi.⁴⁷

Ce que vise Lacan, c'est le texte de Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*,⁴⁸ qui explicite que le corps est à la fois sensible et sentant, il est vu et il voit. « Mon corps comme chose visible est contenu dans le grand spectacle. Mais mon corps voyant

⁴² LACAN, J. (1964), *le séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris : Points, 1990

⁴³ LACAN, J., (1961-1962), *Séminaire IX, L'identification*, in. CHEMAMA R. et VANDERMERSCH B. (1995), « le désir et la demande », in *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris : Larousse, 2003

⁴⁴ LACAN, J. (1964), *le séminaire, Livre XI, op. cit.*

⁴⁵ *Ibid.*, p. 70

⁴⁶ *Ibid.*, p. 78

⁴⁷ *Ibid.*, p.166

⁴⁸ MERLEAU-PONTY, M., (1963), *Le visible et l'invisible*, Paris : Gallimard, 1964, à partir de la page 180

sous-tend ce corps visible, et tous les visibles avec lui. Il y a insertion réciproque et entrelacs de l'un dans l'autre. »⁴⁹ Lacan reprend cette idée et l'explicite par la réversibilité et incorporation du visible et du voyant.⁵⁰ Merleau-Ponty disait « Les choses de mon corps [...] leur visibilité manifeste se double d'une visibilité secrète »⁵¹ et Lacan reprend que *le propre du visible est d'avoir un double d'invisible*⁵²

En outre, dans la recherche du désir, « [...] Le voyant est pris dans cela qu'il voit, c'est encore lui-même qu'il voit ; il y a un narcissisme fondamental dans toute vision »⁵³ En fait, le grand philosophe est séduit par « les lèvres qui se baisent elles-mêmes » que Freud emploie pour parler du narcissisme⁵⁴ En fait, l'objet lacanien correspond à un trou, une béance, *l'orifice de la pulsion*, et si les lèvres se baisent, c'est précisément parce que ce « qu'il (le sujet) cherche à voir [...], c'est l'objet en tant qu'absence. »⁵⁵, et ce que le regard cherche à voir, soutiennent Merleau-Ponty et Lacan, c'est ce qui est absent, ce qui a été déjà vu mais ne se voit plus. « Nous voyons, dans la dialectique de l'œil et du regard, qu'il n'y a point coïncidence, mais foncièrement leurre. Quand, dans l'amour, je demande un regard, ce qu'il y a de foncièrement insatisfaisant et de toujours manqué, c'est que - Jamais tu ne me regardes là où je te vois. Inversement, ce que je regarde n'est jamais ce que je veux voir. »⁵⁶

Dans ce sens que la vision masque le réel par l'interprétation qu'en fait le sujet. En reprenant la perspective de Merleau-Ponty⁵⁷, et sa référence au sujet de la peinture, Lacan analyse la présence de trois éléments, l'objet, l'observateur et le tiers ; et souligne que nous sommes d'abord dans le tableau ; le regard consiste en premier à *être vu*. « Ce que nous indique Merleau-Ponty [...] c'est la préexistence d'un regard - je ne vois que d'un seul point, mais dans mon existence je suis *regardé* de partout. - Mais

⁴⁹ Ibid., p. 182

⁵⁰ LACAN, J. (1964), *le séminaire, Livre XI*, op.cit, p. 77

⁵¹ MERLEAU-PONTY M., (1960), *L'œil et l'esprit*, Paris : Gallimard, 1992, pp.21-22. (Déjà dans sa *phénoménologie*, il parlait du pré-sujet, du X, précisément du corps qui ne s'est pas encore distingué du monde, (1945, *La phénoménologie de la perception*, Paris : Gallimard, pp 293-294)

⁵² LACAN, J. (1964), *le séminaire, Livre XI*, op.cit, p. 166

⁵³ MERLEAU-PONTY, M., (1963), *Le visible...* op.cit, p. 183

⁵⁴ FREUD, S., (), *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris : Gallimard, 1985, p. 76

⁵⁵ LACAN, J. (1964), *le séminaire, Livre XI*, op.cit, p. 166

⁵⁶ LACAN, J., (1953-1954), *Le séminaire Livre I. Les écrits techniques de Freud*, op. cit. p. 94

⁵⁷ MERLEAU-PONTY, M., (1960), *L'œil et l'esprit*, op.cit. « La peinture donne existence visible à ce que la vision profane croit invisible. » (p.22), Nous sommes pour le philosophe immergés dans un monde visible et nous avons la caractéristique de nous voir voyant.

ce n'est pas entre l'invisible et le visible que nous allons, nous avoir à passer. [...] L'œil et le regard, telle est pour nous la schize dans laquelle se manifeste la pulsion au niveau du champ scopique. »⁵⁸ Ce qui fait la visibilité est le regard comme objet *a*, se trouvant au fondement de la visibilité, dont la pulsion est à la base. La pulsion scopique ne s'étaye pas sur le besoin comme les pulsions orale et anale ; mais sur le désir : le scopisme est constituant de la libido elle-même et confère à l'œil la fonction haptique.⁵⁹

Dans le *Séminaire, le Transfert*,⁶⁰ Lacan (1960) reprend le terme *agalma* (parure, ornement, offrande à la divinité) du *Banquet* de Platon⁶¹, et le détourne pour lui donner une signification analytique. L'image de Socrate, ce qu'elle montre au dehors, n'est que disgracieuse ; si Socrate attise le désir d'Alcibiade, c'est par ce qu'il est *précieux* dans son intériorité. Le caractère de l'agalma comme parure externe est un trompe-l'œil. L'agalma lacanien représente l'objet du désir énigmatique qu'on ne perçoit pas dans une image, mais qui la rend pourtant désirable. Notons que dans ce même séminaire, Lacan fait référence au conte d'Apulée (Au moment où Psyché tente l'acte *interdit de voir* son époux Amour, celui-ci disparaît). Le désir de Psyché et d'Amour s'accomplit dans l'*aveuglement* total. Le regard objet *a* représente ainsi le mieux le caractère agalmatique de l'objet cause du désir. En effet, la pulsion scopique pare le désiré de son désir et l'orne de beauté. *Voir* est donc permis ou interdit, comme dans le cas de Psyché. Le *voir* interdit est le voir de la scène duelle, celle qui résulte du désir. Il semblerait donc que la relation à l'objet, et au désir, passe obligatoirement par le *voir*.

En effet, pour la psychanalyse, c'est le regard d'autrui qui me donne mon identité « À partir du moment où le regard existe, je suis déjà quelque chose d'autre, en ce que je me sens moi même devenir un objet pour le regard d'autrui »⁶² dit Lacan, en faisant

⁵⁸ Ibid, p. 68

⁵⁹ Ibid.

⁶⁰ LACAN, J. (1960), *Le Séminaire, livre VIII : Le transfert*. Texte établi par J.-A. Miller, Paris : Seuil, 2001

⁶¹ Dans ce banquet, chaque invité fait, à son tour selon les places qui se suivent, l'éloge au dieu Amour, c'est au tour de Socrate, mais son discours est interrompu par l'entrée d'Alcibiade qui prend la parole. L'éloge de ce dernier est adressé non pas au dieu mais à Socrate.

⁶² LACAN, J., (1953-1954), *Le séminaire livre I. Les écrits techniques de Freud*, op.cit, p. 240

l'éloge de Sartre dans *L'être et le néant*⁶³. Georges Blin dans son analyse de Stendhal, lui-même influencé par Sartre, écrivait dans cette même lignée : « L'alter ego dans ce régime est celui duquel je ne veux qu'être vu, que je ne veux que voir, ne veux voir que pour me voir par ses yeux de son point de vue [...] Mon prochain mon voisin ne représente que l'être auquel je remets casuellement la tâche de proclamer ma possibilité permanente d'être intercepté, qualifié. »⁶⁴

L'objet est celui qui me voit. « Le regard n'est pas forcément la face de notre semblable, mais aussi bien la fenêtre derrière laquelle nous supposons qu'il nous guette. C'est un x, l'objet devant quoi le sujet devient objet. »⁶⁵ En d'autres termes, 1. La perception visuelle de l'objet n'est pas forcément ce qu'est l'objet en soi, mais comment de son point de vue le sujet le voit ; 2. Le sujet regardé par l'objet devient l'objet de l'objet, c'est-à-dire que le sujet est transformé en objet du regard de l'objet ; 3. Ce regard de l'objet qualifie l'existence du sujet.

(Mais l'objet peut s'appréhender autrement ; et disons, comme le précisait un de nos aveugles-nés, qu'un simple bruit, un froissement de tissu, un souffle, suggèrent la présence de quelqu'un qu'on ne voit pas. Et le sujet peut être qualifié autrement que par le regard visuel de l'objet, par son toucher par exemple. Et la voix, la voix du désir « des voix chères qui se sont tuées » disait Verlaine, n'est-elle pas aussi un objet a, éclectique du désir ?)

« Dans le champ scopique, nous dit Lacan, le regard est au-dehors, je suis regardé, c'est-à-dire je suis tableau. C'est là la fonction qui se trouve au plus intime de l'institution du sujet dans le visible [...] »⁶⁶ Assoun précise cette pensée psychanalytique du regard et du désir, et interroge l'inconscient du sujet dans l'émergence du pulsionnel, la puissance du regard apparaît dans le coup de foudre passionnel et le déchainement « au premier regard », du désir. En analysant le mauvais œil⁶⁷, il écrit à propos de cette intentionnalité superstitieuse de nuire « Là où je regarde, il y a virtuellement de l'Autre

⁶³ « Toute la phénoménologie de la honte, de la pudeur, du prestige, de la peur particulière engendrée par le regard est là, admirablement décrite. » (Ibid., p.241)

⁶⁴ BLIN, G., (1958), *Stendhal et les problèmes de personnalité. Vol. I*, Paris : José Corti, p. 76

⁶⁵ LACAN, J., (1953-1954), *Le séminaire livre I. Les écrits techniques de Freud*, p. 245

⁶⁶ Ibid., p.98

⁶⁷ Freud lui-même craignait le mauvais œil et écrit à ce propos « Quiconque possède quelque chose à la fois précieux et fragile, redoute l'envie d'autrui. » (FREUD, S., (1908), *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris : Gallimard, 2004, p.244).

et que, je ne jouis de mon bien en tant qu'autre, c'est-à-dire en me plaçant au champ optique de l'Autre. »⁶⁸ Le sujet n'a jouissance de l'objet que sur le mode de l'envie « C'est dans l'œil de l'autre que revient mon regard sur l'objet. »⁶⁹ Mais en fait le sujet n'est sujet que parce qu'il est l'objet du regard de l'autre (nous retrouvons Blin) : « Je suis moi-même regardé par l'objet que je désire, ce qui fait la *précarité de ma propriété*. »⁷⁰ Le regard n'est pas l'organe de la vue, c'est l'objet imaginaire du regard imaginé de l'autre sur moi. En fait le regard est corrélé au désir et « ce n'est pas le sujet néantisant, corrélatif du monde de l'objectivité, qui s'y sent surpris, mais le sujet se soutenant dans une fonction de désir ? N'est-ce pas justement parce que le désir s'instaure ici dans le domaine de la voyure, que nous pouvons l'escamoter ? »⁷¹ Le regard de la jouissance appartient donc, au *champ de l'Autre*, c'est la présence de l'autre imaginé qui y préside.

Soit qu'on a des yeux pour voir, soit qu'on en a pas, que devient alors le désir ?

Si l'œil aveugle ne peut *voir*, cela ne signifie pas pour autant qu'il ne peut désirer, atteindre à l'agalma, et aborder le symbolique. La privation du visuel en tant que fonction biologique, ne supprime pas le regard en tant que jouissance. Même Lacan qui parlait de *voyure*, le dit d'une certaine façon : « Dans le rapport scopique, l'objet d'où dépend le fantasme auquel le sujet est appendu dans une vacillation essentielle, est le regard. - le regard se spécifie comme insaisissable. C'est pour cela qu'il est, plus que tout autre objet, méconnu, et c'est peut-être pour cette raison aussi que le sujet trouve si heureusement à symboliser son propre trait évanouissant et punctiforme dans l'illusion de la conscience de se voir se voir, où s'élide le regard. »⁷² Mais ce *rapport*, ajouterons-nous, n'est pas nécessairement *scopique*, dans le sens du visuel, et nous pouvons faire rentrer en jeu le regard-peau, voilà pourquoi, *le regard se spécifie comme insaisissable*.

⁶⁸ ASSOUN, P.-L., (1995), *Leçons psychanalytiques sur le regard et la voix, tome II*, Fondements de la clinique à la théorie, Paris : Anthropos, 2009, p. 130

⁶⁹ Ibid.

⁷⁰ Ibid. (soulignés par l'auteur)

⁷¹ Ibid., p.80

⁷² LACAN, J., *Les quatre concepts fondamentaux...*, op.cit., p. 78

En effet, le sujet ne sait jamais ce qui le séduit, mais se *leurre* en pensant reconnaître l'objet de son désir. Ce qui est cause du désir est perdu et les objets, qui désormais le séduisent, ne sont en fait que des objets de substitution. Cet objet perdu est gardé dans l'image-peau, barré d'accès, circonscrit dans le domaine de l'interdit. Lorsque le sujet s'éprend d'une personne, qu'il pense totale, Il s'éprend en fait de l'image ; et cette image dissimule la cause vraie de son désir. Le désir vise sous un objet donné – appelons le x –, un autre objet. Aussi l'objet x est insatisfaisant, puisque l'objet vrai du désir est absent. L'objet x est simplement cause du désir.

1.2.2. L'œil de Thanatos. La pulsion scopique est de même Thanatos, et le regard est cause de l'angoisse, (*Augenangst*, terme freudien qui se traduit par la *peur des yeux*, ou l'angoisse scopique), parce que d'une part, l'œil est déclencheur d'une jouissance et d'autre part, puisque le sujet sait que l'autre surmoïque, au regard mortifère, l'observe (comme le voyeur de la scène primitive).

Pour parler du plaisir, Freud emploie les termes allemands de *Lust* et *Genuss* qu'il différencie au fur et à mesure. Dans *Au-delà du principe de plaisir*, il (1920)⁷³ situe la jouissance, au-delà du plaisir (*Lust*), principe qui préside au fonctionnement psychique. Le secteur qu'il circonscrit est celui dans lequel se manifestent les phénomènes répétitifs intrinsèquement liés à la pulsion de mort (*Todestrieb*). Le plaisir qui y est exprimé est un plaisir dans la douleur, *Genuss*, qui signifie une jouissance excessive, mortifère, une jubilation morbide. Lacan (1969-1970) apportera une redéfinition au champ de la pulsion de mort freudienne, comme étant une pulsation de jouissance, et de *jouissance qui insiste*⁷⁴. La différence entre *Lust* et *Genuss*, font du regard à la fois cause de la jubilation et objet d'angoisse.⁷⁵ Si la jouissance excède le plaisir, le plaisir limite la jouissance.

⁷³ FREUD, S., *Au-delà du principe de plaisir* (1920), Paris : Payot, (coll. « PBP »), 2010

⁷⁴ LACAN, J., (1969), *Le séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*. Texte établi par J.-A. Miller Paris : Seuil, 1991, p.91.

⁷⁵ C'est en 1959-1960, dans le séminaire *L'éthique de la psychanalyse* (*Le séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Texte établi par J.-A. Miller, Paris : Seuil, 1986, p.235), que Lacan introduit le terme de jouissance qu'il emprunte au discours juridique. En fait, il remonte par une filiation de type sémantique et étymologique complexe à l'élaboration augustinienne du couple de l'*uti* et du *frui* (usufruit). Saint Augustin distingue deux sortes d'amour : celui qui jouit (*frui*) de son objet, et celui qui utilise (*uti*) l'objet comme moyen afin de parvenir à la jouissance d'autre chose. Le *frui* et l'*uti* se combinent selon différentes modalités : *caritas* jouit de Dieu en utilisant

En effet, Freud dans *La tête de Méduse* (1922), rattache l'effroi de la castration à l'effroi de la scopie du sexe de la mère, par le garçon (la décapitation devenant la castration). « Si la tête de Méduse se substitue à la figuration de l'organe génital féminin, ou plutôt si elle isole son *effet excitant l'horreur*, de son *effet excitant le plaisir*, on peut se rappeler que l'exhibition des organes génitaux est encore connue par ailleurs comme acte apotropique. »⁷⁶ Cette castration est apotropique, (elle conjure les effets néfastes du mauvais œil), puisque l'effrayante scopie de la coupure est également jouissance, ce qu'elle conjure et éloigne, c'est la peur de l'inceste. De même qu'Assoun⁷⁷ voit dans le mauvais œil le surmoi social punisseur du plaisir. Plaisir qui cache le désir de la mère.

La veille de l'enterrement de son père, Freud rêve d'une affiche sur laquelle se trouve écrit : On est prié de fermer les yeux, ou de fermer un œil, qu'il transcrit ainsi :

« On est prié de fermer les yeux⁷⁸
un œil »

Ce rêve, il l'interprète par l'idée que la famille a *fermé les yeux* (surmoi social), parce qu'il a choisi un simple cérémonial pour l'enterrement, mais *l'œil anonyme* du qu'en-dira-t-on, ne lui pardonne qu'à moitié (d'où un seul œil fermé).

Nous apportons une interprétation quelque peu différente à ce rêve. Certes on ferme les yeux pour ne pas voir une faute, comme l'interprète Freud ; mais on ferme également les yeux des morts. Les yeux fermés, sont les yeux du père de Freud fermés par la mort ; en outre, si un œil est dit fermé, c'est que l'autre est ouvert ; cet œil ouvert est l'œil du Père Mort, le surmoi, la métaphore de la loi, qui continue, comme pour Caïn, à le juger dans la tombe.

le monde, c'est un bon amour et *cupiditas* qui jouit du monde en utilisant Dieu, c'est un mauvais amour. On peut y voir la distinction entre jouissance incestueuse et le plaisir satisfaisant.

Lacan distingue, en fait, quatre jouissances : - jouissance *de l'Autre* (J(A)), dans laquelle est impliqué le corps de l'Autre ; - jouissance *phallique* (J(φ)), celle du signifiant, des effets de sens du signifiant ; - reste de jouissance causée *par l'objet a* : c'est l'opération signifiante qui produit l'objet a, qui néanmoins lui échappe ; - jouissance *spécifiquement féminine*, spécifiée d'être située au-delà du phallus, et *supplémentaire*, puisque hors du règne du signifiant phallique.

⁷⁶ FREUD, S., *La tête de Méduse*, in *Œuvre complète vol. XVI*, Paris : PUF, p. 163

⁷⁷ Op.cit., p.131

⁷⁸ FREUD, S., (), *L'interprétation des rêves*, Paris : PUF, 1980, p.274

La culpabilité ronge Freud qui dépasse son père en savoir et en prestige. Mais la vraie culpabilité concerne la jouissance de voir. Le crime originaire, est celui de la jouissance du désir. Et le regard surmoïque guette sans relâche. Freud souhaite-t-il crever ce dernier œil, le rendre aveugle ? « On peut ériger en devoir la maxime de contrer le désir du tyran, si le tyran est celui qui s'arroe le pouvoir d'asservir le désir de l'Autre. »⁷⁹

L'œil est un des symboles les plus anciens. On le retrouve dans toutes les civilisations. L'œil unique du cyclope évoque une sous-humanité. Argus-aux-cent-yeux, évoque l'éveil perpétuel, la surveillance et l'ouverture exclusive vers l'extérieur. En Inde un troisième œil de la connaissance est placé au milieu du front. L'*Oudjat*, l'œil du faucon qui voit tout, que l'on retrouve dans les rites maçonniques égyptiens, symbolise la lumière et la connaissance. L'œil peut-être surmoïque et symboliser le poids de la culpabilité. Dieu lui-même est doté du regard : « L'œil était dans la tombe et regardait Caïn. »⁸⁰ Le regard de la divinité est transperçant, Dieu voit notre intériorité et on ne peut le tromper.



Yeux peints sur le sommet du Kumbum de Gyantse au Tibet. On y voit également le 3e œil ou regard intérieur.

Car en effet, le regard est éthique, et implique un jugement du sujet et un jugement sur le sujet. Une éthique du regard est, comme le dit Lacan, une éthique du désir⁸¹. L'objet regard dans le champ de l'imaginaire en tant que catalyseur du désir, fait du Moi, acteur, qui se donne à voir, et spectateur, qui regarde ce qui se donne à voir, de la scène qui se joue. Mais l'éthique du regard est de se reconnaître castré et de n'être pas la *dupe* du père, c'est-à-dire de le reconnaître, castré. L'éthique du regard est ainsi un départ, quitter les lieux de la jouissance interdite et de la recherche de la complétude, du désir de combler le trou de l'autre, vers les cieux du moi, du savoir de la castration acceptée.

⁷⁹ LACAN, J., (1966), « Kant avec Sade », in *Écrits*, op.cit., p. 784

⁸⁰ HUGO, V. (1859), « La conscience », in *La légende des siècles, Vol. I, Partie I, d'Ève à Jésus*, II, Paris : J'ai Lu (coll. « Libro »), 2003

⁸¹ LACAN, J., (1959-1960) *Le séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Texte établi par J.-A. Miller, Paris : Seuil, 1986

Deux objets, en effet, le sein et le phallus, représentant psychiques des personnages si familiers, rentrent en jeu dans la *scène maternelle*, celle du moi naissant. Les mécanismes défensifs que le moi développe alors, sont l'idéalisation de l'objet d'amour et le déni magique de la persécution insupportable. – Cette espèce d'idéalisation et le déni tout-puissant se rencontrent souvent en analyse chez des patients schizoïdes, dont l'histoire fait apparaître qu'ils ont été des « bébés parfaits », qui n'ont jamais protesté ni jamais pleuré comme si toutes leurs vivances avaient été ressenties comme bonnes.⁸² Si forte, cependant, que soit l'influence maternelle dans la formation du surmoi, le père reste celui qui possède le pouvoir décisif. Ce pouvoir se situe au moment où le *visible* entre en jeu, c'est-à-dire quand le membre réel est ainsi vu. Cette phase narcissique est réparatrice dans ce sens que le pénis du *dedans*, de la scène maternelle, passe au *dehors*, au corps du père qui par symbolisation devient le porteur du phallus.

En 1990, Alain Lefèvre⁸³ définit la castration comme « l'acceptation d'une limite imposée à la jouissance toute à l'égard de la mère ».⁸⁴ Il souligne que « la castration est un acte de coupure entre la mère et l'enfant, qui tranche l'imaginaire de son lien narcissique. »⁸⁵ La castration possède un opérateur qui est le signifiant : *Nom-du-Père* ; « La fonction paternelle se fait d'une façon distincte de la présence du père et de son occurrence négative, l'absence, la carence ou l'inconsistance du père »⁸⁶, la place du père étant symbolique. Le père « châtre la mère de toute prétention d'avoir le phallus et châtre l'enfant de toute prétention de l'être pour la mère. Et c'est en fonction du renoncement à l'être-le-phallus que le sujet peut entrer dans la sexualité ».⁸⁷ Par contre, le défaut éventuel de cette dernière opération peut se traduire par de l'inhibition ou par une impossibilité de donner suite au désir dans ses conséquences affectives, intellectuelles, professionnelles et sociales.

⁸² SEGAL, H., (1969), *Introduction à l'œuvre de Mélanie Klein*, Paris : PUF, (coll. « Bibliothèque de Psychanalyse »).

⁸³ LEFÈVRE Alain (1990), *Du père carent au père humilié*, Paris : Petite Bibliothèque Rivages

⁸⁴ *Ibid.* p.141

⁸⁵ *Ibid.*, p.140

⁸⁶ *Ibid.*, p.141

⁸⁷ *Ibid*

La métaphore paternelle ou le père symbolique est, ce que Lacan (1953)⁸⁸ a désigné par le Nom-du-Père, celui auquel renvoie la loi et l'interdit de l'inceste, et consiste principalement en la mise en règle du sujet avec son désir en regard du jeu des signifiants qui l'animent et constituent sa loi. « C'est dans le nom-du-père qu'il nous faut reconnaître le support de la fonction symbolique qui, depuis l'orée des temps historiques, identifie sa personne à la figure de la loi »⁸⁹.

En somme, dans cette perspective lacanienne au départ, nous pouvons parler de trois temps distincts dans le développement du désir : L'enfant répond à la demande maternelle et tente de combler le manque, il est le phallus de la mère, objet du désir ; dans un deuxième temps, l'enfant se sépare de sa mère et la désire, elle est l'objet de son désir ; alors que dans un troisième temps, la parole de la mère ayant introduit le père séparateur, l'enfant par la castration du désir se heurte à l'interdit, et rencontre la loi du père. L'identification au père relativise le heurt et l'enfant évolue vers lui-même.

La formalisation de la métaphore paternelle s'organise en deux temps distincts : le premier réalise l'élimination du désir de la mère pour y substituer la fonction du père afin d'extraire le sujet hors du champ de désir de la mère, alors que dans le second temps, le Nom-du-Père en tant que signifiant vient redoubler la place de l'Autre inconscient. Ainsi Lacan (1955-56)⁹⁰ dramatise le rapport au signifiant phallique originairement refoulé et institue la parole sous les effets du refoulement et de la castration symbolique, condition sans laquelle un sujet ne saurait valablement assumer son désir dans l'ordre de son sexe. De la forclusion du Nom-du-Père, découle la fixation de l'enfant à la relation duelle avec la mère, à l'imaginaire et l'inaccession au désir et au symbolique. C'est ainsi que quand le tiers est exclu, que l'accès à l'ordre symbolique est compromis et que la psychose guette le sujet.

La castration se définit ainsi comme étant une opération symbolique qui détermine une structure subjective : celui qui est passé par la castration est *normé* (non incestueux), en vue de l'acte sexuel. Ce qui signifie que la loi lacanienne du désir et de

⁸⁸ LACAN, J., (1953), *Ecrits I*, Paris : éd. Seuil, 1996

⁸⁹ LACAN, J., (1953), *Ecrits I*, Paris : éd. Seuil, 1996, p. 157-158

⁹⁰ Ibid, p.94 et ss.

la demande⁹¹, ne peut être que s'il y a acceptation de la castration symbolique ou l'interdit de l'inceste. L'acceptation de la castration symbolique vient précisément refouler la relation mythique, disons fantasmatique, d'avec la mère, et permet de mesurer le genre et le degré du symptôme. Ainsi, l'enfant doit renoncer au phallus imaginaire et la jouissance avec la mère, afin de posséder le phallus symbolique. Cette mutation représente la condition sans laquelle l'enfant sombre dans la psychose.

« Nous savions, en effet, que le père joue un rôle indispensable dans la séparation de l'enfant d'avec sa mère, séparation structurante et fondatrice pour la vie psychique de l'enfant. Mais nous mesurons mieux aujourd'hui l'influence qu'a le père sur la qualité des relations entre la mère et son enfant. Autrement dit, non seulement le père sépare le couple mère-enfant, mais aussi il peut contribuer à créer les conditions d'un rapprochement entre la mère et son enfant, conditions opérant directement sur la disponibilité maternelle. » (Ody et Smadjac, 1985)⁹² S'ensuivent par la suite les autres fonctions qui s'exercent à travers des rôles qui révèlent le père comme modèle identificatoire, comme représentant de l'autorité, comme agent de socialisation et comme tuteur dans les apprentissages.

L'interdit castratif, Anzieu le ramène en premier lieu au toucher. Ce qui permet l'individuation, et mène l'enfant à sortir du giron maternel, c'est le double interdit du toucher comme condition au dépassement du *Moi-peau*; un interdit par *raison psychogénétique* (premières interdictions émises par l'entourage, quand l'enfant commence à se déplacer concernant les touchers) et un autre par *raison structurale*, afin de passer du plaisir de la peau et de la main pour aller vers l'abstraction⁹³

Anzieu précise, dans *Du Moi-peau au Moi-pensant*, (op.cit.) que les interdits présentent quatre dualités et ces interdits sont tactiles. 1) « L'interdit porte à la fois sur les pulsions sexuelles et sur les pulsions agressives. Il canalise la poussée des

⁹¹ « J'ai réussi en somme ce que dans le champ du commerce ordinaire, on voudrait pouvoir réaliser aussi aisément : avec de l'offre, j'ai créé la demande. » (LACAN, J., (1958), « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », in *Écrits*, Paris : Seuil, 1966, p. 617). Théorie économique reprise par Lacan de KEYNES, J. M., (1936), *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, Paris : Payot, 1985

⁹² ODY Michel et SMADJA Claude (1985), « *La carence paternelle* » in Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, Paris, P.U.F, 1999, p.261

⁹³ ANZIEU D. (1994), *Le penser. Du Moi-peau au Moi pensant*, Paris : Dunod. p. 136

pulsions »⁹⁴ Ainsi ne touche pas à cet objet, tu pourrais le casser ; ne fais pas de mal aux autres en les touchant, ni à toi-même ; ne touche pas cette zone ou cette autre, c'est des zones sensibles au plaisir, tu serais débordé par une excitation que tu n'es pas encore en mesure de comprendre ou de satisfaire, etc.

2) Tout interdit est à *double face*, une tournée vers le dehors et une, vers la réalité interne. Il sépare le *coller au parent*, de la région de l'étranger, qui risque d'être menaçant (la mutation du 9ème mois) ; « L'interdit du toucher contribue à l'établissement d'une frontière entre le Moi et le Ça. L'interdit œdipien parachève l'établissement de la frontière, d'une interface entre le Moi et le surmoi. »⁹⁵ Mais l'interdit œdipien inverse l'interdit du toucher : ce qui est familial devient dangereux, que l'investissement pulsionnel soit l'amour et la haine, afin d'éloigner l'inceste et le parricide.⁹⁶

3) L'interdit se construit en deux temps, un temps précoce (à la manière de l'œdipe précoce de Klein), un temps œdipien (freudien). L'interdit primaire du toucher s'oppose à la pulsion d'attachement et d'agrippement ; tandis que l'interdit secondaire s'applique à la pulsion d'emprise et permet au langage de s'instaurer⁹⁷.

4) Tout interdit se caractérise pas sa bilatéralité.

L'interdit du toucher requiert que les parents (et autres adultes) le respectent⁹⁸.

Certes, nous accordons à cette approche tout son mérite. Si elle ne résout pas le problème de la scopie qui semble si nécessaire à l'élaboration du Moi, elle introduit toutefois la dimension du toucher.

Le toucher, (comme nous le disions pour l'audition), peut présider au fantasme ; et le fantasme tactile est peut-être le plus important. On ne rêve pas seulement de voyeurisme, mais de caresses et de baisers. La peau est en soi, et quelle qu'en soit la zone, un réceptacle érogène et par là fantasmatique. Elle englobe le désir et le désirant la recherche. L'ouïe, l'odeur, le regard, le goût lui appartiennent. Cette créatrice d'images est créatrice de fantasmes et de représentations.

⁹⁴ P. 145

⁹⁵ Ibid

⁹⁶ Ibid., p.147

⁹⁷ Ibid., pp. 148 et 149

⁹⁸ Ibid., p. 149

Mais c'est par sa parole, en tant que médiatrice que la mère introduit le père et sa loi. En d'autres termes, Bernard This (1980)⁹⁹, écrit : « La paternité est essentiellement liée au fait de parler. C'est la parole qui nous constitue et nous situe comme « père », « fils », ou « fille » [...], c'est par la mère que le père symbolique est donné à l'enfant ». De ce fait, il n'y a pas de père qu'avec la parole ; et c'est au sein de sa famille en tant que relations intersubjectives de parole et de langage que le sujet se constitue comme tel, et que le père comme fonction prend du sens pour un fils ou une fille. Le Nom-du-Père signifie que le sujet assume son désir comme assenti à la loi du père à travers la castration symbolique et aux lois du langage sous le coup du refoulement originaire.

« ... je l'ai reçu dès qu'issu de sa mère

[...] j'avais reçu

Oreste pour le présenter à son père. » (Eschyle)

Citant le célèbre tragique, Green (1990) écrit : « La mère suffisamment bonne, lieu et lien du triangle œdipien, est comme le langage une matrice médiatrice. »¹⁰⁰ La scène si réelle à laquelle le petit voyeur assiste se répercute ; la parole vient se substituer à l'acte. La castration est acceptée comme condition humaine. La solidarité familiale sublime l'incomplétude sexuelle. Le père est nommé à l'enfant qui le reconnaît. La filiation s'établit par la fonction paternelle. L'autre est placé dans l'ordre symbolique, et l'altérité remplace le lien intersubjectif ; le corps sexué est mis en jeu dans les imagos fantasmatiques organisant les pulsions libidinales. Le regard-peau se métaphorise. Ainsi grâce à cette parole maternelle, l'aveugle peut avoir accès à la métaphore du père, et au dépassement de la castration vers une libération du désir. Car en fait, la finalité du langage interpersonnel, n'est pas dans l'expression abstraite, mais dans l'image, c'est-à-dire dans la communication.

[Note : voulant éprouver la parole handicapée et handicapante, j'ai été faire un stage de 4 mois, auprès d'une institution pour sourds et muets. Les sourds de naissance, souffrent d'une privation fonctionnelle différente évidemment de celle des aveugles, quoique dans les deux cas perceptive. J'ai constaté que la surdité est souvent responsable d'une certaine forme d'isolement, la communication en soi et par delà la communication à autrui sont plus difficiles, que pour les aveugles, voire parfois impossibles, avec de profondes répercussions sur le

⁹⁹ THIS B., (1980), *Le père, acte de naissance*, Paris : Seuil, p.246

¹⁰⁰ GREEN, A., (1990), *La folie privée. Psychanalyse des cas limites*, Paris : Gallimard, 1994, p. 215

développement cognitif et certes psychologique de l'enfant. L'appréhension du symbolique est laborieuse et plus ardue également que pour les aveugles.]

2. Ils en en parlent

L'étude ci-dessus, nous pousse à nous poser des questions sur l'aveugle-né, son désir, sa sexualité, l'acceptation de la castration, lui qui est déjà privé de sa vision, et les liens noués avec ses parents. A-t-il effectivement accès au désir et à la loi ?

- *Fragments de 2 séances relatifs à l'objet désiré.* La fille dont rêve l'aveugle-né est une femme fantasmatique. (Pour mieux expliciter ce qu'ils sentent, je ne peux que répéter ces vers de Verlaine que leurs paroles ont rappelés à ma mémoire : « Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant, / D'une femme inconnue et que j'aime et qui m'aime. ») La fille aimée fantasmatiquement n'est ni brune ni blonde, elle n'a pas un nez retroussé ou aquilin, etc. Aucun trait qui décrit habituellement une jeune femme n'est évoqué dans leurs paroles : mince ou grosse, grande ou petite, yeux, seins, fesses, jambes, etc. ne sont pas dits, même pas implicitement. La sexualité brute n'apparaît pas ; mais l'*Algama* recherché dans le fantasme est un composé de douceur et de contenance. Pourtant l'aveugle-né à la notion de la corpulence, de la couleur de la peau et de son grain, de la forme d'un visage...

L'évocation de la fille dont ils rêvent, ressemble plutôt à celle que ferait un enfant, et semble plus *libidinale* que véritablement sexuelle : « *La fille que j'aime il faut qu'elle s'assoit à mes côtés tout le temps* » (Nadim) ; « *Elle doit tout le temps m'enlacer.* » (Tony). En général, ils veulent ce quelqu'un « *qui s'occupe de moi.* » (Jean)

Les quelques traits physiques qu'ils relèvent sont érotico-tendres et sont relatifs, au verbal, au tactile, à l'auditif, à l'odorat : « *Elle a la peau douce* » (Samer) ; « *elle sent bon.* » (Ghaleb) ; « *Elle a une belle voix.* » (François). Comme « l'inflexion des voix chères », du poète.

Parfois, cette évocation prend une tournure adulte, mais là encore la sexualité est quasi occultée : « *J'espère me marier assez vite.* » (Nadim) ; « *Il faut s'entendre avec la personne qu'on épouse.* » (Tony) ; « *Elle va s'occuper de moi et de la maison...* »

(Simon). Cette jeune femme rêvée est une évocation œdipienne, Simon achève la phrase par : « ... *comme maman.* »

La privation joue quand même un rôle et certains ne sont pas certains de trouver ou de se faire accepter par une jeune fille. Par exemple, Omar est sûr de se marier un jour, mais Nasr est sûr du contraire, et la privation visuelle entraîne chez lui une angoisse de castration forte.

« Moi j'aime une fille simple et douce, et on se mariera, je suis sûr que je serai heureux et elle aussi », dit Omar, - « Rien n'est sûr, pourquoi tu penses que tu vas te marier, tu seras déçu, les jeunes filles ne veulent pas de nous », rétorque Nasr.

[Notes : Une vive discussion prend place, deux camps se forment, ceux qui se rangent du côté de Omar, la plupart, et ceux qui se rangent du côté de Nasr – Fadi, Souhail, Samer et Joe ; seul Nadim ne sait pas dans lequel se placer, alors qu'il a l'habitude de se ranger à l'avis de Mustapha.

J'essayais d'aborder avec eux, l'expérience sexuelle, avaient-ils déjà fait l'amour ? Ils étaient assez réservés, peut-être effarouchés, certains finirent par dire qu'ils avaient connu quelques attouchements. Quant à la masturbation, quoiqu'intimidés par la question, ils répondirent par l'affirmative. Mais aucun ne poussa plus loin la discussion, et je n'ai pas insisté].

L'ouïe est aux aguets et repère la qualité des voix et de quoi elles sont porteuses : *« Sa voix me fait comprendre si elle m'aime. » (Omar) ; « Mona dit qu'elle ne m'aime pas, mais sa façon me dit que si, et je sais qu'elle a pour moi des sentiments »(François) ; « J'entends toujours la pitié pas l'amour » (Mustapha).*

L'odorat est toujours en éveil, pour comprendre un élan : *« Les odeurs me parlent. Certains parfums me disent que je peux avancer et faire un compliment. » (Jean) ; « Moi je crois que le parfum est comme quand j'entends une poésie. » (Michel) ; « Une fille m'attire par son odeur. » (Mustapha) ; « pour moi aussi, l'odeur est importante. » (Nadim) ; « Une odeur, c'est comme le vin, c'est une chanson. » (samer).*

Le toucher est porteur de promesses, et à l'affût du moindre frisson : *« Quand, elle frissonne je sais que je peux l'embrasser. » (Hani) ; « je suis sensible à sa peau. » (Mazen) ; « Quand je touche quelqu'un je l'aime ou je le rejette. » (Alecco) ; « Je crois que je peux vous expliquer ce que c'est que le toucher. Quand vous touchez un pétale de rose sans voir, il y a du velours, du parfum et je vois une couleur. C'est ça quand on touche une fille qu'on aime. »(Omar).*

Les images se relient et s'unissent afin de donner un regard-peau, l'objet comme totalité est appréhendé. Le sentiment peut naître. Me reviennent en mémoire, les mots de Baudelaire : « Les parfums et les sons tournent dans l'air du soir. »

- *Fragments d'une séance relatifs aux parents.* De même que pour la jeune fille fantasmée, la douceur, le parfum et la voix de la mère sont mis en relief, ainsi que le fait d'être soutenu et guidé par elle. La mère du désir est aussi présente que la mère de la contenance (voir chapitre précédent à ce propos).

« *Moi, je peux décrire ma mère. Sa peau est brune et douce et elle est très belle. Elle me regarde avec amour.* » (Hani) La possibilité de ce regard, devenu le référent du Moi) et de ses caractéristiques, conforte le narcissisme du non-voyant. Le sentiment d'être vu par la mère n'est pas une réponse à la sensation de ne pas voir. Mais un sentiment profond de lien avec la mère : un regard-peau, qui réconforte et sécurise. Mais également la possibilité d'accéder au désir, et d'être désiré.

« *Je crois que je vois maman.* » (Ghaleb)

« *Oui je vois maman ; depuis que j'étais bébé, je pouvais la voir, et savoir qu'elle est douce, et c'est une belle dame.* » (Omar)

« *Voir maman, je le pouvais petit, je ne savais pas que j'étais aveugle, je ne sais pas maintenant si je peux le faire. Mais je la vois.* » (Mustapha)

À travers leur regard intérieur, j'ai pu voir l'image de ces mères d'enfants aveugles-nés : 1. il y a des mères hyper protectrices, dont la mère de Hani est le prototype ; des mères juste suffisamment bonnes, comme celle d'Omar ; des mères, bonnes mais pas assez ou ambivalentes, à l'instar de la mère de Nasr ; et enfin des mères plutôt rejetantes, comme celle de Mazen. 2. Il y a des mères qui dénie la permanence de la cécité, comme celle de François ; des mères qui reconnaissent la cécité mais dénie l'importance de son impact sur la vie de l'enfant, comme la mère de Hani ; des mères qui acceptent la cécité de leur fils et qui l'encouragent à aller de l'avant, comme la mère de Jean ; et des mères dépressives qui reconnaissent la cécité, mais qui la conçoivent comme handicapante dans toute action, comme la mère de Mustapha. 3. Il y a des mères bonnes médiatrices vers le père, comme la mère de Jean ; des mères

médiatrices ambivalentes, comme la mère de Michel et des mères mauvaises médiatrices, comme la mère de Kamel.

« *Ma mère disait toujours papa est là, il est grand et bien musclé, il va te porter.* » (Omar). En somme, l'importance que la parole de la mère accorde au père va conditionner l'ancrage de la fonction paternelle dans chaque sujet. Bernard This (1980)¹⁰¹, insiste sur le fait que le père, « agent de la coupure symbolique humanisante » permet le passage au monde symbolique. L'enfant devient alors « cet être en devenir, assumant sa croissance, son travail, sa traversée dans l'existence, son autonomie dès qu'il intériorise et exerce les fonctions que ses parents assumaient pour lui : elle me portait – je me porte ; elle me nourrissait – je me nourris ; elle me lavait – je me lave ». ¹⁰² Le toucher, l'ouïe et l'odeur, et d'autres vecteurs sensitifs, s'unissent.

La manière dont ils parlent du père fut plus tranchée que celle relative à la mère. Le père est bon, lointain, inconnu, ou franchement rejetant et humiliant.

* L'identification au père peut s'accomplir : « *Je ressemble beaucoup à papa, on a les mêmes réactions.* » (Moussa) ;

* La castration saine est vécue : « *Je ne peux pas trop me plaindre quand papa est là, il dit que je suis un homme, et que je dois faire face.* » (Tony)

* La castration peut être humiliante et infantilisante : « *Toi, tu ne peux pas faire ceci ou cela, me dit souvent papa.* » (Nadim) ;

* La non reconnaissance est douloureusement supportée : « *Papa dit qu'il ne peut pas avoir enfanté quelqu'un comme moi.* » (Alecco) ;

* Le rejet est lourd : « *Si je répons à une question que papa pose, il me dit : toi je ne te parle pas et ne répond jamais.* » (Kamel) ;

* L'autorité du père est vue sous différents angles : le tyran : « *Papa est tellement sévère qu'il n'admet rien* » (Joe) ; le justicier : « *Papa veut toujours corriger le monde* » (Simon) ; le laxiste : « *Mon papa il me donne carte blanche, maman est plus forte que lui.* » (Samer) ; l'autorité assez juste : « *Papa en général prend les décisions et veut*

¹⁰¹ *Ibid*

¹⁰² *Ibid*, p.223

qu'on s'y conforme, mais on peut discuter avec lui et il accepte de changer d'avis si les arguments sont valables. » (Omar).

Père et mère. L'union des deux est présente, ils en ont parlé avec réticence, mais quand bien même. « *Oui j'ai déjà entendu mes parents faire l'amour. » Omar) ; « Ils ferment la portent à clef, alors je sais que ça y est. » (Jean) « Ils le font » (Mustapha et Nadim) ; C'est ce que j'entends ; et puis je sais à l'odeur. » (Alecco) ; « Je sens qu'ils ont envie, alors je vais lire pour les éviter. » (Hani).*

Voyant ou non-voyant, en somme, pour l'enfant, tout se joue et sur le plan du fantasme et sur celui du symbole. Par la contenance l'aveugle accède à la survie psychique, par la contenance fantasmagorique du regard de la mère posé sur lui, il accède au désir et par la parole de la mère médiatrice et le verbe du père, il accepte le désir castré et accède à la loi, échappant ainsi à la vidange du moi. Il accède au langage. Et le langage est « verbe par son contenu, mais image par l'illusion qu'il alimente de placer ses interlocuteurs dans un collectif qui les contient ensemble. Voir. C'est toujours voir avec. »¹⁰³

Conclusion

« Le désir est manque d'être, il est hanté en son être le plus intime par l'être dont il est désir. Ainsi témoigne-t-il de l'existence du manque dans l'être de la réalité humaine. »¹⁰⁴ (Sartre, 1943)



Man Ray (1926)¹⁰⁵

¹⁰³ TISSERON, S., (2003), op. cit., p. 130

¹⁰⁴ SARTRE, J.-P. (1943), *L'être et le néant*, Paris : Tel Gallimard, 1973, p. 125

¹⁰⁵ RAY, M., (1926), *Noire et blanche*, in Digital Photographic Library, Man Ray photo.com

La privation désigne l'absence réelle d'une fonction ou d'un objet que le sujet conçoit comme devant lui appartenir. L'aveugle se sent indûment dépouillé, dépossédé de ses yeux. Mais être privé d'un objet réel, ne signifie pas que le sujet en soi privé symboliquement. Le sentiment d'insatisfaction est lié à tout désir, mais n'empêche pas la formation du désir et de son sens. Pour qu'un objet soit manquant, il faut qu'il ne soit pas déterminé symboliquement. L'aveugle n'a pas de perception visuelle, mais cela ne signifie point qu'il n'a pas de regard.

La notion psychanalytique du désir, le définit comme *manque*. Mais le manque ne signifie pas manque de l'objet mais manque de la satisfaction que son absence induit, comme le dit, en quelque sorte, Sartre (1943) : « Le désir, manque d'être, est la transcendance elle-même. [...] Si le désir doit pouvoir être à soi-même désir, il faut qu'il soit la transcendance elle-même, c'est-à-dire qu'il soit par nature échappement à soi vers l'objet désiré. En d'autres termes, il faut qu'il soit un manque – mais non pas un manque-objet, un manque subi, créé par le dépassement qu'il n'est pas : il faut qu'il soit son propre manque de Le désir est manque d'être, il est hanté en son être le plus intime par l'être dont il est désir. Ainsi témoigne-t-il de l'existence du manque dans l'être de la réalité humaine. »¹⁰⁶. C'est dire que le désir indique une absence regrettée, une « nostalgie sidérale d'une jouissance originaire. »¹⁰⁷. Cette idée d'une jouissance originaire et perdue est à rapprocher des premières thèses de Freud. Dans *l'Esquisse d'une psychologie scientifique*, Freud désignait du nom de *Chose (das Ding)* l'inaccessible au sujet ; le *das Ding* serait, dans le sujet et à son insu, le reliquat d'une expérience originaire dans laquelle le sujet ne se distinguait d'aucun objet. Quelle fut cette expérience de l'indifférenciation pleinement satisfaisante ? À cette question, Freud Rank, Ferenczi, Mélanie Klein, etc. répondent : le corps de la mère, un matriciel, dirions-nous, englobant, contenant, digérant, récepteur, protecteur et sécurisant, en tant qu'interface avec le sujet.

¹⁰⁶ SARTRE, J.-P. (1943), *L'être et le néant*, op.cit., p. 125

¹⁰⁷ CHIKHANI-NACOUZ, L. (2010), « Le désir, le symptôme et un club de psychologie. Leçon inaugurale », in *Psychology Club*, No 1, Balmand : University of Balamand

L'objet du désir est un objet à retrouver. Et c'est cette autre chose jamais retrouvée, qui est l'objet vrai du désir. L'objet visé par la pulsion désirante n'en est en fait que son succédané. Le désir procède à la fois de la Chose perdue (que l'aveugle comme tout autre fœtus a vécu), et du sens symbolique du désir, que nous avons analysé dans le chapitre ci-dessus comme accessible au sujet aveugle-né.

L'image est une peau, contenant et contenu, sensorielle et verbale, un Regard englobant.

CONCLUSION

Conclusion synthétique de la première partie

Egon Schiele (1914) *La mère aveugle*¹



« Les échanges de gratifications narcissiques entre parents et enfants, les acceptations, les refus, l'attente anticipatoire mutuelle, la désillusion tissent une création mutuelle et continue. » (Lebovici, 1960)²

Le débat sur les images en provenance du tactile ou du sensoriel non visuel, prend son origine dans les résultats divergents et contradictoires de la littérature scientifique, comparant les capacités à l'image chez les aveugles comparés aux voyants et chez les aveugles de naissance comparés aux aveugles tardifs. Ce débat est au cœur des recherches sur l'imagerie mentale contemporaine. D'un point de vue théorique et d'un point de vue expérimental, quasi toutes les recherches faites mettent en évidence les difficultés (que certains trouvent majeures) à l'acquisition de la perception imagée des aveugles. Le système haptique est pauvre, séquentiel, lent dans l'acquisition de l'information, comparé au système visuel, ressort-il des études. Certains chercheurs pourtant, s'inscrivent en faux, et donnent la possibilité aux aveugles-nés d'accéder à l'image sensorielle, et à sa perception.

¹ SCHIELE, E., (1914), *La mère aveugle*, peinture sur toile, Musée de Vienne

² LEBOVICI S., (1960), « La relation objectale chez l'enfant », in *Psychiatrie de l'enfant*, Vol. VIII, Paris : PUF, pp. 147 – 226, p. 154

Ce débat je l'ai traduit en termes psychologiques et construit, à partir du concept d'Azieu (le Moi-peau), et des idées de Tisseron sur l'image, l'idée du Regard-peau. Ce qui veut dire que mon choix s'est construit par étayage sur la conception de l'usage de la modalité visuelle dans le toucher. Ainsi, par regard-peau, j'ai entendu que les données des autres sens vont suivre un processus psychologique visuel, qui permet, entre autre, la représentation de l'image du corps, la fantasmatisation du visuel et la formation, par le regard métaphorique, de la relation d'objet. L'aspect théorique de cette conception étayé par les entretiens avec les aveugles-nés, s'est concentré sur les idées suivantes. Il nous restera à la voir à l'œuvre sur le terrain expérimental de nos trois aveugles-nés.

L'enfant dans sa quête identitaire réclame un besoin d'approbation et d'acceptation de l'autre afin qu'il puisse se sentir à la hauteur de son idéal de moi. L'enfant aveugle-né vit dans une sorte d'entre-deux, (chapitre 1^{er}) qui le fait souffrir. Il appartient à un monde de voyants, mais il est non-voyant. Il se sent différent de ses parents (qui souvent ne réalisent pas cette différence du point de vue de l'enfant). Il se sent différent des autres. Sa marche, sa posture, ses mots, sa lenteur, sa communication, l'acquisition de l'espace, etc., tout le distingue aux yeux du social (en général, et au Liban), qui encore aujourd'hui, le considère comme un malade, et même parfois comme une étrange créature ; et ce regard projeté sur lui qu'il capte et déchiffre, le déchire ; et le handicap physique a les portes grande ouvertes pour se transformer en retirement.

Il y a son corps aussi, (chapitre 2 et 3), ce corps que les autres voient et que lui ne voit pas, un corps privé de l'une de ses fonctions ; il y a aussi le corps psychique, tel qu'il s'est formé à travers la relation d'objet. C'est ainsi qu'il tente de voir son image spéculaire et la signifiante de cette image dans le regard de l'autre. Soit que l'aveugle intègre une image du corps qu'il a pu sentir et percevoir grandir, grâce au Regard-peau, et la médiation de l'objet. Soit alors, que le corps de l'aveugle-né délaissé, ne pouvant lui permettre les systèmes sensoriels jouant à la fois comme mécanismes résilients et transformateurs, l'empêche d'intégrer, une image corporelle cohérente et non morcelée. Quoique le regard-peau, sensori- psychique, ait une valeur de protection de l'identité du sujet par la formation de l'image de soi, le marquage des limites qu'il impose au corps,

et l'autre avec lequel se noue une relation d'objet, le manque-à-voir allié au sentiment d'être dépendant, nous mène à dire que les angoisses fantasmatiques infantiles, acquièrent, chez l'aveugle, une valeur traumatique à valence plus, si elles ne sont pas contenues.

En outre, l'accès à la génitalité (chapitre 4) fait violence au corps et à la psyché, bouleversant à la fois le monde interne et celui externe. Les défenses mises en jeu par l'angoisse de castration et les syndromes suscités par l'organisation psychique élaborée autour de cette angoisse, ont pour but de limiter le sentiment de perte. Souffrant déjà de la perte d'un organe ou de sa fonction (l'œil), la castration peut d'emblée s'inscrire dans cette privation et mener à un investissement libidinal insatisfaisant ; et cette privation apparaît dans le miroir, face à lui, vide pour lui des yeux des autres. En outre, l'aveugle-né est fragilisé, par son attachement à l'objet, dans la conquête du monde, plus qu'un enfant sans handicap ; et l'adolescent garde cette fragilité des expériences antérieures. Le rejet des images parentales est souvent vécu, par l'adolescent en général, telle une lutte pour s'affirmer comme personne autonome. Cette lutte vers l'autonomie, est laborieuse, chez l'aveugle-né du fait même de sa dépendance à l'autre à cause de sa cécité.

Toutefois ces lourdes difficultés et embûches sur le chemin de la libération et de la conquête, ne signifient pas que l'aveugle-né n'a pas accès aux objets sexuels, le désir et son interdit. Le regard suscitant le désir et celui provoquant la castration et l'identification, n'est pas l'œil scopique, mais bien le regard-peau, le regard métaphorique.

DEUXIÈME PARTIE

Des hommes aveugles-nés

Au delà du pays de Ghor s'étendait une cité, dont tous les habitants étaient aveugles. Or un roi puissant arriva avec sa cour et son armée dans cette contrée. Il avait un gigantesque éléphant qu'il lançait dans ses batailles pour faire peur à l'ennemi. Les aveugles n'avaient jamais entendu parler d'un éléphant, et brûlaient de le voir. Trois se précipitèrent en désordre à sa découverte. Chacun en toucha une partie, et crut comprendre quelque chose. [...] Lorsqu'ils revinrent, leurs concitoyens étaient anxieux de savoir la vérité sur l'animal prodigieux. [...] - L'homme dont la main avait atteint l'oreille, dit : c'est une grande chose rugueuse aussi large qu'un tapis. - Celui qui avait palpé la trompe dit : Cela ressemble à un tuyau droit et creux, horrible et destructeur - Il est droit et ferme comme une colonne, dit à son tour celui qui en avait tâté une patte. [...] »¹



« La plus belle chose que j'ai vue, c'est la mer, la mer à perte de vue. » (photo et propos d'un aveugle de naissance, Sophie Calle, 2011)²

¹ SANAÍ, H., (avant 1130), *The Walled garden of trutm. (Jardin muré de la vérité)*, Traduit en anglais par D. L. Pendlebury, Cambridge M.A. : ISHK book (Institute for The Study oh Human Knowleledge), 1974, p. 46-47

² CALLE, S. (2011), *Aveugles*, (en impression et en braille), Paris : Actes Sud

Introduction

Les aveugles d'Anto Carte (1946)³



« La psychopathologie peut être définie comme une approche visant une compréhension raisonnée de la souffrance psychique. » (René Roussillon, 2007)⁴

« La psychopathologie met en œuvre toutes les méthodes psychologiques possibles, et elle les applique à des hommes vivants, pour lesquels les plus grandes réalités humaines, la vie et la mort, la santé et la maladie, la liberté et la détention, l'amour et le travail sont en jeu. Par là elle est une inégalable école de psychologie concrète et vivante. » (Daniel Lagache, 1988)⁵

Nous nous sommes interrogés dans la première partie sur l'image du corps et la relation d'objet chez les personnes atteintes de cécité. Nous avons vu à travers les écrits psychanalytiques théoriques et les entretiens menés auprès de 20 non-voyants

³ CARTE, A. (1946), *Les aveugles*, Liège: Musée de la vie wallonne

⁴ ROUSSILLON, R., et al (2007), *Manuel de psychologie et psychopathologie clinique générale*, Paris : Masson

⁵ LAGACHE D. (1988), « La méthode pathologique », in *La vie mentale*, p. 12

de naissance, l'expression d'une souffrance psychologique. Nous avons mis en valeur notre hypothèse générale relative au Regard-peau, processus biopsychologique installé par les aveugles-nés.

Retrouverons-nous ces mêmes résultats sur le terrain ? Car, en effet, si la théorie fonde la pratique, seule la pratique nous confirme la valeur théorique de nos hypothèses.

En réponse aux objectifs spécifiques répondant au regard-peau de notre hypothèse, à savoir la formation d'une image du corps propre et de la relation aux objets, choses et personnes, trois jeunes aveugles de naissance, de 18 à 21 ans, ont été choisis dans la population des 19, Hani, 19/20 ans, Mazen, 17/18 ans, et Omar, 20/21 ans.

Les trois non-voyants sont en fait de jeunes adultes, cet âge fut choisi pour plusieurs raisons : d'abord en raison de la faisabilité du projet, l'institution dans laquelle ils ont été sélectionnés ne s'occupe que d'aveugles de 18 à 21 ans ; en deuxième lieu selon un critère de développement : l'adolescent et le jeune adulte revivent toutes les problématiques de l'enfance, une reviviscence de l'œdipe, mais à la fois, ils ont accompli un certain parcours du développement psychologique, ainsi un pronostic peut être posé ; en troisième lieu, ils ont fait partie de la dynamique de groupe que nous avons animée ; disons enfin et surtout qu'ils ont accepté de participer à la présente recherche. Ces trois jeunes hommes ainsi sélectionnés ont fait l'objet d'une observation situationnelle, et de plusieurs entretiens en individuel.

1) L'observation situationnelle Quoique, en effet, l'observation ne soit pas suffisamment expérimentale, son importance vient du fait qu'elle est la seule accessible aux jeunes non-voyants. Ce que nous rechercherons à travers ces observations, n'est pas tant une trame d'un conflit vécu, mais la manière dont le moi organise sa réponse dans une situation tirée du quotidien, que lui propose le clinicien. Pour que cette réponse soit réussie, il faut que le moi dispose d'une autonomie relative, et d'une familiarité avec les lieux. Aussi l'observation a été faite dans les locaux de l'institution que fréquentent les jeunes non-voyants. L'observation a porté sur la représentation de l'espace, la représentation esthétique et la représentation du corps propre et du corps

de l'autre ; etc. (voir en annexes les situations expérimentales). Il s'est agi en fait d'observer le comportement des jeunes aveugles dans des situations données - que nous avons établies (monter et descendre des escaliers, reconnaître un vase, se repérer dans une salle etc. voir la liste des observations en annexes) –. Ceci nous a permis de mieux comprendre la relation à l'objet externe, l'orientation spatiale, l'appréhension des objets et des lieux, de ces adolescents. Ce matériel d'investigation par observation fut pour nous le support à une confrontation avec l'entretien clinique dans la détection des défaillances de l'image du corps et de la relation à l'objet interne et l'objet externe, du sujet.

a. Pourquoi la spatialisation ? Afin de mettre en évidence la relation à objet externe spatial, et la possibilité de cette relation chez l'aveugle-né, à travers le regard-peau. Entendu que nous ne parlons pas de la spatialité comme espace total, mais du découpage que l'être humain fait avec son espace, dans le sens d'environnement. Notre objectif est d'identifier les processus qui régulent et médiatisent la relation de l'aveugle-né à l'environnement.

Voici les items concernant la notion d'espace :

A. L'espace

1. Localisation d'un objet
2. Appréhension d'un espace à plusieurs niveaux : monter et descendre des escaliers
3. Repérage d'un lieu : trouver l'entrée, se déplacer, retrouver la sortie
4. Description d'une salle
5. Dimensions approximatives d'un local
6. Mesures approximatives du haut et bas
7. Ciblage de l'origine d'un bruit
8. Ciblage de l'origine d'une odeur
9. Description d'un site

La localisation : il est vrai, que l'espace est tactile, mais il n'en reste pas moins visuel. Hani (chapitre 2), nous dira que seul un aveugle peut expliquer l'espace à un autre aveugle. En effet, les aveugles n'utilisent pas l'espace comme des voyants. Voici un exemple que Omar (chapitre suivant) m'expliqua : « *Un voyant dirait tu rentres par la porte, tu avances, derrière la chaise, contre le mur, il y a une table, l'objet que tu*

cherches est là. Un aveugle dira : tu rentres par la porte, tu vas à droite, tu fais quatre pas et tu touches le mur, tu fais glisser ta paume pas trop longtemps, à gauche il y a une chaise et trois pas plus loin, à droite la table, l'objet est à distance de ton coude. »

Ainsi, la direction, l'espace et le temps, sont utilisés pour se repérer ; alors que d'un regard (la table à gauche, aurait suffit), le voyant aurait appréhendé l'espace.

Les escaliers, sont quelque chose d'incompréhensible à l'aveugle de naissance, précisément parce que les escaliers offrent des niveaux d'espace ; s'il ne s'est pas familiarisé avec des escaliers, c'est-à-dire s'il n'a pas fait l'expérience corporelle du nombre des marches et de la hauteur de chacune, de leur largeur, des palliers, etc. l'aveugle est tout à fait anxieux.

Repérage, description et mesure : ces quatre items font partie d'un ensemble, action et conceptualisation, repérer un local, savoir s'y diriger, le décrire et en relever la topographie.

Ciblage sensoriel, items 7 et 8 : À cela il faut ajouter dans la reconnaissance d'un espace, l'odeur, les bruits, la fraîcheur, etc. ou toute autre qualité sensorielle non visuelle. Aussi nous avons expérimenté le déplacement sur une terrasse en L (bruit et odeur habituels présents), grâce au son d'un claquement de main et à l'odeur d'un chocolat chaud.

Description d'un site : Tant qu'il est à l'intérieur de limites, l'aveugle-né se déplace, se familiarise, touche, reconnaît, décrit, etc. son espace. Mais que se passe-t-il devant un espace intouchable ou non familier ?

b. Pourquoi l'expérience esthétique ? (un item : Reconnaissance et description d'un vase)

Afin de mettre en évidence la possibilité pour un aveugle de reconnaître la similitude entre plusieurs objets de différents matériaux et de repérer le plus esthétique, et le plus cher, de les classer selon leur cherté par ordre. 10 vases et objets proches furent proposés aux candidats.



Ballon à cognac en cristal fin



Vase en argent ciselé



Vase en étain



Bonbonnière en sèvres dorée à la feuille



Coupe ovale en verre épais



Vase en céramique émaillé



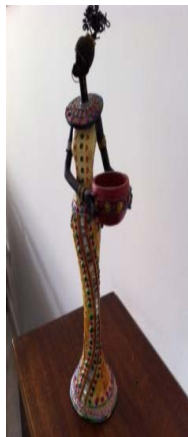
Vase tonneau en verre soufflé



Grand vase en métal peint



Assiette creuse à baguettes saillantes



Statuette en résine



Petit vase en double verre



Vase bleu en verre recyclé

La perception tactile, donne-t-elle des informations sur les formes et le matériau, comparable à celle des voyants ? (Hani nous répondra à cette question).

c. *Pourquoi la description d'une personne ?* (3 items, description d'une personne familière, non familière, et auto portrait). Une partie de notre hypothèse concerne l'image du corps et la possibilité pour l'aveugle-né de l'acquérir. L'aveugle-né peut-il reconnaître une personne familière ou une personne, qu'il ne connaît pas, sans les toucher ? A-t-il une reconnaissance de son propre corps ? Cette observation tente de mettre en évidence, le regard-peau

[Note : N'ayant pas des échelles d'évaluation objective pour aveugle ; afin que la comparaison d'un item à l'autre, pour le sujet, comme entre les 3 jeunes de notre échantillon puisse se faire j'ai mis une note sur 10 selon mon sentiment subjectif d'évaluation, basé sur mon observation durant le temps passé avec eux, et sur les données des entretiens. La lenteur et le temps ne furent pas pris en considération relativement au temps des voyants, mais à celui des trois candidats ; il fallut parfois une heure (descendre des escaliers qu'ils ne connaissent pas) pour mener à terme une expérience].

2) L'entretien semi-directif : En réponse à nos hypothèses, les items sur lesquels nous nous sommes basé dans notre entretien clinique semi directif sont mis en annexes, ils concernent l'image du corps et les relations nouées avec la mère, le père et autres relations d'objet. À savoir que les questions n'ont pas été nécessairement posées dans cet ordre, ni nécessairement toutes, elles venaient de façon fluide au cours de l'entretien quant il était nécessaire de le faire. L'objectif de ces questions était de relever la situation familiale de chacun des trois jeunes hommes, leur capacités à répondre à l'expérientiel (nous avons mis des notes de notre estimation, nous n'avions pas un autre recours comparatif), leur image de soi, etc.

[Note 1 : Les tracés blancs sur l'image (reproduction du tableau d'Eleanor Fortescue-Brickdale, 1911), *Farewell*⁶, montrent le parcours du regard d'un observateur qui contemple un tableau de peinture comme le suggère le peintre à travers certains détails. Par exemple, le peintre a dessiné l'index du personnage assis, pointé vers le bas, l'œil suit la direction et ainsi un des aspects du tableau est mis en valeur ; l'œil suit le sol et ne s'arrête que légèrement sur le chiffon au bas de la robe et continue jusqu'aux chiens, etc.

J'aurai souhaité avoir connaissance de la direction que suit le toucher d'un aveugle-né, afin de pouvoir établir une comparaison. Mais je ne suis pas parvenu à faire faire le tableau en braille, et je ne l'ai pas trouvé sur le marché de Beyrouth. Cela ne m'empêche pas de me poser

⁶ Reproduction en image et tracés blanc in CARTER, R., et al (2011), « La perception », in *Le grand Larousse du cerveau*, Paris : Larousse, p. 84-85

la question à savoir, si l'aveugle peut repérer, tous les détails selon l'intention du peintre, par un toucher ?]



[Note 2 : La passation du TAT aurait été bienvenue, mais il n'existe pas, du moins à notre connaissance, un TAT en braille ; ce qui est vraiment dommage, car cet outil permettrait de remplacer les préjugés sur les aveugles, par des précisions objectives.]

CHAPITRE PREMIER

Omar



L'aveugle (Farida Benmahmoud, 2011)¹

«Ne plus voir fait qu'on est contraint d'augmenter sa capacité de concentration, qu'on développe des facultés de mémoire, un esprit de synthèse.

En quelque sorte, j'ai organisé la résistance à partir de mon cerveau »
(J. Semelin, 2008)²

« Je vois par mon esprit et je n'ai rien à envier à ceux qui voient, malgré ma grande colère parfois. »
(Omar)

1. Présentation

Omar est aveugle de naissance. C'est un beau jeune homme de 20 ans, très soigné dans l'ensemble. Il est grand et mince. Il fréquente l'Institution depuis quelques années. La plupart du temps Omar est calme et réfléchi, mais il arrive parfois qu'il ne tienne plus en place, il s'agite alors. L'agitation que montre un aveugle est différente de celle d'un

¹ BENMAHMOUD, F., (2011), *L'aveugle*, Constantine : Algérie

² SEMELIN J. (2008), *J'arrive où je suis étranger*, Paris : Seuil, cité par « Sémelin, chercheur et chef du CNRS français, est aveugle », *Agence France Presse pour Handicap.Fr.*, 26, 11, 2008 ()

voyant, c'est tout d'un bloc qu'Omar ne tient plus en pace, ce n'est pas les parties du corps qui s'agitent, mais le corps dans son ensemble.

Omar a un cou rigide, une allure un peu guindée, mais il se déplace facilement, marche avec assurance, sa démarche est plus souple que celle des autres aveugles « *Je me suis exercé* », et tout d'un coup, il retrouve la démarche lente et affectée, caractéristique des aveugles-nés. Durant les séances de groupe, il s'asseyait à côté de moi, et s'essayait à interpréter les paroles de ses collègues, comme je le faisais. Il exprimait des idées philosophiques et tentait de comprendre ce que signifie une dynamique de groupe. Par ailleurs, il consulte de temps en temps un psychologue en individuel, à partir de la maison.

Il se décrit comme quelqu'un qui sait ce qu'il veut, « *quelqu'un de libre dans sa tête* », mais en fait, il est dépendant dans certaines de ses activités de ses parents (par exemple, les déplacements à distance). Il n'a aucun hobby particulier, à part la musique, - il joue de l'orgue comme un virtuose, il fait corps avec son instrument et sa musique est émouvante -, mais il aimerait faire des voyages et compte aller en Italie, un jour. Ambitieux, Omar veut devenir politicien ; il est en première année de traduction à l'université (relativement à un aveugle-né, 20 ans en 1^{ère} année de fac. est un âge très jeune) et réussit assez bien ses études « *une fois que je comprendrais les langues, je m'inscrirai en sciences po, et en droit* », dit-il avec une assurance qui laisse prévoir ce cheminement.

Son père est un aiguilleur du ciel, et sa mère qui ne travaille pas s'occupe de lui. Le jeune homme est le seul garçon de la famille, il a deux sœurs qu'il aime et qui l'aiment, mais il déplore le fait d'être garçon unique, et aurait voulu avoir un frère. Il est très attaché à ses parents et il « *adore* » sa maman.

De son père, (44 ans), le jeune-homme dit que « *C'est un homme tendre, qui pleure parfois et qui s'occupe beaucoup de lui.* » Omar s'entend parfaitement avec son père, (la vie de milliers de gens dépend des yeux de cette personne chargée d'orienter et de contrôler la navigation aérienne, comme l'explique Omar). Ce père tendre l'énerve parfois : « *Je m'énerve parce qu'il veut toujours que je me repose et que je dorme bien la nuit ; moi je veux rester éveillé et lire* ».

Sarah (39 ans), la maman d'Omar est « *belle et bonne. Elle est toujours là pour moi. [...] Elle ne me gronde jamais.* » Sarah ne travaille pas, « *elle reste à la maison, pour s'occuper de tout.* ». Mère de conte de fée, Sarah et son fils sont fortement attachés l'un à l'autre. Avec fierté, le jeune-homme pense que « *toute la famille m'aime. Mais Sarah, c'est maman, c'est elle qui m'aime le plus.* »

Le couple parental représente une belle image pour notre jeune homme. Omar dit de ses parents qu' « *ils se disputent très peu, parfois à mon propos, parce que maman ne me laisse pas faire beaucoup de choses et papa lui dit de me laisser tranquille.* »

Les sœurs sont plus jeunes que lui mais « *elles sont gentilles et elles m'aident souvent.* » Pourtant Mayssa la plus jeune *avait peur* de lui quand elle était toute petite, mais *maintenant elle lui est très attachée.*

2. La relation aux objets parentaux à travers l'analyse de l'entretien

L'analyse de l'entretien montre un fonctionnement familial cohérent, et des modalités relationnelles plutôt satisfaisantes « *Ma famille, c'est ma famille et on est ensemble.* » Toutefois, Omar se met en cause et met en cause sa cécité : « *Je leur cause du souci, parce que je suis aveugle, c'est sûr, mais je ne sais pas comment faire ?* ».

Le petit nombre de conflits familiaux mérite d'être noté, car cette faible fréquence sécurise Omar. Toutefois le jeune homme tente de compenser son infirmité pour que le couple parental n'en subissent pas trop les conséquences : « *je dois devenir quelqu'un de réputé, je suis un bon penseur, je serai peut-être un grand politicien. Mais je ne sais pas si ça suffit. [...] À quoi ? Mais à les tranquilliser.* »

Nonobstant le fonctionnement parental mature et cohérent face au handicap, les limites que tentent de mettre les parents ne sont pas toujours adéquates. « *Papa veut que maman me laisse plus indépendant dans certaines choses et pas dans d'autres, maman veut le contraire.* »

Omar a une belle image de son corps, « *Je sais que je suis plutôt beau* », et prend soin de lui. « *Quand j'étais petit j'essayais de fuir le bain ou de faire peur aux gens,*

papa et maman me grondaient pour ça [...], alors j'ai appris qu'il faut toujours être propre, bien mis et soigné. » Par une formation réactionnelle, Omar *faisait peur aux gens*, qui effectivement étaient effrayés à l'idée qu'il était aveugle. Il leur en voulait, en outre de voir, alors que lui ne le pouvait pas. Il n'a compris qu'il était aveugle que vers les 4 ans, et ce fut un choc important pour lui, *« parce que les autres étaient différents. Je ne comprenais pas ce que ça voulait dire voir. Je ne sais pas si je le comprends aujourd'hui. [...] Oui je connais la différence par expérience, mais comment t'expliquer, je ne sais pas réellement ce que c'est. Je la sens la différence. C'est comme toi, tu ne peux pas réellement savoir ce que c'est qu'un aveugle.* » Aujourd'hui, il a une bonne relation au corps, qu'il trouve beau, bien fait et attirant.

Omar semble avoir une personnalité affectivement dépendante : *« Je suis capable, mais je ne sais si je peux un jour me séparer de mes parents, de maman surtout... de papa et de mes sœurs aussi.* » La peur de la perte et de la séparation sont fortement marquées. Le terme *capable* semble ambigu, capable de quoi ? De se séparer de sa mère ou de se débrouiller seul ? En fait les deux interprétations sont liées, comme nous l'explique le jeune homme. Le désir et la peur sont parfois une seule et même chose, Omar souhaite ne plus dépendre de quelqu'un mais a peur sans cette dépendance ; *« Mes sœurs, par exemple, elles n'ont pas autant besoin de mes parents que moi, elles vont et viennent comme elles veulent.* » On peut voir se profiler en filigrane une angoisse de castration du jeune homme capable et incapable, ou effrayé de sa capacité, tout en la mettant en doute. Pourtant, Omar pense *« qu'il est un garçon comme les autres.* » Il y a des gens qui *ne l'acceptent pas*, mais il a plusieurs copains qui l'aiment et son père l'encourage à *aller avec eux.*

L'angoisse de castration, l'angoisse de séparation et l'angoisse de perdre l'objet d'amour, que nous avons relevé chez Omar, tournent en fait autour de l'objet premier, et reviennent souvent dans ses paroles, en voici un autre exemple : *« Elle (sa mère), ne part jamais quand je suis là, même si papa dit qu'il faut qu'elle me laisse. Mais quoi, si elle part qu'est-ce que je peux faire ? »*, dit ce jeune qui rêve pourtant de voyage. Il présente la séparation comme étant *insurmontable* et la souffrance d'impuissance du jeune homme est visible. Le fils n'ose pas quitter sa mère parce qu'il a peur de la rendre triste et paradoxalement il souhaite cette tristesse : *« Maman aussi n'aime pas quand je*

suis loin [...], elle est aussi triste que moi [...]. Quand je reviens, je sais lui parler pour que la tristesse s'envole, je lui joue un morceau sur mon orgue [...] Ça fait du bien de savoir que quelqu'un s'inquiète pour moi ».

Omar dit n'avoir que de bons souvenirs avec sa mère, « *Sauf une fois, j'avais 11 ans, elle m'a puni parce que je cassais tout ce que je trouvais dans la maison, assiettes, tasses, cendriers, etc. Elle avait raison de me punir, mais ce qu'elle a fait est affreux, elle m'a dit : je t'enferme dans la petite chambre noire. Peut-être qu'elle pensait comme quelqu'un qui voit que le noir fait peur. Mais j'ai eu vraiment peur, d'abord parce que j'étais deux fois dans le noir, c'est horrible, et aussi parce que j'ai pensé qu'elle ne pouvait pas comprendre ce que c'est d'être aveugle, comme si c'était une idée d'enfermer un aveugle dans le noir.[...], mais j'ai compris, que c'était une vraie punition, et que le fait d'être aveugle ne changeait rien, elle comprenait ce que je pouvais ressentir et m'a infligé cette punition en le sachant très bien, et j'ai trouvé ça méchant. En tout cas je n'ai plus fait ce genre de crise après.* » Cette punition sadique a marqué profondément Omar, mais il l'a acceptée, ce qui veut dire qu'il a accepté l'idée d'être détaché de sa mère, du moins qu'elle pouvait penser et agir différemment de lui et même le punir. Un processus d'individuation s'est mis en place : « *C'est depuis ce moment que je lis beaucoup.* »

À cet attachement/détachement s'ajoute le désir œdipien fortement marqué : « *On me demande parfois si je vais un jour me marier, je n'y pense pas maintenant, j'ai maman.* » Face à ces désirs, le jeune homme tente de se défendre contre la culpabilité à l'aide de l'annulation et de l'intellectualisation par évitement de la culpabilité, et continue sa phrase ainsi : « *Je veux dire que maman, c'est maman, et en plus j'ai un papa qui m'aime. [...], je suis sûr qu'un jour je me marierai.* » Ainsi, le lien inconscient entre une femme qu'il peut épouser et sa mère qui lui est interdite, parce que l'épouse du père, est établi ; et Omar a accès au désir.

Apparaît également, nonobstant les désirs œdipiens, une relation d'attachement aux objets par le fait même de la perception tactile. Les références personnelles au toucher (exemples : « *moi, ce que je sens sous mes doigts [...] quand je touche [...] maman c'est la plus douce au toucher [...] mes mains savent reconnaître [...]* »), en sont un

indice. Omar garde un nounours de sa prime enfance, un objet transitionnel, et parfois s'assure « *qu'il n'a pas vieilli* ».

L'insistance sur les limites et les contours des objets, sont des défenses pour faire face à l'angoisse de la cécité. « *J'aime toucher les choses qu'elles soient lisses ou rugueuses [...] La forme de chaque chose grande ou petite, je la sens, elle est droite ou ronde [...] Je sais tout ce qu'il y a à la maison dans le moindre détail et où se trouve chaque chose.* » L'ouïe est également mise à contribution ; la persistance à propos des bruits entendus semble être une compensation, « *J'entends tout [...], je sais qui a parlé [...], mon oreille ne me trompe pas, [...], je sais quelle porte a claqué, à cause de la direction du son, etc.* ». L'odeur est, elle aussi importante « *Je peux par mon odorat savoir qui est là, parce que j'ai déjà senti la personne avant [...]. Même quand je ne connais pas la personne son odeur peut me dire si c'est un homme, une femme, le parfum qu'elle utilise, si elle est sale ou propre [...]* »

Quant à la relation père/fils, Omar en parle moins longuement que de celle avec sa mère : « *je crois que papa a compris ce que j'attends.* » Attente résolue, semble-t-il, mais pourtant le jeune homme a besoin d'en parler, ce qui nous laisse supposer que les attentes ne sont jamais vraiment comblées. Et Omar accepte l'obéissance pour l'amour du père : « *J'écoute la plupart du temps la parole de papa. [...], si je désobéis, oui ça m'arrive [...], comme par exemple, il me dit de ne pas faire semblant de n'être pas aveugle devant des gens qui viennent la première fois à la maison... Je n'aime pas le regard des gens ... je sens une pitié.* » Le père accepte le handicap du fils. Ce dernier aurait-il souhaité que son père ne reconnaisse pas le handicap ? « *Je ne sais pas, c'est bien comme ça, parce que c'est la vérité, même si ça me gêne.* » De bons souvenirs avec son père, Omar en a et spécialement, « *Le jour où il m'a pris la première fois au MagicLand, j'ai fait un tour dans ce qu'on appelle les montagnes russes, il m'avait longuement expliqué avant ce qu'on allait faire, [...], sur la banquette il m'avait entouré les épaules et me parlait. Puis j'ai senti l'air se déplacer, mon cœur qui tombait, [...]. Je crois que c'est ça qui a fait que je rêve de voyager.* » (N'oublions pas en ce qui concerne le voyage que son père est aigilleur du ciel, et que pour Omar, *le regard de son père le suivra partout, quand il sera dans l'avion*).

La relation au social, via le père, se construit sur une forme d'acceptation de l'identité du jeune homme qui pourtant lie avec son père une relation d'objet construite sur le mode de l'attachement : « *Je sais qu'un jour je quitterai mon père, et ça me fait peur.* ». Il arrive à Omar de se sentir isolé, « *je me sens tellement incompris* », mais il reprend vite le dessus : « *Je sais réfléchir, je me débrouille toujours.* » (Ce qui nous rappelle sa tirade sur sa *capacité*). Mais retombe parfois dans la morosité qui vite se transforme : « *Je me demande ce que je veux être [...] Je sais que je serais un grand homme politique.* » L'adolescence semble plus longue, dans son aspect d'humeur changeante et acceptation de la séparation, que pour un voyant. Une fois de plus, la cécité interfère, dans la relation du non-voyant aux autres. Il se sent parfois étranger ou seul au monde, et son anxiété est palpable, surtout lorsqu'il vit sa dépendance aux autres, et se compare à leur *supériorité* de voyants : « *Je dis ça parce que parfois je me débrouille bien, mais parfois j'ai besoin des yeux des autres, pour certaines choses. [...] Comme quoi ? Je ne sais pas au juste, pour aller quelque part la première fois, ou pour acheter des choses.* » Nonobstant ces difficultés, le père est reconnu comme époux de la mère, rival, interdicteur, mais objet d'identification : « *Lorsque je me marierai, j'agirai avec ma femme comme papa fait avec maman ; c'est un bon mari [...]* »

3. La relation d'objet à l'espace et à l'esthétique à travers l'observation en situation

3.1. Le comportement face à l'expérimental

- *La question de l'expérience.* Il était toujours en alerte et voulait tout savoir sur le nouvel espace à découvrir. Omar se montra intéressé et participa de bon gré situations d'observation expérimentales. Il posait des questions et écoutait, et se montra actif et sans peur. *Comment vas-tu comprendre ce qui fait la différence entre l'aveugle et le voyant ? Vas-tu pouvoir comprendre comment on vit la chose ? Est-ce que c'est utile, ça peut améliorer notre vie ?*

- *La question de la localisation.* Nous l'avons dit (introduction précédente), Omar m'expliqua que l'espace des aveugles était différent de celui des voyants et que seul un aveugle savait décrire l'espace à arpenter à un autre aveugle, et développa l'idée que

l'espace est intériorisé, (Hani, chapitre suivant, nous donnera une explication assez ressemblante).

- *La question des couleurs*. Omar m'expliqua que comprendre les couleurs c'est comme imaginer quelque chose qu'on ne connaît pas. Pour pouvoir imaginer, Omar compare la couleur aux sons. « *Quand il y a un orage, je sais que le ciel est noir ou sombre, j'ai appris ces mots, parce que le bruit de l'orage est très fort, c'est comme quand un oiseau chante, je sais qu'il est grand ou petit. [...]. Si tu me demandes ce que c'est foncé ou clair, je sais mais pas comme toi tu sais. Les sonorités me le disent, [...], par exemple, si un arbre est très bruyant, il est clair et coloré, s'il est craquant, il est foncé. [...] maman a mis du temps à m'apprendre les couleurs, je sais ce que c'est mais je ne sais pas ce que c'est. Toi, tu comprends quelque chose à ce que je dis ?* »

- *La question du bruit*. Omar à quelque chose de particulier, quand un bruit se fait entendre : contrairement aux autres aveugles qui ne bougent pas, il esquisse un mouvement de tête vers la provenance du bruit. Lorsque je parlais, par exemple, Omar, aucun des autres ne l'a fait, tournait le visage vers moi, et me donnait la sensation de me voir. Peut-être que Omar le musicien découvre-t-il dans le son des paroles et les bruits des choses, des notes de musique ?

3.2. L'expérientiel proprement dit

A. Spatialisation

1) Localisation d'un objet : Omar devait retrouver un ballon déposé sur un fauteuil au milieu d'autres meubles dans une salle qu'il ne connaissait pas. Il se tenait à l'intérieur de la salle, que lui décrivis minutieusement ainsi que l'endroit où se trouvait le ballon. Il le retrouva au bout de 3 mn approximativement. Il allait doucement tâtonnait, mais ne heurta pas de meubles. Je lui mis la note de 8/10

2) Appréhension d'un espace à plusieurs niveaux : monter et descendre des escaliers. Face aux escaliers familiers, Omar est descendu sans grande difficulté, mais face à des escaliers non encore expérimentés, il a hésité et est descendu avec précaution en tenant sa main collé au mur, et en tâtant la marche sur laquelle il se trouvait puis la marche suivante du bout des pieds, et ne descendait qu'après plusieurs tâtages. Une certaine anxiété se lisait sur son visage. Je lui mis la note de 7/10.

3) Repérage d'un lieu : trouver l'entrée, se déplacer, retrouver la sortie, etc. Omar devait retrouver une salle du premier étage, dans le premier couloir de droite dont la porte était fermée, traverser la salle, et sortir par la porte côté balcon, puis faire le chemin inverse. Omar réussit plutôt assez bien l'épreuve, le déplacement était lent, il heurta une fois une chaise. Il peut par exemple savoir si une porte est ouverte ou fermée et sa direction, à cause du vent ou de la fraîcheur qui est impalpable pour des voyants. La note : 7/10

4) Description d'une salle. (C'est une salle carrée de petite dimensions, la porte est face à une table de travail, une fenêtre se trouve sur le mur à droite de la table et un tableau est accroché sur le mur de gauche ; le décor est composé de la table de travail sur laquelle se trouve un ordinateur, un cahier et deux crayons, d'un fauteuil derrière la table, et d'un autre devant). Omar devait décrire cette salle. Il ne fallut que deux tours à Omar pour décrire la salle avec beaucoup de détails (jusqu'au taillage du crayon), et relever ses dimensions. Note 9/10.

5) Dimensions approximatives d'un local : après deux tours du local, Omar pu donner les dimensions (plus ou moins exactes) de la salle, longueur et largeur. Note 7/10

6) Mesures approximatives du haut et bas : Omar devait trouver la hauteur approximative d'une grande table haute et d'un petit tabouret bas, par rapport au sol, ainsi que celle du plafond. Note 6/10. Le petit tabouret bas était mieux défini dans sa hauteur que la table ; la hauteur du plafond était elle aussi mieux appréciée que celle de la table.

7) Ciblage de l'origine d'un bruit. Sur une terrasse en L, Omar se tenait d'un côté et Mustapha à l'autre bout du L, devait taper des mains. Omar alla directement, vers lui. Note 9/10

8) Ciblage de l'origine d'une odeur. Un chocolat chaud se trouvait sur le bord au milieu d'un côté de la terrasse en L, Omar le retrouva très vite. Note 9/10

9) Description d'un site. Omar devait décrire un jardin droit devant lui. Il décrivit la chaleur du soleil et la direction des rayons, puis la direction du vent, et la fraîcheur de l'air, ensuite il parla des oiseaux, et de l'emplacement d'un arbre (il y en avait 3), et il supposa à l'odeur que c'était un amandier (exact, il y en avait un), il parla ensuite de la

terre mouillée, l'emplacement approximatif des fleurs (à droite, devant), en reconnut deux espèces (lavande et œillet, exact il y en avait, ainsi que des roses et des gueule-de-loup), imagina qu'il y avait beaucoup de couleurs qu'il ne nomma pas, puis il donna son opinion : « *c'est un beau jardin, et assez grand* ». Note 8/10

B. Les vases

Omar a caressé chacun, l'a touché et palpé longuement, au 2^{ème} toucher il a émis un jugement sur la beauté de l'œuvre et sur le matériau de chacun. Note de l'ensemble, 7/10



C'est un vase en céramique avec un motif, c'est comme des feuilles d'arbre, il est assez beau, il a une forme de trapèze, mais il n'est pas cher. Il y a des éraflures sur les angles.



C'est un vase en métal, peut être de l'argent, il est petit mais il est beau, je le préfère aux autres, mais ce n'est pas le plus cher.



C'est un verre à pied, il a une belle forme, il est en verre très fin.



C'est une bonbonnière à dragées, elle très belle et chère. Elle est en porcelaine peut-être, je sens qu'elle a des peintures autour avec un motif.



C'est une assiette, le travail est grossier et c'est du verre.



C'est une coupe, en verre, elle est horrible.



C'est un petit vase original, l'ouverture est petite, et le verre dedans n'est pas le même que dehors. Il y a peut-être un double verre. C'est bon marché.



C'est un vase moyen, il n'est pas beau, il a un toucher comme du plastic mais c'est du verre, ça doit être du verre recyclé.



C'est sûrement du verre soufflé, parce qu'il y a des imperfections au toucher. La forme est longue et ronde, je ne sais pas s'il est beau.



C'est un vase pour une fleur, il est très beau, il en métal, mais je ne sais pas lequel, il doit être pas trop cher.



C'est une petite statue, une femme, elle porte une robe longue avec des perles et des paillettes, elle a un grand collier et des boucles d'oreilles, je pense qu'il y a beaucoup de couleurs, et elle tient un pot arrondi sur le côté gauche. Elle est probablement africaine (j'ai déjà touché ce genre de statue).



C'est un trop grand vase, il ne sert à rien, il en métal avec de la peinture dessus, de deux couleurs au moins, il est très laid, peut-être qu'il est sombre. Je ne sais pas ce qu'il vaut.

Dans l'ensemble, Omar n'a pas reconnu les couleurs, quoiqu'il ait signifié leur existence, mais les formes étaient impeccablement perçues, l'esthétique de l'objet a été évalué pratiquement bien, et parfois sa valeur financière appréciée. L'objet le plus cher est le ballon en cristal fin, Omar l'a placé en 3^{ème} après la bonbonnière et le vase en argent. Il a également donné à la bonbonnière la 2^{ème} place alors qu'elle vient en 3^{ème} après le vase. Pour le reste, les rangs étaient corrects.

C. Description d'une personne

Personne familière. Omar a décrit sa mère, il a excellé (taille, poids, couleurs, peau, cheveux, vêtement, etc.). Note : 10/10.

Personne étrangère. Omar a décrit un chauffeur de bus, (corpulence, taille, couleur de la peau, expression, etc.). Il dit le savoir à sa voix. Note : 8/10

Le corps propre. Description réaliste d'Omar, (j'ai eu l'impression qu'il se voyait dans un miroir, tant la description était précise). Omar n'a rien omis, même la raie de ses cheveux, et a aussi bien relevé les qualités que les défauts (comme la pression qu'il

sent dans les épaules en marchant) qui dit savoir comment il est fait parce que 1. Les autres le lui disent (par savoir intermédiaire) ; 2. Parce que ses parents le touchent depuis qu'il est petit (par reconnaissance tactile de l'objet) ; 3. Parce qu'il tente de rendre cohérent ou d'établir le lien de son toucher sur lui-même avec les descriptions de ses parents (par reconnaissance tactile personnelle). Note : 9/10.

Omar a bien passé les épreuves et a fait usage des perceptions sensorielles, le toucher, l'ouïe, l'odorat, etc. et de son savoir intellectuel, en somme de son Regard-peau. Remarquons aussi sa perspicacité et sa facilité et fluidité linguistique. Ce dont a besoin effectivement le jeune homme c'est une évolution vers une indépendance motrice, sans recours à sa mère, en particulier.

4. Synthèse

L'analyse de l'entretien et l'observation, suggèrent fortement que malgré son handicap, l'image du corps est acquise chez Omar : il connaît son corps peut le décrire, le localiser dans l'espace, et que le regard peau lui permet de se diriger.

La qualité de la relation aux parents se traduit chez le jeune homme, par un investissement affectif important du père, et un surinvestissement de la mère. L'imaginaire du couple semble celle d'un couple adulte et cohérent.

La problématique qui a retenu notre attention est une problématique de dépendance affective, doublée d'une angoisse d'abandon. Omar sent le besoin de se séparer de sa mère, mais reste agrippé. Sa mobilité spatiale pour des distances plus ou moins longues, n'est pas individualisé, Paradoxalement, il s'en plaint, et se plaint également de ne pas avoir la possibilité d'être seul, de se balader à sa guise, etc., alors qu'il craint son indépendance.

Quoique dans la position du dominé par son obéissance et sa dépendance, malgré ses révoltes, le jeune homme ne tente pas de reconnaître ses désirs agressifs envers son père, et son désir œdipien à l'égard de sa mère : il veut sauvegarder en lui l'image du père qu'il aime et qui l'aime, et de la mère *au doux toucher* de son enfance qui le contient et le protège. L'idéalisation de la représentation de l'imaginaire paternelle est le

signe d'une peur narcissique animée par la castration. Toutefois, Omar a intériorisé le surmoi et la conscience de valeurs morales (sincérité, ouverture, honnêteté, etc.) conjuguée à la conscience de valeurs intellectuelles est évidente. Ce qui agit sa colère, c'est que son père n'accepte pas qu'il table sur son infirmité et en tire des bénéfices secondaires (mécanisme de compensation).

Sa crise d'adolescence semble plus longue et plus ardue que celle des voyants, c'est spécialement contre sa dépendance *aux yeux* des autres qui le révolte. Il pense qu'un aveugle inventera un jour prochain un appareil photosensible, permettant de pallier à la cécité ; ou que des chirurgiens trouveront l'intervention à réaliser.

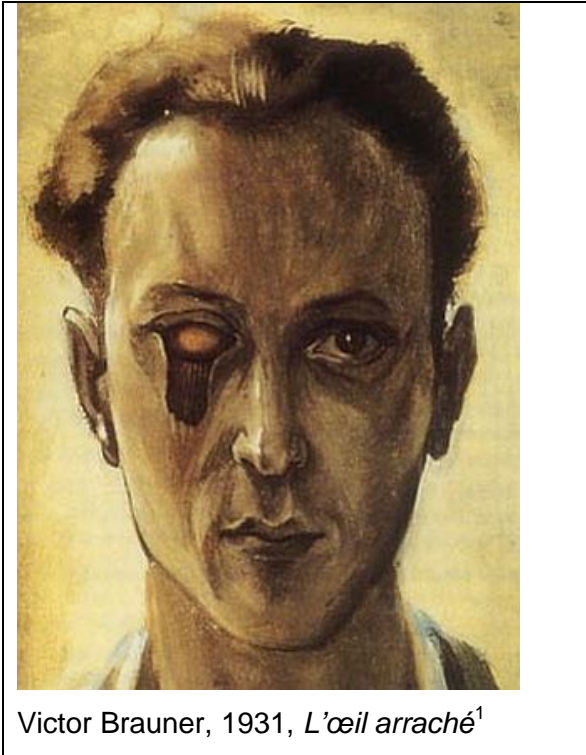
L'insistance sur les limites et les contours et sur les qualités sensorielles dans l'observation, signe l'investissement d'une enveloppe corporelle et d'un renforcement de la frontière entre dedans et dehors. L'appui sur le sensoriel témoigne de la dépendance aux objets externes mis en avant pour pallier aux défaillances visuelles, mais montre également l'adaptation du jeune homme à son état.

Les épreuves de spatialisation et de reconnaissance des objets et de la topographie d'un lieu, montrent les acquisitions et le développement spatial d'Omar. Sa grande capacité d'intériorisation est ressentie dans ses chants et interprétations musicales. Sa musique, sa pensée, sa cohérence verbale, montrent que le jeune homme est capable d'abstractions.

Omar a donc une image du corps unifiée et une relation aux objets tant aux choses qu'aux personnes que l'on peut définir comme un mode. En d'autres termes, l'image de lui-même physique et affective est reconnue ; et la relation aux objets premiers, quoiqu'elle perdure, a évolué vers un lien désirant et une acceptation de la castration.

CHAPITRE DEUX

Hani



« La difficulté qu'ont les aveugles à recouvrer les choses égarées les rend amis de l'ordre, et je me suis aperçu que ceux qui les approchaient familièrement partageaient cette qualité, soit par un effet du bon exemple qu'ils donnent, soit par un sentiment d'humanité qu'on a pour eux. Que les aveugles seraient malheureux sans les petites attentions de ceux qui les environnent ! Nous-mêmes, que nous serions à plaindre sans elles ! »
(Denis Diderot, 1749)²

« Parfois je crois que tout ce qui est dehors est aveugle et va me cogner. »
(Hani)

1. Présentation

Hani a 20 ans, c'est un aveugle de naissance. C'est un jeune homme moyen de taille, brun, très bien soigné et très élégant. Le jeune homme ne va plus à l'école, (il a fini sa terminale et a réussi), et ne souhaite pas pour le moment continuer ses études. Actuellement il cherche un travail qui lui convienne, mais en attendant, il essaye d'apprendre à dessiner avec un maître³.

Le jeune homme se décrit comme quelqu'un *d'intelligent*, mais de *nostalgique*. L'image qu'il a de son corps est *satisfaisante*, parce que, même s'il

¹ BRAUNER, V., (1931), *Autoportrait. L'œil arraché*, Roumanie

² DIDEROT D. (1749), « Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient. », in *Diderot*, Paris : Classique Larousse

³ En Europe, il existe actuellement des maîtres de peinture pour aveugles (voir annexes), ce qui n'est pas le cas à Beyrouth ; l'aventure de Hani est la première du genre dans le pays, et il s'en trouve flatté.

est *petit*, son corps est *proportionné* et qu'il a des *muscles*, pas comme les autres (aveugles), qui sont *assez mous à son goût* ; il souhaite avoir plus de muscles, et *réfléchit au moyen d'y arriver*. Hani est coquettement habillé ; c'est lui-même qui choisit ses habits : il palpe la texture, hume l'odeur, passe sa main sur le vêtement, la vendeuse lui décrit le design et les couleurs, etc.

Le père de Hani (46 ans), Nabil, est décorateur d'intérieur (*interior design*). Hani parle de lui à voix basse, comme pour éviter de lui faire entendre ce qu'il dit. « *Il ne me comprend pas toujours* » se plaint-il, pourtant « *c'est un bon papa artiste et intelligent, il m'a beaucoup aidé dans certaines choses.* ». Le jeune-homme désire lui ressembler « *mais pas en tout. Je souhaite être indépendant comme lui.* » Hani trouve son père d'*humeur changeante* et *verbalement cynique* avec sa femme, mais *jamais physiquement* : « *Il ne sait pas ce qu'il veut. [...] Il n'est pas du tout méchant, il est même très gentil, mais il crie très fort. On se bouche les oreilles.* »

La mère de Hani, Amal (43 ans), ne travaille pas : « *Elle s'occupe de moi ; [...], avant on sortait et on allait souvent chez ma grand-mère.* ». C'est une belle femme, souvent *patiente*, mais parfois *nerveuse* spécialement quand il s'agit de tenir tête à son mari. « *J'ai la meilleure maman du monde. Elle doit être dans le Guinness.* »

Le frère et la sœur de Hani, ont respectivement 17 ans et 11 ans. Sahar, la petite qui est la *plus vive* et la *plus intelligente*, aime beaucoup son frère. Quand à Ziad, *il sort tout le temps et réussit tout ce qu'il fait*. Hani s'entend bien avec eux. Ziad rêve de devenir un chirurgien réputé et pense aller plus tard se spécialiser aux USA.

Le jeune homme avoue que lui-même est assez bon dans les études, mais qu'il ne veut pas continuer dans cette voie. « *Si j'avais des yeux, je serais devenu architecte. [...] Je n'ai pas trouvé de fac pour moi. Maintenant je ne sais pas ce que je peux apprendre. Mais l'école c'est fini et je commence à travailler.* » La souffrance du monde est contenue dans cette phrase de Hani, qui se sent angoissé, perdu, handicapé.

Hani n'arrive pas à refouler la tristesse émanant de son sentiment d'impuissance de non-voyant. « *Je sais que je peux faire tout ce que je veux, mais parfois je suis las et je n'arrive à rien.* » Idéalement le jeune homme souhaite être puissant, c'est-à-dire *quelqu'un qui voit*. Ce qui reste le plus poignant chez Hani, c'est cette pensée magique qui le fait maintenir l'illusion de devenir « *un jour, quelqu'un qui voit.* »

2. La relation aux objets parentaux à travers l'analyse de l'entretien

L'analyse de l'entretien montre un dysfonctionnement familial moyen et des modalités relationnelles plutôt mélancoliques « *Ma famille est triste, et, Je ne sais pas pourquoi.* » Il se met en cause dans cette relation face à l'objet : « *C'est peut-être moi, la cause* ».

Le nombre plutôt important de conflits du couple parental mérite d'être noté comme la présence de modalités inappropriées dans la résolution des conflits « [...] *Mais lorsque le repas n'est pas prêt et que papa vient, jamais à la même heure, il s'énerve, et maman et lui se disputent.* » Les événements et les conflits ont tendance à se reproduire de manière cyclique sans qu'ils puissent être résolus « *C'est chaque fois la même chose, papa se fâche, il crie et Sahar pleure. Quand on était petit maman nous demandait d'aller dans la chambre et de fermer la porte, pour qu'on ne les entende pas crier, maintenant elle ne le fait plus, mais moi je vais dans ma chambre et je m'enferme.* ». Nous voyons là, un fonctionnement parental immature ne pouvant imposer des limites adéquates. Les enfants étaient soustraits aux scènes de ménage, aujourd'hui Hani, par identification masochique, s'enferme lui-même.

« *Je ne sais pas s'il faut parler à quelqu'un quand je ne sais pas quoi faire. Comme aller à la fac par exemple* » Il se sent différent de son frère et son anxiété est palpable : « *Je ne sais pas ce que je dois prévoir. [...] Parfois je me demande si je devais naître.* » La relation d'objet reste primaire, dans ce sens que le jeune homme se sent impuissant à agir, à faire, en d'autres termes, à résorber et dépasser l'angoisse du bébé qui attend l'action de l'autre. Souvent

Hani a recours à la pensée magique : il pense qu'il va recouvrer la vue et attend cet instant pour agir. Il construit alors des châteaux en Espagne et rêve à haute voix. Mais le jeune homme reprend vite le dessus et recommence à rire et à vivre.

Il s'agit en fait, d'une quête identitaire de soi et de l'objet perdu. La relation d'objet est visiblement sujette à caution, fragile et fragilisée, et la blessure narcissique est ouverte. Le « *je ne sais pas ce que je dois prévoir* », qu'il répète souvent, traduit l'état émotionnel du jeune homme dans sa quête d'établir des liens de sécurité et d'étayage avec l'objet extérieur ; il ne s'agit plus d'une relation conflictuelle entre un dedans et un dehors (comme pour Omar), mais plutôt d'une intériorisation de la position dépressive de la perte, celle de sa vue : « *Je suis né aveugle, ce n'est pas comme Souhail (un camarade de l'institution), qui voyait avant. Lui, il sait ce que c'est voir [...] Ah si les fées étaient vraies* »

En outre, les limites entre le dedans et le dehors ne sont pas claires, renvoyant également à la régression de l'expression des fantasmes phobogènes provoquant une anxiété : tel le mot cité en exergue, ou encore « *Je ne sais pas comment savoir ce qu'il y a à l'extérieur, mes mains sont dehors.* ». (Il demandera, en observation situationnelle : « *Je monte l'escalier qui monte ?* »). La mélancolie est, elle aussi, présente - « *je suis si triste parfois, mais en réalité je ne sais pas pourquoi.* » -, mais sans objet déterminable par Hani.

En ce qui concerne la perception de la mère, une imago maternelle ambiguë et œdipienne (bonne, hyper protectrice et érotisante) apparaît chez Hani : la mère est à la fois l'objet archaïque qu'il craint de perdre, c'est celle qui est *bonne*, et Hani se retrouve dans une relation primaire d'attachement au sein maternel, « *je ne peux pas la quitter* » et « *elle ne me quitte jamais* », mais également, il lui reproche de « *ne pas assez s'occuper de lui.* », alors qu'elle lui consacre tout son temps ; ce reproche tient au fait qu'elle est aussi le support des désirs œdipiens : « *Je ne sais pas si je pourrais me marier avec quelqu'un comme maman, aussi belle et patiente.* », alors qu'il disait quelques minutes

avant « *souvent maman est impatiente.* » Ainsi la relation d'objet fluctue entre l'attachement, le rejet et le désir.

L'angoisse d'abandon est manifestement liée à la mère, mais Hani est incapable de se libérer de ses mouvements pulsionnels et sexuels, qu'il essaie de contenir face à un surmoi maternel archaïque et paradoxal (érotisme et interdit). Le jeune homme le dit de façon claire : « *Parfois maman me caresse pour que je comprenne mon corps. Puis elle s'énerve et moi je ne sais pas ce que j'ai fait* », et pourtant : « *C'est grâce au toucher de maman que j'ai tout appris, elle sait le faire. [...] J'espère que ma future femme, si je me marie un jour, me caressera comme ça.* » Hani rêve d'un corps de femme tout proche de lui et de paroles qui seront à son oreille, comme autant de caresses.

Hani a surtout de bons souvenirs liés à la mère. « *On allait estiver à la montagne en été, chez mes grands-parents maternels que j'aime beaucoup. Papa restait à Beyrouth et maman était détendue. Elle m'apprenait à chanter et à dénoyer les abricots pour faire de la confiture, parce que j'aime cette confiture.* »

« *C'est papa qui m'a tout appris* », dit Hani pas peu fier de lui. Il se rappelle de la patience du père de son enfance qui lui a appris, *les formes et les couleurs et beaucoup d'autres choses.* « *Il disait, le canapé est bleu et j'ai mis dessus des coussins marrons, je réunis comme ça le ciel et la terre et c'est beau.* » Quant aux formes, le père disait, « *touche, c'est une sphère* », il ajoutait pour le tranquilliser « *Tu sais la terre est sphérique tout le monde le sais, mais les gens ne peuvent pas la voir dans son ensemble, alors ils l'imaginent. Toi aussi tu peux imaginer voir ce que tu veux.* ». L'enfant disait : « *Qu'est-ce que voir ?* », et le père répondait : « *C'est toucher avec les yeux, comme toi tu touches avec les mains.* » Ces dialogues forts et pédagogiques, reconfortaient Hani, et ce sont ces plus beaux souvenirs.

Mais le père est l'époux de l'objet désiré, et la rivalité guette le jeune homme qui se sent à la fois envahi par la peur de la perte, la jalousie éprouvée envers le père et l'idée de *lui faire de la peine.*

En fait, Hani perçoit son père de manière contradictoire. Il tend à lui ressembler et souhaite « *être le contraire.* » Ainsi, au-delà de l'opposition apparaît l'identification à travers la rivalité. La ressemblance tant recherchée est d'abord celle du corps du père. « *Il a un corps très beau.* » Corps aveugle chez Hani. La relation d'objet et d'identification, ne peuvent que s'accomplir imparfaitement. Hani a entendu parler du parapente et désire en faire, « *papa a peur pour moi et ne veut pas que j'en fasse* ». En fait l'attitude du papa est paradoxale concernant la cécité de son fils. Tantôt, il pousse son fils à *faire tout comme tout le monde* et lui dit « *ce n'est pas parce qu'on est aveugle, qu'on ne peut pas* », et tantôt lui *interdit un tas de choses* en invoquant le fait qu'il est aveugle.

L'autorité du père exercée sur le fils n'est pas sécurisante pour ce dernier, comme elle le fut pendant son enfance, mais elle est vécue comme humiliante. Le père est considéré par son fils comme quelqu'un de prétentieux, ce qui provoque chez ce dernier une décharge de l'agressivité à l'encontre de l'image paternelle et la peur de la vengeance : « *Je ne veux pas de lui ! Mais j'ai peur de lui dire tout ça et parfois moi je ne crois pas à ce que je pense contre lui.* » Cette tyrannie du père est liée à l'angoisse de castration, La présence phallique du père est contraignante : Hani jalouse son père, s'identifie à lui, l'aime et le hait.

Encore une fois la relation d'objet est plus ou moins bancale et le jeune homme est dans une quête identitaire de soi et de l'objet perdu.

3. La relation d'objet à l'espace et à l'esthétique à travers l'observation en situation

3.1. Le comportement face aux épreuves

Hani pose des questions qui peuvent paraître étonnantes, mais qui renseignent sur la cécité.

- *La question de la perspective.* Hani me demanda : *Comment peut-on savoir que la montagne est derrière les arbres et pas devant ?* (remarque : il parut comprendre mes explications, mais ne su pas me les redire). Il est si difficile de

faire concevoir la perspective à un aveugle. « *Papa me faisait toucher un ballon, et il me disait quand ce ballon est proche de toi, il a ces dimensions quand on le regarde. Puis il me faisait toucher un autre ballon, plus petit, il disait, quand le ballon est loin, alors les yeux le voient comme s'il était petit. C'est une illusion. Ça ressemble à ce que tu me dis.* »

- *La question des limites.* Il demanda : *Comment peut-on distinguer la démarcation ciel/mer, parce que terre/mer, je touche et je sais ?* (remarque : là encore après plusieurs tentatives, il parut comprendre mes explications ; mais je ne sais vraiment pas dans quelle mesure un aveugle a le sens de l'horizon).

- *La question de la topographie.* Une petite historiette peut mettre en évidence l'aisance de Hani dans un espace familier : un jour que ses parents retapait la maison et l'agrandissait, le jeune homme s'assit à côté de l'architecte et lui expliqua comment il souhaitait la disposition de sa chambre et comment utiliser au mieux l'espace. L'architecte, conçu son travail en suivant les indications du jeune homme. Hani avait si bien *visualisé* en esprit cet espace, qu'une fois achevé, il reconnut instantanément les lieux. Ce qu'il m'en dit, c'est qu'un ressenti et une connaissance intérieure, *peuvent remplacer les yeux* dans la conception d'un espace.

Notons que le jeune homme a besoin dans la relation d'objet à l'espace, des mouvements de son corps, ainsi : lorsqu'il passe une porte, il fait un mouvement avec sa tête (aller/ retour), comme pour dire j'ai traversé un espace différent ; lorsqu'il parle à quelqu'un, il met la paume de la main sur son interlocuteur afin de s'assurer de sa présence dans le champ de paroles ; etc.

- *La question des couleurs.* Je demandais : « *Quelle est la couleur des arbres ?* », il me répondit « *vert* » ; alors j'ai inversé la question et demandais : « *Qu'est-ce que la couleur bleue ?* », il me dit « *C'est le ciel, la mer...* » Il continua en me citant les océans, la montagne de loin... J'ai réalisé alors que les non-voyants comprennent les couleurs comme des catégories abstraites, ou des expressions que les voyants accolent à leurs représentations : les objets vastes ou lointains sont bleus ; ce qui est nature est vert, et ainsi de suite ; mais ils n'ont

aucune connaissance visuelle et internalisée des couleurs en soi, ils n'intériorisent que la mentalisation.

- *La question des bruits.* Le bruit d'où qu'il provienne ne fait pas retourner Hani, contrairement à Omar, mais le jeune homme sait reconnaître les bruits, leur nature et leur origine.

3.2. L'expérientiel proprement dit

A. Spatialisation

1) Localisation d'un objet : Je décrivis minutieusement l'endroit où se trouvait le ballon à Hani qui le retrouva très vite, il allait moins lentement qu'Omar, et ne heurta aucun des meubles. Je lui mis la note de 9/10

2) Appréhension d'un espace à plusieurs niveaux : monter et descendre des escaliers. Hani, comme Omar, n'arrivait pas à bien comprendre ce que sont des escaliers, mais nonobstant cette difficulté dans la compréhension, il pouvait descendre et monter des escaliers familiers, en touchant les marches avec les pieds. Les escaliers non encore empruntés, provoquent chez lui une certaine appréhension. La note est 6/10

3) Repérage d'un lieu : Hani ne montra aucune difficulté particulière dans les repérages de lieux nouveaux. Il tâte les murs trouve les limites de l'espace et suit son chemin de façon quasi assurée. Tout comme Omar, il pouvait savoir si une porte était fermée ou ouverte et sa direction, à cause du vent ou de la fraîcheur et des bruits. La note sur le repérage des lieux est : 8/10.

4) Description d'une salle. Hani est arrivé à décrire convenablement la salle en en faisant le tour, deux fois. Il pu repérer la quasi-totalité des objets qui s'y trouvaient. La note est 7/10.

5) Dimensions approximatives d'un local : En faisant le tour d'un local à 2 reprises, Hani pu en donner des mesures très rapprochées des mesures réelles. La note est 9/10

6) Mesures approximatives du haut et bas : Pour le petit tabouret, la mesure était approximativement correcte, pour la grande table, elle l'était moins, et plus correcte pour le plafond. La note est 7/10.

7) Ciblage de l'origine d'un bruit. Sur une terrasse en L. Hani fut un peu moins rapide qu'Omar. La note est 8/10

8) Ciblage de l'origine d'une odeur. L'odeur du chocolat mena Hani droit au but. La note est 9/10

9) Description d'un site. Les éléments du site, (fleurs, terreau, arbre...) furent repérés ainsi que leur orientation, Hani mieux qu'Omar imagina les couleurs, mais ne distingua pas le genre des fleurs et des arbres. La Note est 6/10

B. Les vases

Les doigts de Hani manipulaient avec dextérité les vases, et on avait l'impression qu'aucun détail ne leur était inconnu. Il donnait de temps en temps une chiquenaude et écoutait comme pour jauger. Note de l'ensemble, 8/10



C'est un vase avec des feuilles qui ressortent, elles doivent être des feuilles de l'automne. C'est en plâtre ; le vase a du recevoir de petits coups, il y a au coin des morceaux qui sont tombés. Je n'aime beaucoup la forme. C'est un truc bon marché.



C'est un vase en argent massif, vu le poids, il est ciselé, les bords sont gondolés. Il doit être cher, mais il est très beau.



C'est un verre à pied, il est en cristal très fin, je l'aime beaucoup.



C'est une bonbonnière en porcelaine, sur le couvercle je sens un motif comme une étoile, j'ai déjà senti ça avec papa, c'est un décorateur, ça s'appelle doré à la feuille, mais je ne sais pas comment on réalise ce genre d'art, je demanderai. Il y a aussi du doré à la feuille autour du couvercle.



C'est une bonbonnière ouverte, creuse et en cristal taillé mais elle n'est pas bien faite



C'est un contenant ovale, qui peut servir à différentes chose, mais il a des défauts.



C'est un petit vase fin, qui doit avoir des couleurs, il a l'air délicat.



C'est un vase très laid qu'on doit trouver dans les supermarchés à très bas prix, il est en verre, je ne sais pas s'il y a des couleurs, je crois que non.



C'est du verre soufflé, c'est sûr, c'est un vase conique, mais ce n'est pas une œuvre d'art



C'est un vase classique, on dirait de l'étain



C'est une femme, elle a une coiffure genre africaine, ses cheveux sont frisés et retenus par un bandeau, elle a des boucles d'oreilles, et sa robe est chargée de toutes sortes de perles ainsi que son énorme collier, il doit y avoir beaucoup de couleurs ; (Je ne sais pas si on dit bariolé). Elle porte un grand pot du côté gauche et elle a un mouvement du bras droit qui semble très gracieux.



C'est un très grand vase, en métal avec de la peinture dessus, il a une belle forme, mais à mon sens il ne doit pas être mis sur une table, mais par terre.

Dans l'ensemble, Hani a perçu les formes et l'esthétique de l'objet il a évalué la valeur des objets correctement, il ne s'est trompé que pour la statuette, qu'il a évalué plus chère qu'elle n'est, et il a tenté de repérer les couleurs et les motifs.

C. Description d'une personne

Personne familière. Hani a décrit son père (corpulence, taille, attitude, couleur de la peau, expression, etc.). La note est 10/10

Personne étrangère. Hani a décrit une des femmes de ménage de l'institut, (corpulence, taille, couleur de la peau, expression, odeur, etc.). Note : 8/10

Le corps propre. Hani a fait une très bonne description de lui-même, sauf en ce qui concerne la rigidité, il se trouve souple. Note : 8/10.

Hani a passé les épreuves plutôt facilement et comme Omar, il a fait usage des perceptions sensorielles, le toucher, l'ouïe, l'odorat, pour compenser sa cécité. Hani peut se déplacer dans la rue mais le brouhaha de la rue l'incommode aussi, souhaite-t-il avoir un chien, pour se sentir en sécurité. Jusqu'aujourd'hui, il ne va dans la rue qu'accompagner par sa mère ou une autre personne. Il tend à acquérir une certaine indépendance pour pouvoir travailler.

4. Synthèse

L'analyse de l'entretien et les observations, apportent des informations sur le concept d'identité chez Hani et sur la relation d'objet. En effet, apparaissent chez lui une angoisse de séparation et de la perte d'objet d'amour, ainsi qu'un affaiblissement du moi, malgré une intelligence et un savoir qui nous ont semblé pertinents. Nous retrouvons aussi, une confrontation avec la réalité externe qu'il arrive à s'approprier plutôt correctement. Appropriation visible dans la *visualisation* interne de l'espace et des distances ; cette appropriation montre l'adaptation du jeune homme à son état qui pourtant rêve et croit magiquement à la possibilité de recouvrer la vue.

Le jeune homme tente de lutter contre l'angoisse de castration par une fuite en avant et l'espoir en de jours meilleurs. L'image qu'il a de lui-même est paradoxalement celle d'un corps à la fois capable et ne pouvant remplir toutes les fonctions qu'il doit accomplir.

La problématique de l'agressivité à l'encontre de l'image paternelle fixe chez Hani, le conflit comme mode de fonctionnement dans la relation d'objet ; ce mode relationnel apparaît dans les situations générationnelles (parents/enfants) et dans le vécu œdipien sous forme de fusion avec la mère.

L'imago du père est dédoublé, il y a le père de l'enfant, qui avec patience lui a tout appris et surtout la beauté des choses et l'apprivoisement de l'espace « *mon papa m'a tout appris, il est génial, aucun pédagogue ne peut l'égaliser [...] et je l'aime* » ; il y a le père de l'adolescent dont l'image est humiliante et castratrice « *Il n'a pas de considérations pour moi.* ». Les sentiments à l'égard du père qui voit, vont de l'amour idéalisé à la haine pour un adversaire plus puissant. La qualité relationnelle du couple, ainsi que la rivalité avec le père, ont aboutit à mettre en doute l'investissement paternel. Le, par exemple, « *Tu es toujours collé à ta mère* » que le père répète à Hani, perturbe le jeune homme, parce qu'il est dépendant de par son handicap de sa mère. Pourtant le père castrateur est reconnu comme objet d'identification et de rivalité, et Hani, qui souhaite *lui ressembler*, a également envie *d'être mieux que lui*.

L'imago maternelle, quant à elle, est ambiguë ; la mère tout à la fois protège l'enfant, le soigne, mais ne lui apprend rien, et de plus le mêle à ses malentendus avec le père, en faisant de Hani son confident « *Quand j'étais petit je racontais tout à papa, mais ce qui est drôle, c'est que maman me racontait tout et j'aimais lui donner mon avis et la conseiller.* ». Les confidences intimes de sa mère et ses caresses insistantes, érotisent le jeune homme qui ne parvient pas à libérer ses désirs sexuels. La peur de ses désirs est grande, et le pousse à se renfermer sur lui-même, lui qui a *tellement envie de se marier et de vivre sur une île lointaine*.

Hani semble encore en pleine crise d'adolescence ; et il apparait difficile pour lui, d'atteindre à une certaine indépendance qu'il recherche. Sa révolte, il la mène en s'enfermant dans sa chambre. Sa sensibilité d'artiste l'angoisse, il veut peindre, construire des maisons, mais les autres l'en empêchent « *Quoi, il n'y a plus de fac qui veuille de moi* » Hani s'isole, ne continue plus ses études et ne travaille pas, il reste dans sa chambre fréquemment, et ne rêve que de dessin et d'architecture (identification au père décorateur d'intérieur).

Quoique *solitaire*, Hani fréquente l'institut, sort avec son frère, a un copain et une petite amie. Le jeune homme est en fait plus inhibé que solitaire et ne tente

pas de reconnaître ses désirs œdipiens et veut sauvegarder en lui *l'enfant innocent*, comme il aime se nommer.

Malgré sa crise d'adolescence, ses tergiversations, ses hauts et ses bas, et son *souhait de rester petit*, Hani grandit, il a des projets de jeunes de son âge. Il sait qu'il aura *toujours besoin de ses parents*, mais il fera son possible pour que ce soit *le moins possible*. Cette expérience qu'il a passé avec moi, lui a *ouvert des horizons et il va se remettre a apprendre* et à apprivoiser le monde.

Quelquefois, la morosité de Hani le mène à avoir peur de l'extérieur, et *les choses le cognent et ses mains sont dehors*, mais bien vite, il se reprend. Il possède à un degré supérieur, non seulement à beaucoup d'aveugles mais aussi à un grand nombre de voyants, la notion d'espace, d'objet, l'art topographique, la représentation conceptuelle de l'espace, un don architectural, un goût artistique. Et même si parfois, il s'angoisse, sa volonté de peindre la vie l'emportera.

On peut dire que dans l'ensemble, l'image du corps et la relation d'objet aux personnes et aux choses sont acquises. Hani n'est plus un enfant, même s'il n'est pas encore un adulte.

CHAPITRE TROIS

Mazen



(Paul Dinet, 1976, *L'aveugle et l'insouciance de la jeunesse d'Algérie*)

« Si je compare le fantôme de la signification à un rêve, alors notre discours est habituellement dénué de rêve. L'aveugle à la signification serait celui dont le discours en serait toujours dénué. » (Ludwig Wittgenstein, 1946 -1953)¹

« *La musique, c'est des mouvements et des couleurs, je vois quand j'écoute la musique.* » (Mazen)

¹ WITTGENSTEIN, L., (1946, œuvre posthume parue en 1953), *Recherches philosophiques*, (693 paragraphes), Paris : Gallimard, 1964, paragraphe 232

1. Présentation

Mazen a 18 ans, c'est un aveugle de naissance. C'est un jeune homme timide, grand de taille, plutôt maigre et pâle, plus ou moins soigné. Ses épaules rentrées, ses cheveux clairs presque à ras, et son cou rigide, accentuent d'autant plus son air timide et renfrogné.

Élève en classe de 3^{ème}, Mazen échoue souvent à l'école, qu'il déteste ; mais il a un rapport avec la sonorité des mots assez particulier, il dit *lier* les phonèmes ensembles *comme une pâte à modeler* ; il est également passionné par le jazz et garde ses écouteurs à longueur de journée. Il pense être *un solitaire*, et souhaiterait *secouer les gens*, mais dit-il *il n'a pas le courage de le faire*, et se trouve persuadé que s'il avait d'autres parents, il serait *sans problèmes*. Il pense en effet avoir des problèmes *importants surtout au niveau des relations*, puisqu'il n'arrive pas à nouer des amitiés, et également sur le *plan sexuel*.

Son père Youssef (environ 46 ans), chauffeur de poids lourds pour une grosse industrie, que Mazen évoque constamment, est souvent absent, et dort parfois en dehors de la maison, *pour fuir*, pense le jeune homme. Pourtant si le fils est en colère contre son père qu'il juge *fortement humiliant*, le père tente toujours des tentatives de réconciliation.

Lina (40 ans), sa mère, « *c'est une maman bien, mais parfois elle est trop occupée quand j'ai besoin d'elle.* ». Lina ne travaille pas. Insatisfaite sexuellement, la mère fait de son fils son confident : « *Maman pense que papa la trompe.* » Mazen se plaint de ses confidences qu'il juge parfois *déplacées*. Mais il dit *beaucoup aimer* sa mère. Jusqu'à 9 ans, Mazen a dormi dans la chambre de ses parents, parce que sa mère, depuis qu'il était petit *avait peur pour lui*, à cause de sa cécité.

Le couple parental est en conflit, *ils se disputent assez souvent*, mais Mazen ignore (ou ne veut ignorer) la cause de ces disputes. « *Maman dit que c'est la faute de papa et qu'il l'empêche de vivre. Mais, moi je ne sais pas vraiment pourquoi c'est comme ça* », et cette ignorance recherchée, qui est le fait d'un déni, le rend anxieux, car la menace est pesante et la culpabilité qui s'ensuit,

douloureuse : « *Je me dis, est-ce qu'ils vont se disputer ou pas ? [...] Je pense même parfois que c'est ma faute.* »

Mazen a deux frères jumeaux, de 5 ans ses cadets. Une dispute conjugale a présidé à leur conception : la maman souhaitait avoir un enfant, alors que le père n'en voulait pas ; « *papa avait peur, que le bébé soit malade ou quelque chose comme ça.* » Jaber, l'un des jumeaux, « *est gros et il n'arrête pas de manger.* » Alors qu'Oussama, est plus vif : « *il ne tient pas en place [...] mais il est premier de classe [...] et papa quand on veut quelque chose et il le lui donne [...]* » De ses frères, Mazen ne parle pas beaucoup, *ce sont des insouciant*s ; il n'a pas particulièrement des points communs avec eux, alors qu'une forte complicité lie les jumeaux ; et suite à l'incapacité des parents dans la résolution des problèmes, et la violence verbale du père, Mazen se sent isolé et solitaire, *étranger aux siens*.

2. La relation aux objets parentaux à travers l'analyse de l'entretien

L'idée que Mazen se fait de lui-même, correspond à une identité narcissique qui apparaît dans l'idéalisation de soi que le jeune homme porte comme un masque, et paradoxalement son peu de considérations pour lui-même. La blessure narcissique est ouverte et la répétition, parfois dans une seule phrase, du moi, moi et moi, est fréquente, comme par exemple : « *Moi je suis aveugle, mais moi je suis le plus gentil avec maman, parce que Mazen c'est moi.* » Les processus compensatoires et réactionnels à la blessure de son narcissisme, portent particulièrement sur l'image du *bon fils*. Apparaît là une comparaison aux autres enfants de la famille, Mazen, en fait, les jalouse et se sent inférieur à eux, à cause de sa cécité, et de leur *entente avec le papa*, et trouve l'image compensatoire, du gentil-garçon-à-sa-maman, pour tenter de les supplanter. La dualité narcissique (aveugle et bon fils) lie un affect dépressif du faux self à une représentation d'incapacité et d'impuissance et à un affect de tristesse et de désespoir : Mazen apparaît seul contre tous, meilleur que tous, mais impuissant à voir. Il se cantonne dans sa chambre pendant des heures à écouter sa

musique. Le faux self winnicottien maintient l'adolescent, dans une situation de relation à l'objet primaire et se double d'une peur de la perte : « *Je déteste quand maman n'est pas là, je ne sais plus quoi faire.* »

L'image du corps est reconnue ; Mazen se déplace sans se cogner, mais use de son corps pour exercer une sorte de chantage sur sa mère : il se néglige, se blesse ou se prend les pieds dans une chaise pour la faire tomber, pour que sa mère accourt. Le jeune homme, n'aime pas son corps aveugle, qu'il juge *quelconque* ; « *Lorsque je pense faire de la natation pour l'améliorer mon père refuse.* »

Le dysfonctionnement familial, apparaît nettement évident, les parents se disputent entre eux, mais font face à leurs enfants : « *Je ne sais pas si je préfère maman et papa qui se disputent ou pas, parce que quand ils ne se disputent pas, ils nous punissent à tous.* » L'idée des parents alliés est torturante, et la relation d'objet au couple parental apparaît comme une angoisse primaire face à la scène primitive terrifiante : « *Ou ils se disputent ou ils s'enferment dans leur chambre et c'est dérangeant parce qu'on sait plus quoi faire.* » Si la situation du couple parental est reconnue, le doute cependant s'y insère, et la relation sexuelle est fustigée. Mazen a dormi dans la chambre conjugale jusqu'à 9 ans, qu'a-t-il perçu ? Le jeune homme n'en parle pas : Dénier ? Annulation ? Quoiqu'il en soit angoisse et colère partagent les affects du jeune homme.

Les relations de Mazen avec sa mère, ne sont pas claires. Une succession d'imagos paradoxales apparaît : il y a d'abord, que nous avons relevé ci-dessus, insatisfaite en tant qu'épouse mais qui fait front avec le père contre les enfants ; il y a également la douce victime d'un homme méchant « *Papa n'est pas l'homme qu'il faut pour maman, c'est un poids lourd comme son véhicule et maman est tendre et fragile, il l'écrase.* » ; il y a aussi la mère patiente et aimante, qui aide son enfant aveugle « *Sans maman je n'aurai pu rien faire [...] Lina, maman est quelqu'un qui sait apprendre des choses aux enfants, elle m'a appris, à toucher, sentir et entendre, chaque chose [...]* » ; enfin il y a la mère agressive, et castratrice : « *Elle pouvait être méchante. Pour nous punir, parce*

qu'on a fait quelque chose, elle s'enfermait dans sa chambre, maintenant si elle le fait je me débrouille, mais quand j'étais petit je me sentais perdu. » Imago multiple contre laquelle lutte le jeune aveugle, et qu'il n'arrive pas toujours à unifier.

Quant à la relation père/fils, Mazen en parle avec rejet, dans son entretien, des formations réactionnelles apparaissent : « *Qui est-il pour m'indiquer ce qui est bien pour moi de ce qui ne l'est pas ? Ce n'est pas parce qu'il voit qu'il sait mieux que moi [...]* ». L'interdit paternel est reconnue, mais refusée, Mazen n'arrive pas à l'intégrer et la relation à la loi du père reste primaire et se réfère à un surmoi maternel archaïque, celui du bon fils qui obéit sa mère, « *Je sais écouter maman, moi, quand elle me dit comment faire ou quoi faire.* »

Mais voilà que le père refuse d'être un support identificatoire et interdit à son fils de faire de la natation, alors que lui-même en fait, été comme hiver : « *parce que je suis aveugle, il ne veut pas que je lui ressemble.* » Ce refus, le jeune homme le prend, à son tour, à son compte, par un retournement de la pulsion, et ne veut pas ressembler à son père : « *Heureusement que moi je ne lui ressemble pas, il est trop méchant. Il se croit quelqu'un.* »

L'aller retour entre la colère pulsionnelle et la défense est en fait un aller retour entre des désirs contradictoires. Le père est *puissant* et s'impose par son *agressivité verbale*. Une problématique identificatoire apparaît : Le fils refuse d'être comme son père, même au prix de ses yeux : « *Heureusement, moi je ne le vois pas, souvent* ». La labilité dans l'identification apparaît dans une position de refus, et maintient le jeune homme dans un registre identificatoire immature, relevant de la relation aux objets primaires, qui eux-mêmes sont pas assez satisfaisants et ajoutent à la blessure narcissique.

Les relations d'objet établies avec chacun des parents, et avec l'extérieur sont sujettes à caution. Son corps rigide, ses mouvements plus ou moins intégrés, son incapacité à sublimer, comme Hani ou Omar, dans les domaines intellectuels ou artistiques, donne au jeune homme un sentiment d'infériorité face au corps du père qu'il juge beau.

Que veut Mazen ? Qui est-il ? Le jeune homme ne le sait pas, entièrement pris dans la lutte de la survie de son narcissisme, souffrant d'une incapacité identificatoire avec le père qui voit. Son espoir réside dans le travail : « *Dès que je commencerai à travailler, mon père verra que je peux.* » le problème est que son père aveuglé, pourra-t-il le voir d'un nouvel œil ?

3. La relation d'objet à l'espace et à l'esthétique à travers l'observation en situation

3.1. Le comportement face aux épreuves

Mazen a accepté de passer les épreuves, mais il trouvait à redire à chaque fois qu'il était placé face à une nouvelle situation. Son comportement fut paradoxal : il aima s'exhiber : « *Tu me regardes ?* », et s'assura de mon regard sur lui des dizaines de fois ; mais il disait également face à une nouvelle épreuve : « *Encore ! Tu es insatiable ! Faut-il que je le fasse.* »

- *La question de l'espace.* Mazen pense que l'espace est donné et qu'il est tactile, et dit *avoir dans ses mains des yeux*. Il nous expliqua que l'espace familier, il n'avait aucunement besoin de ses yeux pour s'y mouvoir et le décrire, mais si l'espace est nouveau, quelqu'un devait le lui décrire en l'orientant (devant/derrière, droite/gauche, etc.) et en lui donnant des mesures exactes (4 marches, un peu de glissement de paume, etc.)

En fait, le jeune homme n'ose se rendre en aucun lieu inconnu sans être accompagné de sa mère ou d'un adulte ; il n'ose pas non plus aller dans la rue. Dans la relation d'objet à l'espace, Mazen utilise plus que tous les autres ses pieds et ses mains : il cherche le meilleur pas à plusieurs reprises, en tâtonnant avec le pied, et balaye l'espace de ses mains. Il se dandine en marchant comme un jeune enfant. Toutefois, le jeune homme n'a pas su nous expliquer, comme l'ont fait Hani et Nasr, ce qu'est l'espace pour lui. Et pour lui aussi, la notion de perspective est insondable.

- *La question des couleurs et des bruits.* Mazen pense que toutes les formes et les couleurs et toutes les beautés sont contenus dans le jazz. « *La musique, c'est des mouvements et des couleurs, dit-il, je vois quand j'écoute la musique.* » Il nous a expliqué ce que c'est de *voir* un espace en écoutant du jazz, pour un aveugle : Il sent le mouvement et l'ampleur de l'espace, « *Ça bouge, c'est grand [...]* ». Les bruits d'où qu'ils proviennent ne font pas, se retourner Mazen qui ressemble sur ce plan à Hani ; mais le jeune homme sait reconnaître les bruits, leur nature et leur origine. La plupart du temps il s'isole des bruits du monde extérieur, en mettant ses écouteurs, il ne veut qu'être alors qu'avec lui-même.

3.2. L'expérientiel proprement dit

A. Spatialisation

1) Localisation d'un objet : Je décrivis minutieusement l'endroit où se trouvait le ballon comme je l'avais fait à Hani et Omar, Mazen le retrouva assez vite, il heurta une table. Je lui mis la note de 8/10

2) Appréhension d'un espace à plusieurs niveaux : monter et descendre des escaliers. Mazen, comme Hani et Omar, ne comprend pas à bien comment fonctionne des escaliers, mais nonobstant cette difficulté dans la compréhension, il pouvait descendre et monter lentement des escaliers familiers, en touchant les marches avec les pieds.

Les escaliers non-expérimentés, provoquent chez lui un fort recul, et une hésitation, qui signent son angoisse. Après maints tâtonnements avec les pieds et les paumes des mains sur le mur il pu monter et descendre, le dos contre le mur et compta le nombre de marches à voix haute. La note générale sur le mouvement et l'aisance est : 4/10

3) Repérage d'un lieu : Mazen ne montra de difficultés particulières dans les repérages de lieux nouveaux, mais n'avait pas non plus l'assurance de Hani ou d'Omar. Il tâte les murs trouve les limites de l'espace, s'en assure à plusieurs reprises, puis avance, me pose une question, *C'est bien ?* et recommence. La note est : 7/10.

4) Description d'une salle. Mazen a décrit convenablement la salle en en faisant 4 tours. À l'instar d'Omar et Hani, il pouvait savoir si une porte était fermée ou ouverte et sa direction, à cause du vent ou de la fraîcheur et des bruits. Il pu repérer la quasi-totalité des objets qui s'y trouvaient. La note est : 7/10.

5) Dimensions approximatives d'un local. En faisant le tour d'un local à 3 reprises, Mazen pu en donner des mesures approximatives. La note est : 6/10

6) Mesures approximatives du haut et bas : Pour le petit tabouret, la mesure était approximativement correcte, pour la grande table, elle était bien loin, et approximative pour le plafond. La note est 6/10.

7) Ciblage de l'origine d'un bruit. Sur une terrasse en L. Mazen fut aussi rapide qu'Omar. La note est 9/10

8) Ciblage de l'origine d'une odeur. L'odeur du chocolat mena Mazen rapidement à son emplacement. La note est 9/10

9) Description d'un site. Les éléments du site, (fleurs, terre, arbre) furent plus ou moins repérés ainsi que l'orientation du soleil et du vent, mais ni les formes, ni les couleurs, ni les espèces, ne furent distinguées. La note est : 4/10

B. Les vases

Les mains de Mazen étaient aussi expertes que celles de Hani, mais ses connaissances étaient limitées. Note de l'ensemble, 5/10



C'est un vase en trapèze avec des motifs rebondis



C'est un vase assez petit il doit être en argent avec de petites ciselures



C'est un verre pour boire il a une forme de ballon.



C'est une boîte ou une bonbonnière en porcelaine.



C'est un plat rectangle et un peu creux de l'intérieur, il est en verre.



C'est un truc en verre, il est ovale, c'est peut-être une coupe pour mettre des fruits.



C'est un petit vase en verre pour une fleur.



C'est un vase en verre, de taille moyenne. Il n'a rien de particulier.



C'est un vase rond et long en verre.



C'est un vase en métal et sa forme est très jolie.



C'est une femme, elle a des cheveux frisés et des boucles d'oreilles elle porte un pot sur le côté, elle a l'air mignonne et délicate, et sa robe est pleine de paillettes. Je l'aime bien.



C'est un grand vase, en métal avec de la peinture dessus, il a une belle forme, mais à mon sens il ne doit pas être mis sur une table, mais par terre.

Dans l'ensemble, Mazen a reconnu la fonctionnalité de chaque objet, et donné certaines précisions, sans plus.

C. Description d'une personne

Personne familière. Mazen a décrit sa mère (corpulence, taille, attitude, couleur de la peau, expression, etc.). La note est 9/10

Personne étrangère. Mazen a décrit la cuisinière de l'institut, (corpulence, taille, couleur de la peau, expression, odeur, etc.). Note : 8/10

Le corps propre. Mazen a fait une description somme toute assez réaliste de lui-même, mais agrémentées de remarques dépréciatrices, et tentaient par l'oreille d'étudier la moindre de mes réactions et de mes paroles. Note : 8/10.

Mazen a passé les épreuves en parlant beaucoup et faisant des commentaires avec appel à l'expérimentateur. Il a fait usage des perceptions sensorielles, le toucher, l'ouïe, l'odorat, pour compenser sa cécité. Il s'est senti soulagé à la fin des épreuves et se félicita lui-même d'avoir réussi en tout et bien passé l'épreuve.

4. Synthèse

L'analyse de l'entretien et des observations suggèrent fortement une relation à l'objet perturbée, une problématique identitaire, et une angoisse massive d'abandon.

La qualité de la relation conjugale des parents de Mazen se traduit, d'une part, par une sexualité manifeste et de l'autre, par le désinvestissement de la mère dans le couple. Mazen garde une relation d'angoisse primaire face aux parents alliés.

La dynamique familiale s'organise autour des défaillances maternelles et paternelles qui rendent difficiles les processus d'individuation et d'adaptation. En outre, le dédoublement de l'imgo maternelle, aimante et castratrice et l'absence d'une imago paternelle protectrice et bienveillante, sont le support d'une problématique identificatoire inachevée. Mazen considère toujours sa mère comme un objet d'attachement ; et se compose le faux self du *bon fils* pour lui plaire et sauvegarder l'objet ; et son père comme un *tyran* domestique, *imbu de lui-même*, qui ne sait qu'*imposer sa dictature* ; mazen refuse qu'il soit un objet d'identification, *Moi, je ne suis pas comme lui*.

La castration de Mazen et sa blessure narcissique, qu'il n'arrive pas à compenser, apparaissent à maintes reprises dans l'entretien liées à une imago paternelle humiliante (le voyant versus le non-voyant). L'angoisse de l'humiliation

et de la culpabilité sado-masochique maintient une relation de jalousie et de rivalité impuissante face au père, faite de déni, d'annulation et de refoulement.

L'inhibition et l'évitement de l'implication personnelle apparaît dans l'isolement recherché par Mazen, qui se retranche de la vie, montrant par là la nature des relations familiales, manquantes et dysfonctionnelles.

Une problématique narcissique retient notre attention. Mazen se sent menacé dans son moi, il se sent seul et impuissant. L'usage répétitif qu'il fait du Moi/je et les références personnelles montrent son besoin d'investissement de soi. L'expression d'affects dépressifs de solitude et de repli sur soi, révèle ce besoin ainsi que son angoisse d'abandon : être livré à lui seul, met Mazen l'aveugle, dans un état d'anxiété extrême : « *Si je suis seul, qu'est-ce que je ferai, je suis aveugle, ils ne le comprennent pas.* ».

Dans ces mots de peur et de mise en accusation parentale, nous retrouvons, la confrontation avec la réalité externe qu'il n'arrive pas à s'approprier suffisamment. La relation d'objet du jeune homme est fragile et tend à retrouver des allures archaïques basées sur la peur et l'impuissance.

CONCLUSION

Conclusion de la deuxième partie



« Mon esprit est libre, je plane dans des idées, des pensées, des images. » (Omar)

« Lorsque je sens la chaleur du soleil, je peux voir la couleur jaune. » (Hani)

« Le jazz remplit le monde noir, de couleurs que seul un aveugle peut voir » (Mazen)

« Pourquoi la peinture ne serait-elle pas visible par les aveugles ? [...] Du bout du doigt, tu peux effleurer les lignes, suivre une courbe et ainsi sentir le volume et le mouvement [...] »

(www.musee-matisse-nice.org)¹

Nos trois jeunes hommes marquent certainement des différences dues aux relations qu'ils ont tissées avec leurs parents. Mais tel n'est pas notre objectif, mais bien de savoir si la relation d'objet s'est construite et sur quel mode l'a-t-elle été ?

Voici un tableau de synthèse qui regroupe certaines données :

¹ Exposition de 25 œuvres d'Henri Matisse sur le thème de la Danse (2002), *À la lumière de nos doigts*, Nice : Musée Matisse

	Omar	Hani	Mazen
Age (ans)	20/21	19/20	17
Études	1 ^{ère} année de fac	Arrêt ap terminale	3 ^{ème}
Rang dans la fmlle	Ainé	Ainé	Ainé
Image du corps	Acceptée	<u>±</u> Acceptée	Insatisfaisante
Apparence	soignée	Très soignée	Négligée
Objet : père et internalisation de l'objet			
Métier du père	Aiguilleur du ciel	Interior designer	Chff. poids lourds
Imago paternelle	Bonne	Très bonne dans l'enfance, vécue humiliante actuelm.	Tyrannique
Père/fils	Objet d'admiration	Objet de rivalité	Rejet
Identification/père	Présente	Présente	Refusée (consciemment)
Objet : mère et internalisation de l'objet			
Métier de la mère	-	-	-
Imago maternelle	Très bonne	<u>±</u> Bonne	Conflictuelle
Attachement/mère	Assez fort	Fort	Excessif
Objet interne			
Dépendance	Reconnue et sublimée	Reconnue et compensée	Non compensée
Angoisse	De solitude	De perte	D'abandon
Mécanismes principaux	Evitement et intellectualisation	Isolation et formation réactionnelle	Déni et schize
Castration	Acceptée	Conflictuelle	Non reconnue
Désir	Reconnu	<u>+</u> reconnu	Évité
Surmoi	Œdipien	Œdipien	Archaïque
Objets : personnes et internalisation			
Fratrie et Liens fraternels	(fr.+sr.) bons	(fr.+sr) plutôt bons	(fr.+fr.) méchants
	Affection	<u>+</u> Affection	Jalousie
Ressenti ext et liens aux autres	Pas tjrs sympas	Sympas	Méchants
	Quelques amis	Bonne sociabilité	Isolement
Objet ext. Spatial ou forme et internalisation			
Total/spatialisa/90 et reconnaissance de l'espace familial	69	70	60
	Acceptable	Plutôt maîtrisé	Effrayant
Total/esth./10 et reconnaissance de la forme	7	8	5
	Bonne reconnaissance	Bonne reconnaissance	Reconnaissance acceptable

Deux types d'aveugles apparaissent, à travers ce tableau.

La relation d'objet affective de Mazen est restée archaïque, elle se présente comme un état d'attachement et de dépendance à la mère, c'est-à-dire qu'elle demeure sur le mode oral ; Si Hani reste plus ou moins attaché et s'y complait, avec des fois une isolation et des formations réactionnelles et des affects de colère ; Omar par contre lutte afin de trouver une indépendance, tout en reconnaissant son besoin de l'autre.

La reviviscence du conflit œdipien est marquée chez Mazen, nonobstant le désir appuyé par les contacts tactiles de sa mère, et son agressivité manifeste envers le père. Les pères de Hani et Omar sont plus contenant et accessibles à leur fils. En fait nos trois candidats ont accompli un parcours triangulaire, ils ont admis leur castration, mais nonobstant cela leur vécu sexuel reste dépendant de leur parent, et ils éprouvent une angoisse face au couple conjugal ; Mazen plus spécialement voit une alliance des parents, figure persécutrice orale, telle que décrite par Mélanie Klein.

L'image de leur corps et les relations qu'ils ont avec leur corps, sont fragiles ; si les trois jeunes hommes ont décrit parfaitement leur corps, c'est grâce au toucher et à partir des propos des autres qu'ils le font. Ainsi deux images apparaissent, celle tactile et celle en provenance du langage (l'image de soi par le regard d'autrui, comme décrite au chapitre deux). Si Hani et Omar, malgré leur révolte et leur colère ont fait évoluer leur image du corps et l'intègre plus ou moins en trouvant une issue idéative et des compensations à leur cécité, l'intégration de l'image du corps ne s'est accomplie que partiellement chez Mazen, par des alternances de déni de la cécité, (*Tout le monde est aveugle*, ou *je ne suis que transitoirement aveuglé*), et de morosité (*Que puis-je faire, je suis aveugle*). Sa relation au self et aux autres en pâtit.

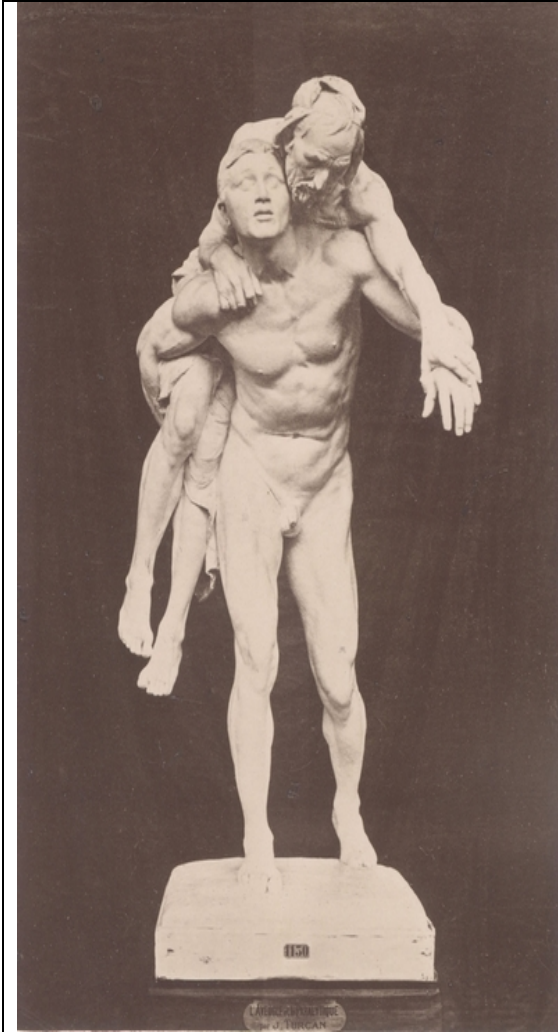
La relation aux autres, frères, sœurs, camarades, est restée embryonnaire, pour Mazen qui ne lie aucune amitié, hors de sa mère ou hors du couple père/mère et assez acceptable quoique limitée pour nos deux autres non-voyants qui s'isolent facilement.

La relation qu'ils ont avec l'espace est tactile, et reste partielle et dépend de la grandeur et de l'éloignement de l'objet à percevoir, mais elle est très particulière à chacun d'eux. L'appréhension de l'espace pour Mazen n'est pas une construction globale, nous dirons (je n'ai pas trouvé un autre qualificatif), qu'elle est *concrète au pas à pas* ; Pour Hani, l'espace est une visualisation topographique, le jeune homme le construit et l'intègre en image, pour ensuite l'agir ; Pour Omar, le pas à pas concret est suivi par une construction abstraite de l'espace, il donne un sens, à ce qu'il sent pour former une donnée cohérente.

La relation à la forme et à l'esthétique est sans doute limitée au niveau du regard, mais elle dépasse en sensibilité tactile, auditive et gustative, celle d'un voyant. Même les notions de couleurs et de lointain peuvent être senties et intégrées, grâce au regard-peau. Omar est musicien, sa sensibilité artistique est grande et a composé pour faire honneur à la dynamique de groupe, un morceau qu'il a intitulé *Couleurs*, et j'y ai bien vu le mauve et le blanc, le rouge et le vert, le noir et le jaune, et toutes les couleurs du feu. Hani a le génie des espaces et a construit sa maison, en quoi il s'identifie à son père. Il a le goût des couleurs et des formes, et à sa manière les reconnaît. Mazen a une sensibilité à la sonorité des mots, il a mémorisé (alors qu'il ne connaît que très peu le français, étant anglophone), ce vers de Mallarmé, que je répétais et qu'il a trouvé si intensément riche « Aboli bibelot d'inanité sonore ». Voici quelques sonorités que Mazen s'amuse à trouver (appuyer sur l'H) « *Kahkaha min alamy, youssafirou safira al-jacha3i* » (ce qui signifie, il s'est ri de ma douleur, d'un sifflement de bâffreur).

L'aveugle tisse un monde bien à lui, plutôt fermé qu'ouvert et comme le dit si bien Omar, *seul un aveugle sait indiquer le chemin à un autre aveugle*, car le monde relationnel, dans lequel il se trouve, ce monde du Regard-peau si particulier, est difficile d'accès au voyant.

TROISIÈME PARTIE
Voir, sans voir



L'aveugle et le paralytique, 1940¹

L'aveugle

« Un aveugle au coin d'une borne
Hagard comme au jour un hibou
Sur son flageolet, d'un air morne
Tâtonne en se trompant de trou »
(Théophile Gautier, 1852)²

À un poète aveugle
« Chante ! Milton chantait ; Chante !
Homère a chanté
Le poète des sens perce la triste brume
L'aveugle voit dans l'ombre un monde de
clarté
Quand l'œil du corps s'éteint, l'œil de
l'esprit s'allume »
(Victor Hugo, 1856)³

Triste parodie de l'aveugle qui dit au
paralytique – comment vas-tu ? et du
paralytique qui répond – comme tu vois.

Deux poètes, deux visions, deux pensées
et deux aveugles, l'un ridicule et l'autre
spirituel.

¹ KJELDKAARD, M. J., dit Marinus (28 février 1940), *L'aveugle et le paralytique*, Photomontage satirique, in *Marianne hebdomadaire*, Paris : Gallimard

² GAUTIER, Th., (1852), « L'aveugle », in *Émaux et camées*, poème 13

³ HUGO, V., (1856), « À un poète aveugle », in *Les contemplations I, Aurore* 20

CHAPITRE PREMIER Synthèse

« Ils m'ont dit tu as rêvé que la lune est rouge, parce que tu es aveugle. Ils ne savent pas que ma lune à moi est rouge. » (Omar)

Affiche de la pièce de théâtre *Les aveugles* de Maurice Maeterlinck (1890), conception et réalisation de Denis Marleau (2012)⁴



« Le voyageur est encore ce qui importe le plus dans un voyage. Quoi qu'on en pense, tant vaut l'homme, tant vaut l'objet. Car enfin qu'est-ce que l'objet, sans l'homme ? Voir n'est point commun. La vision est la conquête de la vie. Le monde est plein d'aveugles aux yeux ouverts sous une taie ; en tout spectacle c'est leur cornée qu'ils contemplent. »

(André Suarès, 1928)⁵

« Sauvegarder l'essence du théâtre, c'est remplacer l'être humain par une ombre, un reflet, une projection de formes symboliques, par un être qui aurait les allures de la vie sans avoir la vie. » (Maeterlinck)⁶

⁴ Céline Bonnier dans le rôle d'une aveugle Affiche de la pièce de théâtre *Les aveugles* de Maurice Maeterlinck (1890), conception et réalisation de Denis Marleau (2012), Coproduction du théâtre UBU, du Musée d'Art Contemporain de Montréal et du Festival d'Avignon, présentée à la salle Beverley Webster Rolph du Musée d'Art Contemporain de Montréal, du 28 février au 24 mars 2012

⁵ SUARES, A., (1928) *Le voyage du Condottiere*, Paris : LGF/Livre de Poche, p. 10

⁶ MAETERLINCK, M., cité par BODART, R., (1962), *Maurice Maeterlinck*, Paris : Pierre Seghers (coll. « Poète d'aujourd'hui »), p.35

Introduction

La perception visuelle est la manière la plus immédiate d'accéder à la réalité externe. La vision semble la source et la base de nos connaissances. La perception visuelle semble également présider à la construction de l'image du corps, de l'objet, du Moi et du désir. Toutefois, le décodage du visuel n'est pas l'unique canal du savoir et tout sens participe à l'acquisition d'un savoir qui lui est spécifique, de même que dans toute relation, interviennent les modalités tactiles, visuelles, auditives, olfactives, et autres. C'est l'association originale de ces données qui sont à la base de tout talent et pourquoi pas, de tout génie.

Nous reprenons dans ce qui suit les points principaux qui ont été traité dans la recherche, afin d'établir une synthèse.

Afin de formuler notre hypothèse nous nous sommes appuyés sur trois pensées différentes que nous avons associées,

En premier lieu, l'hypothèse de Didier Anzieu (1985)⁷, faisant de la peau, une métaphore psychologique, le *Moi-peau*. Au cours des premières semaines, l'enfant prend conscience de son enveloppe corporelle, la peau, et de là psychique, le *Moi-peau*, qui lui permettra de se distinguer d'autrui, d'édifier et de développer son Moi et d'établir la relation sujet - objet.

La pensée de Tisseron⁸ s'appuie sur l'édification du monde intérieur sur l'*image* en tant que processus de liens sensoriels, lequel permet la symbolisation des sensations et assure le lien interpersonnel. Tisseron conçoit l'image comme une peau qui recouvre notre psychisme.

Par ailleurs, dès 1987, Lederman⁹ avance l'idée que les informations en provenance du système kinesthésie-tactile ou haptique, utilisent dans la formation de l'image des processus visuels. L'image tactile perçue est

⁷ ANZIEU, D., (1985), *Le Moi-peau*, Paris : Dunod, 1995

⁸ TISSERON, S., (1995), *Psychanalyse de l'image des premiers traits au virtuel*, Paris : Dunod

⁹ LEDERMAN, S. J., & KLATZKY R. L. (1987). "Hand movements: A window into haptic object recognition", in *Cognitive Psychology*, No 19, pp. 342-368; (et autres ouvrages)

transformée en image mentale par le biais d'un traducteur visuel. Ainsi, une image visuelle peut être générée uniquement en touchant un objet.

À partir de ces approches, nous avons construit la notion d'*image-peau*, par étayage sur la sensation et la formation de l'image d'un objet, l'idée d'un *Regard-peau*. C'est dire que les perceptions multimodales en provenance de la peau (auditives, olfactives, tactiles, etc.), construisent au moyen d'un traducteur visuel une image métaphorique que nous avons appelé le *Regard-peau*. Ce Regard est le fait du Moi et de son élaboration ; et cet édifice du Moi se construirait, à partir du Moi-peau, chez le voyant comme le non-voyant.

La problématique posée nous a mené à formuler cette hypothèse *Le Regard-peau, permettrait à partir du perçu - une reconnaissance de l'image du corps et de l'objet ; - et un accès à la métaphore du désir en tant que relation à l'objet désiré et à l'objet castratif.*

Nous avons établi la possibilité d'une relation à l'objet externe spatio-temporel chez l'aveugle-né, et la formation de l'image du corps et la relation objectale, grâce à ce regard peau, grâce à une documentation et une méthodologie précise, dont voici les principales données.

1. La vision v/s le tactile

a. *Une approche noire et pessimiste de l'aveugle nous est apparue, à travers la documentation.*

La CIM10, et la plupart des ouvrages sur les non-voyants, notent que les déficiences intellectuelles et sensorielles peuvent être concomitantes. Dès 1959, Pamelee¹⁰ décrit un retard de développement moteur chez les aveugles et Hatwell (1966)¹¹, souligne dans *Privation sensorielle et intelligence*, l'influence de la privation de la vision sur le développement cognitif de l'enfant. Plusieurs études mettent en évidence le retard de développement (piagétien) de l'enfant

¹⁰ PAMELEE A.H. (1959) et all, *Mental development of children with blindness*, New-Tork: Academic Press, 1971

¹¹ HATWELL Y. (1966), *Privation sensorielle et intelligence. Effets de cécité précoce sur la genèse ses structures logiques de l'intelligence*, Paris : PUF

aveugle-né dans l'acquisition de la *conservation* de l'objet (Hatwell, 1966 op.cit., Gottesman, 1976¹²), la *sérialisation*, la *classification* (Swallow et Poulsen, 1972¹³) et la *résolution de problèmes spatiaux* topologiques, projectifs et euclidiens (Tobin, 1973¹⁴), pour n'en citer que quelques uns. Les chercheurs de ces études concluent à un retard du développement attribué au déficit, tant quantitatif que qualitatif, des informations que l'enfant aveugle peut appréhender.

Certains problèmes sont associés à la cécité. Une des constatations, concerne le verbalisme de l'enfant. Faute d'avoir pu effectuer des actions et des vérifications sensori-motrices adéquates, l'aveugle-né a des définitions verbales personnelles d'un certain nombre de concepts. En outre, au lieu d'énoncer le mot correct pour désigner un objet, le sujet a recours à des périphrases. Son expression verbale se réduit à des approximations et fait usage de détours.

Une autre constatation concerne l'attitude posturale, de la personne aveugle, qui est raide et contrainte. Des bizarreries apparaissent dans le comportement, les gestes, l'allure et la démarche. Le sujet doit mobiliser une énergie supérieure à la moyenne, pour avoir un comportement plus ou moins adapté à éviter les dangers, et une vigilance accrue, pour s'adapter au milieu matériel et s'orienter.

La personne aveugle reste sur ses gardes par manque de feed-back ; il craint de faire des gaffes ou d'être mal compris, ne pouvant vérifier l'effet de ses gestes ou de ses paroles sur le visage de son vis-à-vis. Il n'a pas la notion du face à face et ne dirige pas nécessairement son visage vers son interlocuteur.

Souvent, la personne aveugle se cantonne dans ses rêves et fantasmes et fuit la réalité, jugée angoissante. Le sujet s'adapte de moins en moins et se retire.

¹² GOTTESMAN, cité par WARREN, D. H., (1994), *Blindness and Children. An individual Differences Approach*, Cambridge: Cambridge University Press, p. 89

¹³ SWALLOW R.M., & POULSEN, M.K. (1972), Application of Piagetian theory to the development of the concept of space in visually limited children. In *UAP-USC Second Annual Conference Proceedings*, California : University of Southern California pp. 39-44.

¹⁴ TOBIN, M., (1973), TOBIN, M., (1973), *Longitudinal investigation of cognitive development and educational achievement of blind and partially sighted children*, Birmingham: School of Education Research Centre for Education of the Visually Handicapped

Dans certains cas, le handicap est utilisé comme un alibi, pour obliger les autres à s'adapter à lui. Mais après un certain temps, la déception guette, et c'est à nouveau, le retrait et le repli sur soi.

Le bébé aveugle est trop calme. Il ne s'amuse pas à regarder ses mains (préparation de la coordination pour la préhension des objets). Il sourit de façon peu expressive à la voix de sa mère, mais jamais au contact d'un jouet. Un jouet sonore ne l'attire que s'il l'a déjà touché auparavant, et guère avant douze mois. L'exploration tactile n'aboutit à la préhension d'un objet que vers neuf mois au lieu de cinq habituellement. Le petit non voyant a donc peu de goût pour le monde externe et se centre sur ses sensations internes en relation avec sa mère.

Sous l'appellation de *blindisme*, des types de comportement psychomoteurs caractérisés par des balancements et des tournoiements répétitifs, parfois rythmique ont été décrit concernant les aveugles-nés.

L'activité sensori-motrice du bébé, l'exploration et la découverte des objets et de l'espace, ainsi que certaines opérations mentales relevant de l'image, opèrent grâce à l'acte visuel. En observant un bébé, nous pouvons constater qu'il tourne la tête quand un objet est bruyant, lumineux, tactile, etc., afin de fixer l'objet et le détailler, et plus tard le saisir. Son champ s'élargit vers les objets plus éloignés, il se déplace, et ses yeux le lui permettent, vers l'objet à travers l'espace, etc. L'enfant souffrant de cécité a un développement psychomoteur plus lent que l'enfant voyant. En effet, il marche plus tard, vers 22 à 25 mois, car son schéma corporel se développe plus lentement en raison des stimuli moins importants et souvent il parlera aussi plus tard (Borlon, Genicot, et Vincken, 2001)¹⁵. La vision est à la base des opérations logiques concrètes qui nécessitent la compréhension de la réversibilité : toute transformation peut être annulée par une autre et permet de revenir à l'état initial. Il en est de même de l'acquisition de la notion d'invariance.

¹⁵ BORLON, A., GENICOT, R., & VINCKEN, A. (2001), « Psychomotricité de l'enfant mal voyant », in *Bulletin de la Société belge d'ophtalmologie*, No 279, 2001, pp. 97-100.

La vision est ainsi le processus d'acquisition du monde et des opérations logiques présidant à la connaissance et à l'expérience. Bien que l'aveugle peut prendre comme point de départ aussi bien les bruits, que la densité de l'air, les odeurs, etc., de l'espace dans lequel il se meut, et que l'espace est tactile, il n'en reste pas moins que l'environnement qui est vécu à travers l'action, possède une valeur multimodale (tous les sens sont concernés, en même temps, et particulièrement la vision) les transactions continues de l'homme et de son espace vital mettent en relief le caractère actif de cette personne et la relation dynamique qu'elle entretient avec son espace, donné ou construit.

Pour explorer l'espace avec les mains, l'aveugle utilise des stratégies de palpation, mais la perception tactile qui en découle est une réorganisation des sensations fragmentées dans l'espace et successives dans le temps. Si la vision donne une perception globale d'un objet, la perception tactilo-kinesthésique ne permet pas toujours d'aboutir à une perception globale, même après avoir rassemblé toutes les sensations tactiles.

La différence majeure entre les constructions des deux perceptions, visuelle et haptique ou tactilo-kinesthésique, se situe sur le plan temporel. La construction est beaucoup plus rapide pour la vision, ce qui explique que le processus d'assemblage semble être simultané, alors qu'il est ralenti dans la perception haptique. Cette dernière perception séquentielle et fragmentée, nécessite un effort de traitement plus élaboré que la première et elle est moins efficace dans le traitement de l'information spatiale et dans les tâches impliquant une reconnaissance de configuration. De même, les stimuli auditifs sont instables (les sons étant rarement continus), et les sensations proprioceptives cessent dès que le contact physique prend fin.

Relevons de manière générale : la problématique de l'image séquentielle et fragmentaire, la difficulté de la spatialisation, la rigidité corporelle et celle du comportement, le blindisme, les tics, la mimique et la gestualité, la raideur de la posture et la lenteur de la locomotion, les problèmes de langage, le verbalisme, les problèmes associés à la compréhension des termes à référents visuelle, les

problèmes de communication, retard important dans les acquis scolaires, le retard dans le développement des fonctions langagières : difficulté du babillage, le ralentissement des acquisitions linguistiques, difficulté dans l'organisation sémantique, structure de la pensée relâchée, communication et langage relevant de l'expérience tactile et auditive, difficulté voire absence d'accès aux mimiques de l'interlocuteur, sensibilité accrue aux perturbations du milieu, contacts limités avec le monde extérieur, difficulté des liens, usage tardif du je, difficulté dans l'individuation, oralité longue, conflit entre besoin d'autonomie et dépendance et aide demandée au voyant, frustration, sentiment de privation, etc.

L'aveugle semble au mieux condamner à vivoter dans un monde réduit, et certains aveugles sont considérés comme malade mentaux.

b. Une approche modérée et plus réaliste de l'aveugle est apparue également à travers la documentation.

La perception haptique de l'identité des visages, par exemple, l'expression faciale et la configuration globale de l'information faciale, sont similaires à celles de la perception visuelle ; toutefois, si un traitement du visage expressif est effectué rapidement par le système visuel, dans le système haptique, il est plus lent, par le fait même, qu'il est nécessaire de recueillir l'information de l'expression sur le visage séquentiellement, puis de l'intégrer dans le temps.

Les aveugles sont capables de comprendre les graphiques en relief des objets. Des aveugles reconnaissent des graphiques en relief et dès les premiers essais, ils effectuent des dessins en relief. Ceci met en évidence que l'image mentale est acquise chez l'aveugle-né, par des mécanismes qui lui sont propres (Kennedy 1983, 1993)¹⁶. Une personne atteinte de cécité peut concevoir la profondeur dans un dessin ainsi que distinguer le premier plan du second, mais aussi l'obliquité d'une ligne qui permet d'indiquer un mouvement vers l'intérieur ; elle reconnaît le marquage des bords et des limites de la surface d'un objet par

¹⁶ KENNEDY, J. M. 1983 "What can we learn about pictures from the blind ? Blind people unfamiliar with pictures can draw in a universally recognizable outline style", in *US American Scientist*, Vol. 71, p. 19-26; et (1993), *Drawing and the Blind. Pictures to touch*, Yale: Yale University Press

une ligne de contour. Les expériences de Duarte (2001)¹⁷, menées auprès d'adolescents et d'adultes aveugles établissent également la capacité de réaliser des connexions dans les dessins et entre les figures.

Dorothy Burlingham (1980)¹⁸ note une certaine déficience dans la prise d'information des jeunes enfants aveugles par rapport aux enfants voyants. Elle constate que les enfants aveugles essaient de compenser cette déficience par une utilisation accrue du toucher (à l'aide des mains et des doigts, des pieds et de la bouche) et de l'ouïe.

Dans deux expériences de Cobb (1979)¹⁹ les résultats montrent que les aveugles et les voyants ont une même capacité à distinguer et à reconnaître des objets communs et des sons naturels. Les aveugles ont une meilleure appréhension du son et des bruits que les voyants.

À côté de l'expérience haptique, d'autres modalités rentrent en jeu chez l'enfant et l'enfant aveugle-né en particulier. Le système vestibulaire, par le biais des cellules réceptrices de l'oreille interne, contribue à l'équilibre, en renseignant sur la position de la tête et sur les mouvements. L'enfant non-voyant, a recours au système vestibulaire dans la plupart des situations qui nécessitent un maintien de l'équilibre ou des réactions d'équilibration (marcher, pour s'asseoir, saisir, lancer, etc.). Les informations vestibulaires ne sont pas suppléées par la vision, aussi l'aveugle-né a besoin d'un apprentissage spécifique pour identifier la position de sa tête et les différents mouvements de son corps.

Tout comme la vision, l'audition est une perception à distance. Elle donne accès à un espace plus vaste que le toucher. Toutefois les flux sonores sont discontinus, qui ne permet pas d'avoir accès en permanence à une image stable de l'environnement. Un voyant verra, par exemple, sa maman ; le bruit de la porte qui s'ouvre, les pas de la maman, etc. permettront à l'aveugle de saisir

¹⁷ DUARTE, cité par DARRAS, B., et BATEZTAT (2007), « Regards aveugles et mains voyantes », in *La vulnérabilité en images, Reliance No 25, 2007/3*, Paris : ERES, pp.54-63, p. 56

¹⁸ BURLINGHAM, D., (1980), « Observation psychanalytique des enfants aveugles », in *Revue Française de Psychanalyse. Numéro spécial, 3 – 2*, pp 95-126

¹⁹ COBB et al., (1979), cité par TIERSMA, P., et SOLAN, L., (2012). *The Oxford Handbook of Language and Law*, Oxford: Oxford University Press, p. 541

cette image, qui par le fait même, nécessite plus d'efforts dans la reconstruction, la représentation mentale et la reconstitution du temps. La perception auditive permet en outre à l'enfant aveugle le traitement des données spatiales et le développement du langage. Ainsi, un bruit, par sa nature évoque l'objet, c'est une porte qui claque, et par son intensité, l'intensité du bruit, par sa source et sa direction, la localisation de l'objet et par sa résonance, la nature et le volume du lieu où il se produit, etc.

L'intégration intermodale, ou regard-peau, permet au tout-petit d'établir des connexions entre les différentes sphères sensorielles, et d'effectuer le transfert intermodal, par exemple il entend un bruit (audition), il regarde (vision) la source, pour une meilleure connaissance de l'objet. Très précocement l'enfant aveugle établit les connexions intermodales entre le tactile et le sonore.

En somme, quoique de manière plus ardue, les processus cognitifs sont à l'œuvre chez l'enfant aveugle-né et la relation à l'objet externe se construit et s'élabore grâce à la perception intermodale, le regard-peau.

Les entretiens semi directifs ainsi que les observations en situation nous ont permis de constater qu'effectivement, l'aveugle-né, a une connaissance de l'objet externe, localisation, spatialisation, espace topographique, reconnaissance des formes, etc., font partie de sa perception et de son savoir, grâce à la modalité haptique qui par la médiation du processus visuel transforme les images perçues par un mode d'appréhension, en regard-peau.

2. Le Regard-peau dans la relation objectale primaire dans le développement psychique de l'enfant

Les mécanismes qui se mettent en jeu, dès le premier instant de vie, permettent au nourrisson d'internaliser et d'externaliser son senti (il tète, avale, pleure, vomit, entend, sent, etc.). Dans la relation à l'objet premier, la figure maternelle en tant que contenant par excellence, tous les sens participent, chacun selon son adéquation, à la construction de la relation sujet - objet, de l'image du corps, et du Moi.

a. *L'approche noire de l'aveugle-né dans la relation première à l'objet et de la constitution de l'image du corps.*

Dans son ensemble, la psychanalyse, freudienne, kleinienne et lacanienne entre autres, malgré leurs divergences fondamentales, font du regard le centre de l'image du corps et de la relation d'objet.

La conception de l'image du corps propre se construit par étapes. Chaque membre nous apprend Wallon (1934)²⁰ se construit. Ce n'est que vers 2 ans que l'enfant acquiert sa propre image, les composantes intéroceptives et extéroceptives vont se retrouver associées, et l'enfant opère, un passage de l'objectif au subjectif. L'extériorité est la condition essentielle pour parvenir à la représentation, et pour ce faire l'enfant passe par un travail empirique d'ajustement. L'enfant s'approprie son image dans le regard de l'autre et par éléction dans le miroir.

Le stade du miroir, dans la pensée lacanienne²¹, est le formateur de la fonction sujet de l'enfant plongé dans une impuissance motrice et la dépendance au nourrissage. Pressentant par anticipation son unité organique, bébé, face au miroir, va peu à peu éprouver l'existence d'un lien étroit entre lui et l'image spéculaire sur laquelle il va progressivement se fixer. Alors qu'auparavant il identifiait spontanément les autres à lui, par le processus de l'introjection, et lui aux autres, par celui de la projection, au terme de l'*expérience jubilatoire*, l'enfant reconnaîtra son *Moi*. En fait, l'enfant anticipe, au niveau imaginaire, l'unité de son corps ainsi que l'unité du *je* par une identification à l'image du semblable par la perception de son image dans un miroir.

Cette image ne peut se mettre en place que par la présence de l'autre. Interviennent le regard et le dire du parent, tout autant que l'image dans le miroir, afin que l'enfant puisse sentir son unité ; L'image du corps se structure par la relation désirante, langagière et affective avec autrui.²² Klein, Winnicott, Dolto, etc. insistent sur l'importance du regard de l'objet, en l'occurrence maternel ; le

²⁰ WALLON, H., (1934), « Le corps propre et son image extéroceptive », Chapitre IV de la 2ème partie, in *Les origines du caractère chez l'enfant*, Paris : PUF, 2002

²¹ LACAN J. (1966) « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du JE, telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience analytique », in *Écrits I*, Paris : Seuil, 1966.

²² DOLTO, F. (1981), *Au jeu du désir*, Paris : Seuil p.69

*nourrisson voit sa mère le voir et se construit.*²³ L'image du corps se forme dans le regard relationnel, regard que l'aveugle-né ne voit pas.

Ainsi, le regard est fondamental puisqu'il permet l'identification à soi par l'image spéculaire ainsi que par l'image de soi dans le regard de l'autre. C'est également le regard qui permet la distinction entre le sujet et l'objet, et au premier de s'identifier comme sujet et de reconnaître l'autre comme objet.

L'expérience spéculaire est avant tout une *jubilation* (Lacan) - un investissement libidinal narcissique, le plaisir de la captation du corps -, ainsi qu'une coordination des données spatiales et temporelles et une dialectique identificatoire, entre le sujet et l'autre, en termes de passage d'un corps morcelé, à l'identification à une image d'un corps unifié, à la réalisation du symbolique, par la similitude et la différence du sujet et de l'autre (ressemblance, filiation, genre, etc.), prévalant à la construction du Moi.

Le regard est également présent dans la construction de la relation à l'objet. La mère ou sa figure, est le premier objet que l'enfant reconnaît. La mère active diverses expériences tout aussi bien corporelles, qu'affectives et émotionnelles ; elle est source de bien être et de frustration, source de plaisir, de colère et d'excitation. La situation de détresse primaire du nouveau-né est génératrice du lien primaire. Des comportements instinctifs, nous dit Bowlby, succion, agrippement ou étreinte, suivi du regard, sourire, pleurs..., établissent le contact avec la mère comme objet d'attachement.

b. Une approche modérée.

L'indifférenciation primaire Didier Anzieu (1985)²⁴ la théorise en termes de fantasme d'une surface de peau commune à la mère et à l'enfant. La mère, en interprétant correctement et en assurant les besoins de son bébé, construit une enveloppe de bien-être, support de l'illusion sécurisante d'un double narcissisme caractérisé par l'omnipotence et l'omniscience. Le *corps contre corps*, mère –

²³ WINNICOTT D.-W., (1971), *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Paris : Gallimard, 1975 ; (1973) *L'enfant et le monde extérieur*, Paris : Payot, 1988 ; (1960), *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris : Payot, 1978 ; (1983) ; *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris : Payot

²⁴ ANZIEU D. (1985), *Le Moi-peau*, Paris : Dunod, édition revue et augmentée, 1995, p. 35-44

enfant, permet la distinction de l'interface, dehors/dedans ; Le fonctionnement de l'enveloppe externe, ou pare-excitations, est à penser en termes de force puisqu'elle fait écran aux stimulations, principalement physico-chimiques, en provenance du monde ; et celui de la pellicule interne en termes de sens, puisque plus sensible, elle reçoit des indices, des signaux, des signes et elle permet l'inscription de leurs traces. C'est ainsi que se présente huit logiques du Moi-peau : consistance, contenance, constance, signifiante, correspondance, individuation, énergisation, sexualisation. L'instauration du Moi-Peau répond donc au besoin d'une enveloppe narcissique et assure à l'appareil psychique la certitude et la constance d'un bien-être de base et favorise le passage du narcissisme primaire au secondaire. Le Moi-peau est une enveloppe à penser²⁵, qui permet à l'enfant de se représenter son moi comme contenant des contenus psychiques. La peau n'est pas un substitut à la vision, c'est un organe du *voir*.

Tisseron (2003)²⁶ pense que comprendre la force du visuel, il est essentiel de prendre en compte son pouvoir de susciter des associations relatives à tous les sens²⁷ L'image est la *médiation essentielle* entre le corps et le verbal. Les images en effet soutiennent la capacité de penser.

La peau-image est d'abord liée aux premiers contacts, du *peau à peau* mère-enfant, images tactiles et olfactives, auditives et visuelles, et gustatives. L'image est une interface entre l'extériorité et l'intériorité. Enfin, Les images sont des contenus, des éléments sensoriels et de leur représentation. Elle reconnaît ces objets qui lui appartiennent ; elle en reconnaît les limites qu'elle s'approprie. En outre, l'image associée à la fonction pensante de la peau, ou la capacité de reconnaître nos pensées comme nôtres et de les penser, correspond au sentiment de totalité et d'ipséité que nous avons de notre Moi, et s'oppose au morcellement et à au fractionnement.

Dans ce fonctionnement, le visuel est dans nos hypothèses, une image-peau, un lien sensoriel. La peau recouvre le corps et c'est à elle que sont rapportées

²⁵ ANZIEU D. (1994), *Le penser. Du Moi-peau au Moi pensant*, Paris : Dunod

²⁶ TISSERON, S., (2003), « L'image comme processus, le visuel comme fantasme », in *Cahiers de psychologie clinique*, 2003/1, No 20, De Boeck, pp. 125-135

²⁷ TISSERON, S., (2003), *ibid.*, p. 127

toutes les données sensorielles (chaleur, pression, plaisir, etc.) L'ouïe, l'odeur, le regard, le goût lui appartiennent. Cette créatrice d'images est créatrice de fantasmes et de représentations et le Regard-peau, permet la reconnaissance de l'objet et la reconnaissance de soi.

3. Le Regard-peau dans la relation au désir et à la loi

a. L'approche moire. Le scopique, comme fondement du désir.

L'indifférenciation primaire ayant assuré une fonction de contenance doit évoluer, ouvrant le chemin vers la différenciation et l'individuation. La relation objectale primitive se constitue dans les moments d'absence de la mère en tant qu'objet anaclitique. L'enfant en se différenciant de l'objet, différencie ses impressions et distingue sa mère, objet reconnu, des objets inhabituels, et au fur et à mesure que commence à communiquer.

Les relations précoces à l'objet tant maternel que paternel, s'atténuent pour laisser place à la triangulation œdipienne. La psychanalyse a construit le désir sur la pulsion scopique, et pour Freud, le regard qui voit, provoque le désir et par delà le surmoi. L'accès au symbolique serait-il barré à celui qui ne peut voir ? Cette question est importante en psychanalyse de la pathologie, dans ce sens que la forclusion du symbolique mènerait à la psychose, et le symbolique semble-t-il se construirait à partir du regard. En nous renvoyant aux origines, Freud décrit des fantasmes universels dont la scène primitive en est le prototype. Cette scène rassemble une représentation des relations sexuelles ayant pour acteurs trois personnages, le père, la mère et l'enfant-voyeur. C'est sur cette scène, que l'enfant fait son entrée dans les filets du désir. Ces deux corps soudés l'effraient et l'attirent. Dans ce *voir* attirant le regard-désir, provoquant l'excitation, on découvre trois personnages, le sujet et l'objet, et le tiers.

Dès le départ, en effet, la psychanalyse a lié le désir et le visuel. Tirésias et Œdipe, sont punis d'aveuglement pour avoir vu le sexe maternel, la fente qui fait miroiter la castration.

Le personnage du père va déclencher chez l'enfant, des relations à l'objet paradoxales, identificatoires et castratives. Au lieu d'être le bébé installé dans une dépendance anaclitique, le garçon veut prendre la place de son père et avoir une relation exclusive avec sa mère, car l'accomplissement de la jouissance est barré par l'interdit, et la relation d'objet trouve un fondement dans les filets de la castration et le jeu de l'identification.

Dans la relation d'objet identificatoire, le petit garçon doit pouvoir se dégager du premier objet maternel et s'identifier au père. La crainte des représailles paternelles à l'encontre du désir éprouvé pour sa mère et son élan identificatoire vers le père, place l'enfant dans une position inconfortable faisant du premier le rival et le modèle de la masculinité. Ainsi, le père incarne d'abord la non-mère et donne forme à tout ce qui n'est pas elle, puis devient le troisième personnage dans l'histoire du désir. Le père en inscrivant des limites au petit garçon, lui donne accès à l'affirmation de soi, à la sexualité et à l'agressivité.

Klein se porte en faux contre un narcissisme primaire freudien sous forme d'un pur à soi, sans objet et y objecte l'existence de relations d'objet primaires. Un des premiers liens à l'objet, est l'*envie*, décrite par Mélanie Klein (1928 et 1957)²⁸, qui en rapporte l'origine à un fantasme : *le pénis du père est incorporé par la mère*. Ce fantasme est la base d'une préconception du coït des parents (*les parents unifiés*). Ces frustrations orales renforcent les pulsions destructrices dirigées contre le sein maternel, qui est ensuite rejeté avec l'apparition des tendances sado-orales, phase que Klein a appelé *d'exacerbation du sadisme*, et l'objet de ses agressions devient l'intérieur de la mère. Si dans les relations, d'envie, d'avidité et de jalousie, la convoitise et la possession apparaissent, la différence fantasmatique, vient du fait que l'avidité vole et l'envie détruit. Cette dernière est une pure expression des pulsions destructrices et ne supporte pas l'ambivalence. Tandis que la jalousie concerne principalement l'amour d'une personne. Si l'envie se joue à deux, la jalousie introduit un tiers, dans le statut du rival. L'envie (position schizo-paranoïde) est plus primitive et

²⁸ KLEIN M., (1928), « les stades précoces du conflit œdipien » in *Essais de psychanalyse*, op.cit., p. 229-241 ; (1957), *Envie et gratitude et autres essais*, trad, Victor Smirnof, Paris : Gallimard, 1978

originelle que la jalousie (position dépressive), qui dessine une relation à configuration œdipienne. On pourrait peut-être schématiquement dire que, le sein est l'objet de la première relation, celle de l'envie, et que le père est au centre de la deuxième, celle de la jalousie.

Lacan (1964) précisera ce terme d'envie en le rattachant au visuel, il écrit : « Telle est la véritable envie. Elle fait pâlir le sujet devant quoi ? Devant l'image d'une complétude qui se referme et de ceci que le *a*, le *a* séparé, à quoi il se suspend, peut être pour un autre la possession dont il se satisfait [...] »²⁹ Autrement dit le désir jaillit de la privation par l'autre et de la possession par un tiers de l'objet du désir ; et l'envie est un *voir* douloureux (un mal-voir) qui laisse le sujet en dehors de la relation établie qu'il voit. Dans ce sens, l'envie est une pulsion scopique arrêtée par la présence d'un remplaçant.

En tant qu'objet de la pulsion scopique, le regard est pour Lacan l'objet même de la psychanalyse. La pulsion qui meut le regard ne se saisit que par la jouissance, la *Schaulust*.³⁰ Si l'imaginaire est à proprement parler l'image du moi dans le miroir, le scopique est cause de désir ou objet *a*. Lacan (1964)³¹, développe cette question en différenciant entre l'œil et le regard, *la schize* du sujet se trouvant entre ces deux termes. L'œil est la vision qui voit et il est aussi la métaphore cartésienne, c'est-à-dire la conscience réflexive qui mène le sujet à pouvoir se voir voir.³² Le regard est un *scotome* une tache aveugle³³ ; c'est je veux ce qui ne peut pas. Le point culminant du désir scopique est atteint par l'exhibitionniste, parce qu'il voit ce que l'autre voit par l'expression de son effroi.³⁴

Dans *Le visible et l'invisible*,³⁵ Merleau-Ponty dit que le corps est à la fois sensible et sentant, il est vu et il voit. Lacan reprend cette idée et l'explicite par la

²⁹ LACAN, J., (1964), *Les complexes familiaux*, Paris: Navarin, 1979, p. 105

³⁰ LACAN, J. (1964), *le séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris : Points, 1990

³¹ LACAN, J. (1964), *le séminaire, Livre XI, ibid*

³² *Ibid.*, p. 70

³³ *Ibid.*, p. 78

³⁴ *Ibid.*, p.166

³⁵ MERLEAU-PONTY, M., (1963), *Le visible et l'invisible*, Paris : Gallimard, 1964, à partir de la page 180

réversibilité et incorporation du visible et du voyant³⁶ : *le propre du visible est d'avoir un double d'invisible.*³⁷

En fait, dans la recherche du désir, ce que le sujet cherche à voir, c'est l'objet en tant qu'absence, de ce qui a été déjà vu mais ne se voit plus, et ne peut plus et ne doit plus se voir. Le *voir* interdit est le voir de la scène duo, celle qui résulte du désir. Il semblerait donc que la relation à l'objet et au désir, passe obligatoirement par le *voir*.

La pulsion scopique fait ainsi appel à l'interdit, et le regard est cause de l'angoisse, (*Augenangst*, terme freudien qui se traduit par la *peur des yeux*, ou l'angoisse scopique), parce que d'une part, l'œil est déclencheur d'une jouissance et d'autre part, puisque le sujet sait que l'autre surmoïque, au regard mortifère, l'observe (comme le voyeur de la scène primitive).

Car en effet, le regard est éthique, et implique un jugement du sujet et un jugement sur le sujet. L'éthique du regard est de se reconnaître castrer et de de le reconnaître, castré. L'éthique du regard est ainsi un départ, quitter les lieux de la jouissance interdite et de la recherche de la complétude, du désir de combler le trou de l'autre, vers les cieux du moi, du savoir de la castration acceptée.

b. La vision modérée.

L'interdit castratif, Anzieu³⁸ le ramène en premier lieu au toucher. Ce qui permet l'individuation, et mène l'enfant à sortir du giron maternel, c'est le double interdit du toucher comme condition au dépassement du Moi-peau ; un interdit par *raison psychogénétique* (premières interdictions émises par l'entourage, quand l'enfant commence à se déplacer concernent les touchers) et un autre par *raison structurale*, afin de passer du plaisir de la peau et de la main pour aller vers l'abstraction³⁹

³⁶ LACAN, J. (1964), *le séminaire, Livre XI*, op.cit, p. 77

³⁷ LACAN, J. (1964), *le séminaire, Livre XI*, op.cit, p. 166

³⁸ ANZIEU D. (1994), *Le penser. Du Moi-peau au Moi pensant*, Paris : Dunod. p. 136 et ss

³⁹ Ibid., p. 136

L'audition a aussi sa part dans la scène primitive, l'enfant entend et se forge par l'ouïe une image à travers le regard peau, de la scène parentale qui se déroule.

Mais, en fait, le désir procède à la fois de la Chose perdue (que l'aveugle comme tout autre fœtus a vécu), et du sens symbolique du désir. Voyant ou non-voyant, en somme, pour l'enfant, tout se joue et sur le plan du fantasme et sur celui du symbole. L'objet du désir est un objet à retrouver. Et c'est cette autre chose jamais retrouvée, qui est l'objet vrai du désir.

3. Notre synthèse

Voici, dans un tableau synthétique les informations regroupées.

Voir La perception visuelle	Toucher sans voir La perception haptique et autres
<i>La modalité</i>	<i>Dans l'ensemble le mode haptique est plus lent, séquentiel et réduit</i>
L'œil est un télé-récepteur qui saisit les informations à distance. C'est l'organe sensoriel qui apporte la plus grande quantité d'information à un moment donné.	Le champ tactile est réduit. La perception tactilo-kinesthésique ou haptique impose une interaction directe avec l'objet et s'élabore par une reconstruction d'informations successives et fragmentées.
L'œil possède le plus grand nombre de récepteurs au mm ² , 6 à 8 millions. Les récepteurs du centre de la rétine permettent une appréciation simultanée et une discrimination très fine des multiples détails d'un objet.	l'aveugle utilise des stratégies de palpation La main possède 170.000 récepteurs au mm ² . La technique de palpation ne permet pas une saisie simultanée et discriminatoire de l'objet.
La vision est un processus séquentiel qui par sa rapidité donne un sentiment de simultanéité, qui aboutit à une gestalt. La perception visuelle d'une situation facilite l'anticipation, la préparation à l'action et assure la rapidité et la précision du mouvement.	La perception haptique, est un assemblage et une réorganisation des sensations fragmentées dans l'espace et successives dans le temps. C'est un processus séquentiel très ralenti qui donne un sentiment de fragmentation et qui demande un effort très grand d'assemblage. Elle est donc moins efficace dans une configuration.
La vision donne une perception globale d'un objet volumineux, lointain et hors de	La perception tactile ne peut que saisir l'objet touchable.

portée.	
La mimique et le mouvement	<i>Dans l'ensemble le mode haptique est plus lent dans les acquis et plus difficile</i>
La perception visuelle facilite le lien entre les actions et les configurations, et saisie la continuité des mouvements.	Les stimulations kinesthésiques et auditives sont instables. La sensation auditive est discontinue et la sensation proprioceptive cesse quand le contact tactile prend fin
La vision permet l'accès direct à l'expression faciale, à la mimique, à l'attitude et à la gestualité du vis-à-vis, et à la facilitation de la communication dans l'ensemble	Ce genre d'indices est accessible par l'audition des paroles (dire <i>oui</i> au lieu de hocher la tête) et le geste qui touche. Les malentendus et les méprises sont courantes dans cette forme de communication surtout si l'aveugle est confronté à un groupe de personnes.
Les associations sensorielles sont relatives à la vision : visuelle/auditive, visuelle/tactile, etc. Elles permettent l'anticipation de l'action et du geste	Les associations sensorielles sont relatives au toucher : tactile/auditive, tactile/gustative, etc. L'anticipation par le haptique ne se fait que par un effort mental et ne réussit que difficilement
La vision permet un accès relativement facile à la marche. La locomotion s'appuie principalement sur les informations visuelles.	La marche par la reconnaissance sensorielle non visuelle requiert un apprentissage long et difficile (il arrive qu'un enfant aveugle soit maintenu sur son siège, jusqu'à un âge avancé, d'où un retard dans la locomotion et les découvertes conséquentes). La locomotion demande des efforts considérables d'attention, de concentration et à la conscience mnésique de l'espace.
Le cognitif	<i>Dans l'ensemble le développement cognitif est plus lent</i>
La vision du jeune enfant est le moyen le plus important dans l'accès à l'information qualitativement et quantitativement. (visage, lumière, objet statique, objet qui vole, etc.)	L'information acquise par le regard-peau fait appel aux autres modes sensoriels : haptique, auditif, gustatif, et olfactif. Elle marque un déficit quantitatif (champ réduit) et qualitatif (détails ignorés, position dans l'espace, etc.).
L'environnement comme cadre vital et construit par des voyants, le référentiel sont adapté au voyant.	L'aveugle-né n'a pas de cadre référentiel qui lui soit spontanément propre ce qui ajoute aux difficultés d'acquisitions (les explications, sur tout ce que l'enfant entend, touche, sent, etc. sont importantes dans la construction du cadre référentiel.)

Le développement cognitif suit des étapes précises et s'acquiert principalement par la vision.	Le développement cognitif de l'enfant aveugle suit les mêmes stades, mais il est plus lent pour cause de l'exploration active limitée et le défaut des apprentissages incidents. L'aveugle s'exprime plutôt sur le plan figuratif que sur le plan opératif.
La vision permet la construction dans le préverbal du conceptuel des objets familiers (une rue, un chat, etc.)	Les informations fragmentées mènent à un usage différentiel limité et à une compréhension fragmentée et déformée du conceptuel, le préverbal est quasi perdu.
Le développement de la perception visuelle permet le développement de la reconnaissance, de la conservation, la sériation, la classification et la résolution des problèmes spatiaux topologiques, euclidiens et projectifs	La perception haptique et les autres perceptions non visuelles, ne permettent un accès à ces connaissances et de manière limitée qu'avec de très grands efforts d'attention, de concentration et de visualisation mentale.
Capacité à distinguer et à reconnaître des objets communs et des sons naturels.	Même capacité, mais utilisée avec plus d'efficacité
L'exploration manuelle de jeunes enfants voyants travaillant sans voir (3 à 5 ans) est peu active, partielle et souvent inadaptée à la tâche ; les enfants n'utilisent généralement que la paume de leur main plutôt que leurs doigts et les seuls mouvements réalisés consistent en des actions pratiques sur l'objet. Les adultes ont une bonne capacité tactile.	À partir, de 5 /7 ans l'exploration manuelle devient plus active ; avant 7 ans les enfants utilisent des stratégies ne leur permettant d'extraire que des informations globales sur l'objet ; l'exploration des contours arrive un peu plus tard ; il y a ensuite augmentation de la vitesse d'exploration haptique, enfin amélioration de la qualité des stratégies. Chez l'adulte, différentes procédures sont utilisées : le frottement latéral optimal pour le traitement de la texture, le contact statique pour la température, le suivi de contour pour la forme détaillée, l'enveloppement pour l'appréciation de la forme globale d'un objet, etc.
<i>L'espace et l'espace mental</i>	<i>Dans l'ensemble, l'élaboration est difficile et s'acquiert par apprentissage</i>
La perception spatiale a essentiellement un caractère visuel.	La représentativité spatiale ne dérive pas d'images visuelles.
L'espace mental est édifié par une activité individuelle fondée par la construction et coordination des mouvements et actions qui conduisent à objectiver l'espace. Cette élaboration dépend des processus	Pour la construction de l'espace, la manipulation active de la technique de palpation exige un apprentissage spécifique et demande un grand labeur. Cette élaboration dépend des processus

cognitifs davantage que visuel.	cognitifs plutôt que sensoriels
La surface globale d'un objet est évaluée par la perception visuelle. Cette perception est discriminatoire et reconnaît par exemple, les angles, les arrêtes, les formes, etc.	La surface d'un jet par le mode haptique exige une reconstruction élaborée à partir des informations fragmentaires. - L'expérience haptique apporte moins d'informations sur les directions complexes ; - La mémoire des mouvements rotatifs est organisée de façon séquentielle ; - La mémoire haptique spatiale est moins bien organisée que la mémoire visuelle.
L'image du corps est acquise par le regard spatial (reflet dans le miroir et va et vient du regard lié à l'autre), essentiellement	L'image du corps est acquise par le toucher et l'audition, essentiellement
Langage, conceptualisation et image mentale	<i>Dans l'ensemble, la conceptualisation de l'aveugle-né présenterait des composantes imagées particulières, propre à ses mécanismes de perception.</i>
La formation de concepts et la catégorisation sont essentiellement fondées sur la perception et l'expérience, dans lesquelles la perception visuelle joue un rôle des plus importants.	La limitation de l'information et des références externes,
Le langage et les images mentales en tant que représentations conceptualisées sont construits à partir des informations tirées de l'environnement, à travers tous les modes sensoriels.	La perception visuelle manque dans cette conceptualisation, les aveugles utilisent le système de codage par inputs successifs. Le retard dans le développement n'est pas lié aux capacités intellectuelles mais au déficit sensoriel. - La représentation des choses construite à partir des données sensorielles, peut avoir une signification différente ; - l'utilisation des impressions engendrées par les stimulations externes et élaborées à partir des sens, donne des significations sensiblement différentes aux choses et aux événements
Les images mentales des voyants sont construites en grande partie à partir de leur expérience visuelle	Les images mentales des aveugles sont construites essentiellement à partir d'informations haptiques et auditives.
L'organisation de la fonction langagière s'installe et permet l'ouverture au savoir et à la communication	L'acquisition du langage est marquée plus de difficultés et de lenteur. Toutefois, l'organisation de la fonction langagière installée, permet l'accès au savoir et à la

	<p>communication.</p> <p>Au niveau de l'articulation et de la syntaxe, le développement du langage chez l'aveugle évolue comme celui d'un voyant</p>
Le vocabulaire du voyant fait appel à un nombre importants de qualifications visuelles	Les aveugles-nés définissent les objets en faisant principalement référence à leurs attributs tactiles. Les représentations élaborées par les enfants aveugles différent de celles des voyants.
La créativité à partir du visuel est inscrite dans la capacité du voyant.	Les aveugles-nés adolescents ont une capacité créative supérieure au voyant en ce qui concerne l'originalité verbale son-image et onomatopée-image.
Apprentissage scolaire	<i>Dans l'ensemble, il existe un retard scolaire chez l'enfant aveugle de 1 à 3 ans, qui peut être évité par un apprentissage précoce du graphique, de la lecture et de l'écriture.</i>
La relation d'objet	<p><i>Dans l'ensemble, la relation à l'objet se construit, menant à une identification de l'objet et sa distinction du sujet, et à la construction du Moi.</i></p> <p>Pour certains aveugles-nés, la relation d'objet reste archaïque, elle se présente comme un état d'attachement et de dépendance à la mère ; d'autres restent fixés au stade œdipien et figés devant le chemin à accomplir ; d'autres enfin se libèrent, acceptent leur castration et la privation du visuel.</p>
La relation à la figure maternelle se construit à travers le regard dans sa fonction visuelle, mais chacun des autres sens est sollicité, le toucher, l'odeur, la sonorité de la parole, etc.	La relation à la figure maternelle se construit à travers le regard-peau, et tous les autres sens sont sollicités, le toucher, l'odeur, la sonorité de la parole, etc.
L'accès au désir et à la loi, et à la figure paternelle s'élabore essentiellement à travers la métaphorisation du visuel	L'accès au désir et à la loi, et à la figure paternelle s'élabore essentiellement à travers la métaphorisation du regard-peau.
<i>En somme, le monde dans lequel nous vivons est un monde de voyants. La vision permet à l'enfant de capter une grande quantité d'informations, d'acquérir aisément la notion d'espace, de</i>	<i>En somme, la cécité prive l'enfant aveugle-né d'une grande quantité d'informations, restreint sa motricité, ses déplacements et l'interaction avec l'environnement et les objets, limite la communication avec les</i>

<p><i>mouvement, de déplacement, d'interagir dans la communication, d'en comprendre le langage non verbal, d'accéder à la formation des concepts et à la créativité.</i></p>	<p><i>personnes, en voilant les expressions faciales, les mouvements, les gestes, etc., rend difficile la construction des références extérieures, la formation de concepts et la catégorisation.</i></p> <p><i>Mais elle permet un usage plus intensif des autres sens, un regard-peau, qui permet une originalité auditive, tactile et une association sensorielle différente des mots.</i></p>
--	---

L'aveugle-né peut devenir un être malade parce que mal dans ses yeux, mal dans sa peau ; mais l'aveugle peut-être, comme le voyant, un être de génie, un être de *Correspondances*.

CONCLUSION

Luc Peire (1950), *Les aveugles*⁴⁰



Correspondances⁴¹

« Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent »

⁴⁰ PEIRE, L., (1950), *Les aveugles*, Paris: Fondation Jenny et Luc Peire

⁴¹ BAUDELAIRE, Ch. (1861), *Spleen et idéal – IV. Correspondances*, in *Les fleurs du mal*, Paris : Flammarion, 2006, p. 63

Pour approcher d'une certaine certitude, une recherche doit s'appuyer sur une alliance préalable, entre le chercheur et son sujet.

Dans cette relation d'objet particulière qui s'est tissée tout au long entre les aveugles-nés et moi, j'ai pu *voir*, c'est-à-dire, avoir une idée de ce qu'ils voient. Et eux, sujets et objets de ce travail, ont accepté de me montrer leurs yeux.

Mais le chercheur subjectif se retire dans l'acte expérimental, car rien ne lui appartient de ce qu'il observe, même ses yeux.

Puis la pensée se forme, une vue de l'esprit particulière, commune au chercheur, aux aveugles et à la relation formée. Toute recherche n'est qu'une vue de l'esprit. L'écriture manque ou se redit, dans de nombreux passages, se reprend, se reformule, s'aveugle, se trace, suivant la clarté ou les hésitations de la pensée.

L'écriture, dans ces cas, est doublement conditionnée ; par les objets de la recherche, qui supportent la pensée, et par le jury des lecteurs qui la jauge. Muet ou éloquent, le discours s'amplifie, les vocales sont entendues par les aveugles qui les acceptent ou les dénie ; ils en voient les erreurs, discutent des justesses. Et le lecteur continue sa jauge.

Pour échapper au mutisme de son discours, le chercheur écrit encore ; et comme l'aveugle qui échappe au mutisme de ses yeux, il se sert de ses mains. Quelque chose d'indicible se passe ; je les entends me voir, tandis que j'écris des notes sur le papier, et pour la première fois je constate que mes mains parlent, pensent, racontent, voient.

Alors j'ai compris ; si je n'ai pas su l'écrire, le restituer avec la force de la pensée, j'ai quand même compris, que la vision qu'on aime comme *la prunelle de ses yeux*, que la vision, lumière du philosophe dans l'obscurité et l'obscurantisme *de la caverne*, que la vision, *précision du geste* du maquilleur des yeux, que la vision qui réfléchit dans *son miroir*, que la vision qui fait éclore les *narcisses*, que la vision qui noue *le lien des regards*, que la vision si précieuse, n'était pas indispensable à l'accomplissement de soi.

Je me suis effrayé à cette pensée terrible. Quoi, on pouvait donc ne pas voir les étoiles, les notes du violon, son corps, la feuille qui frémit, son moi, l'univers, toute cette multitude de chose qui font le monde, et ne pas en mourir ?

J'ai failli me disputer avec la psychanalyse, fondement de ma pensée jusqu'à lors. Je me suis quelque peu repris, pour réfléchir à l'orientation de ma thèse. Et j'ai pu écrire ce passage :

Quel qu'en soient, les divergences, et les similitudes, toutes les analyses ramènent au même point : la vue, et à son apport spécifique dans le développement. La psychanalyse, en précisant la nature et les effets du spéculaire comme fonction, a pour objectif de montrer comment le rapport d'un sujet à son image met en jeu les conditions les plus élémentaires de l'identité. On peut, de ce fait, croire que le stade du miroir est un stade déterminant du développement de l'enfant, c'est-à-dire un passage obligatoire de l'évolution ; en d'autres termes, c'est accorder à l'image en provenance de la vue l'unique puissance de valeur identitaire, qui renvoie à l'unité et à la cohérence du Moi. C'est dire que, signé par une fragilité narcissique intrinsèque, le développement du Moi se trouverait altéré du fait de l'impossibilité d'accéder au stade du miroir ou de la capacité à le franchir.

Certes le stade du miroir est un structurant symbolique, réel et imaginaire, mais il est surtout une inscription du sujet dans son corps biologique. Ce qu'il représente en fait, c'est un moment important de structuration, le Moi y est défini par identification à l'image grâce à la scopie. Le narcissisme de l'aveugle, comme inscription biologique, par l'odeur, l'ouïe et le toucher, bref par le regard-peau, conçu con lien sensoriel, peut se former.

Loin d'être conçue comme une marque d'ignorance ou de vice ou de savoir et de clairvoyance, la cécité est considérée aujourd'hui pour ce qu'elle est : un handicap. Qu'avons-nous effectivement acquis ? Deux voix se sont fait entendre

La *vicariance* est la capacité de substituer le toucher à la vue. Effectivement l'espace de l'aveugle est tactile, mais pas seulement, il est auditif et olfactif, entre autres. L'ensemble du corps de l'aveugle possède des niveaux de tactilités

différents (mains, paume et dos, l'ensemble de la peau, pieds, langue, etc.). L'ordre spatial dans lequel il se meut a été au fur et à mesure construit par l'expérience du toucher aidé des autres sens, l'odorat, l'ouïe, le goût, bref le regard-peau. L'espace devient cohérent, c'est-à-dire il prend une bonne forme et un sens par addition simultanée des éléments qui le compose (exactement comme nous le faisons avec le regard). L'espace tactile est donc ordonné.

La géométrie est une visualisation mentale. L'aveugle né peut comprendre une ligne droite, courbe, etc. et peut en construire la géométrie par l'expérience du toucher, par déplacement corporel, par visualisation.

Chez l'aveugle de naissance, les sons également suppléent à la vue. La mémoire des sons atteint de hauts degrés, et comme nous l'a expliqué Hani, il y a des échelles et des catégories de sons : l'aveugle prend en considération la vitesse du son, la gravité de la voix, les inflexions, etc. et les classes en points de repère ; ex. cette voix appartient à un homme corpulent et triste.

L'aveugle peut-il avoir une expérience esthétique de la forme ? Bien entendu il a le sens du beau, la musique, la poésie, la sculpture, etc. ne font-elles pas partie du beau ?! La beauté de la forme est pour lui une construction de qualité différente ; le répertoire expérientiel qu'il se construit correspond à la rugosité, la fermeté, la courbure, la grandeur, etc. augmenté des odeurs, des sensations de peau (chaleur, douceur, etc.) et des sons. Des aveugles, deviennent peintres, musiciens, poètes, etc. (voir annexes). La vicariance resterait insuffisante sans et l'intensification des sensorialités de l'aveugle, et les traces mnésiques lui permettant, de reconstituer un objet, combinaison des perçus ou regard-peau.

- *Limites de la recherche.* Nous avons pu observer toutes ces données, mais notre travail porte en lui même des limites.

1. Limite de la population : la population générale et la population de l'analyse (20 et 3), sont limitées par le nombre et l'âge (de 18 à 21 ans) ; il faudrait observer des aveugles en nombre plus grand, à tous les âges et avec des études de cas plus approfondies

L'étude s'est concentrée sur une population masculine, une étude comparative, filles/garçons nous aurait peut-être ouvert d'autres horizons.

L'étude s'est concentrée sur une population d'aveugle de naissance, une étude comparative, aveugles-nés/malvoyants tardifs nous aurait certainement appris des choses supplémentaires.

Une comparaison, aveugles et autres handicapés sensoriels, aurait été également la bienvenue.

2. Limite de l'observation : nous avons consacré nos observations dans la relation à l'objet externe, à l'espace et à l'esthétique de la forme ; ce qui limite ce travail. En effet, on pourrait prendre en considération la musique, la géométrie, etc. De même notre échelle d'observations s'est limitée à 15 items. Une observation plus vaste et des items, plus importants en nombre (impliquant par exemple, la vie quotidienne : le goût des aliments, et la reconnaissance de leur forme, le port du vêtement et la nudité, etc.)

Les instruments à notre disposition étaient quasi inexistant, dans ce sens que nous aurions souhaité comparer, un déplacement visuel et un déplacement tactile, sur une œuvre d'art ; et que nous aurions souhaité également un TAT traduit en braille, ce que nous n'avons pas pu trouver.

3. Limite de l'expérimentateur : seule une équipe pourrait rendre effectivement compte de la relation d'objet chez l'aveugle, avec tous les points que nous avons relevés ci dessus ; or il n'y avait qu'un expérimentateur.

Je souhaite ajouter ceci : les aveugles m'ont beaucoup appris, ils m'ont surtout appris à lire en moi ; et je suis triste parfois en pensant que jamais ils ne pourront voir avec les yeux du corps, les étoiles.

Aussi je leur dédie ces paroles de grands poètes aveugles, que j'ai choisies dans *Anthologie de la cécité. Dossier pédagogique destiné aux enseignants du secondaire supérieur*, réalisé par la ligue Braille, sur leur site, en février 2006.

« Que personne n'abaisse aux larmes ou reproche

Cette proclamation de la force de Dieu

Qui, dans sa munificence ironique,

À la fois me donna les livres et la nuit. »

Jorge Luis Borges (1899-1986) *Poème des dons* Traduit par Jean de Milleret

« Me dérange un peu tout ce nouveau monde sans fenêtre. Droit aveugle, building aveugle, compagnons aveugles, je veux un monde avec des fenêtres. »

Hugues de Montalembert (1955-) *La lumière assassinée. Autobiographie*

Robert Laffont (Le Livre de Poche), 1982

« Qu'est-ce donc qu'un regard ? C'est peut-être la somme de tous les rêves dont on oublie la part de cauchemar quand on peut se mettre à regarder autrement. »

Evgen Bavčar (1946-) *Le voyeur absolu* Seuil (Fiction & Cie), 1992

« J'étais éperdu devant cette beauté. La pluie a une façon particulière de faire ressortir les contours ; elle jette un voile de couleur sur des choses auparavant invisibles [...] »

John Hull (1935-) *Le chemin vers la nuit. Devenir aveugle et réapprendre à vivre*

Traduit par Donatella Saulnier et Paule Vincent, Robert Laffont, 1995

BIBLIOGRAPHIE

Paul Ruiz, *Portraits d'aveugles*



Ouvrages généraux : Classification Internationale des Handicaps : déficiences, incapacités et désavantages (CIDIH) (1993). *Un manuel de Classification des conséquences des maladies*, OMS, Genève, CTNERHI

Actes des colloques et journées de l'ALFPHV Association pour personnes handicapées visuelles, www.alfphv.net

Anthologie de la cécité. Dossier pédagogique destiné aux enseignants du secondaire supérieur, réalisé par la ligue Braille, sur leur site, en février 2006

Documents des Association pour aveugles www.blind et blindlife.ch/

A

ABRAHAM K., (1917), « L'érotisme sadomasochiste » in *Karl Abraham. Œuvres complètes /1*, trad. L Barande, Paris : Payot (Coll. « Sciences de l'Homme »), 1965

- (1915), « Examen de l'étape prégénitale la plus précoce du développement de la libido », in *Karl Abraham. Œuvres complètes /2, 1915-1925*, trad. L Barande, Paris : Payot (Coll. « Sciences de l'Homme »), 1989

AJURRIAGUERRA J. de (1970), *Manuel de psychiatrie de l'enfant*, Paris : Masson, 1980

ALHAZEN (1015-1021). *Kitab al-Manazir* (traduction A. Sabra), livres I-III. London: University of London, 1989

AMADO, G. , (1982), *Les Fondements de la psychopathologie*, Paris : PUF, (coll. « Philosophie d'aujourd'hui »),

AMEDEO A., CHRISTINE M. et KRISTY C (2008). "Structural Equivalences Are Essential, Pictorial Conventions Are Not: Evidence From Haptic Drawing Development in Children Born Completely Blind.", in *Psychology of Aesthetics, Creativity, and the Arts*, Vol. 2, No. 1, pp. 20–33.

ANSWORTH M.D.S. (1969). " Object relations, dependency and attachment : a theoretical review of the infant-mother relationship", in *Child Development.*, No 40, pp. 969-1025.

ANDRÉ, P., BENAVIDÈS, T. GIROMINI, F., (2 éd. 2004), *Corps et psychiatrie*, Paris : Éditions Heures de France

ANTHONY E. J. et al. (1982). *L'enfant vulnérable*, Vol. IV, Paris : PUF

ANZIEU, D., (1994), *Le penser. Du Moi-peau au Moi pensant*, Paris : Dunod

- (1987). *Les enveloppes psychiques*. Paris : Dunod

- (1985) *Le Moi-peau*, Paris : Dunod, 1995.

- (1974), *L'Épiderme psychique et la peau psychique*, Paris : Asygée, 1990
- ANZIEU, D., HOUZEL, D., MISSENARD, A., et al (1987), *Les enveloppes psychiques*, Paris : Dunod
- ARAGON, L. (1942), « Les yeux d'Elsa », in *Les yeux d'Elsa*, Paris : Nathan, 1999
- ARDITI, A., & ROSENTHAL, B. (1998). "Developing an objective definition of visual impairment", in *Vision 96: Proceedings of the International Low Vision Conference*, Madrid, Spain: ONCE, pp. 331-334
- ARNHEIM, R., (1997) *La pensée visuelle*, Paris : Flammarion
- ASSOUN, P.-L., (1995), *Leçons psychanalytiques sur le regard et la voix, tome II, Fondements de la clinique à la théorie*, Paris : Anthropos, 2009
- AURNAGUE, M., VIEU, L., & BORILLO, M., (1990) « Une approche cognitive de la sémantique de l'espace » in *Cognitiva 90*, pp. 169-176.
- AZELROD, S. (1959), *Effects of early Blindness. Performance of Blind and Sighted children on tactile and auditory Tasks*. New York : American Foundation for the Blind, Research Series No 7
- ALARIO, F-X., & FERRAND, L. (1999), "A set of 400 pictures standardized: Norms for name agreement, image agreement, familiarity, visual complexity, image variability, and age of acquisition, in *Behavior Research Methods, Instruments & Computers*, No 31, pp. 531-552.
- B**
- BACHELARD, g., (1950), *La dialectique de la durée*, Paris : P.U.F., (coll. « Quadrige »), 1963
- (1938), *La psychanalyse du feu*, Paris: Gallimard – idées, 1949
- (1932), *L'Intuition de l'instant*, Paris : Biblio Essai, 1994
- BAILES, S. M., & LAMBERT, R. M. (1986), "Cognitive aspects of haptic form recognition by blind and sighted subjects", in *British Journal of Psychology*, No 77, pp. 451-458.
- BAUDELAIRE. Ch., (1840) « Les aveugles », *Les Fleurs du mal* (XCII), Paris : Larousse, 1967
- (1861), « Spleen et idéal – IV. Correspondances », *Les fleurs du mal*, Paris : Flammarion, 2006
- BAVGAR, E., *Le voyeur absolu*, Paris : Seuil (coll. Fiction et Cie).

BERGSON, H., (1889), « Chapitre II : De la multiplicité des états de consciences. L'idée de durée », in *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris : PUF, 2011

BEHRMANN, M., & Ewell, C. (2003), "Expertise, in Tactile Pattern Recognition", in *Psychological Science, No 14*, pp. 480-486.

BENEDITTI, L. H., & LOEB (1972), "A comparison of auditory monitoring performance in blind subjects with that of sighted subjects in light and dark", in *Perception and Psychophysics, No 11*, pp. 10-16

BERGERET J., et coll. (1972), *Psychologie pathologique*, Paris : Masson, 6^e édition, 1995

BERNARD M. (1988) « Esthétique et théâtralité du corps », in *Quel Corps ? Corps symboliques*, mai 34-35, pp. 2-21

BION W.-R. (1965), *Transformations*, Paris : PUF, 1982 (Coll. bibliothèque de psychanalyse)

- (1963), *Éléments de psychanalyse*, Paris : PUF, 1979

- (1962), *Aux sources de l'expérience*, Paris : PUF

BLIN, G., (1958), *Stendhal et les problèmes de personnalité. Vol. I*, Paris : José Corti.

BODART, R., (1962), *Maurice Maeterlinck*, Paris : Pierre Seghers (coll. « Poète d'aujourd'hui »)

BORLON, A., GENICOT, R., & VINCKEN, A. (2001), « Psychomotricité de l'enfant mal voyant », in *Bulletin de la Société belge d'ophtalmologie*, No 279, 2001, pp. 97-100

BOUTONNIER, J., et HENRI, P., (1946), « La peur et l'angoisse des enfants et adolescents aveugles », in *Journal des Psychologues, No 2*, juillet 1946, pp. 341-348

BOUVET, M., (2006), *La relation d'objet*, Paris : PUF

BOWLBY J. (1958), « The nature of the child's tie to his mother. », in *International Journal of Psycho-Analysis*, OMS, 39, pp. 350-373.

- Attachement. (1978), in : *Attachement et perte*. Tome I. Paris : PUF

BRUNO R.B. et al (2009). "Dissociating Emotion-Induced Blindness and Hypervision", in *Emotion*, Vol. 9, No. 6, 865-873.

BRUSH H. (1978). *The golden Cage*. Cambridge, MA: Harvard University Press.

BRUYER, R., (2000), *Le cerveau qui voit*. Paris, éd. Odile Jacob

BUQUET, R., (1989), « Le Corps qui rêve », in *Actes de l'ALFPHV - Congrès de Bordeaux*, p. 138-140, p. 140

BURLINGHAM, D., (1980), « Observation psychanalytique des enfants aveugles », in *Revue Française de Psychanalyse. Numéro spécial*, 3 – 2, pp 95-126

BYRNE, R.W., (1983), "Distances and Directions in the Cognitive Maps of the Blind", in *Canadian Journal of Psychology*, No 37(2), pp. 293-299.

C

CADDE, P., FORNARA, F., NENCI, A. M., & PIRODDI, A. (2006), "Way finding tasks in visually impaired people: the role of tactile maps", in *Cognitive Processing*, No 7, pp.168-169.

CALDER, A., YOUNG, A., KEANE, J., & DEAN, M. (2000), "Configure Information in Facial Expression Perception", in *Journal of Experimental Psychology: Human Perception and Performance*, No 26, pp. 527-551.

CALLE, S. (2011), *Aveugles*, (en impression et en braille), Paris : Actes Sud

CARIOU, M., (1995), *Personnalité et vieillissement*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé

CHEMAMA R. et VANDERMERSCH B. (1993). *Dictionnaire de la psychanalyse*. Paris : Larousse, 3^e ed., 2003

CHIKHANI-NACOUZ, L. (2010), *Les actes du corps. Trilogie sur les pathologies du narcissisme liées au corps*, New-York : Nova publishers

- (2010), « Le désir, le symptôme et un club de psychologie. Leçon inaugurale », in *Psychology Club*, No 1, Balamand : University of Balamand

- (2005), « Le mensonge qui rompt les liens symboliques de la filiation », in *Le non dit des émotions, Vol. 5, Actes du colloque*, Société Libanaise des Praticiens en Psychothérapie, pp :14-26

- (1979) *Motivations à l'avortement*, Beyrouth : Dar El-Fikr al-Lubnani, 1982

CHILAND C. (1969), *L'entretien Clinique*. Paris : PUF, 6^e éd. 1997

- (1971), *L'enfant de six ans et son avenir*, Paris : PUF, 6^e éd. 199

- & ANTHONY J. (1992). *L'enfant dans sa famille, le développement en péril*. Paris : PUF.

CICÉRON, *Les Tuscalanes. Livre V*, cité par, MENIÈRE P., (1863), *Cicéron médecin*, Paris : Germer-Baillière éditeurs, p. 211

COBB et al., (1979), cité par TIERSMA, P., et SOLAN, L., (2012). *The Oxford Handbook of Language and Law*, Oxford: Oxford University Press

COCULA, B., & PEYROUTET, P., (1986), *Sémantique de l'image. Pour une approche méthodique des messages visuels*. Paris : Librairie Delagrave

CORNOLDI, C., CORTESI, A., & PRETI, D. (1991), Individual differences in the capacity limitations visuspatial short-term memory: research on sighted and totally congenital blind people”, in *Memory and Cognition*, No 19, pp459-468.

CORNEAU G. (2003), *Père manquant, fils manqué*, Québec : Les éditions de l’Homme.

D

DARRAS, B., & BATEZTAT (2007), « Regards aveugles et mains voyantes », in *La vulnérabilité en images, Reliance No 25, 2007/3*, Paris : ERES, pp.54-63

DAVID M. et BOB W. (2009). “Spontaneous Facial Expressions of Emotion of Congenitally and Non congenitally Blind Individuals.”, in *Journal of Personality and Social Psychology*, Vol. 96, No. 1, pp. 1–10.

DEJOUR, Ch. (1986), *Le corps entre biologie et psychologie*. Paris : Payot

DECHERF, G. (2003), *Souffrances dans la famille*, Paris : In Press (coll. Explorations psychanalytiques)

DIATKINE, R., in LEBBOVICI, S., DIATKINE, R., SOULE, M.,(1985), *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, tome 2, Paris : PUF, (coll. Quadrige), p.1074-1077

DESCARTES R. (1664), « Impulsion du mouvement », in *De l'Homme* , Paris : Garnier et éd. F. Alquié, 1997

DIDEROT, D., (1749), *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, Paris : Flammarion, 1978

DOLTO, F., (1984), *L'Image inconsciente du corps*. Paris : Seuil

- (1981), *Au jeu du désir*, Paris : Seuil

DOLTO, F., & NASIO J.-D. (2002), *L'enfant du miroir*. Paris : Payot

E

ENRIQUEZ, M. (2000), « Du corps en souffrance au corps de souffrance », in *Champ Psychosomatique* No 19, pp. 25-49.

ERIKSSON, Y. (1998), *Tactile pictures: Pictorial representations for the blind*. Gothenburg: Gothenburg University Press.

F

FAIRBAIRN W. (1952), *Études psychanalytiques de la pensée*, Paris : Ed. Du Monde, 1998

FALLSHORE, M., & BARTHLOW, J. (2003), “Recognition of Emotion from inverted schematic Drawings of Faces”, in *Perceptual and Motor Skills*, No 96, pp. 236-244.

FARAH, M. J., TANAKA, J. W., & DRAIN, H. M. (1995), "What causes the face inversion effect?", in *Journal of Experimental Psychology: Human Perception and Performance*, No 21, pp. 628-634.

FERENCZI, S., (1913), « Ontogenèse de l'intérêt pécuniaire », in *Sandor Ferenczi. Psychanalyse II. Œuvres complètes, 1913-1919*, Paris : Payot (coll. Sciences de l'Homme »), 1990

FRAIBERG, S., (1977), *Insight from the blind. Comparative study of blind and sighted children*. New York : Basic Books, 1979

FREUD A. (1976), *L'enfant de la psychanalyse*, Paris : Gallimard.

FREUD, S. (1920). *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot, 1967

- (1917), « Deuil et mélancolie », in *Métapsychologie*, Paris : Gallimard, 1976

- (1921), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1977.

- (1919), *Psychose, névrose et perversion*. Paris : PUF, 1973.

- (1912-1913), *Totem et tabou*, Paris : Payot, 1947

- (1920) *Au-delà du principe de plaisir* (1920), Paris : Payot, (coll. « PBP »), 2010

- (1922) « La tête de Méduse », in *Œuvre complète vol. XVI*, Paris : PUF

- (1899), *L'interprétation des rêves*, Paris : PUF, 1980

- (1919), « L'inquiétante étrangeté », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris : Gallimard, (coll. « Folio essais »), 1985, p.231

- (1924) *Métapsychologie*, Paris : Gallimard, 1994.

- (1905), *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris : Gallimard, 1985

- (1926), *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris : PUF, (coll. « Quadrige »), 1996

FOREST, D., (2004), « La proprioception dans l'histoire de la sensibilité interne », in *Revue Histoire des Sciences*, Vol. 57, No 57 -1, pp. 5-31

G

GAUTHIER P., (1986), *Les nouvelles familles*, Montréal : Éd. A. St Martin.

GAUTIER, Th., (1852), « L'aveugle », in *Émaux et camées*, poème 12, Paris : Gallimard, 1981

GENEVOIS, G. (1990), thèse sous la direction de BERGERET J., *Fonction visuelle et organisation psychique. Approche Clinique et métapsychologique*. Lyon : Institut de Psychologie, Université Lumière

GIBSON, J. J., (1962) « Observations on active touch », in *Psychological Review*, No 6, November, Cornell University, pp. 477-491

GIDE A., (1925), *La symphonie pastorale*, Paris : Gallimard, 1991

GOLLEDGE, R. G., RICE, M., & JACOBSON, R. D. (2005), "A commentary on the use of touch for accessing on-screen spatial representations: the process of experiencing haptic maps and graphics", in *The Professional Geographer*, No 57, pp. 339-349.

GOMEZ-IMBERT, E. (2003). « Voir et entendre comme sources de connaissances grammaticalement explicites ; Langues et cognition », in *Traité des sciences cognitives*. Sous la direction de Claude Vandeloise, Paris : Hermès Science, pp. 115 – 132.

GRANGER L., (1980), *La communication dans le couple*, Québec : éd. Sciences de l'Homme.

GREEN A. (1990), *La Folie privée. Psychanalyse des cas limites*, Paris : Gallimard, (Coll. « Connaissance de l'inconscient »), 1994.

- (1983), *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Paris : Ed. de Minuit.

GROTSTEIN, J. (1981) *Do I dare disturb universe? A memorial to Wilfred R. Bion*, Beverly Hills, California: Caesura Press

GRUNBERGER B. (1971), *Le narcissisme. Essai de Psychanalyse*. Paris : Payot, 1991.

GRUNBERGER B. et CHASSEGUET-SMIRGEL J. (1977), *L'Œdipe, un complexe universel*, Paris : Editions Sand, 1985

GUILLERAULT G., (2003), *Le miroir de la psyché*, Paris : Gallimard

H

HAAG, G. (1992) « Imitation et identification chez les enfants autistes », in Hochmann, Ferrari et al., *Imitation, Identification chez l'enfant autiste*. Paris : Bayard, pp. 107-126.

HALEY Jacy, 1990, « Changer les couples », in *Conversation avec Milton Erickson*, traduit de l'anglais par Brigitte CANIDESSUS, Paris : ed. ESF

HALL, A., & RODABAUG, B. (1979), "Development of a pre-reading concept program for visually handicapped children", in *Journal of Visual Impairment and Blindness*, No 73 (7), pp. 257-263.

HATWELL Y. (1966), *Privation sensorielle et intelligence. Effets de cécité précoce sur la genèse ses structures logiques de l'intelligence*, Paris : PUF

HATWELL, Y., STRERI, A., & GENTAZ E., (2000), *Toucher pour connaître. Psychologie cognitive de la perception tactile manuelle*, Paris : PUF

HAYNAL A. et SCHÄPPI R. (1970). « L'instinct, la relation d'objet et les débuts de la vie humaine. », in *Revue critique. Psychiatrie de l'Enfant*, No 13, pp. 607-649.

HEGEL, G.W.F., (1807), *La phénoménologie de l'esprit*, vol. 1, traduction Jean Hyppolite, d'après l'édition de Leipzig de 1937, Paris : Aubier Montaigne, (coll. Dirigée par Lavelle et Le Senne), 1941

HELLER, M. A. (1989), Picture and pattern perception in the sighted and blind: The advantage of the late blind. *Perception, No 18*, pp. 379-389.

- (2002), "Tactile picture perception in sighted and blind people: ", in *Behavioral Brain Research, No 135*, PP. 65-68.

HELLER, M. A., MCCARTHY, M., & CLARK, A. (2005), "Pattern perception and pictures for the blind", in *Psicologica, No 26*, PP. 161-171.

GRIER, J. B. (1971). "Nonparametric indexes for sensitivity and bias: Computing formulas", in *Psychological Bulletin, No 75(6)*, pp. 424-429.

HOLLINS, M. (1985). "Styles of mental imagery in blind adults", in *Neuropsychologia, 23*, pp. 561-566.

HORST R. , (1971), *Psychanalyse de la famille*, Paris : Mercure Eberhardt de France.

HOUZEL Didier, (1999), *Les enjeux de la parentalité*, Paris : ERES.

HUGO, V. (1859), « La conscience », in *La légende des siècles, Vol. I, Partie I, d'Ève à Jésus*, II, Paris : J'ai Lu (coll. « Libro »), 2003

- (1856), « À un poète aveugle », in *Les contemplations I, Aurore 20*, Paris : Flammarion, 1985

I

IONESCU, S., JACQUET, M.-M., et LHOTE, C., (1997), *Les mécanismes de défense, Théorie et clinique*, Paris : Nathan, p.167

J

JACKENDOFF, R., LANDAU, B., *Languages of the mind*. Cambridge, MA: MIT Press,

JACOB, P., (2004), « Philosophie et neurosciences: le cas de la vision », in *La philosophie cognitive*, sous la direction d'E. Pacherie et J. Proust. Paris : Ed. Orphys, Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, pp. 201 - 221.

JACK M.L. & al. (2002). "Spatial Updating of Locations Specified by 3-D Sound and Spatial Language.", in *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition*, Vol. 28, No. 2, 335–345.

JEAMMET, Ph., (2001), *Les violences morales*, Paris : éd. Odile Jacob

JEAMMET Ph. & CORCOS M. (2001) *Évolution des problématiques à l'adolescence. L'émergence de la dépendance et et ses aménagement*, Paris : Doin éditeurs

JEROME, Z. et JANICE, M. K. (1983), "Imagery in the Congenitally Blind: How Visual Are Visual Images?", in *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition*, Vol. 9, NO. 2, 269-282.

K

KAËS R. (1993), *Le groupe et le sujet du groupe*. Paris: Dunod

KANSKI, I., (2004), *Précis d'ophtalmologie clinique*, Paris, Elsevier-Masson

KANT, E., (1781), « L'esthétique transcendantale, partie I », in *Critique de la raison pure*, Paris : Nabu Press, 2010

KENNEDY, J. M. (1974), *A psychology of picture perception*. San Francisco, CA: Jossey-Bass.

- (1980). Blind people recognizing and making haptic pictures. In M. A. Hagen (Ed.), *The perception of pictures*, (pp. 263-304). New York: Academic Press.

- (1993), *Drawing and the Blind*. New Haven: Yale University Press.

KENNEDY, J. M., & BAI, J. (2002). "Haptic pictures: Fit judgments predict identification, recognition memory, and confidence", in *Perception*, No 31, pp. 1013-1026.

KEPHART et SCHWARTZ (1924), cités par WARREN, D., (1994), *Blindness and Children. An individual Differences Approach*, Cambridge: Cambridge University Press
KILGOUR, A. R., & LEDERMANN, S. J., (2002), "Face recognition by hand", in *Perception & Psychophysics*, No 64, pp. 339-352.

KLATZY, R. L., GOLLEDGE, R. G., LOOMIS, J. M., CICINELLI, J. G., & PELLEGRINA, J. W., (1995), Performances of blind and sighted persons on spatial tasks. *Journal of Visual Impairment and Blindness*, No 89, pp. 70-82

KLATZY, R. L., LOOMIS, J. M., LEDERMAN, S. J., WAKE, H., & FUJITA, N. (1993), "Haptic identification of objects and their depictions", in *Perception & Psychophysics*, No 54, pp. 170-178.

KLEIN M. (1931) *Envie et gratitude et autres essais*, Paris : Point, Seuil, 1968.

- (1930), *Essais de psychanalyse 1921-1945*, Paris : Payot, (coll. « Science de l'homme »), 1998.

- (1932), *La psychanalyse des enfants*, Paris : PUF, (coll. « Bibliothèque de Psychanalyse »), 1993

- (1957), *Envie et gratitude et autres essais*, trad, Victor Smirnoff, Paris : Gallimard, 1978

- (1946) « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes. », in KLEIN M. et al. *Développements de la psychanalyse*. Paris : PUF, 1966. pp. 274 à 300.

KERNBERG O., (1997), *La personnalité narcissique*. Paris : Dunod

- (1980), *Internal World and External Reality : Object Relations Theory Applied*, New York: Jason Aronson

- KERNBERG, O. F., CLARKIN, J. F., YEOMANS, F. E., KERNBERG, O. F., (2006), *Psychotherapy for Borderline Personality: Focusing on Object Relations*, Washington, DC,: American Psychiatric Publishing Inc.

KEYNES, J. M., (1936), *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, Paris : Payot, 1985

KOENIG, A J., & HOLBROOK, C. (2000), "Literacy skills" in A. J. Koenig, & C. Holbrook (Éds.), *Foundations of education, Vol. 2 : Instructional strategies for teaching children and youths with visual impairments*, New York : AFB Press, pp. 264-239

KOSSELYN, S. M., & THOMPSON, W. L. (2003). "When is early visual cortex activated during visual imagery", in *Psychological Bulletin, No 129*, pp. 723-746.

L

LACAN, J. (1976-1977), *L'insu que sait de l'une bévue s'aile moure, Séminaire XXIV*, Paris : Anthropos, 2003

- (1975), « Leçon du 18 novembre 1975 », in *Le Séminaire XXIII, Le Sinthome, Ornicar ? Bulletin périodique du Champ freudien*, No 6, Paris, Navarin, mars – avril 1976.

- (1973-1974), La leçon du 19 février 1974, in *Les non dupes errent. Notes intégrales du Séminaire 1973-1974*, Paris : Association freudienne internationale, 2001

- (1969), *Le séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*. Texte établi par J.-A. Miller Paris : Seuil, 1991

- (1966 - 1967), *Écrits I*, Paris, Seuil, (coll. « Points »), 1966 ; et *Écrits II*, Paris, Seuil, (coll. « Points »), 1971.

- (1964) *Le séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris : Seuil, 1973

- (1964), « Tché et automaton », in *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Texte établi par J.-A. Miller, Paris : Seuil, (coll. « Points »), 1973

- (1964), *Les complexes familiaux*, Paris: Navarin, 1979

- (1960), *Le Séminaire, livre VIII : Le transfert*. Texte établi par J.-A. Miller, Paris : Seuil, 2001
- (1959-1960) *Le séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Texte établi par J.-A. Miller, Paris : Seuil, 1986
- (1957) *Le séminaire, Livre IV: La relation d'objet, 1956-1957*, (texte établi par Jacques-Alain Miller), Paris: Seuil, 1994.
- (1953-1954), *Le séminaire Livre I. Les écrits techniques de Freud*, Paris : Seuil, 1975
- LACOMBE, M. (2009, 8^e éd.), *Précis d'anatomie et de physiologie humaine, vol.2*, Paris : éd. Lamarre
- LAKOFF, G., et JOHNSON, M., (1980), *Les métaphores de la vie quotidienne*, trad. P. De Fornel et Lecercle, Paris : Les éditions de Minuit, 1985
- LAPLANCHE J. (1999), *Entre séduction et inspiration*, Paris : PUF
- (1980), *Problématique I. L'angoisse*. Paris : Quadrige, 1991
- & PONTALIS, J.-B., (1967) *Vocabulaire de psychanalyse*, Paris : PUF, (Coll. « Bibliothèque de Psychanalyse »), 1978.
- (1964), « Fantôme originaire, fantôme des origines, origine du fantôme », in *Les Temps modernes*, No 215, pp. 1833-1868.
- LEBAZ, S. (2010,\). « Reconnaissance haptique d'images non figuratives aux traits en relief chez l'aveugle : la proportion de temps de vie sans expérience visuelle jouetelle ? » i *Journée de l'Institut des Sciences du Cerveau (IFR 96)*, du 29 oct., Toulouse
- LEBOVICI S., DIATKINE R. & SOULÉ M. (1985.) *Nouveau traité de Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*. Vol 1 à 4 Paris : PUF, 1999, (Coll. « Quadrige »)
- LE BRETON, D. (1990) *Anthropologie du corps et modernité*. Paris : PUF, 5^e éd. 2008
- LEDERMAN, S. J., & KLATZKY R. L., (2009). Haptic perception: A tutorial. *Attention, Perception & Psychophysics*, No 71, pp. 1439-1459.
- & al. (2007). Haptic face processing. *Canadian Journal of Experimental Psychology*, No 61, pp. 230-241.
- Visual mediation and the haptic recognition of two-dimensional pictures of common objects. *Perception & Psychophysics*, No 47, pp. 54-64.
- & CAMPBELL, J. I. (1983), "Tangible line graphs: An evaluation and some systematic strategies for exploration", in *Journal of Visual Impairment and Blindness*, No 77, pp.108-112.

& LOOMIS, J. M., & KLATZKY R. L., (1991), "Similarity of tactual and visual picture recognition with limited field of view", in *Perception, No 20*, pp. 167-177.

- & KLATZKY R. L., (1987), "Hand movements: A window into haptic object recognition", in *Cognitive Psychology, No 19*, pp. 342-368.

- & THORNE, G., & JONES, B. (1986), "Perception of texture by vision and touch: Multidimensionality and intersensory integration", in *Journal of Experimental Psychology: Human Perception & Performance*, 12(2), 169-180.

- & KLATZKY R. L., & BARBER, P.O. (1985), "Spatial and movement-based heuristics: A reply to S. Millar.", in *Journal of Experimental Psychology: General, No 114(2)*, pp. 267-268.

LEFÈVRE Alain (1990), *Du père carent au père humilié*, Paris : Petite Bibliothèque Rivages

LICHTEIN, M. (1976), "Hymn for Aton" in *Ancient Egyptian Literature, Vol. II*, California : California University of California Press

M

MALARMÉ, , ()

MAC DOUGALL J. (1989), *Théâtres du corps*, Paris : Gallimard

MAHLER M. S., PINE F., BERGMAN A., 1980, *La naissance psychologique de l'être humain*, Paris, Payot.

MANCIA, M. (2006), "Implicit Memory and Unrepressed Unconscious", in Mancina editor, *Psychoanalysis and Neuroscience*, Milan : Springer, pp. 92-124

MARCHETTI, L. (2011), *Light as an original metaphor. Semiotica, vol. 136*, pp. 245-268

MARIEB, E., (2008), *Biologie humaine. Principes d'anatomie et de physiologie*, Paris : éd. Lamarre

MARTIN, R. (1983), *Pour une logique des sens*. Paris : PUF

MARTY, P. (1958) *Les modifications du corps et de l'identité*. Paris : Payot

MATTHIEU, *Évangile selon saint Matthieu*

McLINDEN, D. J. (1988), "Spatial task performance : A meta-analysis", *Journal of Visual Impairment and Blindness, No 82*, pp. 231-236

MÉLEN, M., (1999), « Psychologie fœtale. Chapitre 3 », in J. – A. Rondal et E. Esperet, dir., *Manuel de psychologie de l'enfant*, Spirmont – Belgique : Mardaga,

MELLIÉ, D., (2007), *L'inconscient à la crèche*, Paris : ÉRES

MERLEAU-PONTY, M., (1963), *Le visible et l'invisible*, Paris : Gallimard, 1964

- (1960), *L'œil et l'esprit*, Paris : Gallimard, 1992,
- (1945), *La phénoménologie de la perception*, Paris : Gallimard
- MEULDERS-KLEIN M. T. et THÉRY I., 1993, *Les recompositions familiales aujourd'hui*, Paris, Nathan.
- MIRABEL-SARRON, Ch., (1990), « Cécité et phobies », in *Actes de l'ALFPHV - Congrès de Paris*, pp.90-92
- MILLAR, S. (1994). *Understanding and representing space. Theory and evidence from studies with blind and sighted children*. Oxford : Clarendon Press
- (1976), Spatial representation in blind and sighted children, in *Journal of Experimental Child Psychology*, No 21, pp. 460-479
- (1975), "Visual experience or translation rules? Drawing the human figure by blind and sighted children", in *Perception* No 4, pp. 363-371.
- MOREL, P.-M., (2002 – 2), « Les ambiguïtés de la conception épicurienne du temps », in *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, Tome 127 - n° 2, pp. 195-211

N

NANCY H.K., (1983). "The Role of Vision in Visual Imagery Experiments: Evidence From the Congenitally Blind.", in *Journal of Experimental Psychology: General*, Vol. 112, No. 2, pp. 265-277.

NASIO, J.-D., (2007), *Mon corps et ses images*, Paris : Payot

- (1992), *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*, Paris : Petite Bibliothèque Payot, 1998

NICOÍDSKI, N., (1989), *Modigliani*, Paris : Plon

O

ODIER C. (1947). *L'angoisse et la pensée magique*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé,.

OLIVIER C. et ANNE V. (2009). "Further Evidence That Congenitally Blind Participants React Faster to Auditory and Tactile Spatial Targets.", in *Canadian Journal of Experimental Psychology*, Vol. 63, No. 4, 287–293.

P

PAMELEE, A.H. & al. (1959), *Mental development of children with blindness*, New-York: Academic Press, 1971

PAYEN, P. (2001), « Delphes », in *Dictionnaire de Plutarque*, Paris : Gallimard

PERRAULT, Ch. (1694), *Peau d'âne*, Paris : Classique Larousse, 1970

PETER J. et al. (1984). "Verbal and Spatial Interference Effects in Congenitally Blind and Sighted Subjects.", in *Canadian journal of psychology*, No 38(3), pp.411-420.

PIAGET, J., (1937), *La construction du réel chez l'enfant*, Paris : Delachaux et Niestlé, 6^e éd. 1998

- (1950), *Introduction à l'épistémologie génétique. Volume I. La pensée mathématique*, Paris : PUF, 1973

- (1967), *Biologie et connaissance. Essai sur les relations entre les régulations organiques et les processus cognitifs* Paris : Gallimard, (coll. : « Avenir de la Science »)

PIAGET, J. & INHELDER, B., (1948), *La perception de l'espace chez l'enfant*, Paris : PUF, 1981

PICARD, D., & MONNIER, C., (2009), "Short-term memory for spatial configurations in the tactile modality: A comparison with vision", in *Memory*, No 17, pp. 789-801.

PICARD, D., LEBAZ, S., JOUFFRAIS, C., & MONNIER, C. (2010), "Haptic recognition of two dimensional raised-line patterns by early blind, late blind and blindfolded sighted adults.", in *Perception*, No 39, pp. 224-235.

PIONTELLI, A. (1987) Infant observation before birth, in *International Journal of Psycho-Analysis*, Vol. 68, No 4

POIRIER, CLAPIER et RAYABAUT (1989), *Les récits de vie*, Paris : PUF

POROT M. (1954), *L'Enfant et les relations familiales*, Paris : PUF, 8^{ème} éd. 1979

PORTALIER, S., (2003), *Incidence de la déficience visuelle sur l'interaction mère-enfant*, Paris : Erès

POSTEL J. et QUÉTEL Cl. (1994), *Nouvelle Histoire de la psychiatrie*, Paris : Dunod

PROIA S. (2003) «Destin du corps dans la cité : Narcisse aux deux visages », in *Quasimodo*, No 7, pp. 203-222

Q

QUIVY et CAMPENHOUDT, (1995), *La Technique de l'entretien*, Bruxelles : Université

R

RACAMIER P.-C. (1992) *Le génie des origines - psychanalyse et psychoses*, Paris : Payot

RASHED R. (1997). « L'optique géométrique ». In *Histoire des sciences arabes*. Paris : Éd. Du Seuil, p. 293-354.

RENE F.P. (1990). « Asymetrie fonctionnelle haptique et efficicnce manuelle motrice chez 1'enfant aveugle de 6 a 14 ans. », in *Revue Canadienne de Psychologie*, No 44(1), pp. 69-75.

- (1997), « La fonction symbolisante de l'objet », in *Revue Française de Psychanalyse*, t. LXI, 2, Paris : PUF, pp. 399-413

REVESZ, G. (1950). *The psychology and art of the blind*. London: Longmans - Green.

RICHARD, F., VAZ-CERNIGLIA, C., & PORTALIER, S. (2004), « Evolution des procédures d'exploration haptique chez des sujets voyants, aveugles tardifs et aveugles précoces », in *Revue Européenne de Psychologie Appliquée*, No 54, pp. 227-236.

ROBERT A. et BONILLAGUET (1997), *L'analyse de contenu*, Paris : PUF

ROBSON, K.S., & MOSS, S.A., (1975), "Patterns and determinants of maternal attachment", in *Journal of pediatrics*, 42, p. 976-986.

RODRIGO, P., (1995), « Du bon usage de la privation, Aristote, Descartes et Platon », in *Aristote, l'eidétique et la phénoménologie*, Grenoble : Jérôme Nilon

RONDAL J.-A., COMBLAIN A, et col. (2001), *Manuel de psychologie des handicaps : sémiologie et principe de remédiation*, Sprimont (Belgique) : Mardaga, p. 200

ROSOLATO G. (1978), *La relation d'inconnu*, Paris : Gallimard

ROSSO, A.-M. (2010), « Lumière et cécité dans l'Egypte ancienne », in *Acta Med. History, UDK*, pp. 221-238

ROUSSILLON R. (1991). *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*. Paris : PUF, (coll. Le Fait psychanalytique)

S

SACKS, O.,(2010), *L'oeil de l'esprit*, trad. Française, Paris : Seuil, 2012, pp 123-124

SAINT-EXUPÉRY A. de (1943), *Le Petit Prince*, Paris: Educational édition, 2008

SANAÍ, H., (avant 1130), *The Walled garden of trutm. (Jardin muré de la vérité)*, Traduit en anglais par D. L. Pendlebury, Cambridge M.A. : ISHK book (Institute for The Study oh Human Knowleledge), 1974

SARTRE, J.-P. (1943), *L'être et le néant*, Paris : Tel Gallimard, 1973

SCHILDER, P. (1923), *L'Image du corps*, Paris : Gallimard, 1968

SEGAL, H., (1969), *Introduction à l'œuvre de Mélanie Klein*, Paris : PUF, (coll. « Bibliothèque de Psychanalyse »).

SEMELIN J. (2008), *J'arrive où je suis étranger*, Paris : Seuil

SÈVE-FERRIEU, N., (2001) *Neuropsychologie corporelle, visuelle et gestuelle. Du trouble à la rééducation*. Paris : Masson

SEYWERT F., 1990, *L'évaluation systémique de la famille*, Paris, PUF.

SHAPIRO S. (1984), *A manhood a new definition*, New-York.: Putnam's son publishers

SHEPARD, R. N., (1992), *L'œil qui pense*. Paris : Seuil, 1992

SIMON, G. (2003), *Archéologie de la vision, . L'optique, le corps, la peinture*. Paris : Seuil

- (1988). *Le regard, l'être et l'apparence dans l'optique de l'Antiquité*. Paris : Seuil

SOULÉ, M., (2011), *L'échographie de la grossesse. À l'aube de la vie*. Toulouse : ÉRES

STANLEY, P.Z. (1961), "Magical thinking and associated psychological reactions to blindness.", in *Journal of Consulting Psychology, Vol. 25, No. 2*, pp. 145-159.

STAROBINSKI J. (1977), « Le concept de cénesthésie et les idées neuropsychologiques de Moritz Schiff. », in *Gesnerus (Swiss Journal of the History of Medicine and Sciences)*, 1977, No 34, pp 2–20

STEPHENS, B., SIMPKINS, K., et WEXLER, M., (1976), « A comparison of the performance of blind and sighted subjects age 6-10 years, on the Rotation Square. Test », in *Education of the Visually handicapped*, No 8, pp. 66-70

STERN D., 1981, *Mère et enfant. Les premières relations*, Bruxelles : Mardaga

STEVENS A. (1982), *Archetypes, a natural history of the self*, New-York: Pulitzer publishers

STRUIKSMA, M. E., NOORDZJI, M. L., & POSTMA, A., (2009). "What is the link between language and spatial images? Behavioral and neural findings in blind and sighted individuals", in *Acta Psychologica, No 132*, pp. 145-156.

SUARES, A., (1928) *Le voyage du Condottiere*, Paris : LGF/Livre de Poche

SWALLOW R.M., & POULSEN, M.K. (1972), Application of Piagetian theory to the development of the concept of space in visually limited children. In *UAP-USC Second Annual Conference Proceedings*, California : University of Southern California pp. 39-44.

SYMMONS, M., & RICHARDSON, B. (2000). « Raised line drawings are spontaneously explored with a single finger », in *Perception, No 26*, pp. 621-626.

T

THIS B., (1980), *Le père, acte de naissance*, Paris : Seuil

THUAN, Tr.-X. (2007), *Les voies de la lumière. Physique et métaphysique du clair-obscur*. Poitiers : Fayard

TISSERON, S., (1995), *Psychanalyse de l'image des premiers traits au virtuel*, Paris : Dunod

- (2003), « L'image comme processus, le visuel comme fantasme », in *Cahiers de psychologie clinique*, 2003/1, No 20, De Boeck, pp. 125-135

THINUS-BLANC, C., & GAUNET, F., (1997). "Representation of space in blind persons: Vision as a spatial sense?", in *Psychological Bulletin*, No 121, pp. 20-42.

THOMPSON, L. J. & CHRONICLE, E, P. (2006). "Beyond visual conventions: Rethinking the design of tactile diagrams", in *British Journal of Visual Impairment*, No 24, pp. 76-82.

- & COLLINS, A. F. (2003). "The role of pictorial convention in haptic picture perception", in *Perception*, No 32, pp. 887-893.

TOBIN, M., (1973), TOBIN, M., (1973), *Longitudinal investigation of cognitive development and educational achievement of blind and partially sighted children*, Birmingham: School of Education Research Centre for Education of the Visually Handicapped

TONNEL-BALLAVOISNE, M. (1998). *Préparation à la lecture tactile de jeunes enfants aveugles présentant des troubles associés*. Présenté au Ministère de la Santé (France), session 1998, en annexes, récupéré le 10 mars 2004 sur blindlife.ch/

U

UNGAR, S., BLADES, M., & SPENCER, C. (1993). "The role of tactile maps in mobility training", in *The British Journal of Visual Impairment*, No 11, pp. 59-62.

V

VANLIERDE, A., & WANET-DEFALQUE, M.-C. (2004). "Abilities and strategies of blind and sighted subjects in visuo-spatial imagery", in *Acta Psychologica*, No 116, pp. 205-222.

VERLAINE, P. (), « Le rêve étrange »

W

WALLON, H., (1934), « Le corps propre et son image extéroceptive », Chapitre IV de la 2ème partie, in *Les origines du caractère chez l'enfant*, Paris : PUF, 2002

WARREN, D. H. (1984), *Blindness and early childhood development*. New-York: American Foundation for the blind

- (1994), *Blindness and children. An individual differences approach*. Cambridge : Cambridge University Press

WEYGAND, Z., (2003), *Vivre sans voir : les aveugles dans la société française, du Moyen Age au siècle de Louis Braille*, Paris Créaphis Editions

WINJITJES, M. W. A., VAN LIENEN, T., VERSTIJNEN, I. M., & KAPPERS, A. M. L. (2008). "The influence of picture size on recognition and exploratory behavior in raised line drawing perception, *Perception*, (2008b) No 37, pp. 602-614.

WIDLÖCHER, D., LAPLANCHE, J., FONAGY, P. et al, (2000) *Sexualité infantile et attachement*, Paris : PUF (Petite bibliothèque de psychanalyse)

WILLIAM, J.T. & al (1971). "Divergent thinking in blind children.", in *Journal of Educational Psychology*, Vol. 62, No. 6, 468-473.

WIERZBICKA, A. (1996), *A Semantics. Primes and universals*. Oxford : Oxford University Press

WILLS, D., (1968), "Problems of play and mastery in the blind child" in *British Journal of Medical Psychology*, vol. 41, Spt. 1968, p. 213-222

WINNICOTT D.W., (1935), *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris : Payot, 1983

- (1945), « Le développement affectif primaire », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris : Gallimard, 1983

- (1957), *L'enfant et la famille*, Paris : Payot

- (1957) *L'enfant et le monde extérieur*, Paris : Payot, 1988

- (1960), *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris : Payot, 1978

- (1967). « Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant. Aux limites de l'analysable », in *Nouvelle revue de psychanalyse*, no 10, automne 1974, pp. 79- 86.

- (1971) *Le corps et le self*, Paris : Gallimard

- (1971), *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Paris : Gallimard, 1975

WITTGENSTEIN, L., (1946, œuvre posthume parue en 1953), *Recherches philosophiques, (693 paragraphes)*, Paris : Gallimard, 1964

Y

YIN, R. K., (1969), "Looking at upside-down faces", in *Journal of Experimental Psychology*, No 81,141-145.

INDEX DES ILLUSTRATIONS

- P. 2 - RIBIERA, J., (1624) *Le sens du toucher* (ou *Sculpteur aveugle*, 1632 ?), p. 2
- P. 9 - REMBRANDT (1632) *Philosophe en méditation* ou *Tobie, aveugle, attendant son fils*
- P- 13 - DE VINCI, L., *La perception visuelle vue*
- P. 28 - BRUEGEL, P. (1568), *La parabole des aveugles*
- P. 29 - Coupe de l'œil
- P. 29 - Mains de potier
- P. 31 - L'œil d'Horus
- P. 32 – DESCARTES, R., (1664), *L'aveugle aux bâtons*
- P. 42 - Les voies visuelles
- P. 46 – MILLAIS, J.-E., *La fille aveugle*
- P. 66 - HECKMANN, W., (1991), *Der Blinde führt die Blinden* (*Des aveugles conduisant des aveugles*)
- P. 82 – PICASSO, P., (1903), *Le repas de l'aveugle*
- P. 118 – MARTIN, J., (1937), *Les aveugles de Jean Martin*
- P. 137 – Yeux peints sur le sommet du Kumbum de Gyantse au Tibet
- P. 147 – RAY, M., (1926), *Noire et blanche*
- P. 150 – SCHIELE, E., (1914) *La mère aveugle* p. 150
- P. 153 – E., CALLE, S. (2011), *Aveugles*
- P. 154 – CARTE, A., (1946), *Les aveugles d'Anto Carte*
- P. 160 – FORTESCUE-BRICKDALE, E., (1911), *Farewell*
- P. 162 – BENMAHMOUD, F., (2011), *L'aveugle*
- P. 175 –BRAUNER, V., (1931), *L'œil arraché*
- P. 188 – DINET, P., (1976), *l'aveugle et l'insouciance de la jeunesse*
- P. 199 – MATISSE, H., *la Danse exposition* (2002), *À la lumière de nos doigts*
- P. 203 – KJELDGAARD, M. J., (1940), *L'aveugle et le paralytique*
- P. 204 – Affiche de la pièce de théâtre *Les aveugles* de Maurice Maeterlinck (1890), conception et réalisation de Denis Marleau (2012)
- P. 226 – PEIRE, L., (1950), *Les aveugles*
- P. 232 – RUIZ, P., (2007), *Portraits d'aveugles*
- P. 248 – BLIN, F., (2006), *L'aveugle et les silencieuses*



Florence Blin, (2006), *L'aveugle et les silencieuses*

Annexe I: Les instruments de la recherche

1. L'entretien semi directif

- Objectif de l'entretien

En réponse à nos hypothèses, les items sur lesquels nous nous sommes basée dans notre entretien clinique semi directif sont ci-dessous. À savoir que les questions n'ont pas été nécessairement posées dans cet ordre, ni nécessairement toutes, elles venaient de façon fluide au cours de l'entretien quant il était nécessaire de le faire.

Le corps: Comment perceviez-vous votre corps, enfant ? Aujourd'hui ? Vous occupiez-vous de votre corps dans l'enfance ? Aujourd'hui ? Quels soins en prenez-vous ? Quelle image pensiez-vous que les autres avaient de votre corps ? Quelle perception avez-vous de votre corps aujourd'hui ? Le vivez-vous

mieux ? Quand avez-vous appris que vous êtes aveugle ? Qu'est-ce que ça signifie être aveugle ?

2. La mère : Décrivez votre mère (portrait physique et psychologique). Travaille-t-elle (informations supplémentaires si oui) ? Quel qualificatif pouvez-vous donner qui décrit votre mère ? Comment la voyiez-vous lorsque vous étiez enfant ? Et aujourd'hui ? b. *Relation à la mère* : Pourriez-vous me dire quelque chose à propos de la relation à votre mère pendant votre enfance ? Votre adolescence ? Quels souvenirs en avez-vous gardés ? Racontez-moi un bon souvenir se rapportant à vous deux ; Un mauvais souvenir.

3. Relation au père : Décrivez votre père (portrait physique et psychologique). Travaille-t-il (informations supplémentaires si oui) ? Donnez des précisions sur la famille de votre père. Quel qualificatif pouvez-vous donner qui décrit votre père ? Comment le voyiez-vous lorsque vous étiez enfant ? Et aujourd'hui ? b. *Relation au père* : Pourriez-vous me dire quelque chose à propos de la relation à votre père pendant votre enfance ? Votre adolescence ? Quels souvenirs en avez-vous gardés ? Racontez-moi un bon souvenir se rapportant à vous deux ; Un mauvais souvenir.

4. Les autres relations objectales : aux choses : Comment reconnaissez-vous un objet ? etc. Aux personnes : que pensent les autres lorsqu'ils savent que vous êtes aveugle ? etc.

2. L'observation

Chacun de nos trois cas a été mis en situation d'observation :

A. L'espace

1. Localisation d'un objet
2. Appréhension d'un espace à plusieurs niveaux : monter et descendre des escaliers
3. Repérage d'un lieu : trouver l'entrée, se déplacer, retrouver la sortie,
4. Description d'une salle
5. Mesures approximatives d'un local
6. Mesures approximatives du haut et bas
7. Ciblage de l'origine d'un bruit
8. Ciblage de l'origine d'une odeur
9. Description d'un site

B. Expérience esthétique

10. Reconnaissance et description d'un vase

C. Description d'une personne

11. Description d'une personne familière
12. Description d'une personne non familière
13. Description de son corps propre

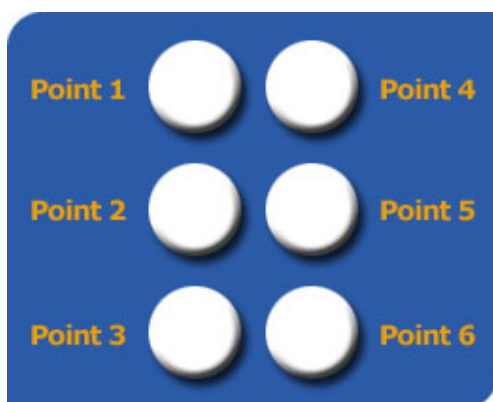
Annexe II. L'accès des aveugles à la lecture et à l'écriture

1. Écriture braille

Renseignements puisés sur le site de la fondation AVH

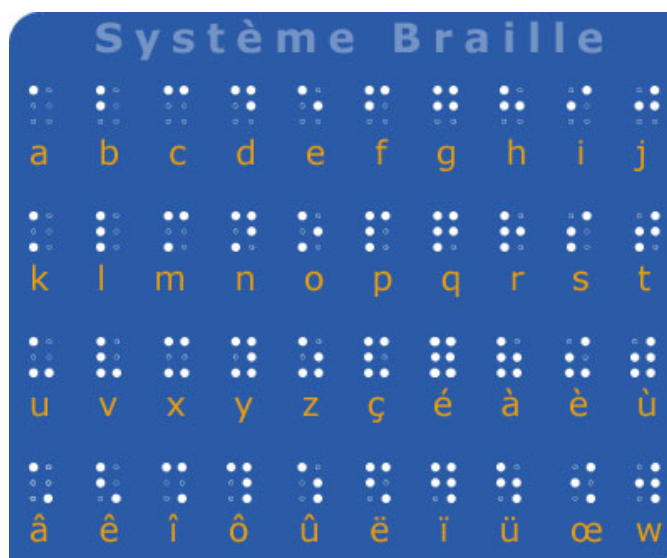
« En général, le mot braille est synonyme d'aveugle. Le principe du braille est d'utiliser le sens du toucher pour l'écriture et la lecture au moyen de points en relief. L'écriture braille fut inventée en 1829 par Louis Braille, devenu aveugle à la suite d'un accident, à l'âge de trois ans.

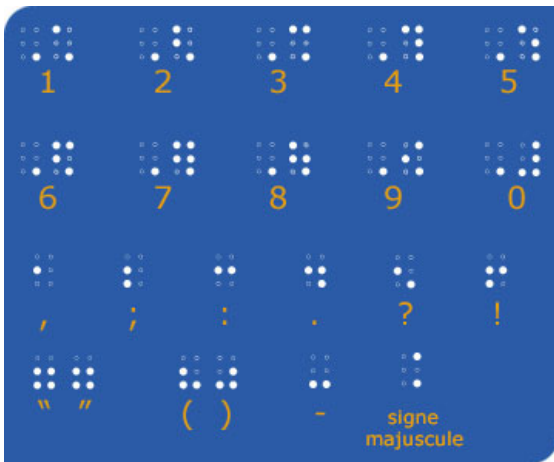
En 1821, Louis Braille fit la connaissance de Charles Barbier de la Serre qui avait inventé un système simple de sonographie pouvant être utilisé par les aveugles. Après plusieurs années de recherches fondées sur cette méthode, Louis Braille mit au point l'écriture orthographique braille telle que nous la connaissons aujourd'hui. Ce système utilise le principe de la cellule braille formée de 6 points en relief et, grâce aux 63 combinaisons de cette cellule, Louis Braille obtint une écriture pouvant être utilisée aussi bien pour les mathématiques que pour la musique. Voici une cellule braille agrandie :



Différentes combinaisons de ces 6 points forment les lettres de l'alphabet.

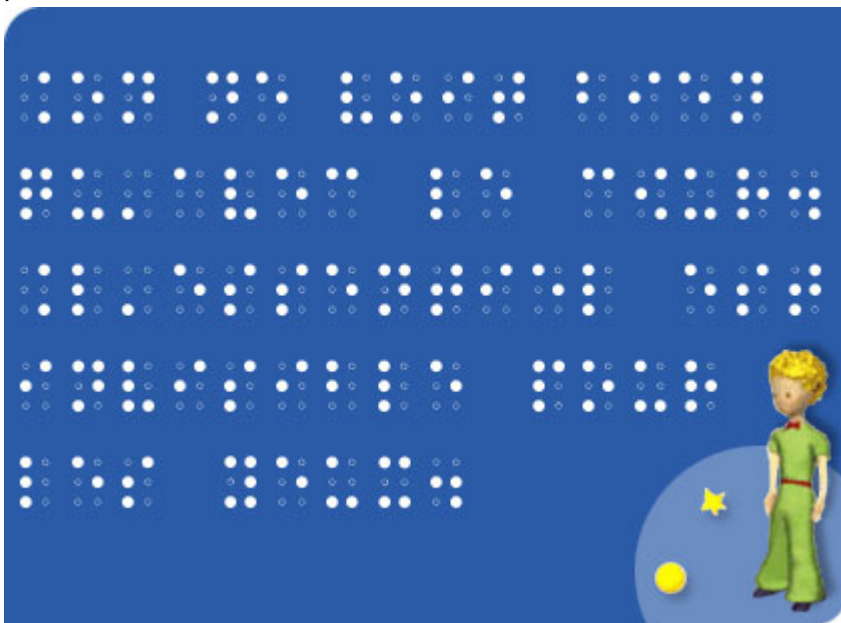
Ainsi la lettre "a" est représentée par le point 1 de la cellule, la lettre "b" par les points 1 et 2.





Notons qu'un signe distinct annonce les chiffres. De même, les majuscules sont signalées par deux points - les points 4 et 6- placés devant la lettre ou le groupe de lettres.

Essayez maintenant de lire la citation tirée du livre de SAINT-EXUPÉRY, "Le petit prince" :



Ce texte est écrit en braille intégral, c'est-à-dire lettre par lettre. Tout comme les voyants qui ont développé la sténographie, les aveugles utilisent aussi une version abrégée du braille. Ceci leur permet de lire et d'écrire plus rapidement. Voici, par exemple, la version abrégée de la première ligne du message de la citation ci-dessus :

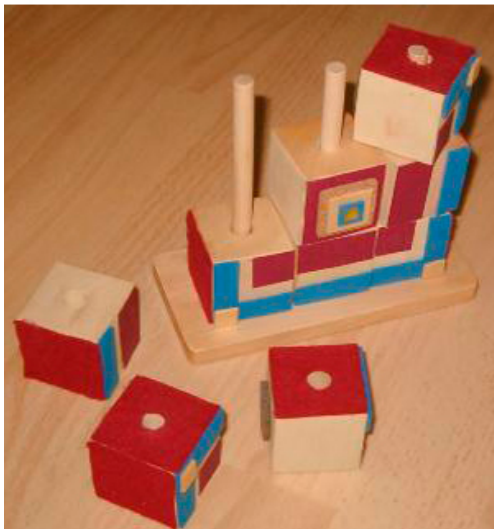


Le braille est un moyen de communication pratique pour les aveugles. Il existe des livres en braille couvrant à peu près tous les sujets, des mathématiques à la musique, en passant par l'architecture sans oublier la littérature.

L'usage du braille s'est répandu universellement, et de nombreux objets d'usage courant tels que les montres, les jeux de société, les appareils de mesures ont été adaptés à l'usage des personnes aveugles en utilisant cette écriture.

Apprendre le braille c'est comme apprendre une seconde langue ; cela demande du temps et de la patience. On estime que deux ans sont nécessaires pour être en mesure de lire et d'écrire correctement la version abrégée [...]

2 Épreuves de tests en braille. Consigne : Reconstituer l'image en repositionnant correctement les 9 cubes sur leurs 3 tiges



3. Document de M. Tonnelle-Ballavoisine, dont nous présentons le plan et l'introduction, et un paragraphe du développement.

« Préparation à la lecture tactile de jeunes enfants aveugles présentant des troubles associés

Marylène TONNEL-BALLAVOISNE

Option B

Session 1998

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION

I PRELECTURE ET CECITE

1.1. PREPARER A LA LECTURE

1.1.1. L'enfant et l'écrit

1.1.2. Pourquoi préparer à la lecture

1.1.3. Qui préparer à la lecture ?

1.1.4. Comment ?

1.2. LES APTITUDES DU SAVOIR LIRE

1.2.1. Les conditions préalables

1.2.2. Aimer lire

1.3. LES OBSTACLES A LA LECTURE

1.3.1. Les freins liés à la cécité

1.3.2. L'attitude de l'enfant aveugle

1.3.3. Les troubles du comportement et de la personnalité

II PRESENTATION DE LA CLASSE

2.1 IMPLANTATION

2.2 POPULATION

2.3 COMPOSITION

2.4 DESCRIPTION MATERIELLE

2.5 ORGANISATION-EMPLOI DU TEMPS

2.6 QUELQUES ACTIVITES DU GROUPE CLASSE

2.6.1. Ouverture vers l'extérieur

2.6.2. Activités au sein de l'école

2.7 QUELQUES OBSERVATIONS D'ENFANTS

III LA DISCRIMINATION TACTILE

3.1 LE TOUCHER

3.1.1. Le toucher éducatif

3.1.2. Les différents touchers

3.1.3. Les phobies du toucher

3.2. RECONNAISSANCE DES MATIERES

3.3. LES COLLECTIONS

3.4. DE L'OBJET AUX POINTS BRAILLE

3.5. VERS LES SIX POINTS

CONCLUSION

INTRODUCTION

Après l'expérience d'un an dans une classe d'enfants déficients visuels en institut, je souhaitais entreprendre un travail de recherche, en particulier sur l'aspect tactile de la préparation à la lecture.

Mon cheminement professionnel m'avait conduit à mieux connaître l'enseignement spécialisé, d'une part très intéressée par les travaux sur la pédagogie différenciée, j'étais déçue et frustrée

de n'avoir pas les moyens de les mettre véritablement en pratique dans le milieu ordinaire (effectifs freinant le plus souvent la bonne volonté des enseignants), d'autre part le domaine de la déficience visuelle me fascinait et, enseigner, donner le goût de la lecture à des enfants sans le support de l'image, me semblait un défi et une aventure passionnante à entreprendre. La classe qui allait m'être confiée m'a permis au delà de mes espérances de concrétiser cette ambition. En effet, cette classe qui avait une vocation préscolaire, accueillait tous les enfants non pas d'âge préscolaire, mais de niveau préscolaire, c'est à dire tous ceux qui n'avaient pas encore les possibilités de commencer les apprentissages fondamentaux. Il en résulte donc une très grande hétérogénéité tant sur le niveau, que sur les techniques, ce qui m'a permis d'appliquer une pédagogie différenciée, et même individuelle.

Après avoir rappelé dans la première partie de ce mémoire quelles sont les aptitudes nécessaires au savoir-lire de l'enfant aveugle et les obstacles qu'il rencontre, ainsi que les troubles liés à la cécité elle-même, je décrirai plus précisément le contexte dans lequel j'ai exercé. L'analyse de cette situation, me permet de prendre du recul afin de trouver des pistes de solution pour tenter de répondre à des objectifs d'apprentissage avec des enfants présentant des troubles associés. Que mettre en place pour répondre aux besoins de chacun dans un contexte qualifié « d'ingérable » ? Comment également concilier le groupe-classe avec l'individualisation des activités ?

La troisième partie sera consacrée à l'aspect tactile de la préparation à la lecture. Je tenterai de montrer l'importance de l'éducation tactile à développer chez ce type d'enfants, et je développerai quelques exemples d'activités que j'ai conduites dans cette classe pour répondre à sa problématique particulière.

Ce travail d'analyse a été complété et enrichi par les lectures d'ouvrages traitant de ces sujets, et également par les échanges avec d'autres professionnels avec qui j'ai pu obtenir un entretien.

I PRELECTURE ET CECITE

1.1. PREPARER A LA LECTURE

1.1.1. L'enfant et l'écrit :

Dès son plus jeune âge l'enfant voyant bénéficie d'un bain d'écrit permanent quel que soit son milieu social : publicités, emballages et autres panneaux sont offerts à son regard. Voir des écrits le familiarise avec ces signes et lui permet de se rendre compte de ses fonctions. Sa famille va avoir un rôle déterminant et l'école compensera éventuellement, dès la maternelle les « manques » familiaux. Même si ce bain d'écrit ne suffit pas à apprendre à lire, il va stimuler l'enfant et l'aider à s'approprier la lecture qui fera ensuite l'objet d'un apprentissage spécifique. On imagine mal un enfant voyant arrivant en maternelle sans jamais avoir vu de signes écrits, et c'est pourtant dans cette situation que peuvent être nos jeunes élèves aveugles. L'enfant privé de vue va nécessairement être privé d'épreuves perceptives visuelles donc cognitives. L'appropriation de l'écrit sera donc nécessairement plus longue, ce sera à l'adulte de lui proposer toutes les situations de lecture possibles. A propos du sens que peut donner un enfant aveugle à l'écrit, j'ai en mémoire cette anecdote : Guillaume à qui sa maman avait acheté des lunettes noires, me prit la main, me fit toucher ses lunettes, et me dit : « Regarde, c'est marqué : lunettes-noires ». Pour Guillaume (7ans), comme pour beaucoup d'autres, l'objet et son signifiant écrit sont liés ! »

Annexe III : L'accès des aveugles à l'art

1. Le livre de Jacques Caux, *Dutrou, Miró, Rolland et une fidélité. Présentation de l'auteur.* « Ce livre pour aveugles a nécessité douze personnes, chacune avec leurs métiers différents : le graveur — moi —, le typographe, le tailedoucier, l'imprimeur, le relieur, le traducteur en braille, et l'auteur des poèmes. Un livre d'art a toujours une histoire lourde, plus encore que toute autre œuvre. C'est une trop grosse entreprise. Il faut, pour qu'elle soit menée au bout toute une énergie, tout ce désir et cette inscription dans un temps plus long encore que sa réalisation et sa diffusion : je ne peux pas appeler cela autrement qu'une relation de filiation, ou d'affiliation. Ce livre m'a coûté deux ans de vie, des difficultés de tous ordres, y compris financières. Pourquoi ?

Dutrou venait de mourir, et j'ai voulu en quelque sorte continuer ce qui m'était apparu comme le meilleur de lui-même : « lui » montrer que j'étais digne de sa confiance. Or lui, dans sa vie, avait fait UN livre pour aveugles, dont le graveur n'était autre que Joan Miró. Ils étaient tous deux amis, et Miró avait fait de Dutrou le légataire universel de ses gravures. Un jour, Miró gravait chez Dutrou, et voilà qu'arrive une petite nièce de Robert, aveugle de naissance. Elle s'amuse et posait ses mains partout. Rencontrant la plaque de Miró, elle dit : « Qu'est-ce que c'est beau ! On dirait un oiseau... » Le cœur des deux hommes a fondu et ils décidèrent de fonder une association caritative pour que les aveugles puissent avoir accès à l'art. Ils placèrent tout leur savoir dans un livre. Miró grava sept plaques, Dutrou demanda à des adolescents de l'AVH d'écrire des poèmes, ensuite traduits en braille. Le livre a été fait, Robert a tenté de le vendre. Cher, car chaque vente devait permettre d'offrir un chien à un aveugle. De son vivant, il a peut-être vendu trois livres... J'ai assisté à une remise de chien d'aveugle, à la Métairie. Voilà, c'est pour cela que j'ai réalisé ce livre. »

2. Exposition d'art contemporain pour personnes aveugles

Première exposition d'art contemporain



Lorsque l'on assiste à des expositions, il est essentiel de contempler, d'admirer les œuvres qui s'y trouvent. Et pour cela est-il nécessaire d'avoir des yeux ? Pas forcément. C'est ce que veut démontrer Adélio Sarro. Avec ses créations uniques en leur genre, l'artiste peintre, originaire de São Paulo, souhaite apporter un soutien aux personnes ayant une déficience visuelle. En effet, voulant aller au-delà des propriétés émotionnelles et sociologiques de ses peintures, il s'évertue à rendre son travail accessible en accentuant la perception tactile. Avec la lecture en braille des légendes inscrites sur chacun des tableaux, le brésilien expose une méthode particulière qui permet de conduire les personnes aveugles ou malvoyantes à l'expérience de ses peintures. En touchant les créations faites en textures et en reliefs différents, les visiteurs pourront ainsi les imaginer eux-mêmes. Ils se représenteront alors les œuvres en distinguant les proportions des couleurs par l'intuition tactile.

Musée de Lyon, annonce

<p>Le principe de ces visites Ces visites proposent aux personnes aveugles et malvoyantes d'explorer le musée et ses œuvres par le toucher et la description orale.</p>	
<p>Samedi 29 septembre 2012 à 10h</p> <p>Durée de la visite : 2h</p> <p><u>Sur réservation</u></p> <p>ou par tél 33 (0)4 72 10 17 52.</p> <p>Gratuit pour le visiteur et l'accompagnant.</p>	<p>Découverte du musée Visites pour aveugles et malvoyants : Sam 29 sept 2012 à 10h</p> <p><u>Consulter les dates restantes dans l'agenda</u></p> 

3. Article à propos de Jean Devost par Julie Zaugg (extraits)

Portrait : L'homme qui enseignait la peinture aux aveugles

« [...] Il lui prend délicatement la main et la pose sur la palette de couleurs. Il la guide ensuite sur les différentes teintes: «Ici tu as l'ocre, puis le cobalt, et encore le pourpre. Il lui tend des pinceaux de différentes tailles pour qu'elle les sente, qu'elle tâte la longueur des poils, avant de procéder au mélange de couleurs. A chaque geste, il décrit ce qu'il fait d'une voix douce et patiente. Elle peut désormais tremper son pinceau dans la peinture et se mettre à l'œuvre.

Jean Devost, 58 ans, artiste peintre québécois, enseigne son art à Françoise Witchi, 50 ans, qui est aveugle depuis l'adolescence.[...]

Son engagement remonte loin: déjà au Québec il enseignait la peinture aux prisonniers ou à des personnes atteintes de déficiences. L'épanouissement de son élève représente une belle récompense. «En un an et demi, elle a tellement changé, elle est plus heureuse, elle va davantage vers les gens.»

[...] Pour l'heure, Jean Devost lui prépare une exposition en 2007. Il rêve déjà d'un autre accrochage pour tous ses élèves malvoyants en 2008. [...] »

Glocal. Une version de cet article est parue dans Migros Magazine du 15 janvier 2007

4. Un peintre aveugle de naissance (parmi d'autres) : Esref Armagan





Le peintre Turc Esref Armagan (1953-), est aveugle-né. Il peint avec ses mains des tableaux à l'huile. Il esquisse d'abord un dessin avec un stylet pour écrire en braille ; puis il applique les couleurs, une à une en respectant un temps de séchage. Ses peintures sont pleines de couleurs.

5. Un écrivain Aveugle : Pierre Villey (aveugle à 4 ans)

Auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels :

- *Le monde des aveugles, essai de psychologie*, 1914, Paris : Flammarion
- *La pédagogie des aveugles*, 1922, Paris : Alcan
- *L'aveugle dans le monde des voyants, essai de sociologie*, 1927, Paris : Flammarion
- *Maurice de la Sizeranne, aveugle et bienfaiteur des aveugles*, 1932, Paris : Plon

Annexe IV. Dans les textes

1. Rapport de situation sur la cécité. Bureau Régional de la Méditerranée Orientale

Introduction

La cécité est un problème de santé publique important dans le monde et dans la Région de la Méditerranée orientale. Selon les données disponibles, dans le monde environ 5,2 millions de personnes sont atteintes de cécité, 1,5 millions souffrent de basse vision, 16 millions de vices de réfraction et plus de 36 millions présentent une déficience visuelle. Environ 80% de ces pathologies sont évitables et plus de 80 % des personnes touchées vivent dans des pays en développement. Du fait de la croissance démographique et du vieillissement de la population, la cécité va continuer à augmenter, sauf si des mesures actives sont prises. Les principales causes de cécité sont la cataracte (environ 48 %), l'opacité de la cornée, les vices de réfraction non corrigés, la basse vision, le glaucome, la cécité infantile et la rétinopathie diabétique (Figure 1). Il est bien connu que la cécité a de profondes conséquences humaines et socio-économiques dans toutes les sociétés. Le coût de la perte de productivité, de la rééducation et de la formation des non-voyants représente un poids économique important, en particulier pour les pays en développement. C'est pourquoi les dépenses pour les programmes de prévention de la cécité constituent un investissement valable.

Afin de faire face à cette situation, l'OMS et l'Organisation mondiale contre la cécité (IAPB) ont lancé en 1999 l'Initiative pour l'élimination de la cécité évitable, appelée VISION 2020 – le droit à la vue. En 2003, l'Assemblée mondiale de la Santé a adopté la résolution WHA56.26 «Élimination de la cécité évitable », dans laquelle elle invite instamment les États Membres à s'engager en faveur de l'initiative VISION 2020, à établir un plan national VISION 2020 et à les mettre en œuvre d'ici 2007.

En 2006, l'Assemblée de la Santé a adopté la résolution WHA 59.25 « Prévention de la cécité et des déficiences visuelles évitables », dans laquelle elle demandait que la prévention de la cécité évitable et des déficiences visuelles soient une question prioritaire dans le financement. Selon les estimations, l'élimination de la cécité et des déficiences visuelles évitables par l'initiative VISION 2020 permettrait d'économiser plus de 10 milliards de dollars des États-Unis rien que dans la Région de la Méditerranée orientale¹.

Cataracte 48 %
Opacité de la Cornée 5 %
Rétinopathie Diabétique 5 %
Onchocercose 1 %
Glaucome 12 %
Trachome 4 %
Autres 25 %

Source : Resnikoff S et al. Global data on visual impairment in the year 2002. *Bulletin of the World Health Organization*, 2004, 82(11) :844–51.

Figure 1. Poids mondial de la cécité par cause, 2002

¹ Frick KD, Foster A. The magnitude and cost of global blindness: an increasing problem that can be alleviated.

American journal of ophthalmology, 2003, 135(4):471–6.
EM/RC54/INF.DOC.82

2. Situation régionale en ce qui concerne la cécité et les déficiences visuelles

La cataracte reste la principale cause de cécité évitable dans la Région et constitue un problème important dans de nombreux pays. Elle est responsable de plus de 60 % des cécités et une cause majeure de la perte de vision. La chirurgie de la cataracte est considérée comme l'une des interventions les plus rentables dans les soins de santé, avec une technologie largement abordable (des kits de cataracte sont disponibles à bas prix, pouvant descendre jusqu'à USD 10 par cas). Afin de couvrir les zones non desservies, il existe un programme de sensibilisation pour la chirurgie de la cataracte dans les pays prioritaires en collaboration avec les ministères de la Santé et d'autres partenaires. Toutefois la demande pour recouvrer la vue est très forte, et avec

le vieillissement de la population, le nombre de cas de cataracte va continuer à augmenter. Bien que les taux d'opérations de la cataracte et d'implantation de lentilles intraoculaires ait augmenté (Figure 2), les données disponibles montrent que la plupart des États Membres doivent augmenter le nombre d'opérations pour remédier à l'accumulation de cas de cataractes, en particulier dans les pays prioritaires (Afghanistan, Djibouti, Iraq, Pakistan, Palestine, Somalie, Soudan et Yémen).

Le trachome est une autre cause évitable de cécité. Il est présent dans des poches dans certains pays de la Région, les plus importantes étant en Égypte et au Soudan. C'est une maladie négligée, affectant principalement les femmes et les enfants dans les communautés pauvres. L'élimination du trachome cécitant est une priorité pour l'OMS et divers partenaires dans le cadre du programme pour l'Élimination mondiale du trachome d'ici 2020 (GET2020), par la mise en place de la stratégie CHANCE (chirurgie, antibiothérapie, nettoyage du visage, changement de l'environnement). On observe une évolution remarquable vers l'élimination du trachome cécitant en Arabie saoudite, au Maroc, à Oman et en République islamique d'Iran. Des efforts restent nécessaires pour éliminer la maladie notamment en Égypte, au Soudan et au Yémen. Pour progresser davantage, il faut relier l'élimination du trachome à la réduction de la pauvreté et les objectifs du Millénaire pour le développement ainsi qu'à des objectifs régionaux et nationaux.

Les vices de réfraction, qui peuvent être corrigés facilement avec une paire de lunettes, sont une autre cause de cécité évitable. Le pourcentage de vices de réfraction chez les enfants scolarisés dans la Région est de 4 à 10 %. Les services de réadaptation en basse vision sont limités dans de nombreux pays. Il existe un programme de dépistage régulier des vices de réfraction pour les enfants scolarisés dans les pays du Conseil de Coopération du Golfe (CCG), toutefois il doit être renforcé par une collaboration avec les agents des soins de santé primaires, les réfractionnistes et les enseignants pour faciliter l'accès aux services de réfraction.

Figure 2. Taux de chirurgie de la cataracte par million de personnes 2004

EM/RC54/INF.DOC.83

Afin de lancer un dépistage précoce des vices de réfraction par les enseignants, le Bureau régional a soutenu un programme pilote en Afghanistan, en Iraq, au Pakistan, au Soudan et au Yémen. Le programme prévoyait la formation des enseignants et plus de 20 000 paires de lunettes à bas prix ont été fournies aux enfants pour lesquels un vice de réfraction avait été détecté. Plus de 200 000 enfants dans la Région souffrent de cécité et plus de la moitié de ces cas est évitable. En collaboration avec la Fondation du Lions Club International (LCIF), l'OMS soutient les projets de prévention de la cécité infantile en Égypte, au Maroc, au Pakistan, en République islamique d'Iran et au Soudan. Un programme de dépistage pour les enfants est en cours dans les pays du CCG.

3. Domaines d'évolution

3.1 Mise en oeuvre de VISION 2020

Depuis le lancement de l'Initiative VISION 2020 en 1999, l'OMS et ses partenaires apportent un soutien technique afin de renforcer les capacités des États Membres pour éliminer la cécité et les déficiences visuelles évitables. L'initiative a été lancée dans tous les pays de la Région. La mise en oeuvre du programme national VISION 2020 comprend les éléments suivants : signature d'une déclaration de soutien, désignation d'un point focal national, organisation de séminaires-ateliers de planification, établissement d'un plan national et création d'un comité national

VISION 2020 (Figure 3).

Tous les pays ont signé la déclaration de soutien à VISION 2020. Des coordonnateurs nationaux ont été désignés dans tous les États Membres afin de développer et suivre les activités. La plupart d'entre eux ont assisté au séminaire-atelier régional de planification de VISION 2020 au Caire en décembre 2003 et interviennent dans les activités nationales et internationales. Toutefois, les gouvernements nationaux doivent renforcer leur soutien et fournir des ressources supplémentaires.

Dix-huit pays ont préparé des plans nationaux VISION 2020 et les autres pays prévoient de le faire d'ici fin 2007 par des séminaires-ateliers nationaux de planification. Neuf pays mettent en oeuvre le plan national (Afghanistan, Bahreïn, République islamique d'Iran, Jordanie, Maroc, Oman, Pakistan, Qatar et Soudan) Un Comité national a été créé dans 18 pays. Afin d'élaborer un système de suivi et de mise en oeuvre, des données sur la santé oculaire doivent être

collectées dans le cadre du système d'information sanitaire des ministères de la Santé, comme à Oman. Récemment, le gouvernement du Pakistan a fait de la prévention de la cécité un domaine prioritaire, a alloué les ressources nécessaires dans le plan quinquennal national et a créé une direction distincte pour la prévention de la cécité avec les effectifs et les ressources nécessaires. L'Afghanistan a accepté d'inclure les soins oculaires dans l'ensemble de base des services de santé.

La Journée mondiale de la Vue, qui a lieu chaque année le premier jeudi d'octobre, attire l'attention des médias et des responsables politiques sur la question de la cécité évitable. Suite à une forte campagne menée par l'OMS, l'Initiative internationale contre les incapacités évitables – Région de la Méditerranée orientale (IMPACT-EMR) et l'Organisation mondiale contre la cécité – Région de la Méditerranée orientale (IAPB-EMR), la cécité a été désignée comme une priorité régionale de santé par la 52e session du Comité régional de la Méditerranée orientale. Le Comité a adopté la résolution EM/RC52/R.3 « Prévention de la cécité et des déficiences visuelles évitables », demandant aux États Membres d'apporter le soutien nécessaire à la prévention de la cécité.

EM/RC54/INF.DOC.84

Figure 3. Mise en oeuvre de Vision 2020 dans les pays de la Région

3.2 Autres mesures de collaboration

Le Bureau régional travaille en étroite collaboration avec les ministères de la Santé, IMPACT-EMR, IAPB, les centres collaborateurs de l'OMS et les organisations non gouvernementales locales et régionales (*Al Bassar International Foundation*, Union des médecins arabes, *Layton Rahmatullah Benevolent Trust*, *Rotary Club International* et LCIF) afin d'élaborer des plans pour les soins oculaires, former les ressources humaines, étendre les soins oculaires aux communautés non desservies et développer des programmes de sensibilisation sur la cataracte.

Les ressources humaines qualifiées pour les soins oculaires restent un problème majeur pour la plupart des pays, en particulier l'Afghanistan, Djibouti, la Somalie, le Soudan et le Yémen. La plupart des régions d'Afghanistan, de Somalie et du sud du Soudan ne disposent d'aucun service de soins oculaires ni d'ophtalmologistes. Dans certains pays, le nombre d'ophtalmologistes est élevé par rapport à la population, toutefois ceux-ci sont des ophtalmologistes desservent 25 % de la population). Les agents de soins oculaires de niveau moyen, en particulier infirmières et techniciens en ophtalmologie sont en nombre insuffisant dans la quasi-totalité des pays et tous les pays manquent d'établissements de formation (Tableau 1). L'OMS travaille avec des collaborateurs pour renforcer les effectifs des agents de soins oculaires, avec une attention particulière pour les pays prioritaires. Le Bureau régional collabore avec le *Al-Shifa Trust Eye Hospital* au Pakistan pour former cinq médecins afghans afin d'étendre les soins oculaires au niveau du district en Afghanistan et avec le *Ibrahim Eye Hospital* à Karachi pour former des médecins somaliens. Le Bureau régional travaille avec le *Pakistan Institute of Community Ophthalmology* à Pashawar (Pakistan) pour former la communauté d'ophtalmologistes d'Égypte, de Jamahiriya arabe libyenne, de Somalie et du Soudan.

Pourcentage des pays (%)

EM/RC54/INF.DOC.85

Tableau 1. Proportion de personnel d'ophtalmologie par rapport à la population dans les pays de la Région

Pays	Nombre d'ophtalmologistes pour une population de 1 million	Nombre de personnel de niveau moyen pour une population de 1 million
Afghanistan	3	4
Arabie saoudite	27	ND
Bahreïn	62	88
Djibouti	4	12
Égypte	69	20
Émirats arabes unis	ND	ND
Iran (République islamique d')	27	26
Iraq	ND	ND
Jamahiriya arabe libyenne	25	58
Jordanie	41	28
Koweït	51	51
Liban	59	25

Afghanistan 3 4

Arabie saoudite 27 ND

Bahreïn 62 88

Djibouti 4 12

Égypte 69 20

Émirats arabes unis ND ND

Iran (République islamique d') 27 26

Iraq ND ND

Jamahiriya arabe libyenne 25 58

Jordanie 41 28

Koweït 51 51

Liban 59 25

Maroc 31 ND
Oman 35 37
Pakistan 12 21
Palestine ND ND
Qatar 39 60
République arabe syrienne 38 ND
Somalie 2 3
Soudan 3 25
Tunisie 31 ND
Yémen 3 2
ND Information non disponible

Afin d'encourager d'autres partenariats pour soutenir les mesures de prévention de la cécité, le Bureau régional et le *Rotary International* ont créé en 2004 une initiative conjointe pour sponsoriser 1000 opérations de la cataracte en Égypte et au Soudan. Le Bureau régional et les ministères de la Santé travaillent en étroite collaboration avec les organisations non gouvernementales régionales (*Al Bassar International Foundation*, la Fédération des Associations médicales islamiques (FIMA) et *Al-Shifa Trust Eye Hospital*) pour fournir des services de soins oculaires aux populations non desservies. Une clinique d'ophtalmologie a été ouverte à Genaina (Soudan) en collaboration avec le ministère fédéral de la Santé et la FIMA pour fournir des services de soins oculaires à 1,9 millions de personnes au Darfour.

4. Orientations futures

D'importants progrès ont été réalisés dans la Région en matière de cécité évitable. Toutefois, ils restent en deçà des objectifs fixés par la résolution WHA56.26. La prévalence de la cécité va continuer à augmenter, sauf si les gouvernements nationaux fournissent des ressources supplémentaires. Il est urgent de :

- faire le lien entre les programmes de prévention de la cécité et les objectifs de développement nationaux et régionaux et les programmes de réduction de la pauvreté ;
- renforcer les services de soins oculaires dans le cadre du système de santé national ;
- accroître la coordination des partenariats avec l'Organisation mondiale contre la cécité, les organisations non gouvernementales régionales et nationales et toutes les organisations intéressées désireuses de travailler dans la prévention de la cécité.

Travaillons ensemble pour atteindre le « droit à la vue » fondamental pour tous les habitants de la Région de la Méditerranée orientale.

2. Réglementation du travail des aveugles : exemple de la France

Introduction

Selon le secteur, privé ou public, et la matière concernés, le règlement de travail fixera des conditions générales de travail et/ou donnera aux travailleurs une information sur le fonctionnement et l'organisation du travail dans l'entreprise ou dans l'institution qui l'emploie. Son contenu, sa portée, ses modalités d'établissement et de modification sont fixés par la loi du 8 avril 1965 instituant les règlements de travail.

Tous les employeurs qui sont dans le champ d'application de la loi sur les règlements de travail doivent établir un règlement de travail, indépendamment du nombre de travailleurs qu'ils occupent. Depuis le 1er juillet 2003, la quasi-totalité des services publics sont également soumis à la loi du 8 avril 1965 suite à l'entrée en vigueur de la loi du 18 décembre 2002. Le règlement de travail s'applique à l'employeur et à tous ses travailleurs (sauf catégories exclues, art. 2). Toutefois, des règlements distincts peuvent être établis pour les diverses catégories de travailleurs (ex. : ouvriers/employés ; statutaires/contractuels) et pour les diverses sections de l'entreprise.

L'employeur et les travailleurs sont en principe tenus par les dispositions qui se trouvent dans le règlement de travail (art. 4). Cet instrument doit néanmoins s'inscrire dans le respect du principe

de légalité (régularité de la procédure d'élaboration et des mesures de publicité, respect des normes supérieures).

Contenu

La loi du 8 avril 1965 énumère une série de mentions obligatoires. Il s'agit des éléments d'information suivants :

- les horaires de travail : y sont inclus les horaires réguliers de travail ; les horaires de travail des travailleurs à temps partiel ; les horaires des équipes successives ; les horaires flexibles ; les jours et heures d'accessibilité de l'entreprise pour les travailleurs qui sont occupés en dehors ;
- les modes de mesurage et de contrôle du travail pour déterminer la rémunération ;
- le mode, l'époque et le lieu de paiement de la rémunération ;
- les délais de préavis et les motifs graves justifiant la rupture du contrat de travail sans préavis, ni indemnité, par l'une ou l'autre des parties, sous réserve du pouvoir d'appréciation des cours et tribunaux ;
- les droits et obligations du personnel de surveillance ;
- les pénalités, le montant et la destination des amendes et les manquements qu'elles sanctionnent, ainsi que les recours ouverts aux travailleurs concernant ces pénalités ;
- l'endroit où l'on peut atteindre la personne désignée pour donner les premiers soins et l'endroit où se trouve la boîte de secours, ainsi que les noms des médecins désignés par l'employeur à qui peut s'adresser la victime d'un accident de travail ;
- la durée des vacances annuelles, leurs modalités d'attribution ou la référence aux textes légaux les fixant. Si vacances annuelles collectives, leur date ;
- les noms des membres du conseil d'entreprise, du comité pour la prévention et la protection au travail (ancien comité de sécurité, d'hygiène et d'embellissement des lieux de travail), de la délégation syndicale ;
- l'adresse des services d'inspection chargés de la surveillance de l'application des dispositions légales et réglementaires relatives à la protection des travailleurs ;
- la mention des conventions collectives de travail et/ou accords collectifs conclus au sein de l'entreprise et régissant les conditions de travail.

D'autres mentions sont, en outre, imposées par différentes dispositions légales et réglementaires (ex. : la mention des jours fériés, des jours de remplacement, des modalités d'application du repos compensatoire (art. 13 de la loi du 4 janvier 1974 relative aux jours fériés)).

La loi du 18 décembre 2002 a apporté trois aménagements à destination du secteur public concernant ces mentions :

- L'article 6, § 1er, 1°, de la loi du 8 avril 1965 dispose que le règlement de travail doit indiquer " le commencement et la fin de la journée de travail régulière, le moment et la durée des intervalles de repos, les jours d'arrêt régulier du travail ". Or, dans nombre de services publics non soumis à la loi du 16 mars 1971 en matière de durée du temps de travail, on a introduit l'horaire variable avec pour conséquence une grande flexibilité. Chaque travailleur a en effet la possibilité de choisir le moment où il débute et le moment où il clôture sa journée de travail dans des plages horaires déterminées (ex. : les prestations doivent débiter entre 7h30 et 9h). La loi du 18 décembre 2002 a complété l'article 6, § 1er, 1°, en permettant à ces services de mentionner les horaires variables en vigueur avec mention des limites fixées en relation avec ceux-ci et avec référence aux textes concernés.

- Le deuxième aménagement porte sur la forme de ces mentions. Puisque, dans le secteur public, ce que recouvrent ces mentions figurent généralement dans des textes normatifs, il est prévu qu'on puisse simplement faire référence à ces textes (aménagement visant exclusivement les mentions énumérées à l'article 6, § 1er).

- La troisième adaptation concerne un point de procédure. L'avis de la commission paritaire compétente ou de l'organe paritaire intéressé ou, dans certains cas, du Conseil national du Travail que le Roi doit prendre avant de prescrire éventuellement des mentions autres est remplacé, pour ce qui concerne les services publics soumis à la loi du 19 décembre 1974, par l'avis motivé du comité de concertation compétent ou, dans certains cas, par l'avis motivé du comité commun à l'ensemble des services publics (nouvel art. 15quater).

Il faut également noter que, pour le secteur public, certaines mentions énumérées ci-dessus ne peuvent être complétées, car non pertinentes. Il s'agit des noms des membres du conseil d'entreprise, du comité pour la prévention et la protection au travail (ancien comité de sécurité, d'hygiène et d'embellissement des lieux de travail), de la délégation syndicale, de la mention des conventions collectives de travail et/ou accords collectifs conclus au sein de l'entreprise et régissant les conditions de travail.

Procédure d'établissement et de modification

Secteur privé

Le règlement de travail s'élabore dans le cadre d'une concertation entre l'employeur et ses travailleurs.

Au cas où il existe un conseil d'entreprise, c'est ce dernier qui établit et modifie le règlement de travail. Il entre en vigueur 15 jours après la date de l'accord.

En cas de désaccord au sein du conseil d'entreprise, le président en informe le fonctionnaire compétent du Contrôle des lois sociales qui tente de concilier les points de vue divergents dans un délai de 30 jours. S'il ne parvient pas à concilier les points de vue, le différend est porté par le président du conseil d'entreprise devant la commission paritaire compétente.

En l'absence de conseil d'entreprise, l'employeur établit le projet de règlement de travail (ou de modification) et affiche celui-ci. Pendant 15 jours à partir de l'affichage du projet, les travailleurs peuvent formuler des observations dans un registre mis à leur disposition à cet effet ou les faire connaître directement au fonctionnaire du Contrôle des lois sociales.

Passé ce délai, l'employeur transmet au fonctionnaire du Contrôle des lois sociales le projet et le registre. S'il n'y a pas d'observation, le règlement de travail entre en vigueur le 15ème jour suivant celui de l'affichage.

S'il y a des observations, le fonctionnaire du Contrôle des lois sociales tente de concilier les points de vue divergents dans les 30 jours qui suivent le moment où le projet et le registre lui ont été transmis. Si le fonctionnaire du Contrôle des lois sociales ne parvient pas à concilier les points de vue divergents, il envoie immédiatement une copie du procès-verbal de non-conciliation au président de la commission paritaire.

Secteur public

Les procédures et les organes du statut syndical du secteur public étant différents de ceux que l'on rencontre dans le secteur privé, un article 19bis a été inséré dans la loi du 19 décembre 1974 organisant les relations entre les autorités publiques et les syndicats des agents relevant de ces autorités (= statut syndical) par la loi du 6 juillet 1989 afin d'autoriser le Roi à modifier certaines procédures dans la loi du 8 avril 1965 de sorte qu'elles puissent se dérouler dans les comités de négociation ou de concertation instaurés par la loi du 19 décembre 1974.

Concrètement, les procédures de négociation et de concertation valent pour l'établissement et la modification du règlement de travail.

Les matières qui ne sont pas soumises à ces procédures en application du statut syndical et qui doivent néanmoins être mentionnées dans le règlement de travail sont alors soumises à la procédure de concertation.

Si les matières sont soumises à la concertation et s'il n'y a pas d'avis unanime motivé au sein du comité de concertation, le différend est porté par le président du comité à la connaissance du fonctionnaire du Contrôle des lois sociales dans un délai de quinze jours suivant le jour où le procès-verbal du comité est devenu définitif.

Ce fonctionnaire tente, dans un délai de 30 jours, de concilier les points de vue différents. S'il n'y parvient pas, le différend est soumis au comité de négociation compétent dans un délai de quinze jours à dater du procès-verbal de non-conciliation. Après que le protocole de ce dernier comité est devenu définitif, l'autorité fixe le règlement de travail ou apporte à celui-ci les modifications requises.

Si les matières relèvent de la négociation, au terme de la procédure, on aboutira à un protocole d'accord ou de désaccord.

Pour les services qui ne sont pas soumis à la loi du 19 décembre 1974, le législateur a introduit une réglementation particulière. Pour ces services, dans la mesure où ils n'ont pas de conseil d'entreprise ou ne peuvent pas faire application d'une procédure préexistante, le Roi est habilité à déterminer les procédures qu'ils doivent suivre pour l'établissement et la modification de leur règlement de travail (nouveau chapitre IIIter).

Cas où les procédures normales ne doivent pas être suivies

Dans un certain nombre de cas, il ne faut pas suivre les procédures décrites ci-dessus (au sein du secteur privé ou public).

Quelques exemples :

La mise en œuvre d'une modification temporaire aux dispositions du règlement concernant le commencement et la fin de la journée de travail régulière, ainsi que les intervalles de repos, et ce à la suite d'une dérogation au régime général de travail établi par la législation sur la durée du travail.

Lorsqu'on modifie les dispositions du règlement concernant les jours de remplacement des jours fériés.

Dans certains cas d'introduction d'un régime d'horaires flexibles

Mesures de publicité

Le règlement de travail (copie) doit être conservé sur chacun des lieux de travail (y compris les chantiers temporaires) où sont occupés des travailleurs. Ceux-ci doivent pouvoir le consulter en permanence et sans intermédiaire. Un avis indiquant où le règlement de travail peut être consulté doit être affiché (au siège social) dans un endroit apparent et accessible. Chaque travailleur doit recevoir une copie du règlement au moment où il entre en service (ainsi que chaque modification apportée à celui-ci). Il s'agit là d'une obligation absolue, car, à défaut, les travailleurs ne sont pas liés par les dispositions contenues dans le règlement de travail.

L'employeur a donc tout intérêt à posséder une preuve écrite de cette remise. L'employeur doit déposer une copie du règlement de travail au bureau régional du Contrôle des lois sociales dans les huit jours de son entrée en vigueur.

En outre, pour les services publics, la loi du 18 décembre 2002 prévoyant que le règlement peut simplement renvoyer aux textes applicables (pour les mentions visées à l'article 6, § 1er, uniquement), un avis indiquant l'endroit où ces textes peuvent, le cas échéant, être consultés doit être affiché dans un endroit apparent et accessible. Par ailleurs, les personnes concernées doivent pouvoir prendre connaissance dans un endroit facilement accessible des textes auxquels le règlement de travail réfère.

Pénalités prévues dans le règlement de travail

Si le règlement de travail doit, dans tous les cas, mentionner les pénalités, le montant et la destination des amendes et les manquements qu'elles sanctionnent (art. 6, §1er, 6°), les dispositions de la loi du 8 avril 1965 concernant les modalités d'application des pénalités et la destination des amendes (art. 16 à 19) ne sont pas applicables aux services publics qui sont entrés dans le champ d'application de la loi du 8 avril 1965 suite à l'entrée en vigueur de la loi du 18 décembre 2002 (les services publics déjà visés par la loi du 8 avril 1965 avant l'entrée en vigueur de la loi du 18 décembre 2002 restent concernés par ces dispositions).

Contrôle

La surveillance de la bonne application de la loi du 8 avril 1965 est exercée par le Contrôle des lois sociales.